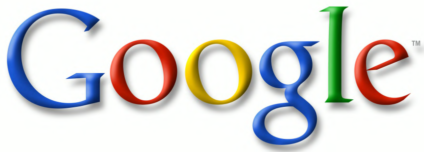
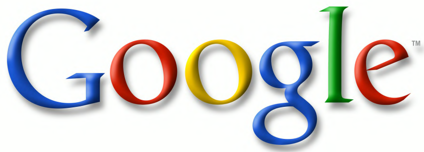

Google




SE TAIRE
FAIRE



A mon distingué confrère en critique
musicale Mr Henri Vignaud
premier secrétaire de l'ambassade
des états-unis d'Amérique, j'offre ce
volume comme un témoignage de
respectueuse sympathie et de sa
bienveillance à mon égard.
Son tout dévoué
Oscar Comettant
Paris, 18 mai 1893.

AU PAYS DES KANGOUROUS

ET

DES MINES D'OR

Jean Pierre OSCAR COMETTANT

AU

YS DES KANGOUROUS

ET

DES MINES D'OR

ʼUDE DES MŒURS ET COUTUMES AUSTRALIENNES
IMPRESSIONS DE VOYAGE



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Société anonyme
33, RUE DE SEINE, 33

1890

AU PAYS DES KANGOUROUS

ET

DES MINES D'OR

Étude des Mœurs et Coutumes australiennes

I

Pourquoi je suis parti pour Melbourne. — Départ de Marseille. — Mes compagnons de voyage. — Charybde. — Scylla et les sirènes. — Les côtes de la Corse. — Bonifacio. — Les côtes de la Sicile. — La Calabre. — Messine, Reggio. — Les volcans. — La Crète.

Pourquoi j'ai entrepris cette promenade aquatique — environ dix mille lieues, aller et retour — le voici:

Par un arrêté de M. le ministre du commerce et de l'industrie, en date du 5 juillet 1888, j'ai eu l'honneur d'être nommé juré français à l'Exposition centenaire internationale de Melbourne. Comprenant les sérieux intérêts dont la garde était confiée aux membres des jurys pour la répartition des récompenses à accorder aux exposants des diverses nations, je n'ai pas hésité à accepter l'invitation qui m'était faite, heureux de

mettre au service de mon pays mes lumières si faibles qu'elles soient et mon expérience.

Je me suis embarqué le 1er août, à Marseille, sur le paquebot *le Sydney*. Ce bateau, de la Compagnie des Messageries maritimes, est le premier qui ait parcouru la route d'Australie en faisant escale à Mahé et à King George Sound — première terre australienne quand on vient d'Europe — pour de King George Sound se rendre à Adélaïde, à Melbourne, à Sydney et à Nouméa (Nouvelle-Calédonie), terme du voyage. Jusque-là, les paquebots pour l'Australie ne s'arrêtaient ni à Mahé (les Seychelles), ni à King George Sound, et faisaient escale, avant de toucher à Adélaïde, à la Réunion et à Maurice.

On sait la scène pittoresque et animée que présente un grand steamer au moment du départ. Tout est en mouvement à bord et c'est pour les hommes de l'équipage — personnel de la machine et personnel extérieur — un véritable coup de feu. Le pont est encombré de parents et d'amis des passagers qui viennent leur dire un solennel adieu, leur prescrire les dernières recommandations. Personne n'est gai, car au sentiment de mélancolie que fait naître l'instant de la séparation, se joint pour tous — pour ceux qui restent, plus encore peut-être que pour ceux qui partent — les préoccupations du voyage sur un terrain aussi capricieux que la mer.

L'heure a sonné. Le tintement d'une cloche indique à tous ceux qui ne sont pas du voyage qu'il faut quitter le bord. Le grave à la fois et strident sifflet de la machine mugit longuement et douloureusement comme la voix d'un monstre formidable qui se sentirait blessé. Le pont semble désert. On n'y voit plus que les passa-

gers dont les regards sont fixés sur la terre qui disparaitra pour eux dans un moment. Personne ne parle. Le mugissement avertisseur de la vapeur a cessé et l'on n'entend plus guère que les coups de sifflet à bouche des officiers pour l'exécution des manœuvres. La passerelle, ce trait d'union entre la terre et le bateau, est ramenée à bord, et le navire commence à donner de l'hélice.

Peu à peu le *Sydney* se dégage de ses voisins, les voiliers et les vapeurs endormis sur leurs ancres, et sa vitesse s'accélère à mesure qu'il se fait la route plus large. Il semble impatient de gagner la haute mer, sa tempêtueuse patrie.

En doublant la jetée, je reconnais, au milieu d'une foule de curieux attirés là par la majesté du spectacle qu'offre la sortie et l'entrée d'un grand paquebot, les amis qui m'ont accompagné à bord : Ménard, l'érudit et fin critique musical du *Journal de Marseille;* Alexis Rostand, le compositeur-amateur, artiste savant et inspiré ; Messerar, l'artiste très distingué, organiste, compositeur et professeur d'harmonie; Jourdan, le peintre qui devait être récompensé de plusieurs médailles pour ses tableaux exposés à Melbourne, et quelques autres amis encore que je devine plutôt que je ne reconnais dans la foule, à cette distance. Ils agitent leur mouchoir, ce qui veut dire mille bonnes choses, notamment : « Bon voyage, bonne santé, prompt et gai retour. » Je réponds à ces démonstrations amicales en me découvrant de mon casque de toile blanche à courant d'air, la seule coiffure que l'on puisse supporter dans les chaudes régions que nous allons traverser, et en lui faisant décrire au bout de mon bras toutes les figures de la géométrie descriptive et sublime.

Marseille, à mesure que l'on s'en éloigne, se transforme curieusement, s'estompe et disparaît bientôt comme une belle vision évanouie.

Habitué pendant la moitié de ma vie aux longues traversées, je m'installe aisément dans ma cabine et j'envisage sans la moindre appréhension les trente-cinq ou trente-six jours de mer — tout allant bien à bord — qui séparent la Cannebière de Collins street dans la capitale de Victoria.

Me sentant bien portant, sachant que je ne suis point accessible au mal de mer, je souris en moi-même au souvenir d'une assez amusante particularité qui marqua pour moi le dîner de la Société des gens de lettres auquel j'avais assisté à Paris, trois jours avant mon départ pour Marseille.

Le hasard voulut qu'à ce dîner je fusse placé entre deux médecins de ma connaissance. Dans le courant du dîner, le médecin qui était à ma droite entama avec moi le petit colloque que voici :

— Qu'est-ce que j'apprends, vous partez pour l'Australie ?

— Rien n'est plus vrai.

— Je ne voulais pas le croire.

— Pourquoi cela ?

— Eh ! mon Dieu, pourquoi... parce que, moi, je ne partirais pas à votre place.

— La raison ?

— La raison : je ne sais si je dois vous la dire... Elle est toute médicale.

— Parlez, mon cher docteur, vous piquez ma curiosité.

— Vous voulez que je vous dise franchement ma pensée, vous le voulez ?

— Je vous en prie, docteur.

— Eh bien, le voyage de Melbourne, en cette saison surtout, est un rude voyage, fort pénible et même dangereux à cause de la traversée de la mer Rouge.

— Je sais cela.

— Je ne voudrais pas vous troubler; mais, enfin, vous êtes assez intelligent pour comprendre qu'à votre âge, on n'a plus la vigueur, le ressort, les ressources vitales d'un homme de vingt-cinq ans ! Eh ! ma foi...

— Quoi ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Alors il me faut vous dire, en toutes lettres, que vous commettez une imprudence grave et que vous pourriez bien rester en route.

— Mort ?

— Mais certainement.

Au même moment, le médecin qui était à ma gauche et n'avait rien entendu de ma conversation avec son confrère, me dit :

— J'apprends à l'instant que vous allez partir pour Melbourne.

— Oui, après-demain.

— Tous mes compliments, cher monsieur. J'estime, comme médecin, qu'un pareil voyage, aller et retour, vous donnera dix ans de plus à vivre. A votre âge, rien n'est plus salutaire que de pareils déplacements au moral comme au physique, quand d'ailleurs on est bien portant et qu'on ne craint pas la mer.

C'était le médecin Tant-Mieux qui, fort heureusement pour moi, avait vu juste. J'espère que le médecin Tant-Pis ne lui en voudra pas pour cela... à moi non plus.

Non, je n'ignorais rien de ce qui m'attendait dans

cette longue traversée. Je savais que les mois de juillet et d'août sont les plus mauvais mois de l'année pour le passage de la mer Rouge, par l'horrible et dangereuse chaleur qu'il y fait. Je savais qu'à la sortie de la mer Rouge, nous aurions contre nous la mousson du sud-ouest. Je savais que, dans l'océan Indien, notre bateau aurait à lutter contre le vent et les courants, et que la grande houle lui imprimerait un roulis atroce de jour et de nuit à tout renverser, choses et gens. Mais bah! personne ne navigue pour son plaisir, les marins pas plus que les simples passagers. J'avais pris mon parti à l'avance de tout accepter de bonne grâce de ce qu'on ne saurait éviter, et j'étais prêt à tout.

Par une curiosité bien légitime, chacun, dès les premières heures de la traversée, cherche à connaître les personnes avec lesquelles on fera le voyage, qui seront vos voisins de cabine, s'assoiront à votre table si elles n'ont pas le mal de mer et si vous ne l'avez pas vous-même. Je fais promptement la connaissance de M. Philippe François, jeune savant, membre de l'université de Rennes, que le ministre de l'instruction publique a chargé d'aller en Océanie étudier les récifs madréporiques dont les développements sont parfois d'une rapidité prodigieuse, et qui, par cela même, constituent un sérieux danger pour la navigation. M. François ne fera qu'un court séjour à Melbourne où il aura l'honneur d'être l'hôte du gouverneur de Victoria.

En même temps que je fais la connaissance de M. François, je suis mis en rapport avec M. Victor Hugot, juge suppléant au tribunal de commerce de la Seine, nommé comme moi juré français à l'Exposition melbournoise internationale. M. Hugot est un notable industriel, qui dirige, dans le faubourg Saint-Martin,

l'une des plus importantes fabriques d'éventails, non seulement de France, mais je crois aussi de toute l'Europe. Il semble dès lors bien naturel que celui qui fournit au monde entier tant d'éventails, ait, à son tour, voulu se donner de l'air, en profitant de l'occasion qui lui était offerte d'aller aux antipodes servir les intérêts de la France industrielle.

Nous avons aussi à bord, parmi les passagers de distinction, M. Édouard Manès, ancien gouverneur de Pondichéry, qui se rend à la Réunion également comme gouverneur de cette colonie. Mme Manès accompagne son mari. Ils voyageront avec nous jusqu'à Mahé. Là, ils prendront un transport de l'État, l'*Èbre*, qui les conduira à destination. J'ai pour voisin de droite, à table, M. Giron, capitaine de frégate, qui se rend à Madagascar, où il prendra le commandement de la *Meurthe*. C'est le plus aimable des capitaines de frégate (qui, tous, sont plus ou moins aimables), spirituel en diable, et érudit en toutes choses. Avec cela, bon cœur, on le sent. Comme M. Manès, M. Giron quittera le *Sydney* à Mahé, pour prendre le transport. Je citerai, parmi les autres passagers de marque, M. Maigret, chef de bureau à l'Intérieur, service des colonies, allant prendre possession de son nouveau poste à Taïti. M. Maigret avait avec lui sa femme et ses enfants. Je nommerai encore M. Carré, chef des travaux du pénitencier de Nouméa, et un jeune sous-lieutenant d'infanterie de marine en destination de la Nouvelle-Calédonie, revenu récemment du Tonkin avec la croix de la Légion d'honneur et la médaille militaire. Puis M. Desarnauds, jeune avocat né à Nouméa, qui retourne dans sa belle colonie, après avoir fait son droit à Paris, pour s'y établir avec son père, avocat comme lui. J'en passe

pour signaler une jeune modiste parisienne, gracieuse comme toutes les Parisiennes, point bégueule, ne s'étonnant de rien, qui n'a pas craint de s'embarquer seule pour Tamatave où elle va s'établir. Plutôt que de risquer de coiffer sainte Catherine à Paris où il se trouve tant de modistes à marier, qui toutes ne se marient pas, hélas! elle a préféré coiffer les dames malgaches dans cette terre promise où elle trouvera certainement chaussure à son pied, je veux dire un mari de son choix.

Le temps est clair, la mer est calme, et notre grand bateau passe majestueux comme un monarque à vapeur qu'il est, entre les rochers fameux, jadis si redoutables, de Charybde et de Scylla. Ce passage, assez étroit du reste, n'est plus qu'un jeu de batelier, depuis surtout que les sirènes — tombées elles-mêmes de Charybde en Scylla — sont sorties de leur grotte mystérieuse où elles attiraient les imprudents voyageurs trop sensibles à leurs chants pour aller s'abîmer dans quelque bas-fond d'où elles n'ont plus reparu. Nous entrons dans le golfe de Bonifacio. C'est un ravissement de voir, à peu de distance de la côte, cette ville corse de Bonifacio, une ruche humaine faite de jolies maisons à terrasse, plus blanches que le lait, pittoresquement perchées sur un rocher comme sur une étagère. La lorgnette aux yeux, je ne veux rien perdre de cet attrayant panorama qui se modifie en restant toujours charmant, à mesure que notre bateau avance avec une rapidité de quatorze nœuds, en moyenne. Mon plaisir serait sans mélange si le souvenir de la *Sémillante* ne venait tout à coup voiler, comme d'un crêpe de deuil, ce riant paysage. Personne n'a pu oublier cette épouvantable catastrophe, qui fut l'épisode le plus doulou-

reux, peut-être, de toute la guerre de Crimée, guerre inutile et par conséquent doublement déplorable.

La frégate française *la Sémillante* était partie la veille de Toulon avec un chargement humain, avec des troupes. Surprise pendant la nuit sombre, par un épouvantable coup de vent, la frégate bientôt n'obéit plus au gouvernail et alla s'abîmer contre un rocher à fleur d'eau, dont aucune lumière ne signalait la présence. Personne ne survécut à cet effroyable naufrage, qui n'eut de témoins que ceux-là mêmes qui moururent. On ne trouva nulle part aucune épave du fier et malheureux bâtiment. Seuls, quelques cadavres de soldats et d'hommes de l'équipage, avec les cadavres du commandant et de l'aumônier, furent rejetés sur la côte. Le commandant, pour s'engloutir avec sa frégate, avait revêtu ses habits de grande tenue. Il fallait faire honneur à la mort et descendre dignement avec tous dans la tombe liquide. Un monument que je distingue très nettement marque la place où reposent, dans l'imposante égalité de ceux qui ne sont plus, ces cadavres de tout rang, tous glorieux. Depuis le naufrage de la *Sémillante*, on a élevé sur la roche où elle s'est abîmée, une tour de couleur rouge avec de larges bandes noires d'un aspect sinistre. Sur cette tour, un phare indique aux navires la route à prendre, en rappelant la frégate française et les centaines d'hommes disparus avec elle en cet endroit.

Bonifacio, où vivent heureux autant que les hommes puissent l'être en ce monde, de trois mille à quatre mille cultivateurs, Bonifacio nous avait séduit. Bien plus séduisante encore nous parut la Sicile, vue à distance.

L'entrée du détroit de Messine est assurément l'une

des plus belles pages et des plus riantes du grand livre de la nature au chapitre radieux de l'Italie.

Nous passons d'abord devant la Calabre, de brigandage mémoire, et pour ce motif tant de fois rimée par les poètes et si souvent chantée par les basses et les barytons, sur les tons les plus farouches. Nous cherchons à voir (pour rire, sachant bien que nous ne les verrons pas) les brigands calabrais en culottes courtes de velours marron, coiffés du classique chapeau de feutre pointu, armés de longues carabines, ces Calabrais des grottes profondes, désespoirs des gendarmes italiens qui, semblables aux carabiniers d'Offenbach, arrivaient pour les prendre toujours une heure trop tard. Nous n'avons vu — autant que notre lorgnette pouvait s'étendre — que de paisibles promeneurs sur la plage, et pas un Anglais retenu prisonnier en attendant l'arrivée de sa rançon.

Nous contemplons Messine et nous saluons sa citadelle devenue fameuse par sa défense en 1860. Messine est sans contredit digne, sous tous les rapports, de sa réputation de belle ville italienne; mais Reggio qui lui fait vis-à-vis nous paraît plus plaisante. Il est vrai que nous passons beaucoup plus près de Reggio que de Messine, par conséquent nous voyons mieux la première de ces villes que l'autre. Nous distinguons jusqu'à des femmes qui se livrent au plaisir de la natation, mais nous n'entendons pas les petits cris qu'elles doivent pousser et qui semblent obligatoires chez toutes les naïades.

Que d'objets divers sollicitent notre attention! Ici le volcan Stromboli, après avoir eu ses beaux jours de grondements sinistres, de menaces formidables et de vomissements de laves pompéiennes, est revenu de ses

grandeurs passées. C'est un volcan retiré des affaires après fortune faite, et qui, bourgeoisement, vit de ses rentes dans le doux *farniente*. Pour passer le temps, et comme faible réminiscence de son foudroyant passé, il fume tranquillement sa cigarette. De l'autre côté de la rive, nous contemplons son illustre confrère, l'Etna. Celui-ci n'a pas encore renoncé à la gloire et semble tenir à ne pas se faire oublier un seul instant. Sa cime calcinée est toujours plus ou moins tempétueuse et comme couronnée royalement d'une atmosphère épaisse, noire et ensoufrée, que l'air a beaucoup de peine à dissiper alors même qu'elle s'est élevée à plusieurs kilomètres au-dessus du cratère. En attendant qu'il jette feu et flammes, il fume à mettre au point tous les jambons de Cincinatti réunis.

Pendant deux jours nous naviguons sans voir aucune terre, entre le ciel et la mer, deux profondeurs également bleues. La mer a pris du mouvement comme pour nous faire admirer, par le jeu des rayons du soleil à travers la cime des lames frisées et poudrées à blanc, les incomparables nuances de son émeraude sans cesse changeante et toujours ravissante.

Nous passons par le revers de Candie, et le voisinage de l'ancienne Crète éveille chez quelques passagers de bonne humeur les souvenirs de *la Belle Hélène* de l'académicien Ludovic Halévy et de son gai collaborateur le *maestro* Jacques. C'est ainsi que le plus agréablement du monde nous arrivons à Port Saïd où le navire faisant une escale de quelques heures, nous pouvons descendre à terre.

II

Quelques heures à Port Saïd. — Le canal de Suez. — La ville de Suez. — La mer Rouge. — Aden. Ses citernes, sa population et son commerce.

Nous sautons dans un bateau, et en quelques coups de rames nous voilà sur cette terre d'Égypte, « l'aïeule du monde qui a légué comme une énigme l'indéchiffrable secret de sa civilisation ». Cette jolie phrase est d'Alexandre Dumas, premier du nom, dont on a dit plaisamment qu'il a inventé la Méditerranée.

A Port Saïd les rues ne sont point pavées et les maisons, autant que les boutiques, ont le caractère des maisons et des boutiques qu'on voit dans nos stations thermales sur les côtes normandes ou bretonnes. Il y a dans cette station — je n'ose dire cette ville — d'un caractère cosmopolite bien tranché, un marché et un jardin public qui seraient l'honneur d'une de nos petites sous-préfectures de France. A deux kilomètres se trouve la ville arabe restée telle qu'elle fut toujours comme construction et comme mœurs de ses habitants. L'Arabe est immuable. On se rend à l'ancienne ville à dos d'âne, pour plus de couleur locale.

Ce qui impressionne le plus vivement les voyageurs dans ce petit morceau de l'Égypte qui, avec Suez et la mer Rouge, revient si souvent sous la plume des écrivains hébreux, c'est l'étonnante vigueur de cette race d'hommes noirs, c'est leur résistance à la peine sous un soleil implacable, leur extrême agilité et l'insensibilité de leur peau tannée par les rayons de l'astre cuisant et

les coups de bâton qui, depuis des siècles, tombent de génération en génération sur leurs épaules asservies. Les bateliers sautent dans leur barque comme le feraient des singes et ils conduisent à la rame avec l'entrain de nos canotiers de la Seine ou de la Marne aux grands jours de régates et quand l'honneur du bateau est en jeu. Par un soleil à fondre des cailloux, j'ai vu des fellahs porter, pour le déchargement des navires, des caisses à faire la charge d'un âne. Le corps plié sous le faix et au pas de course, ils portent les lourds colis, de la tête autant que des épaules. En effet, ils s'attellent comme on attelle des bœufs avec le joug. Une forte courroie leur prend tout le devant de la tête et cette courroie soutient la charge appuyée sur l'échine. Quand ces bœufs humains — ils me faisaient pitié — ont ainsi travaillé pendant quelques heures, ils se reposent en se couchant dans les rues de Port Saïd ou sur les places publiques, tête nue, en plein soleil. Ils s'endorment ainsi sans crainte des congestions cérébrales qui sont mortelles sous cette latitude.

Un spectacle curieux est celui que nous ont offert une demi-douzaine de ces noirs Égyptiens, autour de notre navire. Ils étaient entièrement nus, debout sur des bateaux, sollicitant des passagers quelque menue monnaie. On jetait un sou à la mer et aussitôt l'un des négrillons plongeait pour le rattraper. Avant que le sou eût touché le fond, le plongeur s'en emparait. Il revenait sur l'eau, nous montrait la pièce de monnaie qu'il avait à la main et la fourrait dans sa bouche comme dans un porte-monnaie. Quand la bouche du plongeur était remplie à ne plus pouvoir y loger un centime, il remontait dans un canot pour y faire sa caisse et y déposer son trésor. Bientôt il réapparaissait

prêt à recommencer ses exercices. J'estime qu'un Européen ne serait pas cinq minutes nu comme ces Égyptiens, plongeant comme eux, sans se donner une insolation mortelle. Il faut que ces gaillards-là aient le crâne terriblement dur et la cervelle bien peu impressionnable pour résister à de pareilles épreuves par un soleil dont les reflets dans l'eau vous rendraient aveugles.

J'ai pu, en passant dans une rue de Port Saïd, jeter un coup d'œil sur une école égyptienne. Une vingtaine de petits drôles à la peau noire comme de la réglisse, la tête tondue ras du cuir cranien, déguenillés pour la plupart, assis par terre les jambes croisées à la turque, écoutaient d'un air distrait les leçons du maître. Pas de livre dans les mains des écoliers, mais un rotin dans celles du professeur. C'est par le moyen de ce rotin que le précepteur inculque à ses disciples bien-aimés les règles de son enseignement. Quand chez nous les écoliers s'instruisent à coups de dictionnaire, c'est à coups de bâton dans cet excellent pays qu'ils deviennent savants. Question de méthode. Celle-là a du moins le mérite de la simplicité. Un coup de rotin indique, sans phrase, à l'élève, qu'il s'est trompé.

Les étrangers de passage se récréent à Port Saïd en allant dans un grand café-spectacle, entendre ou plutôt voir un orchestre entièrement formé d'instrumentistes femmes. Ce sont des Viennoises dont la physionomie n'a rien de gai. Elles semblent, en raclant ou en soufflant de leur instrument, accomplir une maussade corvée. Je fais exception pour la virtuose qui jouait de la grosse caisse. Dodue et ronde comme son instrument, haute en couleur, elle paraissait ne vouloir prendre des destinées de l'artiste que les côtés agréables.

ıdis que de la main droite elle interrogeait vigousement avec sa mailloche sur sa peau de batterie strument de son choix, de la main gauche elle ttait en mouvement un énorme éventail pour se ıner de l'air. A côté d'elle, sur une petite table, un k de bière complétait le rafraîchissement de l'are à percussion. De toutes les Viennoises composant chestre autrichien de Port Saïd, la grosse-caissiste, le, m'a paru n'avoir rien laissé de son cœur dans la le des Strauss. Elle tapait sur sa peau de veau avec plus entière indépendance d'esprit et la candeur de nocence.

Il y a un jeu de roulette à Port Saïd, et ce jeu est vert à tout venant. Bien extraordinaire, cette roulette! vous jetez cent sous sur la rouge ou sur la noire, vous gnez. Si vous risquez vingt francs, vous perdez. Le uvement des astres n'est pas mieux réglé, dans ımensité de l'univers, que l'évolution des boules, la petite roulette de Port Saïd.

J'ai entendu ce court dialogue entre deux Espagnols sortaient de la maison de jeu.

— Je viens de perdre cinquante piastres, à la ılette.

— C'est que vous n'aviez pas d'autre argent sur vous.

Nous rentrons à bord la sueur inondant notre visage. sifflet de la machine retentit et nous faisons les miers tours d'hélice dans le canal de Suez, ce trait nion entre deux continents, ce travail puissant, te œuvre française qui prouve ce que peut accomplir génie humain quand il a pour levier le capital. Cette vre hardie de foi scientifique portera dans la reconssance des hommes le nom de Lesseps aussi longıps que s'étendra l'histoire de l'humanité.

Pendant la traversée du canal à travers le dés égyptien, il nous a été donné de voir, près de Su une caravane de pèlerins se rendant à la Mecque, « Mère des villes », la ville sainte pour deux ce millions d'hommes hindous, persans, arabes, berbè et nègres de nuances variées. Les pèlerins que nc vîmes avec une troupe de chameaux allaient prier s la pierre sacrée qu'un ange remit à Ismaël, le père (Arabes. Cette pierre, d'après les mulsumans bien inf més, prendra au jugement dernier une voix formida pour témoigner en faveur de ceux qui l'auront bai avec des lèvres pures et une âme convaincue. Pour savants (ne m'en parlez pas, ils seront tous damnés cette pierre sainte est un simple aérolithe comme en voit tant d'autres un peu partout dans les musé De temps à autre, sur les deux rives très rapprochées canal, nous voyons rôder des chacals. Ils sont en qu de quelque cadavre auquel ils éprouvent le besoin rendre les honneurs de la sépulture dans la fosse co mune de leur estomac toujours ouvert. « Cruel com la mort, vorace comme la tombe, » écrit quelque p Thompson, qui ne pensait pas en disant cela à l'eston des chacals.

Nous avons longé le canal éclairé la nuit à la lumi électrique, et nous voici devant Suez, situé près l'extrémité méridionale, au port de la mer Rouge.

Suez, plusieurs fois transformé, fut autrefois le *clysı* des Grecs. Quand on commença de construire le can Suez prit un essor qui pouvait présager un grand dé loppement ; mais les villes comme les livres ont le destinée, et le mouvement maritime s'est tourné v Port Saïd où se trouvent les plus grands entrep d'approvisionnements. Suez pourtant est resté un (

ports importants de l'Égypte. On jugera de son mouvement quand on saura qu'en une seule année, en 1880, l'entrée et la sortie, à Suez, furent de 1,144 navires jaugeant ensemble 1,359,736 tonnes.

Pendant les quelques heures que nous stationnons à une distance assez éloignée de la ville de Suez, nous fouillons du regard, la lorgnette à l'œil, les curiosités bibliques de cette très mémorable station. J'ai vu l'endroit où Moïse passa avec les Hébreux la mer Rouge, à pied sec. Ce miracle, renouvelé par Bonaparte et les soldats français, l'a été par beaucoup d'autres. C'est une question de grande marée descendante. Si vous arrivez au moment juste où la mer Rouge se retire extraordinairement par l'effet de cette marée, vous parcourez, à pied sec, un endroit assez étendu que l'on ne peut traverser qu'en bateau en temps ordinaire. J'ai vu le rocher où le même Moïse fit jaillir, par la vertu de sa baguette, une source d'eau excellente. L'eau depuis Moïse — peut-être avant Moïse, Dieu me pardonne — coule de ce rocher bienfaisant. Il y a à Suez un lazaret tout près de la fontaine de Moïse; mais souvenez-vous, si la malechance vous y conduit, que vous y mourrez de faim si vous n'apportez avec vous des provisions pour tout le temps qu'on vous y emprisonnera. Ce lazaret vous donne à coucher, mais non point à manger, et il n'y a par là ni marché aux provisions, ni restaurants. C'est à ceux qui font quarantaine — qu'ils soient malades ou bien portants — à se pourvoir de vivres et à les faire cuire. L'ancre est levée et nous entrons dans la mer Rouge que nous traverserons dans toute sa brûlante étendue jusqu'à Aden.

Pourquoi appelle-t-on cette mer la mer Rouge, puisqu'elle n'est pas rouge, et pourquoi ne l'appelle-t-on

pas la mer Chaude puisqu'elle l'est terriblement? Jusqu
là notre navigation n'avait été qu'un voyage d'agr
ment; les dures épreuves allaient commencer.

C'est moins l'élévation de la température qui est
redouter dans la mer Rouge pendant l'été, que la natu
de la chaleur qui y règne. Cette chaleur est humid
sans air, poisseuse, et rappelle le Hamman. Elle est re
due plus désagréable à cause de la poudre impalpal
du désert soulevée par le siroco et dont l'atmosphè
est saturée. On étouffe et l'on retient sa respirati
pour ne pas condamner les poumons à s'aliment
d'une pareille mixture. Les battements du cœ
deviennent irréguliers et vous avez des spasmes sur
chaise longue où vous êtes condamné à vivre, sur
pont, un éventail à la main, jour et nuit. Vous ôt
votre complet de fine toile blanche beaucoup trop lou
pour la mer Rouge, quand les règlements du bord vo
le permettent, c'est-à-dire après le dîner, pour revêt
un costume de nuit si léger que c'est comme s'il n'éta
pas. On nomme cette espèce de pelure d'oignon u
mauresque. Les cabines sont inhabitables durant l
grandes chaleurs de la mer Rouge. Le matin, on
les yeux rouges de l'air humide et poudreux qui
loge aussi dans le nez, sur les lèvres, dans les oreill
J'ai dépeint la situation en quatre vers que le co
mandant m'a prié d'écrire sur son album. Ces vers o
une moralité. Les voici :

Chaque jour est, ici, d'au moins trente-six heures,
Eternelle est la nuit. On mange et l'on vomit :
On est pâle et graisseux du gras des plus vieux beurres.
L'homme sage est celui qui reste où Dieu le mit.

Le service de la machine se fait par des nègres hal
tués aux chaleurs d'Aden. Il arrive néanmoins que l

qui vont prendre le charbon dans la soute, tout és qu'ils soient à la chaleur, s'évanouissent dans r. Ils y mourraient si l'on ne se hâtait de les en r.

st rare que pendant les plus fortes chaleurs il ne personne dans le passage de la mer Rouge. avons eu à bord du *Sydney*, où pourtant toutes récautions avaient été prises pour l'aération et e le soleil, plusieurs cas de congestion et un Celui qui mourut était un passager de troisième , né en Ecosse. Il se portait bien et avait déjeuné on appétit, autant qu'on puisse avoir bon appétit les chaleurs semblables, lorsque tout à coup on vit visage se contracter, grimacer affreusement. Presaussitôt il tomba. Le médecin du bord lui fit mettre édiatement de la glace sur la tête. Vingt minutes s il était mort et quatre heures plus tard on jetait cadavre à la mer de peur de la décomposition. Les res malades se sont entièrement rétablis avec les fraiurs de la mousson du sud-ouest que nous trouvâmes ès la traversée de la mer torride. J'ai ouï dire que le eau anglais qui passa après nous eut trois morts de gestion. Nous avons donc été relativement heureux.

le me hâte d'ajouter qu'à mon retour en France, au is de janvier, sur l'*Océanien*, personne n'a été lade pendant la traversée de la mer Rouge, que la leur y était très supportable et que pendant une rtie de l'année cet « enfer », comme l'appellent rien qui puisse effrayer personne.

dans Steammer Point, situé près du nous mouillons à peu de distance nt nos yeux le palais du gouverneur, comme un nid d'aigle.

Le rocher d'Aden est d'une aridité absolue. Il est brûlé à l'extérieur par le soleil et calciné à l'intérieur par un volcan aujourd'hui éteint. La presqu'île d'Aden se rattache à la terre ferme par une langue de sable. Elle constitue une position excellente au point de vue militaire qui complète fort heureusement la défense, pour les Anglais, de la route maritime des Indes représentée par Gibraltar, Malte et Alexandrie. En hommes pratiques, soucieux de leurs intérêts et sachant les reconnaître partout où ils se trouvent, les Anglais comprirent l'excellent parti qu'ils pouvaient tirer des rochers d'Aden quand ils levèrent la carte du littoral d'Arabie en 1839, et ils se firent céder cette presqu'île moyennant une pension de quelques centaines de ducats à l'effigie de Marie-Thérèse, qu'ils s'engagèrent à payer annuellement au sultan de Laodj.

Aden est surtout célèbre par ses grandes citernes excavées dans le flanc de la montagne, qui peuvent contenir 40,000 tonnes d'eau. Malheureusement les bassins ne sont pas toujours pleins, et tant s'en faut. J'ai entendu chanter à bord du *Sydney*, par le commissaire, M. Montfort, par M. François (belle basse-taille) et par tout un chœur recruté parmi les passagers, une chanson intitulée : *le Voyage en mer des enfants de Marmande*, où se trouve ce couplet :

Sur des rochers brûlants, râpés, poudreux et ternes
Est le pays d'Aden, fameux par ses citernes.
Dans les grands réservoirs un canard disparut.
Le pauvre oiseau de soif mourut.

Refrain

Écoutez le récit des enfants de Marmande
Venus pour voir la mer sous la voûte des cieux.
Que d'eau ! que d'eau ! Pourtant, messieurs,
Nous la pensions plus grande.

Elles sont si souvent mal pourvues, les citernes d'Aden, et l'eau qu'amène un aqueduc des collines du continent est si rare, qu'on est obligé pour les besoins de la ville de distiller de l'eau de mer.

En tant que ville, Aden est certainement l'une des plus curieuses du monde par sa population, ses mœurs, ses coutumes antiques et son commerce tout spécial! Le voyageur qui descend à Aden n'a pas assez de ses yeux pour observer cette population grouillante d'hommes et de femmes (il en est de fort belles), composée d'Arabes, d'Hindous, de musulmans, de juifs, mêlés aux chameaux qui circulent partout avec les hommes dans les rues étroites de cette cité pittoresque et archaïque. On dirait une page vivante détachée de la Bible. De cet ensemble s'exhale une odeur qui n'a rien de l'essence de rose, mais qui vous monte à l'esprit et parle éloquemment à votre imagination. En hiver, des marchands africains affluent dans la ville anglaise avec leurs marchandises consistant en brebis, suif, beurre — c'est un peu la même chose depuis l'invention de la margarine — bois de construction et plumes d'autruche. Celles-ci deviennent rares et nous n'avons pu nous en procurer que de médiocres. Il est vrai que nous étions à Aden en plein été. Contre ces produits, les Africains échangent des étoffes, du tabac et des liqueurs. Ceux qui vivent toute l'année à Aden dans les maisons arabes sont des juifs pour le plus grand nombre.

Les gens frileux seraient bien à Aden. On m'a dit que la température moyenne, en hiver, y est supérieure à celle des étés en Europe. En plein été, lorsque le vent souffle du désert (les dieux cléments nous ont épargné cette épreuve à bord du *Sydney*), le thermomètre

monte jusqu'à 50 degrés et dépasse même ce chiffre véritablement infernal.

A Aden, comme à Port Saïd, notre paquebot à peine au mouillage est envahi par une horde de juifs en longues robes blanches, mais fort sales, coiffés du bonnet de paille en forme de mitre, les ongles teints, se faisant humbles et courbant l'échine pour offrir des bijoux faux, des paniers en forme de gourde de diverses couleurs et des plumes d'autruche. Comme fils d'Israël ils connaissent la valeur de l'argent et font le change des monnaies. J'imagine que les juifs en Europe, au moyen âge, devaient avoir en toute chose la physionomie très caractéristique des juifs d'Aden.

Une bande de négrillons, plus jeunes que ceux de Port Saïd, sollicitent les passagers, en chantant une chanson monotone qui n'est qu'un rythme, à jeter à la mer des pièces de monnaie qu'ils attraperont en plongeant et qu'ils fourreront dans leur bouche comme nous l'avons vu faire de l'autre côté de la mer Rouge. Il arrive que le négrillon qui plonge pour avoir un sou, laisse une de ses jambes dans la mâchoire d'un requin, ou même y disparaît entièrement. La voracité du requin, on le sait, est extraordinaire. J'en ai vu qui rôdaient autour de notre bateau avaler sans se donner le temps de la réflexion une boîte de sardines à l'huile entièrement vide que l'on venait de jeter par-dessus bord!...

Nous laissons ce pays peu enchanteur pour gouverner droit sur Mahé. En quittant Aden, nous envoyons un salut au stationnaire français de notre possession d'Obock, en face et à peu de distance de la station anglaise, au *Météore*, dont le commandant était venu nous rendre visite à bord du *Sydney*. Quelques heures

plus tard, nous sentons la mousson qui fait tanguer ferme notre steamer, donne le mal de mer à quelques-uns, mais nous rafraîchit tous, et c'est le principal pour des gens qui étouffaient depuis quatre jours et quatre nuits. Au vent de la mousson, notre bateau perd peu à peu de l'horrible chaleur qu'il avait emmagasinée et nos cabines deviennent habitables.

On me fait voir, quarante heures après le départ d'Aden, la terre inhospitalière de Guardafoul qui apparaît distinctement à l'œil nu. Il ne ferait pas bon se jeter à la côte en cet endroit où les naturels, d'un naturel peu aimable, se font un devoir de tradition de manger indistinctement les naufragés, qu'ils soient jeunes ou vieux, gras ou maigres, hommes ou femmes.

III

Mahé. — Ses habitants. — L'hôtel de la Princesse. — Le radjah en exil. — L'océan Indien. — La vie à bord. — Une tempête.

Sans aucun accident à signaler, nous arrivons à Mahé. Quel contraste avec Aden et quelle joie pour tous les passagers de descendre dans cette île riante et remarquablement fertile, qui récemment s'est créé une source de fortune nouvelle avec la culture de la vanille.

L'air de l'île est très salubre et la population — noire pour le plus grand nombre — est douce et honnête. Cette partie du gouvernement des Seychelles qui doit son nom à Mahé de la Bourdonnais fut, on le sait, colonisée au XVIIIe siècle par les Français et cédée aux Anglais avec Maurice par les traités de 1815. Les habitants de Mahé qui ne parlent guère que le français sont restés français de cœur. A Mahé, il m'a semblé que je me retrouvais à la Martinique où je n'ai passé que quelques mois de mon enfance, mais qui a laissé dans mon esprit une impression ineffaçable.

Nous avons fait à Mahé, quelques passagers et moi, un déjeuner, hôtel de la Princesse, tel qu'on ne pourrait le faire à Paris plus délicat et aussi original. Les tortues — tortues de mer énormes — étant toujours nombreuses au marché de Mahé, on nous a servi une soupe à la tortue et un ragoût de cette même chélonée qu'il faut ranger au nombre des chefs-d'œuvre culinaires trop fugitifs, hélas! Quatre ou cinq autres plats qui ont suivi la soupe et le ragoût étaient tous d'un

saveur excellente et peu commune. Avec cela du bon vin de Bordeaux, des fruits du pays, de la pâtisserie et un café exquis. Eh bien! ce déjeuner superlatif ne nous a coûté que six francs par bouche. C'est pour rien. Mais la carte des déjeuners ne va-t-elle pas s'élever maintenant que les bateaux français de la ligne australienne vont donner plus de vie à Mahé en apportant dans l'île, chaque mois, un surcroît notable de voyageurs. On verra bien. En attendant, cette modeste maison de *Princess's hotel*, malgré son appellation orgueilleuse, est une maison honnête et hospitalière fort bien tenue par une belle négresse, Mme veuve Raymond. Ses filles, d'un maintien à la fois simple et noble, d'un visage aimable, d'une mise parfaite — où le linge de corps éclatait d'un blanc de camélia — servent à table et s'occupent de la maison. C'est le neveu de Mme Raymond qui tient la queue de la poêle dans une cuisine d'une propreté qui pourrait servir d'exemple à beaucoup de cuisines européennes. Un trait de mœurs de cet honnête pays de Mahé, où vit encore, tout entier, l'ancien esprit colonial français, où l'on parle ce doux créole qui sonne nonchalamment et si agréablement à l'oreille. Dans la cour de l'hôtel de la Princesse ouvert à tout venant, j'ai vu, sur une petite table, une corbeille dont la forme élégante attira mon attention. Dans cette corbeille, j'aperçus avec quelques menus objets pour la couture — du fil, un étui à aiguilles, un dé, des épingles — de la monnaie de cuivre, d'argent et même des pièces d'or. C'était la caisse de l'hôtel, caisse ouverte, en plein vent, à la portée de toutes les mains. Mme Raymond qui, on le voit, n'a pas peur des voleurs, allait à sa corbeille chaque fois qu'elle avait, soit à encaisser une note payée, soit à

prendre de la monnaie pour ses comptes avec les consommateurs. Voilà certes un rare et bien curieux pays comme il ne s'en trouve pas un en Europe et qui, une fois de plus, démontre que l'on apprend en voyageant. J'ai pris des informations et l'on m'a dit qu'il ne se commettait jamais aucun crime à Mahé et que les vols — toujours de peu d'importance, un poulet, des fruits, quelques œufs — y étaient fort rares. L'emploi d'agent de police dans ce meilleur des mondes possibles est une sinécure. La police ne sort pas de chez elle et fait la sieste, bien convaincue que tout se passe régulièrement dans l'île vertueuse par excellence.

Dans une délicieuse promenade que nous fîmes à travers les jardins enchanteurs qui avoisinent l'habitation du gouverneur, dans les plantations de cocotiers où nous vîmes les doubles cocos particuliers aux Seychelles, où nous examinâmes les plantations de vanille et le grand réservoir de tortues, nous rencontrâmes celui qu'on appelle « l'infortuné radjah ». C'est un Indien d'une soixantaine d'années, un vrai radjah qui s'était révolté à la tête de quelques centaines de ses sujets contre la domination anglaise. Il fut battu et fait prisonnier. La plupart de ses partisans furent fusillés sans jugement. Lui, on le jugea par conseil de guerre et il fut condamné à mort. Mais on lui fit grâce de la vie, et on l'exila à Mahé où il vit modestement de la pension que lui fait l'Angleterre. Il n'a, dit-on, jamais tenté de s'évader, étant prisonnier sur parole.

Nous laissâmes à Mahé le capitaine de frégate M. Giron, le gouverneur de la Réunion, M. Manès, et sa femme, avec la modiste parisienne qui se rendait à Tamatave, nous le savons. Tous prirent le transport qui les conduisait à destination.

Après avoir renouvelé notre provision de charbon, nous gagnâmes le large, c'est le cas de le dire, pour traverser, dans la mer Indienne, l'énorme distance qui sépare Mahé de la première terre australienne dont la ville principale, sinon la capitale nominative, est Albany. Si nous avons laissé à Mahé deux passagers notables, nous y avons embarqué, par compensation, plusieurs passagers de marque. C'est d'abord M. le général Bourgey, en tournée d'inspection (quelle tournée!) qui venait avec son officier d'ordonnance, M. le capitaine Lacarrière, de Madagascar et de la Réunion se rendant à Nouméa, d'où ils comptaient regagner la France, après un mois de séjour en Nouvelle-Calédonie. Ma foi, on n'était pas triste à bord malgré un roulis incessant et fort accentué, causé par la houle large, haute, pesante et persistante de l'océan Indien.

En quelques mots, voici comment nous avons vécu.

La table était mise dès sept heures du matin pour le café ou le chocolat que chacun prenait à sa fantaisie avec pain et beurre, petits biscuits, ou qu'il avalait tout simplement sans rien manger. Les règlements du bord permettaient de monter sur le pont et de se promener partout dans les salons du navire en pantoufles, vêtu, *ad libitum*, à la mauresque, jusqu'à neuf heures. A ce moment, il fallait quitter les pantoufles et les habits de fantaisie du matin, pour se chausser et s'habiller correctement. Presque tous les passagers, parés pour les grandes chaleurs, portaient des souliers légers en cuir, en étoffe blanche ou en crin, et des complets en toile blanche. Les dames étaient également vêtues d'étoffes claires et légères. Presque tous les passagers prenaient en se levant, avant neuf heures, une douche, dans l'une des salles de bains installées à bord en

assez grand nombre pour que tout le monde pût aller s'y rafraîchir. A partir de neuf heures jusqu'à onze heures, on pouvait se faire servir à déjeuner. Le capitaine, déjeunant à dix heures, presque tous les passagers de première classe déjeunaient avec lui. Ce repas consistait en trois plats, tous les jours variés, et parfaitement accommodés. En plus, des hors-d'œuvre propres à exciter l'appétit. Enfin, un dessert composé de fruits, de confitures, de gâteaux, etc. Puis, pour terminer, le café ou le thé avec des liqueurs. Il ne faut pas oublier le pain, un pain frais excellent et un très bon vin rouge servi comme tout le reste, à discrétion.

A deux heures, la cloche sonnait le lunch. Des viandes froides, des hors-d'œuvre, des friandises et toujours le très bon vin de table à discrétion.

A cinq heures, la cloche se faisait entendre de nouveau pour le dîner. Chacun des dîners à bord était un véritable festin de gala.

Le soir, à partir de huit heures, il y avait encore, pour les estomacs actifs et bien disposés, du thé avec des gâteaux. Toute la journée, en permanence, de l'eau à la glace avec du sucre et un flacon de cognac. Quant au service à table, il était fait par des garçons en gants blancs, sous la conduite du maître d'hôtel, avec une intelligence, une correction et un empressement qui ne pouvaient rien laisser à désirer.

Entre le déjeuner et le dîner, il se passait de cinq à à six heures qui auraient paru bien longues si on ne les avait remplies par une occupation quelconque. Les uns s'étendaient sur leurs longues chaises en rotin que l'on vend à Marseille et qui se fabriquent à Hongkong, un livre à la main, moins pour lire que pour se donner une contenance et s'endormir. Les autres se

promenaient sur une partie du pont par groupes de deux ou trois et devisaient de tout ce qui pouvait venir à l'esprit. Le plus souvent on parlait pour ne rien dire; car parler pour ne rien dire est, pour les trois quarts des gens, exprimer tout ce qu'ils pensent.

Beaucoup de passagers se rendaient au fumoir après le déjeuner. Là, ils jouaient aux cartes, aux dominos, aux échecs. Le palet était le jeu favori des jeunes, car il demande beaucoup de mouvement. Les moins jeunes se contentaient du roulis pour tout exercice.

Un beau jour, il vint à la pensée de l'un de nous d'ouvrir un concours de poésie. Puis, sur la demande qu'on lui fit, M. Victor Hugot — un nom qui oblige poétiquement, même avec un *t* — écrivit quelques strophes intitulées : *le Sydney*. Je mis ces strophes en musique pour baryton solo et chœur. L'étude de ce morceau exigea un certain nombre de répétitions, car tous les passagers de première voulurent le chanter et je me montrai sévère pour l'exécution (1).

C'est le commissaire du bord, M. Montfort, qui chantait les couplets en solo.

Le grand succès du *Sydney*, d'une teinte poétique, d'un sentiment tendrement mélancolique, me suggéra d'écrire un morceau qui lui fit opposition. Je fis *le Voyage en mer des enfants de Marmande*. Nouvelles répétitions et nouvel emploi de notre temps, ce qui était le but principal à atteindre. Le soir, *mes* choristes et *mon* soliste donnaient concert gratuit à tout le monde dans le salon des dames où allaient aussi les hommes. Je tenais le piano d'accompagnement plus que le piano ne me tenait. Pour ne pas culbuter avec le

(1) *Le Sydney* est édité à Paris, chez Mackar et Noël, passage des Panoramas.

roulis, deux passagers, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, me calaient sur mon tabouret. Grâce à ces complaisants tuteurs, je pouvais m'abandonner sans crainte à mon accompagnement et le nuancer à ma guise.

Sur la demande des jeunes, le commandant du *Sydney* avait fait monter et caler un piano sur le pont (il y en avait trois à bord), et quand le bâtiment ne dansait pas trop fort à la lame, c'étaient les jeunes qui dansaient au piano. Bref, malgré la longueur et la monotonie du voyage, lorsqu'on ne vit plus que le ciel et l'eau, on ne s'ennuyait pas. Quand le temps était clair, et quand il n'y avait à l'horizon que de rares nuages, nous avions le coucher du soleil qui est bien le plus beau, le plus grandiose, le plus éblouissant spectacle que l'on puisse offrir au regard en fête. Les nuances qu'imprimait aux nuages l'immense globe de feu prêt à disparaître à l'horizon, et celles qui se produisaient sur ces mêmes nuages après la complète disparition de l'astre, pendant quelques minutes, défie toute description et seraient le désespoir d'un peintre. Quel coloriste que le blond Phébus qui, suivant certains savants, va se refroidissant chaque jour! Personne ne croyait cela à bord du *Sydney*.

Après le spectacle magnifique du coucher du soleil, il n'en est pas de plus attrayant à bord, de plus poétique, de plus enivrant à l'esprit, que la contemplation des étoiles par une nuit sereine. Je m'abandonnais à cette contemplation quand l'heure de rentrer dans sa cabine était venue pour la plupart des passagers et que le pont s'était dégagé de tout promeneur. J'aurais pu alors me croire seul au milieu de la mer immense et seul sous le ciel sans limites. Debout, les coudes

appuyés sur la lisse du côté des plus vives étoiles, le regard fixe, je me grisais d'infini et de toutes les splendeurs mystérieuses de la nature. Que j'ai divagué délicieusement à porter aussi loin qu'ils pouvaient pénétrer mes regards dans cette splendide bijouterie du ciel, qui reluisait aussi dans mon âme et me parlait de Dieu! Que de réflexions qui abîmaient mon entendement j'ai faites, volatilisant mes sens à travers la voie lactée, cette immense traînée de lumière qui est un atelier de sculpteur, l'atelier où le tout-puissant artiste pétrit l'argile de l'univers pour en faire des globes qui seront habités comme le nôtre, et par des esprits plus perfectionnés que l'esprit de l'homme peut-être! Les mondes futurs, en formation, remplaceront dans l'espace, qui ne serait rien s'il n'était occupé, les mondes aujourd'hui existants qui s'éteindront comme s'éteindra tout ce qui luit, tout ce qui vit; car la mort est la fin nécessaire, une fonction même de l'existence, la dernière!... Puis il venait une heure dans la nuit, où il fallait bien donner au sommeil le temps qui lui est dû. Je m'arrachai alors à la lecture de la grande partition de la symphonie des sphères, et j'allais me glisser dans mon cadre — avec précaution pour ne pas me cogner la tête. Bientôt je dormais au sein d'une voie lactée autre que celle que j'avais vue dans le ciel, la voie lactée des rêves fugitifs. Ainsi rêvant, bercé par la mer qui battait sa lame au vent, contre le flanc du navire, et montait parfois jusqu'au hublot de ma cabine, j'avais, voyageur aventureux, la vie douce et calme au milieu des tempêtes. En m'endormant chétif, étendu dans cette espèce de tiroir qu'on appelle une couchette de bord, je me disais que l'homme est grand, après tout, et que, s'il employait tous les ressorts de son

esprit à servir la vérité, la justice et le progrès, il ne faudrait qu'une génération pour transformer le monde, c'est-à-dire la civilisation. Mais ce serait le bonheur, et nous ne sommes point nés pour être heureux. Si l'homme n'était pas condamné aux misères, à la peine, il trouverait le plaisir dans l'amour du bien, dans le devoir à accomplir, tandis qu'il est presque toujours conduit, par ses instincts mauvais, à le demander au vice.

Le général Bourgey qui est un homme sérieux et ne s'amusait guère à bord, me dit un jour : « Quelle longue et monotone traversée que celle de Mahé en Australie ! J'en suis, par besoin de récréation, à souhaiter une *bonne* tempête. » Les vœux du général furent exaucés, et même, je crois, au delà de ce qu'il avait pu désirer. Nous eûmes, en effet, une *bonne*, une *très bonne* tempête qui dura trois jours et trois nuits.

La mer, qui n'avait cessé d'être houleuse depuis notre départ de Mahé, changea d'aspect et devint subitement terrible.

Elle s'élevait en masses énormes qui, en retombant, formaient des vallées profondes comme des gouffres et bornaient l'horizon à une trentaine de mètres. Qu'on se figure la chaîne des Pyrénées en mouvement, et l'on aura une assez juste idée de l'état de la mer sur laquelle, malgré tout, l'hélice du *Sydney* n'a cessé de tirebouchonner en faisant bonne route. Sous l'influence d'un vent à écorner des bœufs, tout frémissait à bord, tout sifflait, se plaignait et chantait sourdement la menace.

Le navire ainsi furieusement agité s'était transformé en une gigantesque harpe éolienne dans sa mâture et ses cordages. On entendait mille commen-

ments de mélodies qui se perdaient vaguement — à
u près comme dans les opéras féeriques de Wagner
- pour produire un ensemble plein de mystères et
rrifiant. A l'intérieur du bateau, dans le salon, on
tendait des craquements sinistres joints à des coups
rmidables causés par les vagues monstrueuses qui
enaient donner de la tête le long du bord et le fai-
it trébucher dans sa marche. Toujours une partie
u navire gémissait plus fortement que les autres au
oment de ces chocs. On aurait dit qu'il avait une
me, qu'il souffrait et ne pouvait retenir ses plaintes.
Pendant ces trois jours et trois nuits de tempête,
ous ne pouvions nous tenir ni couchés, ni assis,
i debout. Nous trouvant à un certain moment qua-
orze passagers cramponnés sur les deux grands bancs
ui sont à bâbord et à tribord dans le salon des dames,
n coup de roulis fantastique jeta les passagers de
âbord sur ceux de tribord, comme s'ils avaient été
récipités d'une fenêtre dans la rue. Les passagers de
ribord en recevant les passagers de bâbord sur la poi-
rine et sur la tête, furent renversés à leur tour et tous
es quatorze roulèrent pêle-mêle dans le salon dont ils
rrachèrent le tapis qui se replia sur eux comme un
ong suaire. J'étais de cette petite fête qui se solda sans
rand frais; quelques bosses au front et de légères cour-
atures. Je fus moins heureux quelques heures plus
ard. En cherchant à gagner ma cabine, je tombai
ruellement sur le côté et sur la tête. Pendant plus
'un mois, à Melbourne, je souffris de cette chute. A
 tête, il me poussa deux bosses comme deux œufs,
n œuf de pigeon et un œuf de poule. Presque tout
 monde tomba pendant ces jours de tempête. Un
arçon de service des secondes se perça la cuisse, un

autre se démit un pied. Nous faillîmes perdre un de nos cuisiniers. Précipité de sa cuisine par le roulis au moment où le bateau, par bâbord, embarquait l'eau à la cuillère, comme disent les marins, il allait passer pardessus les bastingages à la mer, d'où il eût été impossible même d'essayer de l'en tirer, quant un Arabe, passager de troisième classe, le retint par une jambe. Ce sauvetage était bien désintéressé, car le pauvre Arabe ne mangeait point de la cuisine de ce vatel qui n'opérait que pour la table des premières. Notre maître d'hôtel en voulant aider à maintenir l'aplomb d'un garçon qui servait à table et perdait l'équilibre un plat de ragoût à la main, perdit lui-même son centre de gravité et alla s'aplatir d'un bord à l'autre contre une cabine, entraînant avec lui l'une des deux caisses ornées de plantes grasses qui décoraient le bas de l'escalier, à laquelle il s'était accroché machinalement. Habitué aux torgniolles, il avait appris à s'en garer. Ayant mis ses deux mains en avant, sa tête fut épargnée, et, quand nous le pensions mort, il reprit son service comme si de rien n'était. Le roulis était devenu tel qu'il fallut tendre des cordes sur le pont pour permettre aux matelots de s'y maintenir quand une manœuvre était à faire. Je ne saurais vous dire ce qu'il y eut de vaisselle cassée pendant ces trois jours mouvementés entre tous, de malles bouleversées, de toutes choses chavirées. Le *Sydney* lui-même, malgré sa forte constitution, a eu un bout de vergue cassé. C'était, après tout, s'en tirer à bon compte.

Aux lugubres harmonies de la mer déchaînée par le vent furieux, et du bateau tremblant de tous ses membres, étaient venus se joindre les cris perçants, sifflottants et fatidiques des goélands à l'arrière du steamer.

Ils célébraient la tempête. On les voyait, en risquant la tête au dehors, planer sans effort et avec grâce dans ce courant d'atmosphère bouleversée, frôlant de leurs ailes blanches et majestueuses l'extrémité des vagues quand ils ne descendaient pas avec elles dans les profondeurs des ravins qu'elles formaient avec le fracas d'un déchirement volcanique. Les goélands ne descendaient ainsi que pour reparaître bientôt toujours criant leur cri aigu avec une joie féroce.

Que font ces oiseaux de malheur si éloignés de toute terre et que l'on ne voit qu'avec le grand mauvais temps suivre les bâtiments en perdition ? Ils attendent qu'ils se perdent, c'est évident, pour vivre de ce qui mourra, pour repêcher ce qui surnagera de bon à manger du naufrage dont ils chantent par avance le gai *de Profundis*. Ah ! que leurs cris perçants et sinistrement railleurs dans le désordre de la nature sont agaçants, et comme on voudrait leur tordre le cou ! Mais ces chantres de malheur, ces poètes sarcastiques du chaos peuvent se réjouir de nos misères et en bénéficier impunément. Qui voudrait essayer de leur faire la chasse quand personne ne peut se tenir debout sur le pont et comment s'en défendrait-on si l'on tombait à la mer !...

IV

EN AUSTRALIE

Albany dans King George Sound. — Visite à bord des dames d'Albany. — Descente à terre. — Rencontre d'un Français et de sa femme. Adélaïde. *Very fine day.* — Arrivée à Melbourne. — Adieux au *Sydney*.

La vue de la première terre australienne nous fit bien vite oublier les petites misères de la navigation rendues bien supportables, après tout, par le grand confort des superbes bateaux de la Compagnie des Messageries maritimes, la politesse affable de tout le personnel du bord, l'intelligence et l'empressement des gens de service à rendre, aux passagers des différentes classes, les services réclamés par leur situation, et aussi par cette gaieté naturelle à notre nation, qui fait des navires français un centre de bonne humeur et d'esprit, le meilleur remède qu'on ait trouvé jusqu'à présent contre le mal de mer et la privation de la terre.

La rade de King George Sound est à la fois grandiose, pittoresque et originale. Une bien agréable surprise nous y attendait. Le *Sydney* étant le premier bateau qui inaugurait la nouvelle ligne de Marseille à la Nouvelle-Calédonie en faisant escale à Mahé et à King George Sound, des dames de la société d'Albany, dont King George Sound est le port, eurent la gracieuse pensée de venir à bord nous souhaiter la bienvenue, accompagnées de parents et d'amis. L'une d'elles, Mlle F. C. Allen, professeur de piano à Albany (car on

joue du piano dans le monde entier) a bien voulu nous improviser un fort agréable concert dans lequel nos passagers chanteurs ont chanté d'enthousiasme *le Sydney* et *le Voyage en mer des enfants de Marmande*. Soirée charmante qui doubla le bonheur de voir la terre et... de pouvoir se tenir debout sans être obligé de s'accrocher à quelque chose pour ne pas trébucher, de rester fixe comme des soldats au port d'arme. On ne se doute pas de l'ineffable satisfaction qu'on éprouve, après tant de jours de roulis sans miséricorde, à ne pas bouger!

Nous eûmes, avant que notre bateau fût prêt à continuer sa route, le temps d'aller visiter la jolie petite ville d'Albany où nous rencontrâmes un Français, M. Galle, établi depuis huit ans, avec sa femme, marchand horloger. M. Galle est marié à une Française, et tous les deux sont Bretons natifs de Rennes. Nous parlâmes de la France, de la Bretagne, de Rennes (qui garde le meilleur de mon cœur, car ma mère y est enterrée), et M. Galle me donna, sur cette ville naissante d'Albany, des renseignements instructifs et intéressants. Je fis avec quelques-uns de mes compagnons de voyage une promenade des plus agréables, toute pleine d'inattendu dans ce pays de l'Australie si différent de l'Europe. Nous rendîmes visite à Mlle Allen, qui demeure avec la fille du ministre protestant chez ce digne pasteur, dans une maison charmante d'où la vue s'étend sur la rade, — une œuvre de la nature qui qui est une œuvre d'art. Ces dames nous donnèrent, en souvenir, de jolies vues de la baie, peintes par elles sur de larges feuilles d'arbre, et elles nous offrirent des rafraîchissements avec une grâce aimable et ce sentiment sincère d'hospitalité que je devais trouver partout

en Australie durant tout le temps que j'y suis resté. Chacun de nous reçut des bouquets splendides de fleurs des champs qui abondent jusque dans la ville, pour ainsi dire, et sont aussi jolies de couleur que riches de formes variées.

Nous entendîmes un coup de canon tiré à bord du *Sydney*. C'était le signal de ralliement. Nous sautons dans une petite barque à vapeur qui nous reconduit *chez nous* dans notre palais flottant.

Je passe sous silence la traversée de King George Sound à Adélaïde qui ne nous offrit rien de notable, pour dire quelques mots de cette ville, capitale de la province méridionale de l'Australie, et qui est véritablement une fort jolie ville, aujourd'hui peuplée d'environ 50,000 habitants. On a appelé Adélaïde, la ville aux clochers. Les églises y abondent en effet, et j'y ai remarqué quelques jolis édifices et de fort belles maisons. Les rues sont larges, bien alignées et très proprement tenues. Ce sont les mines de cuivre qui ont fait la fortune de l'Australie du Sud, comme ce sont les mines d'or qui ont enrichi tant d'autres parties de l'Australie. Il y a, à Adélaïde, un marché très important de blé et de laine.

En une heure et demie de voiture, nous avions vu d'Adélaïde tout ce qu'elle peut offrir d'intéressant pour de simples curieux tels que nous, et nous remontâmes à bord avec un couple d'Adélaïsiens, mari et femme, qui se rendaient à Sydney en touchant à Melbourne.

La traversée d'Adélaïde à Melbourne est très rarement clémente aux estomacs impressionnables à la mer. Ce couple enrichi par les mines de cuivre fit triste mine par le gros temps qui nous prit dès la sortie du port d'Adélaïde. La femme gémissait sur une chaise

longue et le mari luttait pour se maintenir debout et faire contre mauvais estomac bon cœur. Comme il venait, pâle et titubant, de céder au mal physique plus fort que sa volonté, comme il venait — sous le vent — d'offrir en sacrifice son déjeuner pris tant bien que mal à table, au vorace Neptune pour qui tout est bon, un coup de roulis lui fit perdre l'équilibre et il se jeta sur moi. Vite il s'essuya les lèvres encore humides, et, s'efforçant de sourire, il me dit cette phrase banale que tout Anglais répète à propos de tout et de rien, comme machinalement et pour se donner une contenance : *Very fine day!* en français : « Il fait bien beau temps, aujourd'hui ! » Je trouvai plaisant cet homme vomissant sa rate, pâle comme un mort, chancelant comme Falstaff après boire, qui goûte de cette manière les charmes d'un si beau jour ! J'allais lui répondre en riant : « Est-ce que vraiment vous trouvez qu'il fait bien beau temps, aujourd'hui ? » lorsque le malheureux, s'essuyant de nouveau les lèvres avec le large mouchoir qu'il tenait à la main, courut une seconde fois sous le vent pour dire au roi des mers qu'il lui devait encore quelque chose, qu'il ne lui avait pas tout donné.

A partir du moment où nous quittons Adélaïde, nous comptons les heures, et nous nous occupons de nos bagages. C'est avec plus d'ardeur que jamais que nous redisons le refrain du *Sydney* :

Avec vitesse
File sans cesse
Sur cette mer où plonge ton bossoir.
Et que la terre apparaisse ce soir.

Enfin, les côtes de Melbourne se dessinent à l'horizon comme un nuage grisâtre qui prend une teinte plus

foncée et se consolide à mesure qu'on s'en approche. Le 6 septembre 1888, après trente-cinq jours de navigation laborieuse — pour notre paquebot surtout — nous entrons dans Port Philipp. Quelques heures plus tard notre steamer était à quai au milieu de nombreux bateaux à vapeur et de grands et superbes voiliers gréés pour les régions tempêtueuses du cap de Bonne-Espérance.

Nous saluons Melbourne.

Inter pocula, nous fîmes nos adieux à notre cher *Sydney*, à son excellent commandant, M. Angelo Fiaschi, à tous les officiers du bord. Je donnai l'accolade au docteur qui m'avait si bien soigné après ma grande chute, et tous, en chœur, nous fîmes retentir les airs du chant maritime de M. Hugot, *le Sydney*, dont ce couplet exprimait si bien les vœux que nous formions pour ce vaillant bateau et son noble équipage :

Ils te suivront (nos vœux) sur l'océan perfide,
Bravant les vents et les flots déferlés;
Ils te suivront en ta marche rapide
Entre la mer et les cieux étoilés.

V

MELBOURNE

Impressions d'ensemble. — Les tramways funiculaires. — Les monuments. — Les « Domaines du général Boulanger ». — La spéculation sur les terrains. — Un trait de mœurs australiennes.

C'est le cœur débordant de l'ineffable plaisir que l'on éprouve en touchant la terre ferme, après n'avoir touché longtemps que le pont très peu ferme d'un bateau, que je fis mes premiers pas dans la capitale de Victoria.

Tout à la joie, comme dit Farbach, et un peu conquérant, mon premier acte dans ce pays où j'allais passer trois mois fut de le saluer... en musique. Je le fis en écrivant une marche triomphale pour piano sous ce titre : *Salut à Melbourne* (1).

Après avoir pris possession de ma chambre au *French Club* (dont j'aurai à vous parler bientôt), j'allai me promener dans la ville, au hasard, pour en avoir de suite une impression d'ensemble. Affamé de curiosité, je regardai tout, hommes et choses, avec des yeux insatiables, questionnant les passants, entrant dans les boutiques, prenant des notes et esquissant sur mon calepin le plan des rues où je m'engageai pour pouvoir les reprendre et me retrouver chez moi.

Je l'avoue, mon étonnement a été grand à l'aspect monumental de Melbourne, malgré tout ce que j'avais

(1) Cette marche, illustrée d'une vue du port de Melbourne, est éditée chez Mackar et Noël, passage des Panoramas, à Paris.

ouï dire à l'avantage de cette grande cité improvisée en un tour de main, pour ainsi dire.

En 1836, quand fut choisi — pour fixer l'établissement de Port Philipp — l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui Melbourne, cet emplacement n'était encore qu'une terre vierge. Là couraient en pleine liberté, sans souci de quelques huttes d'aborigènes et de quelques rares barrages occupés par des Anglais, les mammifères nombreux d'espèces variées particulières à cette partie du monde, la dernière qu'on ait découverte. Là se voyaient de gigantesques eucalyptus au feuillage effilé, des fougères arborescentes, des gommiers de gomme rouge ou bleue aux troncs droits, sur le haut desquels venaient se percher avec des bandes de perroquets blancs, rouges ou verts, le plus souvent multicolores, l'oiseau moqueur qui rit de tout, l'oiseau arc-en-ciel, l'ibis-corail, l'oiseau-lyre, et ce bijou vivant aux reflets d'opale et d'or qu'on appelle le zorra. Là vivaient le kangourou, le chien sauvage, l'oppossum, le casoar, etc. Il fallait souvent se frayer un passage la hache à la main sur ce terrain primitif où bientôt, et comme par enchantement, se formèrent des rues larges et parallèles qui, par leurs belles maisons et leurs riches magasins, feraient honneur aux villes capitales de la vieille Europe. L'inconvénient des rues, c'est qu'elles sont parcourues par des ruisseaux que relient de petits ponts de bois. Si vous êtes distrait, que vous ne regardiez pas à vos pieds, au lieu de marcher sur le pont, vous tombez dans le creux pratiqué pour les eaux et vous pouvez fort bien vous casser une jambe ou même vous tuer. D'autre part, pendant les averses, les ruisseaux atteignent une profondeur de deux et même trois pieds, et, dans les rues en pente,

l'eau coule avec la violence d'un torrent. Il n'y a pas longtemps, un enfant a été emporté par un ruisseau et il disparut avant qu'on eût pu lui porter secours.

Melbourne est situé sur les deux rives du fleuve — fleuve bien étroit — Yarra Yarras. La ville présente du côté du nord, et plus encore dans la direction de l'est et de l'ouest, des accidents de terrain très sensibles. Une semblable topographie était un obstacle sérieux aux moyens de locomotion, par tramways à chevaux ou à vapeur. On prit l'excellente résolution d'adopter les tramways funiculaires, semblables à ceux de San Francisco, en Amérique.

Il est curieux de voir ces longs véhicules en deux compartiments qui reçoivent les voyageurs à l'intérieur et sur la plate-forme, et à l'extérieur sur des banquettes placées de chaque côté de la voiture principale, sillonner tous les quartiers de la ville d'une allure rapide, toujours égale, qu'on monte ou qu'on descende une colline, sans aucun appareil extérieur de locomotion.

Avant l'installation de ces tramways, de petits omnibus courts et trapus comme les ommibus de Londres, étaient, avec quelques rares *cabs*, les seuls moyens de transport dans la ville. Il fallut autre chose et mieux que cela quand la population s'accrut. Par une loi édictée en 1883, la Compagnie des omnibus fut autorisée à exploiter divers réseaux d'après le principe funiculaire. Chaque réseau comprend deux voies, chaque voie ayant quatre pieds neuf pouces. L'entre-voie mesure un pied trois pouces. Toute cette zone occupe l'axe des rues d'une longueur minimum de cent pieds. En totalité, le réseau des tramways de Melbourne mesure 55 kilomètres.

Le système funiculaire, autrement dit à câble de

traction invisible, fonctionnant au fond d'un tunnel creusé sous la voie, ne peut trouver son application que dans certaines conditions. Il faut que les voies soient larges et libres, que les tramways n'aient pas à craindre les embarras de voitures. C'est assez dire qu'il y a relativement peu de camions et de voitures à Melbourne.

Pour donner, d'un coup de plume, une idée de la grandeur de Melbourne, nous dirons que dix-huit faubourgs entourent la ville, faits de milliers de maisons grandes ou petites. Dans le quartier des affaires où le terrain est devenu fort cher, on a bâti, pour *offices*, des maisons à huit, neuf et jusqu'à dix étages, avec ascenseur, bien entendu. Parmi les plus beaux *buildings* (bâtisses) de Melbourne se placent les maisons de banque en nombre considérable. Elles rendent de grands services au commerce en se prêtant facilement à tous les genres d'entreprises.

Voyons en passant les principaux monuments.

Le Nouveau Parlement, encore inachevé, sera certainement le plus vaste et le plus beau monument de Melbourne. Il est d'un aspect grandiose, d'un style sobre et très harmonieux dans toutes ses parties.

Le Trésor, dans le style italien, est un monument remarquable, de belle façade avec ses larges marches d'escalier, d'un ensemble grandiose.

Le *General Post Office* est un peu sombre et resserré. On travaillait à le réparer, et je crois aussi à l'agrandir, pendant mon séjour à Melbourne.

L'Hôtel de ville où se réunissent les *patres conscripti* est, dans toute l'acception du terme, un édifice d'ordre supérieur, heureusement placé à l'angle de deux des plus belles rues de la cité, Collins street et

Swacton street. Mais on a gâté ce monument en lui accolant pour les besoins de l'administration municipale une petite construction qui fait un peu l'effet d'une verrue sur un joli visage. Tant il est vrai que l'utile est le plus souvent, en architecture surtout, le contraire du beau.

Je citerai encore : le Palais législatif et du Sénat colonial qui relie tous les ministères, le Palais de justice d'un aspect sévère, fort bien disposé à l'intérieur; la Bibliothèque munie d'une galerie de tableaux; le Palais du gouverneur, qui domine toute la ville; le *building* de l'École normale; celui de l'Institut polytechnique; l'Observatoire; Princess Theatre, le dernier construit des théâtres de Melbourne, et le plus joli, incomparablement, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. N'oublions pas l'Université, le Musée et la Douane qui ont leur valeur architecturale, très réelle.

Il y a dans cette grande ville de Victoria, qu'on pourrait appeler la métropole de l'Australie, de nombreuses églises surmontées de clochers blancs qui s'élèvent comme des doigts vers le ciel, afin de rappeler aux justes que, là, est l'espérance, que *mors et vita*, comme dit Charles Gounod en notes inspirées dans son bel oratorio.

Les hôtels pour voyageurs, où logent, suivant l'habitude américaine, beaucoup de Melbournois qui ne veulent pas se donner le souci d'un train de maison, sont nombreux dans la capitale de Victoria. Il en est qui, sous tous les rapports, ne laissent rien à désirer.

Comme en Écosse, il existe à Melbourne un grand nombre d'hôtels dits de tempérance, où l'on soumet ceux qui les habitent au régime de l'eau claire crue ou cuite, de la limonade, de la salsepareille et autres

lavages insipides et débilitants. Plusieurs de ces hôtels de tempérance (dont je reparlerai dans le chapitre concernant les vins d'Australie) ne comptent pas moins de six cents à huit cents chambres, la plupart très petites, il est vrai, et meublées aussi sommairement que possible.

L'Australie tout entière est l'un des pays du monde où l'air est le plus abondant et le plus réconfortant. C'est une volupté de vivre à Melbourne dans cette atmosphère vivifiante. L'eau potable n'y est pas aussi excellente que l'air, mais elle est bonne, bien que sa couleur et sa transparence laissent à désirer. La ville en est assez approvisionnée pour permettre, avec une buanderie, une salle de bains dans toutes les maisons.

Le réservoir principal qui distribue l'eau à Melbourne et dans ses environs — qui sont la continuation de la cité à proprement parler — est un lac artificiel au pied de la chaîne des montagnes appelées Plenty Ranges, à trente kilomètres de Melbourne. Ce lac a pris le nom de Yan Yean.

L'histoire de Victoria est encore trop récente pour que beaucoup de ses habitants aient pu s'illustrer de manière à mériter qu'on leur élevât une statue. La reconnaissance des Melbournois en a érigé une en bronze près de Princess Theatre à la mémoire de O'Hara Burke, Irlandais d'origine, ancien officier qui, à la tête d'une vingtaine d'intrépides explorateurs, parmi lesquels se trouvaient un astronome, un naturaliste, un ingénieur et un médecin, entreprit d'explorer le centre de l'Australie. Le but de Burke était de reconnaître le golfe de Carpentarie de l'autre côté de l'Australie, à 2,400 kilomètres au nord de Melbourne en ligne droite. L'expédition partit de Melbourne au mois d'août 1860.

Elle coûta la vie à l'astronome Willis, à Gray qui tomba épuisé de fatigue, à Burke qui mourut de faim, et à quelques autres encore. A côté de la statue en pied de Burke est celle de Willis, assis.

Si, en débarquant à Melbourne, j'ai été surpris par les beautés de la ville et son grand air de capitale en pleine vitalité, mon étonnement est devenu de la stupéfaction en contemplant sur les murs tapissés d'affiches de marchands de savon, de fabricants de chocolat, de débitants de whisky et de cigares, le portrait grandeur naturelle du « brav' général » en grand uniforme, la poitrine constellée de décorations assorties. Que diable, me suis-je dit, vient faire ici, aux antipodes où il n'y a pas de constitution à reviser ni de trône impérial ou royal à rétablir, ce brillant militaire en disponibilité? Et à qui peut bien servir de réclame cette fière image puisqu'elle ne peut lui servir à lui-même?... Problème insoluble pour un débarqué de quelques heures tel que moi.

Pendant plusieurs jours j'ai contemplé comme on regarde un rébus qu'on cherche à deviner, le chromo du « brav' général » qui, par ses couleurs disparates, semblait être l'emblème des opinions multiples qu'il professe suivant les circonstances, révolutionnaires, conservatrices, bonapartistes, anarchistes, républicaines, orléanistes ou cléricales. Je pris des informations, et je sus enfin qu'il s'agissait d'une de ces sociétés comme il en existait tant, pour l'achat et la vente des terrains. Cette société avait eu l'idée de donner à un lot de terrains aux environs de Melbourne le nom de « Domaines du général Boulanger ». Et pour attirer l'attention sur la vente, elle avait fait afficher, partout où cela était permis, le portrait du « brav' général ».

On m'a assuré que l'invention de cette réclame héroïque et burlesque appartient à un coiffeur français très renommé à Melbourne pour son shampoing et ses frisures savantes. On m'a dit qu'il était intéressé dans la vente des « Domaines du général Boulanger ». Je ne sais, mais je suppose véhémentement que les chromos, d'origine allemande, ont dû être envoyés à titre gracieux au coiffeur bien inspiré, par le comité à Paris du « Parti national ». On a ri de cette bonne *blague* dans la colonie française de Victoria, et le coiffeur n'a pas dû être le dernier à s'en amuser si, comme je l'ai ouï dire, il est homme d'esprit. Reste à savoir si les « Domaines du général » se sont bien vendus. Tout est là.

Puisque j'y suis porté par le chromo boulangiste, je dirai de suite quelques mots sur la spéculation des terrains à Melbourne.

Cette spéculation était devenue, quand j'arrivai en Australie, une fièvre ardente et contagieuse qui atteignit plus ou moins tout le monde. On n'entendait parler que vente et achats de terrains. La spéculation s'étendait de Melbourne à la campagne et jusqu'à de grandes distances de la ville. Or, comme la plupart des acheteurs de terrains ne les achetaient que pour les revendre immédiatement, et que ce commerce avait pris tout le caractère d'un jeu de hasard effréné, il en est résulté une hausse fictive dans la valeur des terrains qui, rationnellement, ne valaient pas à beaucoup près ce qu'on les payait, soit pour y bâtir des maisons, soit pour la culture. Dans certaines rues commerçantes de Melbourne des lots de terrains furent vendus le double du prix de la valeur de terrains équivalents au boulevard des Italiens, rue de la Paix ou avenue de

l'Opéra, à Paris! Voici du reste un document fort curieux, intéressant à plus d'un titre, qui, mieux que tous les discours possibles, donnera une idée — la part du jeu étant faite, c'est-à-dire de la hausse factice passagère — de la vigueur d'action des habitants de la colonie et de l'extraordinaire prospérité de l'État de Victoria.

Le 1er juin 1837, il fut vendu, par lots, une grande partie du terrain qui recouvre aujourd'hui Melbourne. Les ventes se firent à l'encan. Les conditions furent celles-ci : à l'adjudication, 10 pour 100 sur le prix de la vente payés en or ou en billets de la banque de Sidney; le reste devait être payé un mois plus tard. Dans ces conditions, les ventes suivantes furent faites :

M. Wilson Lyre paya *six cent cinquante francs* une portion de terrain qui valait quand j'étais à Melbourne, en 1888, par conséquent cinquante-deux ans plus tard, *trois millions cinq cent mille francs.*

M. Michel Pender acheta *quatre cent soixante-quinze francs*, un terrain dont le prix s'est élevé à *quatre millions neuf cent cinquante mille francs.*

M. Horation Cooper s'est rendu acquéreur d'un lot de terrain adjugé à *mille francs* et qui a été revendu il y a peu de temps *cinq millions sept cent soixante-deux mille cinq cents francs.*

M. J. H. Wedge paya *mille six cent soixante-quinze francs* un terrain qui a trouvé acquéreur à *six millions cent mille francs.*

M. James Roos n'a payé que *huit cents francs* un lot de terrain que son dernier acquéreur a acheté *douze millions trois cent trente-sept mille cinq cents francs.*

Quelques-uns des premiers acheteurs de ces terrains

sont encore vivants. Parmi eux est M. Russel qui vint à Port Philipp en 1836 et dessina le plan de la future ville qui devait être Melbourne. La vente de tous les lots de terrain n'ayant pas dépassé la modeste somme de cent mille francs, si M. Russel, vieillard encore valide, retiré aux environs de Melbourne, à Richmond, avait eu les moyens ou la bonne inspiration de les acheter pour son compte et qu'il les eût gardés pour ne les vendre qu'au bon moment, sa fortune serait de cinq cents millions, au moins.

C'est le samedi soir que les agioteurs en terrains des environs de Melbourne se livraient à leur petit commerce de la façon curieuse que voici : après des torrents d'annonces dans les journaux et d'affiches sur les murs pour annoncer la vente des terrains aux enchères, les spéculateurs offraient à tout venant un billet de chemin de fer aller et retour pour se rendre au lieu de l'adjudication. Là, ils invitaient à un lunch au champagne tous ceux qui se présentaient. Quand ce monde d'inconnus, de flâneurs plus encore que d'acheteurs, avait bien bu et bien mangé, on procédait à la vente. Beaucoup d'honnêtes bourgeois, d'ouvriers, d'employés qui ne savaient que faire de l'après-midi du samedi (consacrée au repos comme le dimanche), se faisaient ainsi transporter gratuitement en chemin de fer et dinaient gaiement, défrayés par les vendeurs de terrain. En définitive, c'étaient les derniers acheteurs qui payaient les dépenses.

Il n'était pas difficile à prévoir — et je l'ai prévu dès mon arrivée à Melbourne — que les terrains, objets d'une spéculation déréglée, perdraient bientôt de leur valeur de convention, pour prendre un prix normal basé sur leur rendement. La dégringolade pré-

vue est arrivée dans le mois de janvier 1889. Les banquiers, depuis quelque temps déjà, refusaient le crédit aux Compagnies formées pour la vente des terrains aux enchères, et l'on a découvert de coupables agissements de la part de certains hauts fonctionnaires qui furent un instant très compromis. On fondait une Compagnie pour l'achat et la vente des lots de terre, et l'on vendait en sous-main à cette même Compagnie ses propres terrains à des prix fantastiques. C'était du vol.

La fièvre de la hausse sans motif de hausse s'est calmée tout à coup par la force des choses; l'ère de la spéculation a été fermée et l'on est entré dans celle des procès. Mais à part quelques personnes qui se sont trouvées dépourvues des millions qu'ellescroyaient tenir pour toujours, la colonie a peu souffert du krach territorial de quelques-uns. Ceux qui se trouvaient devoir de l'argent sur des terrains achetés beaucoup trop cher dans l'espoir de les revendre plus cher encore, déposèrent leur bilan et reprirent les affaires sur un autre *terrain*, et comme si de rien n'était. Car la faillite en Australie est considérée à l'égal d'un petit accident qui peut arriver à tout le monde et ne tire pas à conséquence.

Un trait caractéristique des mœurs australiennes qui sont, tout me l'a prouvé pendant mon séjour en Australie, des mœurs douces et bien en l'honneur de la colonie : M. W. K. Thompson, chef d'une des grandes maisons de commerce de Melbourne et qui paraît avoir éprouvé de grosses pertes dans la *land boom*, a été déclaré en faillite. En France, le plus que les créanciers de M. Thompson eussent fait en sa faveur, ç'eût été de lui accorder son concordat. A Melbourne, ils ont fait mieux. A la première réunion des créan-

ciers, ceux-ci, apitoyés sur le sort de leur débiteur d
le déficit était considérable et qui se trouvait enti
ment ruiné, ont ouvert une souscription à son pr
Cette souscription a produit la somme de 75,000 fr
qui a été remise sans condition au malheureux, r
honnête M. Thompson. Ce témoignage de sympa
et de confiance est un acte de générosité, et
aussi un acte habile. Ces 75,000 francs aide
M. Thompson à relever son crédit et fortifieron
confiance qu'il peut avoir en lui-même. Il recomm
cera les affaires, et tiendra à honneur, s'il le peu
jour, de désintéresser ses créanciers. Ne pou
compter que sur leur débiteur pour le payemen
ce qu'il leur doit, les créanciers ont donc très i
ligemment agi en lui donnant la possibilité de
vailler pour eux en travaillant pour lui.

Il en est de Melbourne comme de toutes les au
grandes villes du monde, qu'on ne peut bien voi
bien connaître que peu à peu, en étudiant dan
détail les choses et les gens, en laissant aux circ
tances, qui changent chaque jour, le soin de nous
montrer sous des aspects divers. Nous avons eu
Melbourne une impression d'ensemble. Passons
détails.

VI

MELBOURNE

Le *French Club*. — Les habitations hors de la ville. — *Bagatelle*. — Un adieu poétique.

Je dois des remerciements à M. Benjamin Buisson, délégué du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts à l'Exposition internationale de Melbourne, et à M. Picard, agent des Messageries maritimes, qui, très aimablement, sachant que MM. François, Victor Hugot et moi nous étions embarqués sur le *Sydney*, sont venus à notre rencontre à bord et nous ont indiqué le *French Club* où nous pourrions, nous dirent-ils, trouver des chambres et prendre nos repas à la française. C'était combler tous nos désirs. M. Hugot, son jeune secrétaire et moi, nous avons demeuré au siège de la « Société française de Victoria », appelée plus brièvement *French Club*, tout le temps que nous avons passé à Melbourne. M. François n'y a été logé que quelques jours, en attendant la rentrée du gouverneur de Victoria, qui lui donna l'hospitalité dans son palais, à titre de représentant de la France à l'inauguration de l'Exposition, bien que cette inauguration ait eu lieu avant notre arrivée à Melbourne.

Je me suis trouvé si bien au Club français, si en famille au milieu de mes compatriotes melbournois, si entouré des plus cordiales sympathies, et je m'y suis fait tant d'amis, même parmi les Australiens, que je serais vraiment bien ingrat, si, dans ce livre, je ne réservais une place toute particulière à la maison où

j'ai vécu en Australie, presque comme si je n'étais pas sorti de France. Les Français que les hasards de la vie porteront à Melbourne me sauront gré, j'en suis sûr, de leur faire connaître la « Société française de Victoria » et l'historique de sa fondation.

Qu'est-ce que la « Société française de Victoria » et quel est son but moral? Par les dispositions générales de ses règlements, la Société va nous répondre.

« La Société française de Victoria a été fondée en 1884 par un certain nombre de Français habitant Melbourne, dans le but de grouper les Français d'Australie, de les réunir entre eux et de resserrer les liens de solidarité qui les rattachent à la mère patrie. La Société a pour but, non seulement de protéger les intérêts matériels des Français en Australie, mais encore d'entretenir dans leur cœur l'amour de la patrie absente. Par l'admission de membres honoraires, elle crée un trait d'union entre la France et l'Australie dont elle reconnaît ainsi l'hospitalité. Afin d'être utile, dans la mesure de ses moyens, aux compatriotes nécessiteux, la Société met à la disposition du Comité un fonds de secours voté annuellement en assemblée générale. »

Ce programme est large, bien compris, ardemment patriotique, et, sur de pareilles bases, il devait réussir. Toutefois la Société ne se fonda pas sans difficulté. L'idée d'un Club français vint après que les Expositions de Sydney en 1879-80, et de Melbourne en 1880-81 eurent conduit en Australie un certain nombre de Français, dont quelques-uns se fixèrent dans la colonie. Une première tentative de groupement échoua. On ne put s'entendre sur les bases mêmes de la Société à former. Quelques-uns de ceux qui devaient être les

fondateurs du Club, tels par exemple que l'honorable M. Marceau Hautrive, ne se découragèrent pas, sentant de quelle utilité pouvait être un Cercle français où, avec des membres actifs, on recevrait des membres honoraires australiens.

Une seconde réunion amena un meilleur résultat. Un Comité fut nommé.

Les commencements des meilleures et des plus solides institutions sont presque toujours des commencements modestes. La cotisation fut d'abord fixée à une guinée par an. Les intransigeants qui voulaient borner à la nationalité française tous les éléments du Cercle, durent se soumettre à la majorité qui désirait, avec beaucoup de raison, des éléments plus étendus. La majorité exprima le désir que le nombre des membres actifs fût illimité. Elle voulut que non seulement tous les Français pussent faire partie de la Société — y compris les Alsaciens et les Lorrains, restés Français de cœur malgré les événements — mais aussi les Canadiens, les Mauriciens, les Belges, les Polonais et les Suisses, à la condition, pour tous, d'être purs de toute condamnation infamante et d'avoir atteint dix-huit ans. Enfin, elle exprima le vœu de voir se joindre, aux membres actifs, des membres honoraires australiens pour la fusion des sentiments autant que des intérêts, dans une colonie aussi grandement hospitalière que l'Australie.

La raison finit toujours par avoir raison, et la Société française de Victoria fut définitivement établie sur ces principes libéraux, intelligents et féconds. En effet, depuis sa fondation, le Cercle a constamment suivi une progression croissante et les cotisations ont été élevées. Afin que cette élévation ne pût devenir un empêchement, pour l'honnête ouvrier, à faire partie de la So-

ciété, l'article 9 fut rédigé; il est ainsi conçu : « Comité a le droit d'exempter du payement total partiel de la cotisation, les Français honorables q par leur situation, se trouveraient dans l'impo bilité de la payer. »

A l'avènement à la présidence de M. Cayron, l des plus notables et des plus recommandables ind triels français établis à Melbourne, et grâce au conco dévoué de la maison Denis frères, établis bijoutiers, Cercle français entra dans une nouvelle période prospérité. M. Sylla Denis, vice-président, M. Vic Denis, économe, et M. Luchal, secrétaire, se montrèr infatigables. Aujourd'hui, le Cercle compte envir cinq cents membres actifs et cent cinquante memb honoraires, Anglais de la métropole, ou Anglais d'A tralie. Il est aussi des membres honoraires du *Fren Club* appartenant à d'autres nations amies de la Fran

En 1887, le local, qui depuis dix-huit mois était cupé par le Cercle, devint trop petit pour les besoins ses membres. On résolut de s'agrandir, de s'instal avec tout le confort qu'on était en droit d'attendre *French Club*. Il fallut se créer de nouvelles ressourc ce qui fut fait par l'émission de mille obligations à ci livres sterling (125 francs). Cette émission fut couver immédiatement, et on loua le bel immeuble que Société occupe à cette heure dans Flinders street, j'ai passé de si bons jours.

A sa dernière réunion générale, le Cercle adopta p acclamation le projet d'une Caisse de secours pour ve en aide à ceux de nos compatriotes qui pourraient trouver dans le besoin. Jusqu'à présent, les deman ont été si restreintes, qu'il entre dans les vues Comité de se servir d'une partie de cette Caisse de bi

sance, pour l'établissement de deux lits — peut-être trois — dans un hôpital, à l'usage de Français que Société voudrait y faire admettre.

On le voit, la « Société française de Victoria » est e œuvre de patriotisme et de solidarité dans la plus ble et la plus large acception de ces termes. Elle est e œuvre de propagande française dans un pays où, ause de quelques évasions de déportés de la Nouvelle-lédonie — évasions dont on a, du reste, beaucoup agéré le nombre (1) — la France n'a pas été toujours odeur de sainteté. Le Club français contribue chaque r à relever notre prestige national en nous faisant naître à notre valeur, en resserrant de plus en plus liens d'intérêt et de cordialité qui, par bonheur, stent actuellement entre Français et Australiens.

L'immeuble du *French Club* se compose, au rez-chaussée, d'une vaste salle à manger, garnie de petites bles pour quatre personnes — que l'on rejoint les es aux autres suivant les besoins du moment — et fond de laquelle il y a un *bar*, inévitable en Aus-lie. Le service de la table se fait, des cuisines à la le à manger, par une ouverture pratiquée à cet et. Sur le même plan que la salle à manger est une le de même grandeur où se trouvent deux billards, s gratuitement, de jour et de nuit, à la disposition s membres actifs et honoraires du Club. Quelques ites tables de jeu complètent le mobilier de cette

1) La statistique officielle nous apprend qu'en 1855 il se trouvait s les prisons de Victoria *cinq* détenus français échappés de la uvelle-Calédonie. Sur les cinq, il n'en restait qu'un seul en prison a fin de l'année. Jusqu'en juillet 1884 le nombre des récidivistes appés de Nouméa qui s'étaient réfugiés dans la colonie de Victoria it de trente-trois dont quatre femmes. Plusieurs de celles-ci se t honnêtement établies et vivaient correctement.

seconde salle. Mais on ne joue point d'argent au *French Club;* on joue, pour se distraire un moment, l'apéritif avant le dîner, le bock traditionnel dans la soirée, et c'est tout.

Au premier étage se trouve le salon de lecture où, avec les journaux du pays, on peut lire des journaux belges et quelques publications françaises, le *Temps*, la *Revue des Deux Mondes*, etc. A côté du salon de lecture est un grand salon muni d'un piano français à queue, et d'une bibliothèque musicale à l'usage de tous. Les jours de banquet, on ôte les meubles du salon qui sont remplacés par une longue table. Le banquet que donne tous les ans la Société à l'occasion de la fête nationale, le 14 juillet, est honoré de la présence du maire de Melbourne et des principales autorités de la ville. Au fond du couloir du premier étage se trouvent les *private* et des lavabos avec peignes, brosses à tête et brosses à habits, tout ce qu'il faut pour... se tenir propre.

Au deuxième étage sont quelques chambres fort commodes et bien meublées qui se louent à des membres du Club ou à des Français notables de passage à Melbourne. L'immeuble se complète par des chambres de domestiques et des cabinets de débarras.

Le Cercle français, malgré ses membres honoraires de nationalités différentes, est de tous points resté français. Le cuisinier en chef est français et il fait d'excellente cuisine française, sans que pour cela il dédaigne ce qu'il y a de bon dans la cuisine anglaise. Le gérant du Club est un jeune Hongrois fort intelligent, très actif, très attentionné pour tous, bien à son affaire, M. Victor Harlasy, qu'on appelait familièrement M. Victor. « Monsieur Victor ci, Monsieur Victor là »,

comme « Figaro ci, Figaro là » dans le *Barbier de Séville*, de Rossini, tient d'une main ferme et souple les guides du char de l'État sous l'œil du trésorier M. Hautrive et de tous les membres du Comité.

Français qui voyagerez en Australie, vous n'oublierez pas, j'en suis sûr, après ce que je viens de vous dire, la « Société française de Victoria » et vous irez droit — comme je l'ai fait moi-même — au bel immeuble sur lequel flotte le drapeau de la France, et où vous serez bien reçus, je m'en porte garant.

Des fenêtres de la chambre que j'occupais dans le *French Club*, j'avais une vue splendide. En portant mes regards sur la droite de Flinders street, je voyais l'entrée des différentes gares de chemins qui desservent les petits pays par lesquels Melbourne se trouve comme dédoublé, et les gares de trois ou quatre têtes de grandes lignes. Toute la journée j'entendais les locomotives qui sifflaient comme des merles, et soufflaient comme des asthmatiques en colère. C'est un va-et-vient qui ne discontinue pas.

Devant moi, sur une colline au sud de la Yarra, s'élève le palais du gouverneur de Victoria. C'est une construction un peu massive, d'une sévérité froide, très vaste, agrémentée par une tour où flotte le drapeau anglais quand le gouverneur est à Melbourne. Ce palais confortablement meublé renferme des appartements véritablement princiers dont lady Loch, la noble et très gracieuse femme du gouverneur actuel (et sœur de lady Lytton, femme de l'ambassadeur actuel d'Angleterre à Paris), fait les honneurs avec cette suprême élégance, cette grâce parfaite, cette distinction native qui, dans tous les pays, est le privilège de l'aristocratie de race. Dans la salle de bal du *Government house*,

quatre mille personnes ont pu, sans trop se serrer les coudes, se livrer aux joies tempérées de l'art de Terpsychore, réglé dans ses mouvements, un peu partout en Australie, *andante moderato*.

Rien de plus joli, de plus pimpant, de plus engageant que les milliers de maisonnettes qui entourent la ville et où vivent suivant l'habitude anglaise les familles tant soit peu aisées de Melbourne. C'est une promenade ravissante que celle des stations comprises entre Melbourne et Brighton, au bord de la mer, et Melbourne et Saint-Kilda également au bord de la mer. Du côté de Brighton, ce sont les stations de Richmond, de South Yarra, de Prahram, de Balaclava, de Elstermurch, de North Brighton, de Middle Brighton, de Brighton, de Beach, de Sandrinpham. Du côté de Saint-Kilda, les stations de Montague, de South Melbourne, d'Albert Park, de Middle Park et de Saint-Kilda tout rempli de charmantes habitations ombragées de beaux arbres. Ces jolis petits pays peuvent se comparer à ceux qui font à Paris une si pittoresque et si charmante ceinture. Mais Paris ne va pas se coucher tous les soirs et en toute saison à la campagne comme Melbourne et comme Sydney.

L'habitude pour les négociants et les employés aisés de loger leur famille hors de la cité et d'aller la rejoindre tous les soirs, à la fermeture des offices et des magasins, pour ne revenir en ville que le lendemain matin reprendre le travail, est une habitude dont je fais plus loin ressortir la moralité et les avantages. Il est incontestable que ce genre de vie est un repos bienfaisant au chef de la famille qui fait ainsi trêve à toutes ses préoccupations d'affaires. Il oublie les luttes de la vie et ses difficultés dès qu'il a touché le seuil

la maison où l'attendent, en le désirant, sa femme ses enfants. Il est bien évident que ce mode d'exis- ıce a pour effet d'entretenir et de resserrer les affec- ns de la famille, qui sont, par excellence, le bonheur s cœurs honnêtes. Je ne vois au système qui con- te pour la population d'une grande ville comme Mel- urne à s'éparpiller ainsi du centre dans un rayon de elques lieues, qu'un seul inconvénient, mais il est d'im- rtance. Cet inconvénient, c'est de rendre très dif- iles les réunions qu'on appelle du monde, le seul ɔyen qui soit d'établir et d'entretenir des relations, r conséquent d'échanger des idées, de fortifier son prit et d'élargir ses connaissances par l'esprit et la nnaissance des autres. Quand on n'est pas un des ivilégiés de la fortune, quand on n'a pas sa voiture soi et qu'on veut aller au spectacle à Melbourne, s'il eut, c'est presque impossible. Il faut, de la maison de mpagne qu'on habite, pour se rendre à la gare du ys qui vous conduira à l'une des gares de la ville, tauger dans la boue et se diriger dans l'obscurité, un rapluie ouvert et des caoutchoucs aux pieds. Pour un mme, passe encore, mais pour une femme en toilette soirée! En arrivant en gare à Melbourne, il faut endre une voiture ou le tramway pour se rendre au éâtre. C'est acheter trop cher, vraiment, le plaisir voir le spectacle. Mais ce n'est pas tout.

Le spectacle terminé, il faut recommencer la corvée e l'on a déjà faite, en sens inverse, avec d'autant plus difficultés qu'on est plus avancé dans la nuit.

Pour se rendre à une invitation particulière, bal ou irée musicale, c'est plus difficile encore et plus nible aussi, si l'on n'a pas une voiture à soi. La union a lieu, naturellement, dans la maison, hors de la

ville, habitée par celui qui donne la fête. Il faut combiner les heures des trains qui vous porteront de la gare du pays où se trouve cette maison d'habitation avec les heures des trains qui desservent le pays où vous allez en soirée. Souvent le dernier train que vous pouvez prendre pour vous ramener chez vous se trouve à l'heure où la fête est à son plus beau et quand tout le monde est bien en train. Il faut alors interrompre brusquement un souper commencé, manquer à une danse promise, partir sans avoir le temps d'entendre achever un air de chant, un solo de violon ou de piano; il faut fuir précipitamment plutôt que s'en aller au risque d'oublier un caoutchouc, comme Cendrillon oublia sa pantoufle. Ce n'est en vérité pas pratique. Aussi se voit-on forcé, pour aller en soirée, surtout quand on accompagne une dame, de louer une voiture pour toute la nuit — ce qui est fort coûteux — et de courir la campagne, dans la profondeur des ténèbres, ce qui n'est jamais agréable, même en voiture. Il résulte de cela que les soirées sont relativement rares à Melbourne — c'est-à-dire aux environs de Melbourne — parce que l'on ne peut y aller que difficilement. Le spectacle est par suite une distraction également exceptionnelle.

Les plaisirs de la société sont, on peut le dire, bannis forcément quand la société n'habite pas au centre, c'est-à-dire la ville.

Il est même parfois impossible de se rendre à une invitation à dîner, quand on va pour la première fois dans la maison où l'on est invité. Les maisons aux alentours de Melbourne ne portent pas de numéro : on leur donne un nom pour les désigner. Lorsqu'on on n'a que ce nom pour se guider la nuit dans un pays qu'on ne con-

naît pas ou qu'on connaît mal, il arrive qu'on ne trouve pas la maison, et qu'après s'être égaré dans les obscurités comme les guerriers de Virgile, *ibant obscuri*, on retourne chez soi vexé et l'estomac creux. Cela m'est arrivé deux fois, et cela est arrivé à M. François. Invités tous les deux à dîner chez le ministre de l'instruction publique, M. Pearson, nous nous sommes perdus dans la campagne par une nuit sombre. Après une heure de recherches infructueuses, il nous a fallu revenir à Melbourne et dîner au *French Club* d'un morceau de viande froide. Ce même soir, deux autres convives de M. Pearson n'ont pu, comme nous, trouver sa maison. M. Buisson, bien avisé, avait été dans la journée reconnaître les lieux, et il ne s'égara pas.

Imaginez que vous êtes Australien, que vous ne connaissez pas la France, que vous venez d'arriver à Paris de Melbourne, et que les Parisiens soient dans l'habitude de demeurer un peu partout, excepté dans Paris. Un gendre qui adore sa belle-mère (pourquoi pas?...) a donné à sa maison, où il vit en famille à Nanterre, le nom de « Belle-Maman ». Il vous invite à dîner et vous envoie sa carte :

PIERRE NÉMORIN
Belle-Maman, Nanterre.

Vous prenez, l'heure du dîner approchant et le soleil étant couché, le chemin de fer qui vous conduit au pays des rosières. Vous demandez, en descendant à la gare, « Belle-Maman ». — Connais pas, vous répond-on. Vous cherchez, vous fouillez les chemins, vous brûlez dix allumettes pour lire à la clarté de leur flamme, vacillante et pâle, le nom des maisons : « Belle-Maman » semble fuir à votre approche. A bout de patience et

dévorant la faim, vous retournez à la gare et rentrez dans Paris, plus contrarié encore de penser que vous avez dû retarder le dîner de votre amphytrion que du retard apporté à votre propre dîner.

Il serait temps que l'on prît, en Australie, un moyen plus sûr d'indication des maisons de campagne. Les cochers eux-mêmes, pourtant habitués à dénicher les habitations hors de la ville, ne les trouvent pas toujours.

Au reste, et pour le dire en passant, le numérotage des maisons, dans Melbourne même, est tout ce que l'on pourrait imaginer de plus fantaisiste. J'ai relevé, dans l'une des rues les plus fréquentées de cette ville, les numéros que voici, d'une dizaine de maisons qui se suivent sans interruption : 3, 22, 21, 40, 73, 4, 111, 8, 33, etc. Quand je suis parti de Melbourne, on était en train de reviser le numérotage des maisons. Il était temps, vraiment.

A vingt-cinq minutes de chemin de fer de Melbourne, il est, dans North Brighton, une maisonnette que tout Français de Victoria trouverait les yeux fermés. Sur la porte de cette maison, qu'ombrage de beaux arbres, qu'égaye un joli jardin, on lit ce vocable bien français : *Bagatelle*.

Ne vous amusez pas aux *bagatelles* de la porte, mais entrez par la porte de *Bagatelle* qui n'a rien du château ainsi nommé, ayant appartenu au comte d'Artois.

Vous trouverez, dans cette maison française, l'esprit pétillant, la gaieté entraînante, la franchise en dehors, l'amitié cordiale, et une table hospitalière où l'on mange la cuisine faite en amateur par le maître du logis, aussi fort sur le maniement des casseroles que

dans l'art de chanter la romance d'une voix vibrante de baryton. Il s'appellerait justement Vatel le Vocaliste, s'il ne se nommait Georges Burk.

Avec ce nom germanique, Burk est Français comme la France. Il a servi sa patrie en qualité de chasseur à cheval, et il la sert encore tous les jours en Australie, depuis dix ans bientôt, comme négociant et comme représentant les intérêts de nos plus notables industries.

Je parlerai plus loin de Burk comme négociant associé à un autre Français, M. Francart; je dirai tout ce que la France doit à ce vaillant et intelligent propagateur de notre industrie nationale en Australie, et de la part brillante qu'il a prise au succès de l'envoi de nos produits aux deux dernières Expositions internationales de Melbourne. Ici je ne veux voir en lui que le gai compagnon, que le chef de *Bagatelle*, au souvenir impérissable. Là, dans cette riante demeure, c'est la bonne humeur personnifiée par Burk, qui reçoit l'amitié représentée par la fine fleur de la colonie française, à laquelle viennent souvent se joindre des Australiens de marque, des artistes de passage, des poètes, des musiciens tels que Kowalski quand il quitte Sydney pour venir serrer la main de ses amis à Melbourne, tels que l'éminent écrivain-journaliste James Smith, le plus Français des Anglais et le plus aimable aussi. Tous ces hommes, graves pendant la semaine, deviennent bruyants comme des collégiens en récréation, à *Bagatelle*. Chacun ouvre la soupape du rire, qui est le propre de l'homme au dire de Rabelais, et il faut rire fort pour que chacun puisse s'entendre rire à *Bagatelle*. On y chante, on y danse, on y joue du piano, on y joue de la trompe de chasse, on y joue

à autre chose, et les deux chiens de Burk se mettent de la partie. On voit Monnot, le digne lieutenant de Burk, aller derrière les fagots quand l'heure a sonné de se mettre à table, dénicher des bouteilles de Médoc qu'il place sur la table avec la gravité religieuse qu'on met à porter le saint sacrement. Pendant que Burk veille à ses fourneaux, coiffé de la traditionnelle toque blanche du pâtissier-cuisinier, et drapé, pour la protection de ses habits, dans une longue serviette comme un triomphateur romain dans sa toge, les plus pressés de remplir le vide de leur estomac vont à la cuisine voir où en est le fricot. Ces nez sensuels découvrent une casserole dont ils liument les senteurs enivrantes. Mais Burk les renvoie avec perte. Il veut être seul dans son domaine, seul à ses inspirations culinaires, et que personne ne vienne le troubler. Dame! quand on tient la queue de la poêle!

Au milieu de toutes ces folies bruyantes, rien de plus curieux à observer que la domestique. C'est une Anglaise qui ne badine pas. Elle va et vient, fait son service avec la rectitude d'un officier de quart, toujours sérieuse, et paraissant indifférente aux extravagances des habitués de *Bagatelle*.

Un jour il vint pour quêter, à *Bagatelle*, une jeune sous-lieutenante de l'armée du Salut, son tambour de basque à la main. Entendant du bruit dans la maison, un dimanche, jour de recueillement, la salutiste demanda à la domestique ce qui se passait chez elle.

— Ils sont huit, dit la servante de *Bagatelle*.

— Huit quoi?

— Huit Français!

Au même moment, Monnot ou Binet, peut-être Couvreur ou Borgel, aperçut la sous-lieutenante.

— Chic! chic! dit le *bagatellier* en allant à elle. Un tambour de basque nous manquait, le voici! C'est la Providence qui nous l'envoie par une des filles d'honneur de sa maison royale.

La salutiste, effrayée, trouva son salut dans la fuite. Elle court encore.

Ah! les joyeux déjeuners, les aimables dîners et quels ragoûts de mouton composés par Burk!

Quelqu'un me dit un jour :

— Vous devriez faire une chanson sur *Bagatelle*, solo et chœur, que nous chanterions tous, chanson qui serait notre chant de ralliement, notre drapeau sonore, un écho de la France dans une maison si française.

— Vous aurez la chanson de *Bagatelle*, dis-je, et vous l'aurez demain.

Le lendemain, en effet, je l'envoyai à Burk.

Cette petite pièce — il fallait s'y attendre — est devenue le bréviaire dominical et vocal des *bagatelliers* qui se croiraient coupables, si, à North Brighton, chaque dimanche, ils n'entonnaient, avec Burk au piano, la chanson de *Bagatelle* (1).

La veille de mon départ sur l'*Océanien* pour revenir en France, on a voulu à *Bagatelle* me donner un dîner d'adieu. Le dîner fut excellent, comme toujours, mais quel dessert délicat pour mon cœur joyeux du départ et plein de regrets de quitter de si bons amis! Burck me dit avec émotion des paroles qui m'émurent profondément. M. Maistre, vice-consul, un érudit, un écrivain et un poète quand il lui plaît de l'être, improvisa une pièce de vers que les journaux de

(1) Publiée chez Mackar et Noël, éditeurs de musique, passage des Panoramas, avec un dessin de la maison et le portrait de Burk entouré de quelques autres Français, familiers de *Bagatelle*.

Melbourne ont publiée. Malgré ce que ces vers amis ont de beaucoup trop élogieux pour ma modeste personne, je les reproduis ici. *Bagatelle* l'exige et ma reconnaissance m'en fait un devoir. On dit que c'est l'amour qui a inventé les vers, je suis tenté en, relisant ceux de M. Maistre, de penser que c'est l'amitié qui les a perfectionnés.

ADIEUX A OSCAR COMETTANT.

27 décembre 1888.

Cinquante ans de labeur,
— Compositeur, poète,
Critique d'art, auteur, —
Ont blanchi votre tête!

Vous avez visité l'ancien, le nouveau monde,
Vous les avez dépeints. Votre plume féconde
Va décrire sous peu, sévère, mais amie,
Les peuples et les mœurs de la jeune Australie.

Nous envions en vous cette verte vieillesse
Pour laquelle Repos signifie Paresse :
Nous admirons ce cœur et cet esprit français,
Ce grand amour du beau, la haine du mauvais.

Et vous partez demain! Sur la terre étrangère
Vous laissez des amis. Portez à notre mère,
A la France nos vœux, le plus doux souvenir!
Vivez longtemps joyeux! tel est notre désir.

Il fallut laisser mon portrait pour qu'il marquât après mon départ de Melbourne ma place à *Bagatelle*. Je le laissai à Burk. Et comme la muse, ce soir-là, était de la petite fête, elle voulut bien me dicter, en

se jouant, et presque sans y penser, ces quelques rimes que j'écrivis derrière le portrait :

Comment! et pour toujours je fuirais *Bagatelle*,
« Mignonnette maison, demeure fraternelle
Où règne avec l'esprit une sage raison (1) ».
Sans laisser mon image
Bien sage?
J'ai consulté mon cœur et mon cœur a dit non!
Aussi, mon vieil ami de trois mois d'Australie,
Burk, dans un petit coin, « où l'amour se ralie (2) »,
Accroche ce portrait. Parfois en le voyant
Tu diras : « C'est le vieux; il n'était pas méchant! »
Et l'on boira, peut-être, à papa Comettant.

Je ne reverrai plus *Bagatelle*, mais mon portrait y restera. Et quand descendra sur moi le sommeil sans rêve des morts, je vivrai encore là-bas par le souvenir, cette douce rallonge des choses passées, car eux non plus, les amis, ne m'oublieront pas, j'en suis sûr.

(1) Citation de la chanson de *Bagatelle*.
(2) Autre citation de *Bagatelle*.

VII

MELBOURNE

Les marchés aux provisions. — Les restaurateurs. — Les garnis. — Les parias d'Australie et le paradis des bêtes. — Quelques réflexions sur les plaisirs de la chasse. — Les cigales d'Australie à un « Cigalier » de Paris.

Si pour me former une idée des coutumes d'une ville qui me serait absolument inconnue, je n'avais qu'une heure à y passer, c'est aux halles que j'irais. Au marché on apprend, en même temps que le prix des denrées, comment se nourrit tout le monde, ce qui ne manque pas d'intérêt; mais ce n'est pas tout ce qu'on y apprend.

Les dames et les messieurs de la halle dans tous les pays du monde donnent, peut-être mieux qu'aucune autre classe de la société, la caractéristique d'un peuple. Il est fort curieux de voir débattre le prix des provisions par les poissonnières et les poissonniers, les vendeurs et les vendeuses de légumes, de volailles, de gibier, de fruits, etc., aux prises avec les restaurateurs, les maîtres d'hôtel de grande maison, les domestiques de maisons bourgeoises et les modestes ménagères qui font elles-mêmes leur marché. L'observateur peut apprendre bien des choses en peu de temps en assistant à ces débats ménagers et il peut en deviner beaucoup d'autres.

Généralement en France, surtout à Paris et dans les grandes villes du Midi, les vendeurs, et plus encore les vendeuses, au marché, se donnent beaucoup de

ouvement et parlent haut pour persuader l'acheteur qui il est de bonne tactique de ne pas trop laisser temps de la réflexion. A Melbourne il n'en est point nsi. Ceux qui vendent et ceux qui achètent au mar-hé sont aussi sobres de gestes, aussi retenus dans leur ngage que partout ailleurs dans cette mouvementée, ais tranquille et silencieuse cité. *La Fille de la ère Angot* est une opérette de mœurs poissardes uxquelles personne ne comprendrait rien à Melbourne. *a Pipe cassée*, du chansonnier Vadé, ne paraîtrait ans toute l'Australie qu'un monceau de vocables epoussants sans esprit et sans saveur aucune.

J'ai fait plusieurs promenades dans les marchés de Melbourne et quoiqu'on m'eût dit qu'on y vendait des erroquets et des perruches à l'égal d'autre gibier, je en ai jamais vu que de vivants et que l'on n'achetait oint pour les accommoder au riz. Je n'y ai point vu on plus de kangourous, ni d'oppossums, ni de petits urs, ni aucun des animaux originaires de l'Australie ont se nourrissaient les indigènes avant l'apparition es Anglais. Les marchés, là-bas, ressemblent beaucoup ux marchés des villes d'Europe. Le poisson y est bondant; mais il est loin de valoir, en général, nos oissons des côtes de la Normandie. Je n'y ai vu ni ole, ni turbot, ni saumon, ni rouget, mais de grands oissons ventrus dont la chair, peu savoureuse, est oriace. Il y a pourtant une espèce de poisson très élicat dont j'ai oublié le nom. Comme il est relati-vement rare, il se vend cher. Les homards y sont normes et à très bon marché, mais ils ne valent pas es nôtres, à beaucoup près. Les sardines sont plus grandes que celles de Nantes, mais moins délicates. Les huîtres que l'on mange à Melbourne viennent de

Sydney et de la Nouvelle-Zélande. Quoique bonnes, elles ne sauraient être comparées à nos huîtres de Marennes, de Cancale, d'Arcachon, ni même à nos armoricaines qui leur sont de beaucoup supérieures. Les légumes ont un aspect assez rachitique. La faute n'en est pas à la terre qui pourrait les donner beaucoup plus beaux et plus savoureux, s'ils étaient mieux cultivés. Il en est de même des fruits, en petit nombre à Melbourne et de médiocre qualité, à l'exception toutefois des cerises qui y sont très belles et très abondantes. Les oranges et les ananas ne manquent en aucune saison au marché. Le bœuf, le veau et le mouton sont de belle apparence, mais sans la saveur délicate qui fait en France la supériorité de ces viandes. Le porc australien m'a paru moins lardé que le porc européen. Le gibier est rare dans Victoria, et le lapin sauvage, qui est un des fléaux de la Nouvelle-Galles du Sud, se paye assez cher à Melbourne.

En somme les vivres, quoique ne manquant nulle part en Australie, sont limités dans leur variété et ne mériteraient pas les louanges du spirituel auteur de la *Physiologie du goût*, le conseiller à la Cour de cassation, Brillat-Savarin. Je suis persuadé qu'avec les progrès de la culture, la terre australienne qui est grandement fertile dans ses bonnes parties et peut donner les végétaux du monde entier, les légumes et les fruits deviendront plus beaux et meilleurs. Rien de plus admirable que le jardin, aux environs de Melbourne, du Français M. P. Thomas, fabricant de chaussures, établi depuis de longues années dans la colonie. J'ai vu, dans ce jardin, des spécimens superbes, en pleine terre, de tous les arbres fruitiers des quatre parties du globe, avec des légumes de

beaucoup supérieurs à ceux qui se vendent généralement au marché.

Si le lecteur est curieux de connaître les prix des choses nécessaires à la vie matérielle à Melbourne, je puis le renseigner exactement. Le pain à l'anglaise, c'est-à-dire presque tout mie (on en fait aussi à la française), vaut de 20 à 25 centimes la livre. Le bœuf en moyenne vaut de 60 à 80 centimes la livre. Le mouton, de 40 à 50 centimes la livre. Le veau, 80 centimes la livre. Le porc, de 90 centimes à 1 franc la livre. Le prix du beurre est variable suivant les pâturages plus ou moins abondants; il se paye au minimum 1 franc la livre. On vend beaucoup de beurre d'importation, le plus souvent margariné. Le fromage qui se fait en Australie est médiocrement bon. Il coûte de 90 centimes à 1 franc la livre. On importe en petites boîtes du fromage français de Roquefort. Il se conserve mal, perd son goût et se met en pommade. Le gruyère, le chester et le hollande sont les fromages que l'on voit le plus communément sur les tables. Les œufs ne sont jamais bon marché à Melbourne. Ils valent 1 fr. 50 la douzaine, quelquefois plus. La volaille non plus n'est pas à bon marché. On la paye à peu près le même prix qu'à Paris. Les pommes de terre qui se mangent avec tout, comme en Angleterre, ne coûtent pas cher. Le riz vaut 40 centimes la livre. Le savon, de 60 à 70 centimes la livre.

Maintenant que nous savons ce que l'on mange à Melbourne et ce qu'on le paye, voyons comment on le mange. Passons des marchés aux restaurants.

Il y a deux ou trois bons restaurants à Melbourne; le reste, pour une bouche française, est plus ou moins mauvais. Pas plus qu'en Angleterre, on ne sait faire

un pot-au-feu en Australie. Ce qu'ils appellent soupe est une espèce de sauce épaisse très relevée, avec de petits morceaux de viande; cela n'a aucun rapport avec ce que nous mangeons, en France, sous la dénomination de potage. Les hors-d'œuvre appétissants que l'on sert après le potage brillent par leur absence sur les tables de restaurant. Il n'y a aucune ordonnance logique dans la succession des plats, fort peu variés du reste, et généralement accommodés sans aucun sentiment vrai de l'art du cuisinier. Ce n'est pas avec cette cuisine que l'appétit vient en mangeant. Je parle des restaurants en général, car j'ai mangé de bonne viande grillée et rôtie, quelques ragoûts très passables et de bons poissons à la Maison Dorée, au Café de Cristal et dans un petit restaurant français à l'enseigne de la Mascotte. Dans les grands hôtels, il va sans dire que la cuisine est meilleure que dans la plupart des restaurants. Mais quelle nourriture, juste ciel! dans les *boarding houses* à bas prix, dans les hôtels et restaurants de tempérance! Et quel nom donner aux repas à prix fixe cotés un demi-schelling et un schelling! Il est vrai que pour ce prix, à Paris, vous êtes littéralement empoisonné.

Les repas à un schelling se composent d'une de ces soupes qui ne sont ni sauce ni soupe, d'un plat de viande insipide garnie de légumes plus insipides encore, car ils ne sont que bouillis à l'eau et sans sel, et d'un pudding que l'on avale en se souvenant qu'il faut manger pour vivre, non point vivre pour manger. Le tout arrosé d'eau crue plus ou moins blanche, ou d'eau cuite plus ou moins brune sous le nom de thé. Brillat-Savarin l'a dit : les animaux se repaissent; les hommes mangent; l'homme d'esprit seul sait manger. A ce compte, il y a beaucoup d'hommes d'esprit à Melbourne

et à Sydney, car si l'on mange pour se repaître dans trop de restaurants en Australie, il n'est guère possible de mieux manger qu'on ne le fait dans les bonnes maisons privées de ces grandes et belles villes.

Dans les *luncheon-rooms* on peut prendre un repas modeste, mais acceptable et bien servi, pour deux ou trois schellings. Mais il ne faut pas faire grand extra pour y dépenser une dizaine de francs quand on n'est pas un *teetotaller*, c'est-à-dire un buveur d'eau, et que l'on demande un peu de vin passable.

Les crève-la-faim — il y en a partout, hélas! le plus souvent par leur faute — trouvent à Melbourne, dans certains *bar-rooms*, le lunch gratuit. Sur une table on voit des tranches de bœuf, des saucisses, du pain, du fromage et des gâteaux secs à la disposition de tout venant. On paye son verre de bière 30 centimes, et on mange pour rien. Je crois même que l'on peut manger sans boire dans ces bars hospitaliers, ce qui devient le comble de la vie à bon marché. On a les mêmes avantages dans beaucoup de *bar-rooms* à New York où, comme en Australie, la viande de seconde qualité est à très bas prix.

Je n'ai pas vu à Melbourne de maisons où l'on loue des chambres garnies sans donner la pension, comme il y en a tant à Paris et dans toutes les grandes villes de France; mais on peut loger dans les hôtels de tempérance sans y prendre la nourriture. Pour les plus pauvres, on met plusieurs lits dans une chambre, en sorte que l'on vit là comme dans une cabine de bateau, en troisième classe, les uns sur les autres. Si les maisons meublées, proprement dites, manquent à Melbourne, vous pouvez y trouver des familles disposées

à vous céder une chambre ou deux, avec la pension, le plus souvent, et aussi sans la pension.

Une des grandes curiosités de Melbourne, c'est le quartier chinois qui est le repaire du rebut et sous-rebut de la société. Tout Chinois en Australie est aussi dédaigné de la population, aussi repoussé que le sont les parias dans l'Inde brahmaniste. Quand un paria s'approche de trop près d'un Indien, ou qu'il le frôle de la main ou de ses vêtements, celui-ci, pour se purifier, se lave de la tête aux pieds neuf fois, avec de l'urine de vache. C'est au moins un bain d'eau claire que l'on serait tenté de prendre en Australie quand on a l'honneur d'être né Anglais, pour se purifier du contact d'un Chinois. Il n'y a pas de justice pour les fils du Céleste Empire dans ce libre et libéral pays australien. Si un Chinois est assassiné par un Anglais, on ne poursuit pas l'Anglais, on cherche un Chinois pour le rendre responsable du meurtre de son pareil, et on le trouve. Sans preuve il est condamné, parce qu'il faut bien condamner quelqu'un, puisqu'un crime a été commis. Dernièrement, dans le mois de décembre 1888, une bande de vauriens ayant rencontré, la nuit, quelques Chinois inoffensifs qui passaient tranquillement leur chemin, se mirent à les injurier et à les frapper. Les Fils du ciel, avec une résignation digne d'un meilleur sort, reçurent ainsi, sans chercher à se défendre, force coups de poing sur la figure et coups de pied ailleurs. L'un deux perdit patience et riposta. Quand les vauriens, aussi lâches que méchants, virent cela, ils se sauvèrent comme des lièvres. Ils voulaient bien battre, mais ils eurent peur d'être battus.

Dans leur course affolée, alors qu'ils étaient loin déjà des Chinois qu'ils avaient attaqués, les *killers* rencon-

trèrent un Céleste lequel tranquillement rentrait chez lui. Les vauriens après s'être assurés que ce Chinois était bien seul, se voyant six contre un, se ruèrent sur lui, le mordirent, lui coupèrent le nez, s'amusèrent à le faire souffrir et finalement le tuèrent. On arrêta les scélérats; mais comme cela aurait fait scandale de punir des hommes de race blanche du meurtre d'un homme de race jaune, on les relâcha et l'on chercha un Chinois qu'on pût rendre responsable du meurtre commis. On avisa un de ces réprouvés de la civilisation anglaise qui, paraît-il, se trouvait à l'heure où le Chinois fut assassiné, dans le même quartier que celui-ci. C'en était assez pour qu'il fût jugé et condamné.

Les journaux, notamment l'*Argus*, s'élevèrent contre un semblable jugement absolument indigne d'une nation civilisée; au fond du cœur, personne ne blâma le verdict du jury qui, en condamnant un Chinois innocent, absolvait des Anglais coupables, si tant est que l'on soit coupable, en Australie, de tuer un Chinois.

Les Célestes à Melbourne se tiennent fort paisibles et se montrent d'une sobriété sans pareille chez les Anglais. Ils sont industrieux et habiles, et travaillent de douze à quinze heures par jour, régulièrement. Rangés et très économes, n'ayant aucun besoin en dehors du strict nécessaire, ils se donnent à moitié prix des ouvriers de race blanche.

Malgré tant de qualités, à cause même de ces qualités, on s'est ligué contre eux, comme du reste on l'a fait dans la grande et libre république des États-Unis d'Amérique. Le petit commerce n'a pas moins tremblé que les ouvriers à la pensée d'une invasion de Chinois, et M. Tout-le-Monde, c'est-à-dire le suffrage universel qui nomme les législateurs, prend

soin d'élire des députés avec mandat impératif pour la confection de bonnes lois d'exception contre les sujets de l'empire du Milieu. En dépit des principes de liberté, et en dépit du droit des gens, les Chinois ont subi, en Australie, toutes les humiliations et toutes les tyrannies imaginables. Après les avoir imposés en douane à tant par tête comme du bétail, on a fini par leur interdire le territoire australien. On a renvoyé au port de la Chine, d'où ils étaient partis, des navires chargés d'émigrants chinois prêts à payer la taxe, c'est-à-dire prêts à se conformer aux lois édictées contre eux, et sous la sauvegarde desquelles ils s'étaient embarqués. On a renvoyé ces malheureux après un long voyage, sans même leur permettre de descendre à terre, ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure, sans explication aucune, tyranniquement, brutalement, sans pitié, sans l'apparence même d'un droit. A-t-on réfléchi aux conséquences possibles d'une semblable mesure en violation directe des traités passés entre la Chine et l'Angleterre? Le territoire australien étant une colonie anglaise, l'Australie peut-elle à ce point s'affranchir des traités internationaux contractés par la mère patrie? Quoi qu'il en soit, les Chinois qu'on a laissés s'établir à Melbourne le sont à la manière dont les juifs le furent, dans le Ghetto, au moyen âge, à Rome. Chassés de toutes parts, trouvant toutes les portes fermées, craints et détestés par le petit commerce et la classe ouvrière, ces malheureux Fils du ciel... et de l'enfer, se sont vus forcés de se réfugier dans un quartier hideux de Melbourne, dans Little Bourke street où ils vivent avec toute la canaille blanche, voleurs, assassins, prostituées, joueurs et ivrognes. Ah! les prostituées de Little Bourke street, il faut les voir! Des ribaudes à rendre des points aux prêtresses antiques

de l'abjecte Vénus Pandémos. Tuméfiées, charogneuses, boueuses et puantes, elles feraient, par comparaison, l'orgueil de pourceaux trichinés se vautrant dans leur auge. On m'a cité une jeune fille de seize ans, de bonne famille, instruite et remarquablement jolie, qui après avoir été la maîtresse d'un Chinois abruti par l'opium, après avoir fumé avec lui la substance enivrante et bu le whisky avec tous ceux qui voulaient lui en payer, vit dans Little Bourke street de l'existence des prostituées dont elle fait la gloire par sa jeunesse et sa naissance. C'est la Reine des immondes.

J'ai fait l'exploration du Ghetto des Chinois à Melbourne — où l'on ne trouve pas une seule Chinoise, car la Chinoise a toujours été un objet de contrebande en Australie — accompagné d'un agent de la sûreté qui, pour plus de sûreté, avait un revolver dans sa poche.

— C'est du luxe, me dit-il; il ne nous arrivera rien; on me connaît dans l'empire du Milieu et les Chinois sont doux comme des anges. Quant aux voleurs, il suffirait de mon ombre pour les inviter à la retraite. Si un ivrogne est importun, on l'envoie s'asseoir tranquillement par terre d'une légère poussée, comme en le caressant.

Minuit sonnait quand nous pénétrâmes dans Little Bourke street. La rue n'était guère éclairée que par des lanternes chinoises accrochées aux portes des maisons et par les lumières de l'intérieur qu'on voyait des fenêtres, presque toutes fermées. Par contre, toutes les portes étaient ouvertes à tout venant; excepté la porte d'entrée des ateliers chinois et de leurs petits magasins où ils vendent un peu de tout, comme dans les bazars. Mais la porte des ateliers n'était qu'entre-bâillée. Pour entrer, on n'avait qu'à la pousser un peu, sans frapper,

bien entendu. On n'a pas de pareilles attentions avec les Chinois.

— Voulez-vous, me dit mon guide, voir une de ces maisons de jeu chinoises, où les voleurs se font voler par les Célestes, qui les trichent avec une adresse incomparable?

— Très volontiers, répondis-je. Mais je croyais que la loi interdisait les maisons de jeu dans Victoria.

— Oui, les maisons de jeu sont défendues; mais les Chinois, qui sont de rusés compères, savent si bien éluder la lettre de la loi, qu'en fait il est très difficile de la leur appliquer. On est réduit à faire semblant de ne rien voir.

Deux lanternes chinoises accrochées à une porte étroite et basse, qu'une brise fraîche balançait doucement, servaient d'enseigne à ce tripot asiatique. Avant d'y entrer avec moi, l'homme de la police me dit :

— Boutonnez votre paletot.

— Je n'ai pas froid, répondis-je naïvement.

— Ce n'est pas pour ça; c'est pour votre montre et votre porte-monnaie.

Je me boutonnai et nous entrâmes dans le bouge sans avoir à passer par aucun corridor ni aucune antichambre. Dès que la porte fut ouverte, nous nous trouvâmes dans une petite chambre, qu'une sorte de comptoir remplissait à moitié. Derrière ce comptoir, se tenaient debout trois Chinois dont un paraissait être le maître de l'établissement. Il avait l'obésité avachie des magots en porcelaine de son pays et une tête chinoise poussée jusqu'à la caricature. Il grimaça un sourire à notre arrivée, tandis que la clientèle des joueurs aux visages hâves, à la physionomie équivoque, aux vêtements fatigués, aux mains mal lavées, qui se tenaient

debout, pressés les uns contre les autres, coiffés du feutre mou, jetèrent sur nous un regard de méfiance. Il y eut un instant de silence et de gêne pendant lequel « rien n'alla plus ». Puis le jeu reprit, mais de telle manière que l'agent de la sûreté me dit :

— Je ne puis les arrêter, car, par leur manière de jouer, ils échappent à la lettre de la loi.

Le jeu qu'ils jouaient ainsi, avec des caractères chinois, mon guide me l'expliqua ; mais il me faut avouer que je ne compris rien à ses explications. Il faisait chaud et ça ne sentait pas bon là dedans. Nous sortîmes. Le magot ventru inclina la tête en souriant d'un air moqueur. Il connaissait l'agent, évidemment, et il le narguait à sa barbe.

Il y avait peu de monde dans la petite rue Bourke. Mon guide me dit qu'il était encore de bonne heure pour le monde interlope du quartier, lequel ne commence guère à secouer sa torpeur qu'à deux heures après minuit.

Nous entrâmes successivement dans plusieurs petits magasins, tenus par des marchands chinois toujours prêts à vendre à toute heure du jour et de la nuit.

— Avez-vous jamais vu, me dit l'agent, comment les ébénistes chinois se servent de leurs pieds pour faire de la menuiserie?

— Comment! de leurs pieds?

— Oui, ils ont le pied prenant comme les singes, les kangourous et les oppossums ont la queue prenante. Avec les Chinois, la main-d'œuvre devient en même temps le pied-d'œuvre.

Nous poussons une porte et nous voilà dans un atelier de menuiserie où deux Chinois sciaient, rabotaient, clouaient et ajustaient le bois avec cette perfection

extraordinaire qu'ils mettent dans toute leur ébénisterie, et jusque dans les caisses d'emballage. Les Chinois ne se dérangèrent pas de leur travail à notre arrivée, et firent semblant de ne pas nous avoir aperçus.

Mon étonnement fut grand quand je les vis debout sur une jambe, ramener l'autre sur l'établi, et se servir du pied nu à l'égal des deux mains. Ils prenaient avec les doigts de pied un objet quelconque pour le changer de place, le retourner sur lui-même ou l'assujettir, comme ils auraient fait avec les doigts de la main. En sorte qu'ils font de la menuiserie, comme les organistes jouent de leur instrument, des pieds et des mains.

— Mais, dis-je à mon guide, cette position, debout sur un pied et l'autre sur l'établi, doit être terriblement fatigante?

— Elle le serait pour un Européen; elle ne l'est pas pour un Chinois. Il est un peu plus de minuit; les ouvriers que vous voyez sont à la besogne tous les jours à sept heures au plus tard, et ils ne seront pas encore couchés dans une heure. Ce sont des bourreaux de leur corps, des damnés de travail.

Nous allâmes après cela dans un restaurant chinois. J'ai goûté de cette cuisine faite de petits morceaux de viande accommodés avec je ne sais quoi et que les Chinois servent dans de petits plats; j'ai senti mon estomac se soulever et demander grâce. Je ne l'ai pas violenté longtemps.

Nous poursuivons notre exploration. Avisant une haute maison, mon guide me dit :

— Voilà un garni pour les Chinois, où logent aussi à la semaine, ou à la nuit, des Anglais qui, je le suppose, ne siégeront jamais au Parlement.

Nous montâmes rapidement l'escalier de ce vaste pou-

lailler humain, un escalier raide et sans courbe, comme les escaliers de beaucoup de maisons en Hollande et en Danemark.

Arrivé au premier étage, l'agent de police, que je suivais de près, ouvrit les portes d'une demi-douzaine de chambres que leurs locataires ne ferment jamais à clef, n'ayant pas peur des voleurs, et pour cause. Quelques chambres étaient vides; d'autres occupées, mais à peine éclairées par la lueur rougeâtre d'une chandelle de suif.

Nous montâmes au second étage, où l'agent parcourut seul de longs corridors obscurs. Il était impatient et semblait contrarié de ne pas trouver ce qu'il cherchait. A l'encoignure d'un couloir, une porte était ouverte. Il entra par cette porte. J'y entrai à mon tour. A la lueur affaiblie d'une petite lampe, j'aperçus un lit, et quelque chose se dessiner dessus comme un long paquet.

— Voilà, me dit mon guide, ce que je voulais vous faire voir.

Et faisant claquer une allumette, il alluma ce qu'on appelle une queue de rat, afin de mieux voir.

— Approchez, me dit-il.

J'approchai et je vis un Chinois à moitié hors du lit. Sa physionomie était hébétée. Il tenait à la main un long tuyau terminé par un récipient de la profondeur d'un demi-dé à coudre. C'était une pipe à fumer l'opium. Nous avions devant nous une des nombreuses victimes de l'abrutissante substance dont périra la Chine, peut-être. Ivre de morphine et de codéine, l'homme à demi empoisonné, inconscient de ce qu'il voyait d'un œil éteint, ne répondit rien aux questions que lui adressa l'agent. A côté du Chinois, dormait une créature im-

monde, de race blanche, au teint couperosé, presque nue et à laquelle il eût été difficile d'assigner un âge, tant le vice l'avait dégradée.

— C'est sa maîtresse d'un jour, me dit l'agent de police qui paraissait la connaître. Elle a fumé de l'opium, mais elle est surtout soûle de wisky. Dans un moment le Chinois complètement abruti se laissera tomber inerte sur elle, et peut-être les trouvera-t-on morts tous les deux, demain.

Nous sortîmes.

— Maintenant, me dit l'agent, voulez-vous que nous allions dans l'une de ces petites rues transversales, visiter quelqu'une des maisons mal famées de ce triste quartier. Le garni que nous venons de voir pourrait passer pour respectable auprès de ces maisons ignobles. Vous verrez là des femmes qui...

— Je vous remercie, répondis-je en interrompant mon guide; j'ai aperçu, en passant, quelques-unes de ces femmes — si l'on peut donner le nom de femmes à ces créatures repoussantes — elles me dégoûteraient, m'affligeraient, sans que je pusse en tirer aucun enseignement. Je sais jusqu'où peut être poussée l'abjection, quand elle a pour cause la misère avec le dérangement du cerveau et la folie des sens. J'ai lu ce qui a été écrit — à faire horreur au diable — sur la prostitution de Babylone, de Sidon, de Médie, etc., aux époques les plus dégradées de l'humanité, et je ne suppose pas que les ribaudes de Melbourne aient dépassé en horreurs bestiales, en épilepsies diaboliques, les hétaïres immondes de l'Orient le plus corrompu. Donc, si vous le permettez, je m'en tiendrai là de ma visite dans le quartier chinois.

— A votre aise.

Je sortis, comme on sort d'une visite au bagne, de cet enfer puant des hommes.

Le lendemain, j'entrai dans le paradis des bêtes, au jardin zoologique, où je passai des heures attachantes et très instructives.

Le Jardin zoologique est une des attractions de la métropole de Victoria. Dès mes premiers pas par la porte principale, je vis tout un monde de perroquets de couleurs variées, des perruches et de gros cacatoès, et je m'arrêtai un moment à contempler ces plumitifs au long bec crochu, qui parlent comme beaucoup d'hommes pensent... sans savoir ce qu'ils disent.

Je vis des perroquets blancs et huppés, des perroquets verts sans huppe, des perroquets rouges, des perroquets de plusieurs couleurs réunies, des perruches de toutes sortes. J'admirai et caressai sans aucune crainte, car ils ne sont point méchants, des cacatoès à longue huppe jaune, des cacatoès à huppe rose qui roucoulaient en voix de baryton et que les naturalistes appellent le *cacatoes sanguinea*. Ils sont tous en liberté sur leur perchoir et n'ont point l'air de regretter leur patrie perdue, le *bash*, c'est-à-dire la forêt.

Le Jardin zoologique renferme, avec un nombre d'animaux d'un peu toutes les parties du monde, les animaux originaires de l'Australie. Ce sont ceux-là surtout qui m'intéressaient, car, pour les autres, je les connaissais. J'ai vu deux chiens sauvages que je n'aurais pas voulu être chargé d'apprivoiser. Ils avaient l'air féroce et s'agitaient comme des chacals dans leur étroite demeure. Je ne les ai pas vus tranquilles un seul instant, et quand on faisait mine de vouloir les caresser, leurs yeux s'injectaient de sang et ils montraient

leurs poignards sertis dans la mâchoire, des
blanches et affilées pour le combat.

Malgré leur naturel féroce, les chiens sauvages
tralie sont susceptibles de domesticité. Quand leu
cation est faite, ce sont d'excellents chiens de
d'autant plus dangereux qu'ils n'aboient jamai
Français qui a fait, dans le Queensland, le mét
conducteur de bestiaux pendant trente ans, m'a
qu'il avait domestiqué un chien sauvage, lequel, p
garde, valait plusieurs hommes armés. Ce França
bitait une petite maison en bois qu'il s'était con
dans la forêt et qui renfermait, avec son arge
objets les plus précieux. Quand il s'absentait po
jour ou deux, c'est à son chien qu'il confiait sa m
Un jour, après vingt-quatre heures d'absence,
compatriote, en rentrant chez lui, trouva un in
mort auprès de sa porte. Il portait au cou la m
des crocs du chien, qui, muet, s'était précipité
noir et l'avait étranglé. Était-ce un voleur ou un
diable errant dans la forêt, qui était venu den
l'hospitalité? Voilà ce qu'on ne saura jamais.

Autant les chiens des forêts sont méchants en
tralie, autant sont doux les petits ours de l'hémi
sud. Ces charmants animaux, gracieux comm
chats et doux comme des agneaux, sont plus
mais moins grands que des agneaux. Pauvres
innocents, que j'en aurais voulu un pour l'em
avec moi en France! Il eût augmenté ma famille
maux (nos frères inférieurs, comme les appelle
Augustin) et eût trouvé sa bonne place entre m
chien *Quito*, ma chatte *Friquette*, mon beau per
du Brésil *Lorito* (un savant qui parle avec une
facilité l'espagnol, le portugais et le français, qu

nme un merle et chante juste, ce qui le distingue de elques-uns des membres de notre Académie natio- le de musique) et ma perruche *Cocotte*. Celle-ci ne le que le français, mais sa prononciation est irré- chable quand s'adressant au perroquet elle lui dit : iens, Lorito, viens ! » J'avais un adorable petit singe it l'intelligence et les qualités du cœur faisaient l'ad- ration de l'illustre astronome Leverrier qui me le de *Zamor* dans plusieurs de ses lettres. Hélas ! mor n'ayant pu supporter les privations du siège de ris, est mort dans mes bras, le corps épuisé, mais me toujours ardente, en me lançant un dernier re- rd d'une ineffable tendresse, en même temps qu'il ttait une de ses mains sur son cœur.

J'aime les bêtes, ces mystérieux muets, que les mmes connaissent encore si peu. Sans doute, les imaux sont moins intelligents que nous ; mais leur elligence est de même nature que la nôtre, et ils t une sincérité et une profondeur de sentiments qui aient l'orgueil du plus honnête homme du monde.

C'est assez dire que je ne suis point chasseur, la asse consistant pour tous ceux qui chassent sans cessité, pour leur plaisir, à verser le sang de bêtes offensives pour la plupart.

Consciemment ou inconsciemment, le chasseur, and il ne chasse pas pour faire de la chasse un moyen existence, quand en chassant il n'exerce pas une ofession, obéit à un sentiment de méchanceté mal- ureusement inhérent à la nature de l'homme.

Nemrod, plus connu comme chasseur que comme emier roi des Chaldéens, était un de ces gaillards férocité naturelle auxquels il ne faut pas trop se r. Quand on prend un tel plaisir à tuer des animaux

qui ne vous font aucun mal, en manière de simple distraction, pour s'exercer à la marche et faire preuve d'adresse, on est plus disposé qu'un autre à taper sur un homme dans un moment de colère ou à s'en débarrasser parce qu'il vous gêne.

Le chasseur-amateur, lorsqu'il ne rencontre pas de gibier, tue un corbeau sur la route. Ce n'est point pour le manger, la chair de cet animal lui ferait horreur; ce n'est pas non plus pour l'empailler et en orner son cabinet, car il ne se donne même pas la peine de ramasser sa victime; il tue pour le plaisir de tuer, pour faire le mal, pour répandre le sang. On m'a signalé à Levallois-Perret une honnête famille, père, mère et trois enfants, qui, ne pouvant courir le lièvre et le lapin, trompait ses appétits de chasseur en tendant des pièges dans le jardin de leur maison afin d'étrangler les chats. Un chat pris au piège mettait quelquefois un quart d'heure à mourir. L'excellente famille contemplait les convulsions de l'animal, et elle s'en amusait. C'était, après tout, une chasse comme une autre.

J'ai connu à Melbourne le plus aimable des hommes envers ses semblables, qui, pourtant, devait avoir en lui un sentiment de férocité auquel il lui fallait donner satisfaction, puisqu'il était grand chasseur, c'est-à-dire grand chourineur d'animaux. Il les tuait sans qu'il dût tirer de leur mort aucun profit, en *aficionado*, comme disent les Espagnols qui s'amusent beaucoup, eux aussi, à voir éventrer des chevaux par des taureaux que l'on couvrira de blessures avant de les tuer à coups d'épée.

Mon aimable Melbournois aimait surtout à faire passer de vie à trépas les petits ours qui perchent en famille sur les gommiers, dans les forêts de tout

l'Australie. Aucun danger, du reste, à courir avec ces innocentes bêtes qui ne cherchent même pas à fuir à l'approche de l'homme, et qui, lorsqu'elles sont blessées, attendent sans bouger que le chasseur les achève.

J'ai vu un jour, au *French Club*, le produit d'une chasse à l'ours, faite à peu de distance de Melbourne : le père, la mère et deux petits que la mère allaitait. C'était toute la famille. Le vainqueur de ces petits animaux semblait fier de ses prouesses et il nous conta sa chasse.

Ces quatre ours — quatre brebis sous peau d'ours — s'étaient réfugiés sur un arbre où le chasseur les trouva étroitement groupés. Mon Nemrod, après s'être placé commodément et à bonne distance, épaula son fusil et le jeu commença.

Il vise d'abord le plus gros des quatre qui était le mâle. Le coup part et l'ours en est quitte pour une cuisse cassée. La patte pendante, il reste cramponné à la branche, et tremblant de tout son corps. Chose étrange, la détonation du fusil semble n'avoir effrayé aucun des ours, puisque aucun ne bouge. Le chasseur épaule de nouveau, fait feu, et l'ours ne tombe pas encore. Il a seulement une patte de devant brisée. C'était agaçant de voir un si petit animal résister ainsi aux attaques d'un homme et se cramponner à la vie en restant fixé à la branche avec ses deux pattes valides. Le chasseur, avec un peu de colère cette fois, prend bien son temps, ajuste lentement et envoie une troisième balle dans la tête du quadrupède qui tombe lourdement au pied de l'arbre. Victoire!

Ce fut le tour de la mère. Celle-ci aussi devait mettre la patience du chasseur à l'épreuve en résistant à ses coups. Une première balle ne fait que lui percer une

partie du corps sans la tuer raide. Les deux
qu'elle allaitait vont aussitôt se ramasser sou
avec l'instinct évident qu'il vient de lui arrive
heur. Ce tableau eût apitoyé tout homme pri
génie de la chasse; il ne pouvait qu'exciter la
meurtrière de notre amateur, né chasseur. Une se
balle fait miracle. Elle foudroie la mère, casse l
seau d'un des petits, coupe net la branche où
tenaient tous les trois, et patatras! les voilà qui d
golent comme des noix que l'on gaule. Triomph
toute la ligne! Le chasseur, vengé de la mauvai
lonté que semblaient avoir mis ces bêtes d'h
docile à cesser de vivre, n'eut plus qu'à assom
coups de crosse de fusil les deux petits orpheli
moururent à leur tour en rendant le sang par l
et par la bouche. De l'avis de tous les chasseu
fut une jolie partie de plaisir.

Quand un roi, un empereur ou un préside
république veut prendre le plaisir d'aller couri
champs pour attraper des oiseaux ou des bêtes à
les journaux se font un devoir d'annoncer que l
l'empereur ou le président de république ira ch
demain. Eh bien! qu'il aille. Pour moi, cette no
n'a pas plus d'intérêt ni d'importance que celle q
ferait savoir que demain le roi, l'empereur ou le
sident de la république jouera au bilboquet, aux q
ou à la main chaude. En quoi diable, je le dem
les peuples sont-ils intéressés à savoir qu'un mon
ou le premier magistrat de la république ira se n
à l'affût pour pincer un lapin au passage, ou
se dispose à fusiller un perdreau? C'est que no
sommes encore à penser que la chasse — la chas
cerf, surtout — est un plaisir noble. Je cherche,

r le trouver, ce qu'il peut y avoir de noble à une meute de trente ou quarante chiens féroces cerf, à l'épuiser par des courses forcées, sans ni miséricorde, jusqu'à ce que, mordu, ensan-, il tombe, pleure et soit poignardé, sans que, du celui qui lui plonge le couteau dans la gorge le moindre danger. C'est un spectacle dégoû-répulsif, dont le dénouement sanglant est fatal, onséquent prévu et toujours le même, qui s'ac-t pour le cerf comme pour le bœuf conduit à oir. Où est dans tout cela la *noblesse*, inséparable rage, de la générosité, de l'esprit chevaleresque ?

vu au Jardin zoologique un grand nombre sums. L'opossum est le diminutif du kangourou. omme celui-ci, une poche pour abriter ses petits, ieue prenante et des pattes de devant très courtes l ne se sert qu'accidentellement dans sa marche. un peu moins grand qu'un lièvre, mais plus gros. fort gentil et s'apprivoise très bien.

vu une sorte de cochon sauvage, originaire tralie, qui vit dans les terriers et se nourrit de s. On l'appelle wombat.

plus curieux des animaux de l'Australie est, sans dit, l'ornithorynque paradoxal. Il a le bec du l, la peau fourrée de la loutre; il pond, couve ufs et, quand les petits ont crevé leur coquille, il onne à teter comme une honnête mammifère. Bien oxal, en effet, est cet animal à nul autre semblable. pteryx est un oiseau sans plumes. Il a des ailes ne pas voler, comme les avocats sans cause ont ingue pour ne pas plaider. Il est de la taille d'une es pattes sont celles des gallinacés et il a beau-de rapports avec l'autruche.

Le casoar est le plus formidable échassier après l'autruche d'Afrique. En le mesurant à ses deux extrémités, il donne jusqu'à près de deux mètres. Il est très fort. D'une ruade, il casserait la jambe d'un homme. La ponte du casoar est de huit à dix œufs gros comme le seraient dix œufs de poules réunis. Exactement pareils comme forme à leurs extrémités, ces œufs sont d'un vert foncé très poli, très brillant et d'un beau grain. Les casoars, à ce que j'ai ouï dire — je n'ai consulté à ce sujet aucun ouvrage d'histoire naturelle — ont des mœurs singulières. C'est le mâle qui couve les œufs pendant que la femelle court la campagne pour se nourrir et chercher des provisions de bec pour le couveur. On mange quelquefois le casoar dont la chair rappelle la viande de bœuf. Les plumes de sa queue sont belles et les aborigènes d'Australie en faisaient des ornements pour leurs armes et des plumets qu'ils plaçaient au-dessus des huttes des chefs de tribu.

J'ai passé une bonne heure à contempler dans le parc qui leur est spécialement réservé au Jardin zoologique, diverses espèces de kangourous qui s'avançaient aux bords des treillages pour prendre le pain et les gâteaux qu'on voulait bien leur offrir. Le kangourou, malgré sa tête régulièrement formée et ses yeux au regard intelligent, est dans son ensemble un animal hideux. Les membres postérieurs sont disproportionnés avec les pattes de devant qu'il replie en se tenant debout et qui font l'effet de deux moignons. Il s'assied sur sa queue, énorme et très vigoureuse, et court debout en faisant des bonds énormes quand il est poursuivi. Lorsqu'ils sont au repos ou quand ils marchent lentement, les kangourous s'appuient sur toute la dernière section des membres postérieurs, sur leurs tibias, et

ne se servent de leurs pieds que pour prendre leur élan. Ils ont l'air horriblement estropiés de leurs quatre membres. Comme la sarigue et comme toute la série des marsupiaux qui ont depuis longtemps disparu de l'Europe, le kangourou est muni d'une poche large et profonde dans laquelle il met sa progéniture. Au moindre danger qui survient, la femelle jette un cri d'alarme et tous les petits kangourous sautent dans la poche maternelle, comme un chien se réfugie dans sa niche. Si la femelle du kangourou est poursuivie, si l'ennemi gagne du terrain sur elle et si elle se sent fatiguée, pour s'alléger, elle prend dans sa poche un de ses enfants, le jette par terre, et court de plus belle. Quelquefois, et suivant les circonstances, elle se débarrasse ainsi de deux de ses petits et même de tous. Plus tard, quand le danger est conjuré, la mère revient sur ses pas pour recueillir les abandonnés. Souvent le kangourou accepte le combat avec l'homme. S'il parvient à le saisir, c'est un homme mort. Il l'étouffe dans ses petits bras, ou, si l'on est près d'une rivière ou d'un étang, il va noyer son ennemi. Il plonge dans l'eau la tête de l'homme et la maintient submergée jusqu'à la mort. C'est du moins ce que j'ai ouï dire en Australie.

Je ne sais s'il existe encore beaucoup de kangourous rouges. C'est le plus grand animal qu'ait produit l'Australie. Il atteint jusqu'à huit pieds de longueur. Ce kangourou, pourtant, n'est qu'un diminutif d'une espèce géante, aujourd'hui entièrement disparue. On a trouvé, près du lac Timbon, des ossements de cet animal qui effraye l'imagination quand on se le figure par bandes de quatre à cinq cents bondissant par sauts réguliers, de la hauteur du premier étage d'une maison, l'un derrière l'autre, en serre-file, suivant l'habi-

tude de tous les kangourous. Ces colosses redouta se sont éteints avec beaucoup d'autres espèces d' maux gigantesques, à la période tertiaire.

Le kangourou, grand ou petit, est toujours sidéré comme un animal nuisible, notamment dan Nouvelle-Galles du Sud. Aussi le gouvernement cet État alloue-t-il une prime aux chasseurs chaque peau de kangourou, comme il le fait pour cha peau de lapin, l'une des *plaies d'Égypte*, en Austr On fait avec la peau du kangourou un cuir solid durable qui sert à divers usages. Les aborigène l'Australie mangeaient le kangourou, mais ils p raient la chair... de l'homme comme plus savour et d'une digestion plus facile. Il ne faut pas disc des goûts. Avec la queue du kangourou on fait quel fois à Melbourne de la soupe... à la queue de b J'en ai mangé et décidément, queue pour queue, je fère celle du bœuf.

Les serpents sont abondants en Australie et ils presque tous venimeux. On en voit, au Jardin zo gique de Melbourne, d'espèces très variées.

Les moustiques chantent en Australie, comme peu partout ailleurs, leur agaçante « mélodie contin à l'instar de Wagner. Les sauterelles y sont n breuses, mais beaucoup moins à craindre qu'en Ég et en Algérie. Les mouches ont une obstination ex tionnelle, en Australie, à vouloir faire de votre vi et de vos mains leur quartier général. Les papill par leurs couleurs vives et harmonieuses, font oub à quiconque n'est pas propriétaire de terres labour les dommages que causent leurs larves à l'agricult

Enfin, il y a des cigales en Australie comme en vence, en attendant qu'il y ait des cigaliers comme à P

Sans pousser l'enthousiasme pour l'insecte phonique ıtre tous qui, pour ce motif, fut consacré à Apollon; ıns l'aimer au point de le manger comme les Grecs ıciens, j'ai pour la cigale au chant monotone et striınt, assourdissant même, un amour de naissance. Je puis, à l'égal de je ne sais plus quel poète, « voir la gale et l'entendre sur son tronc de feuillage humant suave rosée et prophétisant sous l'ardeur du soleil la ıoisson des blés » sans me sentir ému, sans me reporır par la magie du souvenir aux années de mon ıfance, dans ce cher midi de la France où je suis né. ussi, lorsque, dans une excursion que je fis entre Melourne et Sydney, par une chaude journée, j'entendis s cigales chanter avec un tel entrain que nous étions bligés pour nous comprendre d'élever la voix, mes ompagnons et moi, je ne doutai pas un seul instant que chant ne fût exécuté en mon honneur. Évidemment s cigales australiennes avaient reconnu en moi un ıembre de la Société méridionale, poétique et artistique, « Cigale » de Paris, et elles me souhaitaient la bienenue. Je les en remerciai de tout mon cœur en m'apioyant sur le sort de ces chanteurs insouciants qui e vivent que pour chanter et meurent au premier ouffle de l'hiver. Et je me dis que l' « immortel fabuiste » avait été bien osé de faire de la cigale un type l'imprévoyance, quand il la représente obligée d'emrunter des vivres pour subsister quand vient la bise, ıuisqu'elle meurt alors. Mais bah! on peut faire parler ıhilosophiquement les bêtes sans être naturaliste, et a Fontaine n'a jamais tort, quoi qu'il dise.

VIII

PREMIÈRE EXCURSION

Lilydale. — Chez le baron Guillaume de Pury. — Rencontre d'un conv de bœufs. — La vie du squatter. — Un orage dans la forêt. — L'Oncle Sam. — Le dernier des Yarra-Yarras. — Quelques mots s les indigènes de l'Australie. Le boomerang.

Je suis parti de Melbourne avec de gais et spirituel compagnons, tous Français : Burk, Couvreur, Ropr et Monnot, à la recherche du merveilleux dans l nature, et nous l'avons trouvé.

En trois heures de chemin de fer, nous nous somm rendus à Lilydale, un des sites les plus pittoresques e les plus plantureux de l'État de Victoria. Le temps éta superbe et les quelques nuages qui couraient dans l'es pace bleu amoindrissaient l'ardeur du soleil qui déjà au mois d'octobre, se fait assez rigoureusement senti en Australie.

Dans l'hôtel où nous entrons pour déjeuner — hôte confortable, comme tous les hôtels en Australie, géné ralement — nous trouvons un coach attelé de deux bon chevaux qui nous conduira à travers le pays jusqu'a pied de la montagne appelée Black Spur. Ce coach, dan lequel on nous empile, est une vieille carcasse de car rosse qu'on pouvait croire dater du siècle de Louis XIV Nous l'appelons le carrosse du sacre et nous rions, ca nous sommes disposés à rire de tout et partout.

Notre première étape est dans la belle propriété de M. le baron Guillaume de Pury. Nous y trouvons so neveu, M. Jules de Pury, qui nous reçoit avec la plu

rdiale affabilité. M. Jules de Pury nous fait goûter s vins rouges et blancs que donnent les vignobles de n oncle. Ces excellents vins, qui sont réputés dans ute l'Australie, seront appréciés en Europe, on ne urait en douter. Ils sont véritablement exquis. Nous sitâmes les caves de M. de Pury dans lesquelles nous mes des fûts qui contiennent jusqu'à trente mille tres, et plus. On dirait un temple élevé à Bacchus.

En continuant notre route après avoir vu se dérouler nos yeux pendant un grand moment les vignobles de I. de Pury, nous rencontrâmes un troupeau de quinze ents bœufs que l'on conduisait à Melbourne pour y tre engraissés et ensuite livrés à la boucherie. Ces œufs, conduits par quatre hommes à cheval, venaient u Queensland. Ils étaient en route depuis huit mois! es animaux amaigris avaient visiblement souffert de e long voyage à travers les forêts, quoiqu'un pareil roupeau ne fasse pas en moyenne plus de quatre nilles par jour. Quel dur métier que celui de conducteur de bœufs en Australie! Qu'un orage survienne, que a foudre éclate sur le passage du troupeau, voilà les œufs affolés qui se dispersent à plusieurs milles à la onde. Les conducteurs du convoi nous ont dit qu'en pareil cas ils étaient quelquefois quatre jours à rallier eurs bêtes. Il s'en perd peu malgré cela, en moyenne deux sur cent pour toute la durée du voyage.

Les squatters (éleveurs de bestiaux) portent tous le même costume; grand chapeau de feutre mou à bords immenses, chemise de flanelle s'ouvrant largement au ol et à la poitrine, pantalon de cuir assujetti dans les guêtres qui recouvrent de solides chaussures, ceinture ornée de dessins supportant de larges pochettes, dans lesquelles les squatters renferment des étuis, des

aiguilles, du fil, des paquets de tabac, une pipe, un couteau, des allumettes, le long coutelas dont ils se serviront pour saigner un taureau que l'on doit manger; enfin le revolver, indispensable dans les solitudes que parcourent parfois des bandes de voleurs de bestiaux.

Pendant que les conducteurs de bœufs que nous venions de rencontrer, au teint bruni par l'ardeur du soleil et le grand air, à la physionomie énergique rendue plus énergique encore par leur vie aventureuse, prenaient dans la salle commune de l'auberge de la ville encore en projet de Healesville un rafraîchissement bien gagné, et que de leur côté les chevaux mangeaient et buvaient, nous entamâmes avec eux un bout de conversation intéressante et pleine de saveur. Le plus âgé, un homme de trente-cinq à trente-huit ans, me parut représenter le type du squatter. Il parla avec un enthousiasme sincère, de son métier, de son cheval sur lequel il vivait la moitié de sa vie, avec qui il traversait la plaine immense, marchant lentement le plus souvent, et quelquefois galopant vertigineusement et franchissant des barrières avec la légèreté de la gazelle. Dans la plaine, quand tout allait bien dans le troupeau, son esprit, nous dit-il, s'abandonnait aux rêves de la fortune, plus souvent à ceux de l'amour. Les rêves d'amour étaient entretenus dans son âme par la brise qui module des chants mystérieux dans les grands arbres et qu'on écoute la nuit, à la lueur des étoiles.

— Vous aimez les villes, fit-il en nous regardant avec une pointe de dédain; moi, j'aime la campagne. La foule des humains vous plaît et il vous convient de la grossir de votre personne; nous, squatters, nous aimons nos troupeaux de bêtes. J'aime leurs beuglements, leurs mugissements et leurs bêlements qui se con-

fondent avec les cris des noirs indigènes et remplissent l'air libre d'un tumulte expressif. Et puis elle n'est point si monotone que le pensent les citadins, notre vie d'éleveurs et de conducteurs de bestiaux, voyageurs au long cours de terre. Parfois un taureau se détache du troupeau pour aller au loin piquer une charge fantastique dans les hautes herbes. On court sur lui, rapide comme la foudre ; il capitule en faisant de gros yeux, et on le ramène doux comme un agneau et repentant comme un saint. C'était un accès de folie passagère comme les bœufs et les hommes en ont quelquefois. Si l'on croit que nous sommes tristes, on se trompe. Nous dansons entre nous et nous chantons la chanson du *bushman*. Pour comble d'agrément, nous ne parlons jamais politique ; mais nous faisons la guerre de temps à autre, tout comme les plus civilisés de la vieille Europe, bien qu'on nous traite de sauvages.

— Comment cela? demanda Burk.

— Voici. On apprend que des noirs ont pendant la nuit volé des bestiaux et qu'ils sont partis avec les bêtes. Vite on selle les chevaux, on prend son revolver, sa carabine si on en a, et en route à la recherche des communistes trop peu respectueux de la propriété... des autres. On fouille du regard la plaine et les bois. Si l'on aperçoit derrière un accident de terrain des pierres disposées pour faire du feu et rôtir de la viande, c'est que l'ennemi n'est pas loin. Un léger bruit de pas sur l'herbe desséchée se fait entendre. Ce sont eux ! On ne les voit pas encore, mais ils n'échapperont pas au châtiment qu'ils méritent. « Brigands de noirs, c'est moi qui vais vous apprendre!... » Quelquefois celui qui vient de parler ainsi et qui s'est avancé hardiment vers la lisière du bois reçoit une flèche avant qu'il ait

eu le temps de finir sa phrase, ou tombe d'un coup de boomerang par ricochet. C'est alors chez tous les squatters un cri de vengeance qui éclate formidable et se répercute par l'écho dans la profondeur des solitudes. On charge les noirs que l'on voit distinctement à cette heure et cinquante coups de revolver sont tirés en moins d'une minute. Deux, trois, quatre indigènes tombent; les autres prennent la fuite. On ramène les bestiaux volés en chantant un air de gigue en guise de marche triomphale, et on soigne le blessé.

A dire vrai, continua notre narrateur, en achevant de vider un verre de whisky, nous avons pour l'homme de la ville plus de dédain que d'admiration. Si nous faisons des frais de toilette quand nous entrons dans une ville, si nous mettons parfois un ruban rouge à notre chapeau, un foulard de soie sur le devant de notre chemise, c'est pour nous-mêmes, non pour les messieurs que nous rencontrerons, et parce qu'il ne nous est pas indifférent de plaire ou de ne pas plaire aux femmes. Nous rions de la maladresse des cavaliers qui font les beaux sur des rosses, le plus souvent. Nous trouvons le lit des hôtels moins doux à notre corps que l'herbe sur laquelle nous dormons. Il nous tarde de reprendre notre libre existence. Le plus souvent nous rapportons de la ville un fort mal de tête, nous qui ne sommes jamais indisposés dans la plaine.

— Vous mariez-vous? dis-je au squatter.

— Rarement, répondit-il, et seulement quand nous sommes trop maigres et que nous voulons essayer de nous engraisser. Alors avec notre femme nous ouvrons un cabaret pour les chercheurs d'or. Dans les moments où nous ne sommes pas occupés au bar, nous confectionnons des fouets pour les anciens et les nou-

veaux camarades de la prairie... que nous regrettons toujours.

Un autre des conducteurs de bœufs, qui jusque-là avait gardé le silence, prit la parole à son tour.

— L'Australie, dit-il — qui n'est pas mon pays natal, mais que j'aime comme si j'y étais né, car je n'avais pas quatre ans lorsque j'y vins avec mon père et ma mère — l'Australie serait, pour nous autres agriculteurs, éleveurs et conducteurs de bestiaux, le plus beau pays du monde sans la sécheresse et les lapins. Ce n'est pas de soif le plus souvent, comme on pourrait le croire, que meurt le bétail dans les temps de sécheresse, mais de faim. Pour apaiser leur soif, les moutons, les bœufs et les chevaux ont les puits artésiens qu'on a creusés dans les contrées plus particulièrement propres à l'élevage du bétail. Pour apaiser leur faim les animaux ne trouvent rien, rien absolument dans la chaude saison quand les pluies ne viennent pas, de temps à autre, fertiliser un sol brûlé, une terre calcinée par les ardeurs d'un soleil implacable. Pas la moindre rosée la nuit pendant les époques torrides où il fait aussi chaud que durant le jour à l'ombre. Bêtes et gens sont haletants. On voit les moutons par milliers, à bout de forces, épuisés par les privations, tituber, l'œil morne, la tête trop lourde pour qu'ils puissent la porter. La laine se détache de leur corps amaigri au point qu'ils n'ont plus que la peau sur les os. Ils se traînent ainsi jusqu'à ce que, enfin, ils s'arrêtent, décrivent un demi-cercle et tombent lourdement, rongés par la faim après plusieurs jours d'un jeûne absolu. On en voit qui, sous le coup d'une hallucination, ouvrent convulsivement leurs débiles mâchoires pour mastiquer une pâture absente. La folie de la faim les conduit quelquefois à

prendre pour de l'herbe la laine qui tombe de leur peau malade et ils la mâchonnent. Les oiseaux de proie voient ces misères et les chantent allègrement de leurs voix rauques ; car ces calamités moutonnières leur promettent d'abondants festins. Le concert de ces oiseaux de malheur est satanique ; il fait peur. La gent emplumée et carnassière vole ras de terre auprès des agonisants qu'ils observent avec convoitise, chantant toujours leur triomphant *requiem* et sifflant d'impatience. Souvent ils n'attendent pas que, tremblant sur leurs pattes, les moutons fassent la suprême culbute pour leur crever les yeux et les humer comme un gourmet avale une huître. Pour l'oiseau de proie australien, un œil de mouton, de mouton vivant surtout, est une bouchée de roi.

Le mouton demeure à découvert à l'endroit où la mort l'a cloué. Les « balayeurs de route », les *scavengers*, comme les conducteurs de bestiaux appellent les oiseaux friands de charognes, et aussi une espèce de lézards qui collaborent avec eux au nettoyage des campagnes, se chargent de leur sépulture. En effet, on ne se donne point la peine d'enfouir les moutons et les bœufs qui, dans les années de sécheresse, pourrissent sur les routes immenses par centaines de mille. Ils sont dévorés par les iguanes et les oiseaux de proie parmi lesquels se distinguent les « douze apôtres ». Ce sont des espèces de corbeaux qui doivent leur appellation pittoresque et théologique à ce qu'ils marchent toujours par bandes de douze.

Le squatter, voyant que nous l'écoutions avec intérêt, continua en ces termes :

— Les réserves ou routes pour le bétail ont été faites à la fois pour protéger les éleveurs et les propriétaires de terrains qui les louent à tant par tête de mouton, de

bœuf ou de cheval voyageur. Avant que les réserves ne fussent établies, les squatters trouvaient commode de faire paître leurs animaux sur des terres qui ne leur appartenaient pas et sans payer aucune redevance. Ils se disaient voyageurs et voyageaient sans cesse avec leurs troupeaux nomades. Les propriétaires des herbages se plaignirent et ils eurent raison. Mais comme, d'un autre côté, on ne pouvait empêcher le transport du bétail, il fallut s'arranger pour concilier tous les intérêts; de là les réserves et leur location calculée sur le passage des troupeaux.

Voici la règle: un troupeau de moutons ne doit pas faire moins de six milles par jour. Un laisser-passer est donné pour chaque district afin d'empêcher les pasteurs de faire voyager leurs animaux, dans le seul but de les nourrir. Quand on surprend un propriétaire de bétail à ramener son troupeau sur un terrain qu'il a déjà traversé, une sérieuse amende lui est infligée.

Quelques incorrigibles éleveurs, pour éluder la loi, font une vente fictive, et les animaux sont ramenés à leur point de départ sans payer un nouveau droit de passage aux propriétaires d'herbages, car ceux-ci doivent, aux troupeaux réellement vendus, le passage gratuit jusqu'au lieu de destination. Des inspecteurs spéciaux délivrent les permis de voyager et sont chargés d'aplanir les difficultés qui pourraient être soulevées, au mieux des intérêts communs.

Les réserves ou routes pour les bestiaux sont, pour le seul État de la Nouvelle-Galles du Sud, d'environ trois mille. Dans les plaines de l'Ouest, quelques-unes des principales routes ont en ligne droite jusqu'à deux cents milles de long.

Tout animal qui mange de l'herbe diminue naturel-

lement la portion du mouton ; à ce titre, il est rangé dans la catégorie des animaux nuisibles qu'il faut détruire. Les lapins, les lièvres et les kangourous sont les plus grands mangeurs d'herbes, par conséquent les ennemis les plus redoutables. Une prime est donnée par chaque peau de ces bêtes, et il est des gens qui se font un très honnête revenu en chassant le lapin, le lièvre et le kangourou, rien que pour la prime offerte par la Direction de l'agriculture.

Généralement les éleveurs n'observent pas assez la règle qui établit l'étendue de terrain que doit avoir un mouton pour qu'il puisse se nourrir. Quand une année est bonne, comme l'année 1887, par exemple, ils mettent trois cent mille moutons sur un espace de terrain où il ne devrait y en avoir que deux cent mille. Ils exposent ainsi leur bétail à mourir de faim s'il survient de la sécheresse. Les souffrances que peuvent endurer les animaux ne prennent aucune place dans les vues des propriétaires de bestiaux, pour lesquels les moutons, les bœufs et les chevaux ne sont que de la marchandise sur laquelle ils spéculent, au petit bonheur le plus souvent.

— Quels sont, demandai-je à l'intelligent pasteur, les prix des moutons par les temps de sécheresse, quand ils sont maigres et peuvent mourir de faim ?

— Je vais vous le dire, me répondit-il. Les moutons en mauvais état, mais sans qu'il y ait pour eux un danger de mort immédiat, sont vendus généralement à raison de trois schellings la pièce (3 fr. 75). D'autres ont été adjugés pour la moitié de ce prix. Enfin, il a été vendu des lots de moutons mourant de faim à un demi-schelling par tête. On en a vendu à un penny (0 fr. 10). On en a donné pour rien à qui voulait les emporter. Mais que

faire de moutons, éloignés de tout centre de population, quand on ne peut pas les nourrir!

Notre intéressant berger (que nous sûmes plus tard être né en Écosse, de parents écossais), allait nous parler des lapins qui infestent une partie de la Nouvelle-Galles du Sud et dévorent en pure perte pour les squatters une bonne part de la nourriture des bestiaux, lorsque celui qui paraissait être le chef des conducteurs de bœufs donna le signal de quitter l'auberge et de continuer la route sur Melbourne. Nous bûmes avec eux le coup de l'étrier et ils partirent. J'étais ravi de les avoir rencontrés.

Des lapins, on m'en a longuement parlé lorsque j'allai visiter Sydney, quelques jours avant mon départ pour revenir en France. On se demandait ce qu'on pouvait bien attendre en Australie pour payer à notre savant compatriote, M. Pasteur, le prix de cinq cent mille francs offert à celui qui découvrirait un moyen de détruire sûrement les lapins et à bref délai, sans risquer de nuire aux bestiaux, ni à quoi que ce soit d'utile. Les deux jeunes gens que M. Pasteur a délégués à Sydney et qui y ont établi leur laboratoire (l'un d'eux, on le sait, est le propre neveu de l'illustre savant) ont fait une expérience qui paraissait devoir ne laisser aucun doute dans l'esprit même des plus difficiles à convaincre. On a conduit, dans un îlot, des moutons, des bœufs, des chevaux et des lapins qu'on a soumis à une expérience commune. On a inoculé le virus pestilentiel à deux lapins sur une vingtaine de ces animaux, et à tous les moutons, tous les bœufs et tous les chevaux. Les lapins inoculés ont eu la peste, ils l'ont communiquée aux autres lapins et tous sont morts. Les bestiaux n'ont rien

éprouvé du virus et paraissaient se mieux porter q
jamais.

La démonstration était évidente et il aurait fa plus que de la mauvaise volonté pour n'être pas co vaincu. Cependant le prix de cinq cent mille fran n'est pas encore donné à M. Pasteur, et les lapi maîtres du terrain, se multiplient sans cesse. On a bien des choses pour retarder le dénouement de question. On a dit que l'expérience, qui avait si co plètement réussi sur une petite échelle, pouvait échou sur une plus grande. On a fait cette observation que le virus pestilentiel des lapins n'avait pas d'action s les moutons, les bœufs et les chevaux, il pouvait avoir sur les oiseaux de proie qui mangeraient les l pins morts de la peste ; or ces oiseaux sont indispe sables. Mais, qui est-ce qui empêche donc de prend un certain nombre d'oiseaux de proie et de les nourr de lapins morts du virus de M. Pasteur? Si l'on tar à faire cette dernière expérience, c'est qu'on se dou bien que les oiseaux carnassiers, nécessaires pour n toyer les champs des charognes nombreuses, seraient pas atteints par le virus des lapins, pas pl que le gros bétail. La vérité est qu'on cherche à pén trer le secret de M. Pasteur, moins peut-être pour pas lui donner la prime de cinq cent mille francs, q par amour-propre national. Les Australiens voudraie trouver eux-mêmes le remède contre le fléau qui l afflige.

Au fond la question est suffisamment élucidée, c'est le virus Pasteur qui l'emportera, un jour autre, malgré le rapport officiel qui laisse les chos en suspens. Les éleveurs de bétail ont proposé a deux jeunes délégués de M. Pasteur de leur pay

une redevance pour l'inoculation du virus contre le charbon : « Prenez notre virus contre les lapins et nous vous donnerons le virus du charbon, ont dit les deux jeunes et habiles représentants de M. Pasteur. C'est tout ou rien. » Les éleveurs de bestiaux qui ont tout à gagner à prendre les deux virus finiront par s'entendre avec M. Pasteur, et le grand inventeur français comptera un grand succès de plus.

Je reviens au récit de notre excursion.

Nous avons parlé plus haut de la cité naissante de Healesville qui n'était encore quand nous nous y rencontrâmes avec les squatters, qu'un village d'une centaine de maisons. Mais nous y avons vu une banque et une église et l'on était en train d'y bâtir, en vue des Melbournais qui iront y passer en villégiature une partie de l'été, un *Coffee Palace* d'aspect monumental. Ce café, qui n'a de café que le nom, deviendra un hôtel comme tous les hôtels d'Australie, vaste, bien tenu, et où les repas seront servis par de gracieuses jeunes domestiques, le sourire stéréotypé sur les lèvres.

Nous remontons dans notre carrosse du sacre avec M. de Pury, qui a voulu faire avec nous, on le sait, l'ascension du Black Spur.

Plus nous avançons dans l'intérieur des terres et plus s'offre à nos yeux la caractéristique de la flore australienne. Les eucalyptus, de petite taille dans Lilydale, grandissent à mesure que nous cheminons vers Healesville, où nous passerons la nuit. Nous surplombons, sur la route, de belles vallées où s'élèvent, avec de jolis gommiers, des bouquets de fougères arborescentes, grosses comme des mâts de navire et hautes comme des maisons à deux et à trois étages. De loin, ces élégantes fougères ont tout l'aspect d'immenses parasols de ver-

dure. C'est fort curieux pour des yeux européens et d'un charmant effet pour tout le monde.

Un pénible contraste avec ces riantes vallées, ce sont les forêts mortes, véritable cimetière végétal.

C'est un spectacle fantastique que ces squelettes de hauts eucalyptus, blancs comme la mort, dénudés comme la misère, dont les branches, péniblement tortueuses, semblent avoir jeté au vent leur dernière feuille jaunie dans les convulsions d'une cruelle agonie. C'est qu'en effet ils sont morts de mort violente, ces grands arbres australiens, morts assassinés par la main des hommes, qui n'utilisent même pas leur cadavre et les laissent pourrir sur place. Infortunés eucalyptus, quand ils étaient pleins de vie et aspiraient orgueilleusement à s'élever au-dessus de tous les végétaux de la terre, au-dessus même des arbres géants de la plantureuse Californie, les éleveurs de moutons, de bœufs et de chevaux, les ont tous massacrés. A chaque arbre ils ont fait une ceinture de mort en leur enlevant un ruban d'écorce large comme les deux mains. Par suite de cette solution de continuité dans l'écorce, la sève ne pouvant se communiquer des racines de l'arbre à l'arbre tout entier, le malheureux blessé languit et meurt bientôt, martyr de l'industrie pastorale. Ce qu'il demandait à la terre de substance pour vivre, la terre le donnera en surcroît aux pâturages, à la grande satisfaction des moutons, mais au profit final des squatters, ces fabricants de laine et de gigots de mouton. Je me découvre devant le *campo santo* des eucalyptus, et je pense que si les Dieux avaient donné la voix à ces arbres comme ils la donnèrent aux arbres de Dodone, il y aurait eu là des concerts de gémissements à émouvoir l'âme de l'univers.

Healesville, notre carrosse du sacre nous con-
Ferushaw. Sur la route, nous rencontrâmes une
le où se trouvait un brave homme de soixante-
ans, propriétaire de l'hôtel où nous comptions
arrêter pour déjeuner et nous armer de bâtons
l'ascension du Black Spur. Le bonhomme était
ieur joyeuse : « Allez à l'hôtel, nous dit-il, vous
y trouverez pas, mais vous y verrez ma femme,
ous servira à déjeuner. Ah! elle était plus jolie, il
ulement vingt-cinq ans, et moi j'étais plus leste.
'en console en pensant qu'on ne peut pas vivre
mps sans prendre de l'âge. » Et là-dessus, content
sans doute, il fouetta son cheval et disparut.
r un hasard étrange, au moment même où le vieux
venait de se montrer si aimablement facétieux,
entendîmes, partant de la forêt voisine, de gros
de rire d'une expression très moqueuse. Et nous
s'envoler trois ou quatre oiseaux gris, au bec
fort, que l'on pourrait prendre de loin pour des
ns-pêcheurs. C'étaient des oiseaux moqueurs
hing jackass) qui venaient de nous donner, à
s, un échantillon de leur savoir-faire. Le cri de
nplumés ressemble, en effet, à s'y méprendre, aux
d'un rire bruyant, gros et insolent.
rès l'excellent déjeuner que nous servit la femme
on mari trouvait plus jolie il y a vingt-cinq ans,
traversons le Watts. C'est un torrent qui, sans
n aucune façon comparable aux cataractes du Nia-
a pourtant son petit mérite dans un endroit où
est assez rare. Et comment le traverse-t-on, ce
nt? Tout simplement sur un eucalyptus jeté en
rs et qui peut avoir de 125 à 130 mètres de long!
ıt être un peu clown pour marcher sur cet arbre

glissant, avec la perspective, si l'on fait un faux pas, d'aller boire l'eau, d'ailleurs naturellement filtrée, du bouillonnant Watts. Il y a un Dieu pour les touristes. Nous avons pu sans accident traverser le torrent en faisant de nos bras tendus un balancier.

L'ascension du Black Spur a été rude. La végétation est si serrée sur cette montagne, qu'elle fait obstacle pour ainsi dire à chaque pas.

C'est surtout en Australie que les vents, les flots et les temps sont changeants. Nous étions encore dans la montagne, en pleine forêt, lorsque tout à coup la nature prit un aspect sauvage et grandiose. L'obscurité se fit, le vert des arbres prit une teinte violacée, et un coup de tonnerre retentit avec des échos prolongés. La pluie tomba alors à torrents. On chercha des arbres creux pour s'y mettre à l'abri. M. de Pury, en prenant possession d'un vieil eucalyptus entamé par les siècles, faillit s'asseoir sur un serpent. Quelques jours avant, il avait eu un cheval mort de la morsure d'un de ces mêmes reptiles. Mais qu'est-ce qu'un danger évité? Moins que rien, et nous rîmes de la pluie qui tombait et du serpent que M. de Pury avait troublé dans son sommeil, après avoir bien déjeuné sans doute de quelque lézard attardé ou de quelque oiseau trop terre à terre.

La pluie tombant toujours à verse, nous fûmes bientôt transpercés jusqu'à la chemise. Devions-nous pour cela rétrograder et nous priver d'aller, à deux milles plus loin, contempler l'*Uncle Sam*, le roi des eucalyptus de cette contrée? Non, et dans le plus piteux état, l'eau nous découlant de partout, nos chapeaux de feutre ramollis et transformés en gargouilles, nous poursuivons notre excursion, nos bottes enfonçant dans la boue, mais plus gais que jamais.

Enfin, nous le voyons cet arbre immense qui n'est pourtant pas le plus grand ni le plus gros de son espèce. Sa hauteur est de 450 pieds anglais (130 mètres) et il mesure, de tour, 36 pieds. Ce colosse nous a fait penser à l'eucalyptus le plus haut qu'on ait découvert jusqu'à présent. Celui-là ombragerait le clocher de la cathédrale de Strasbourg; il a *cent quarante-trois mètres* de hauteur!!!

En rentrant à Ferushaw, nous faisons une étrange rencontre : un gendarme, trempé comme nous, à la recherche de malfaiteurs dans la forêt vierge!... Bonne chance au bon gendarme.

A l'hôtel, nous séchons du mieux possible, devant une large cheminée bourrée d'un bois flamboyant, nos chaussures et nos vêtements. Puis nous déjeunons et remontons dans le carrosse du sacre, qui faillit trois ou quatre fois nous verser dans des routes effondrées par la pluie. Toujours de bonne humeur, nous nous retrouvons chez M. de Pury, où nous faisons la plus heureuse rencontre pour des voyageurs tels que nous, curieux de toutes choses.

Nous vîmes là Son Altesse déchue, le vieux Berak, dernier fils du chef des Yarra-Yarras, dont le territoire était compris entre le Deep Creeck et le Yarra. Sur ce territoire, qui appartenait à ce chef de tribu et dont Berak était le légitime héritier, se trouve bâtie la ville entière de Melbourne et ses environs à vingt milles à la ronde.

Berak est un noir, de taille un peu au-dessous de la moyenne, âgé d'environ soixante-cinq ans. Il porte une longue barbe blanche d'un beau poil fin et bien planté. Les cheveux lisses, comme ceux des hommes de race blanche, commencent à grisonner.

Berak a le front découvert, le nez grec, les yeux grands, doux et singulièrement expressifs, les lèvres fines et correctes, le menton rond, le visage d'un ovale harmonieux. Quand il rit, il laisse voir les plus jolies dents qui aient jamais orné une mâchoire d'homme. A soixante-cinq ans, ce prince déchu possède ses trente-deux dents parfaitement intactes, si blanches et si bien rangées qu'on pourrait les prendre pour l'œuvre d'un Fatet. De profil, le visage de Berak rivaliserait de beauté avec les profils grecs dont la statuaire des anciens Hellènes nous a laissé des modèles. Berak est très digne dans sa tenue, et l'on voit chez lui une fierté native que les malheurs des temps n'ont point domptée. Il marche droit et vous regarde en face sans timidité ni ostentation.

Berak, on le voit, ne ressemble en rien aux affreux portraits d'indigènes australiens dont on a illustré les livres encore peu nombreux écrits sur l'Australie. Il est vrai d'ajouter que le fils de Rebethem (c'est ainsi que se nommait son noble père) est remarquablement beau pour un homme de sa race.

Mais personne a-t-il jamais su au juste quelle espèce d'hommes sont les noirs d'Australie et ce qu'ils valent au moral. Au physique, il en est qui présentent des spécimens de beauté plus ou moins complète; tous pour ainsi dire sont très vigoureux et d'une rare souplesse de corps. Ils n'ont pas leurs pareils pour courir, sauter, grimper aux arbres, plonger, nager, et ils se montrent les égaux des meilleurs chiens de chasse pour relever et suivre une piste. Ces talents et ces qualités ayant suffi à tous leurs besoins pendant qu'ils étaient les maîtres de l'Australie, il n'est pas étonnant qu'ils s'en soient tenus là. La nécessité, a-t-on dit justement, est la mère de

l'industrie. L'industrie chez eux s'est renfermée dans le cercle de leur nécessité. Les qualifications de lâche, cruel, perfide, etc., ne leur ont pas été épargnées, et voici ce qu'en dit M. le comte de Beauvoir dans son livre sur l'Australie : « Un groupe vient à passer, groupe fétide et horrible d'hommes et de femmes à la peau plus noire que celle des crocodiles, aux cheveux crépus et immondes, au visage déprimé et bestial : ce sont des aborigènes aux corps tout petits, grêles, ignobles, plus affreux que ceux de tous les singes du monde. » J'ai visité une des maisons de refuge pour les aborigènes instituées par l'État de Victoria ; certes je ne les ai pas trouvés beaux et j'en ai vu même de fort laids, mais je n'en ai vu aucun qui ressemblât au portrait qu'en a fait l'écrivain, très distingué d'ailleurs, que je viens de citer. Quant au moral des naturels il me parait avoir été bien observé par un autre voyageur quand il a dit : « D'après les observations recueillies depuis vingt ans par tous les directeurs et inspecteurs que l'administration leur a donnés, les naturels d'Australie sont doués de qualités qui pourraient servir l'éléments à la constitution d'un caractère moral d'un ordre plus élevé. Ils ont l'intelligence vive, observent et étudient avec finesse les objets inconnus ; leur pouvoir d'imitation est extraordinaire ; ils peuvent représenter les objets dans leur exacte proportion, et, quand ils examinent un dessin, aucun détail ne leur échappe. Leurs facultés perspectives sont très développées ; mais l'absence des facultés réflectives, et surtout le manque d'esprit de suite dans leurs idées, sont le plus grand obstacle à leur civilisation, obstacle sérieux, mais non insurmontable. »

J'ajouterai, autant qu'il m'a été donné d'observer les nègres d'Australie, devenus rares, surtout dans Victoria,

qu'ils ont le sentiment du ridicule qui, a-t-on dit, tue en France. Ils rient des journées entières d'une maladresse dont ils ont été témoins de la part d'un blanc. Ils sont quelquefois spirituels, et je ne crois pas que Voltaire lui-même eût répondu d'une manière plus ingénieusement drôle à l'observation que fit à un nègre de la Nouvelle-Galles du Sud un Anglais difficile à contenter.

— Vous êtes un imbécile, lui dit-il, vous ne savez rien faire de ce que nous faisons, nous autres blancs.

— Excusez-moi, répondit aussitôt l'aborigène australien en dissimulant autant qu'il le put un rire moqueur; nous autres nègres nous savons imiter les blancs quand ils boivent, fument, mentent, volent, et quand ils ne font rien du tout, quand ils se reposent, ce qui leur arrive souvent.

L'auteur de *Advance Australia* cite une anecdote qui prouve jusqu'à quel point les noirs goûtent la plaisanterie et en rient de bon cœur. Après avoir dit que les indigènes sont d'un naturel féroce et qu'un blanc court les plus grands risques, quand il se trouve seul au milieu d'eux — surtout s'il n'est pas à cheval et qu'ils peuvent le tuer sans aucun risque — il ajoute :

« Un fermier, voyageant à cheval, se trouva tout à coup, au sortir d'une clairière, à quelques pas d'un campement de noirs. Le cheval, effrayé, fit un écart, puis donna un coup de reins qui envoya le cavalier, la tête la première, au beau milieu du campement. Le cavalier se releva aussitôt et se mit à rire aux éclats, dans des élans de gaieté folle. Les noirs qui s'apprêtaient déjà à le massacrer crurent qu'il avait fait un tour de gymnastique et une bonne plaisanterie. Ils se mirent aussitôt à rire à leur tour, et ils rirent longtemps et bruyamment. A la fin ils lui ramenèrent son cheval et l'aidèrent

ı se mettre en selle. La présence d'esprit du fermier 'avait sauvé. Les noirs crurent avoir affaire à un homme qui ne les craignait pas et avait voulu s'amuser un moment avec eux. Leur *prudence* naturelle aidant, ils l'avaient épargné. »

Je reviens à Berak.

Ce prince en exil (rien du livre de Daudet) ne possède pas un centime. Il s'habille des habits que lui donnent des âmes charitables qui le logent et le nourrissent. Jamais il ne demande rien à personne; mais si vous lui glissez dans la main une pièce de monnaie pour son tabac, il l'accepte avec reconnaissance.

Le gouverneur de Victoria reçut, il y a quelques années, par les soins, si nous ne nous trompons, de M. le baron de Pury, une pétition dont je regrette de ne pouvoir reproduire ici le texte, car c'est là assurément un document curieux. Dans cette pétition, Berak exposait que son père, chef de la tribu du Yarra-Yarras, possédait en légitime propriété l'emplacement sur lequel, sans autorisation, par la force et au mépris du droit, les Anglais ont bâti la ville de Melbourne et ses environs. Et Berak, pour bien préciser, ıvait de sa main tracé le plan de tous les terrains qui, lepuis le port de Melbourne, appartenaient à son père.

Dans sa requête, le pauvre noir ne demandait pas 'impossible. Philosophiquement, il acceptait dans toute eur rigueur les événements accomplis; mais il lui paaissait juste qu'on ne le dépossédât pas d'un terrain dont l était le seul héritier, sans une compensation quelonque. Le fils du puissant Rebethem bornait son mbition à obtenir une pension alimentaire qui lui ermit de terminer sa vie dans une modeste, mais onorable indépendance. Ce prince présomptif de la

couronne du Yarra-Yarras trouvait et trouve encore indigne de lui et de ceux qui l'ont dépossédé de ses biens, d'être forcé, pour ne pas mourir de faim, d'avoir recours à la charité publique.

La réponse que l'on fit à la requête très honnête et très humble de ce pauvre prince en disponibilité d'emploi est navrante. On lui répondit que le terrain que possédait son père très royal, appartenant à cette heure à deux ou trois cent mille personnes qui ne croient rien lui devoir, le seul moyen de se créer des ressources pour ses derniers jours serait d'aller, son chapeau à la main, quêter de maison en maison chez tous les habitants de Melbourne. A cette proposition qui sentait l'ironie, Berak répondit tristement qu'il aimait mieux mourir dans l'indigence que de s'exposer à être mal reçu des gens à la pitié desquels il s'adresserait. Je ne sais pas, mais il me semble que, si la reine d'Angleterre connaissait la situation à coup sûr intéressante de cet infortuné rejeton des princes régnants du district de Melbourne avant la prise de possession de l'Australie par l'illustre capitaine Cook, elle donnerait des ordres pour qu'on adoucît les derniers temps du pauvre Berak.

Berak l'a dit à M. de Pury, il est persuadé que, si la ville de Melbourne ne lui donne aucun argent, c'est que l'on pense qu'il l'emploierait à boire des liqueurs fortes. Pourtant Berak est sobre et personne ne l'a jamais vu tituber dans les vignes du Seigneur. Pauvre pauvre Berak! Il se plaît souvent à répéter que les hommes blancs sont bien intelligents. Peut-être pense-t-il, sans oser le dire, qu'ils sont aussi passablement canailles. Nous avons fait entre nous une collecte en faveur de Berak qui assura pour quelque temps le tabac à ce dernier des Abencérages australiens.

Vous pensez bien, j'imagine, que, tenant avec moi cet ultime survivant de la tribu du Yarra-Yarras, j'en ai tiré tout ce qu'il pouvait renfermer de renseignements inédits sur les mœurs et coutumes des indigènes, ses pareils. Mon questionnaire a été long, et si Berak n'a pu répondre à tout ce que je voulais savoir de lui, il m'a, du moins, fait connaître des faits fort intéressants.

J'ai appris de lui que son respecté et noble père n'était point mort en combattant contre les premiers envahisseurs de son territoire, qu'il était mort de vieillesse étant encore chef de sa tribu. Il s'est éteint, entouré de l'estime de ses sujets, au pied de la colline de Yerinsberg, au bord de la rivière où il est enterré. Rebethem a été inhumé, suivant l'antique usage des aborigènes, enveloppé dans une peau de kangourou et plié en deux au moyen de cordes et de bâtons, les genoux touchant le menton. Cette position dans la mort était favorable à l'entrée des trépassés dans le Yoralk ou le Yolalk, qui signifie *brillant* et peut se comparer au paradis des chrétiens. Ce séjour délicieux, ce monde meilleur, était situé bien loin dans la direction du soleil couchant. Au reste, les primitifs Australiens ne pratiquaient aucun culte et n'avaient aucun fétiche. Et comme, avec cela, ils mangeaient volontiers leurs prisonniers de guerre, on peut les considérer comme des hommes sans préjugés. Leur religion était fort élémentaire. Elle se bornait à croire à l'existence d'un esprit supérieur et infini, dont ils avaient le bon sens de ne point chercher à se faire la moindre idée et dont ils parlaient le moins possible pour ne pas dire de sottises, ne pouvant le comprendre. Pour les justes de ce monde, l'esprit supérieur qu'ils appelaient Booriel avait

fait le Yoralk, où il convenait de se présenter plié en deux, les genoux sous le menton. Berak croit fermement que, précisément parce que le Yoralk n'est ouvert qu'aux justes, les Anglais n'y sont point admis. Ce n'est pas moi qui aurais voulu contredire Berak sur ce point délicat.

Les indigènes australiens ne connaissaient, avant l'arrivée des Anglais, ni le cheval, ni le bœuf, ni le mouton, ni le lapin, ni les poules, ni les dindons tels que nous les avons en Europe. Il y avait et il y a encore, dans certaines parties de l'Australie, une espèce de dindon sauvage propre au pays. Les indigènes ne cultivaient pas la terre et vivaient uniquement de chasse et de pêche. Leur principal gibier était, avec le kangourou, l'opossum, les petits ours de ce pays, les sarcelles, les perroquets blancs et multicolores, avec quelques autres espèces d'oiseaux, et le cygne noir. Ils ne pêchaient ni à la ligne ni au filet. Ils prenaient le poisson à fleur d'eau et les anguilles sous roche par le moyen d'une lance dont le bout était un os de kangourou en forme d'hameçon. Berak m'a avoué sans embarras que les sujets de son auguste père ne mangeaient jamais mieux que lorsqu'ils faisaient griller un prisonnier de bonne graisse. Il se souvient d'en avoir mangé dans sa première enfance, et c'est en riant d'un rire franc et communicatif qu'il nous fit connaître que la meilleure partie de l'homme était la cuisse, et que de la cuisse, ce qu'il y a de plus délicat, c'est le côté de la peau (comme dans le cochon) quand l'animal — je parle de l'homme — est bien rissolé. Il me dit : « Quand on faisait des prisonniers, il eût fallu les nourrir ; nous préférions nous en nourrir. »

Berak, vous le voyez, est un fin gourmet. Instincti-

vement, quand il nous contait cela, j'ai mis mes mains sur mes cuisses comme pour leur servir de bouclier. Sur ma demande pour savoir si la chair du blanc vaut celle du noir, Berak nous dit qu'il n'avait jamais mangé de l'Anglais. Ce comestible manque à sa collection et il paraissait le regretter. Eh bien! ce sont les Anglais qui, moralement, ont mangé Berak!

Les indigènes de la tribu du puissant père de Berak étaient aussi peu bigames que possible. Quand ils ne se contentaient pas d'une femme, ils en prenaient deux et c'était tout. Au delà de ce chiffre, ils trouvaient que le beau sexe était gênant et superflu. Ils allaient toujours chercher leurs compagnes dans les tribus voisines amies et ne commettaient point d'inceste. Leur mariage se faisait sans autre cérémonie qu'un festin monstre. Quand le jour du mariage était fixé, les amis du futur et le futur lui-même s'armaient de lances et du boomerang, et c'était un massacre de tous les animaux bons à manger. Ce qui manquait à leur repas gargantualesque, c'étaient les boissons fermentées, qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils ont appris à trop connaitre depuis la colonisation. S'il se trouve aujourd'hui si peu de primitifs Australiens, c'est au whisky surtout qu'il faut en attribuer la cause.

On a dit, et je l'ai lu, que les indigènes de ce pays vivaient aussi nus que la Vérité, sans même la moindre feuille de vigne pour cocarde. Berak m'a assuré qu'il n'en était point ainsi. Hommes et femmes étaient, hiver comme été, recouverts de peaux d'opossums. Ils n'avaient aucune écriture pour transmettre leurs pensées, aucun signe, aucun dessin pour perpétuer un souvenir. Quand ils levaient le camp pour aller se fixer ailleurs et qu'ils voulaient faire savoir à ceux qui

viendraient après eux la direction qu'ils avaient prise, ils plantaient de distance en distance des bâtons en terre, inclinés du côté de la route suivie. Ils n'avaient d'autres outils qu'une hachette en pierre. Cette hachette suffisait à tous leurs besoins. Ils s'en servaient avec une extrême habileté pour monter sur les plus gros et les plus grands arbres. Avec la hachette de pierre ils pratiquaient des entailles sur l'arbre et s'y accrochaient des pieds et des mains avec une adresse surprenante. Berak nous a offert ce spectacle. Malgré ses soixante-cinq ans, il a grimpé à un long eucalyptus avec une énergie et une agilité qui nous ont surpris d'admiration. Il a commencé par faire une entaille à l'arbre à la hauteur de sa tête; puis embrassant l'arbre, il a grimpé jusqu'à ce qu'il pût mettre l'orteil de son pied gauche sur cette entaille. Le point d'appui n'offrait qu'une bien petite surface. Il a suffi pour que Berak s'y maintînt en embrassant l'arbre du bras gauche pendant que du bras droit il pratiquait, à une longue distance, une seconde entaille. Il s'est hissé, s'aidant de ses deux bras, jusqu'à ce qu'il pût appuyer l'orteil de son pied droit sur ce nouvel escalier. Et, prenant sa hachette de la main gauche, il a fait une troisième entaille, sur laquelle il a appuyé son pied gauche pour faire une quatrième entaille du côté droit. Ainsi de suite jusqu'à ce qu'il pût atteindre les premières branches de l'eucalyptus. Quand Berak fut descendu à terre, les jeunes Français, mes compagnons, voulurent monter à l'arbre à leur tour, et ils ne purent y réussir. Pourtant, combien il était plus facile, pour grimper à l'eucalyptus, de se servir des entailles faites, n'ayant pas la hache à porter, par conséquent ayant les deux mains libres.

On n'a pas d'exemple, nous dit Berak, d'un suicide chez les indigènes. Cette façon de capituler devant les chagrins et les difficultés de la vie n'appartient qu'aux hommes d'une civilisation avancée. Quand un natif avait un grand chagrin, quand, par exemple, il perdait un être qui lui était cher, il se tailladait la peau de la tête et laissait le sang couler à la surface du trou où était enterré le cadavre de l'être regretté.

Le sentiment du bien et du mal, par conséquent le sentiment de la justice, étant inné chez tous les hommes, les indigènes condamnaient à mort les grands coupables. Le condamné était exécuté devant la tribu assemblée. On le perçait avec des lances, on l'assommait et on le hachait. Je ne sais pas si on le mangeait après pour solde de tout compte.

Si les indigènes étaient sévères dans leur justice, il ne semble pas pour cela qu'ils fussent méchants. Quand il arrivait, dans leurs marches d'un camp à un autre, qu'un vieillard se trouvait trop faible pour suivre la tribu, deux ou trois de ses proches faisaient halte avec lui jusqu'à ce que, s'étant reposé, il pût continuer la route.

J'ai prié Berak de me parler dans sa langue. Il l'a fait de bonne grâce et son langage ne m'a pas paru sans euphonie.

Chaque tribu avait son parler particulier.

Aucune tribu n'empiétait jamais sur le territoire de ses voisins, tant que les voisins restaient amis. Ils respectaient la propriété.

Les noirs avaient leurs docteurs en médecine, tout comme nous avons les nôtres, qui guérissaient ou ne guérissaient pas les malades par le moyen d'infusions d'herbes choisies et d'onguents.

Les femmes en couche étaient assistées par des femmes âgées de la tribu.

Pour faire du feu, ils frottaient vigoureusement et prestement deux morceaux d'un certain bois, et Berak nous fit voir que cette opération n'est ni difficile ni longue.

Les prédécesseurs des Anglais en Australie n'avaient aucun instrument de musique, mais ils psalmodiaient des chansons de guerre et d'amour. Berak nous a chanté une chanson de guerre et une chanson d'amour. Je n'ai pu trouver en elles aucune différence au point de vue de l'expression musicale. Les mots se disaient tous sur la même note, sans aucun dessin mélodique, sans aucun rythme. Quand il y avait de loin en loin un intervalle musical, c'était une tierce mineure inférieure comme *ut* et *la*. Pour donner quelque animation à cette psalmodie, Berak marquait des temps égaux dans la vitesse du métronome à 120 environ, en frappant l'un contre l'autre deux boomerangs.

La chanson de guerre exprimait la confiance dans la victoire et exaltait le courage du guerrier. Berak se souvient qu'une fois il suivit son père à la tête des guerriers de sa tribu. Ils chantaient en marchant leur chanson belliqueuse, et de temps en temps tous s'arrêtaient. Se tournant du côté du port de Melbourne, ils disaient : « O rives fortunées où restent ceux qui nous sont chers, nous voilà déjà loin de vous ! Mais nous reviendrons vers toi, terre chérie ! »

Le sujet de la chanson d'amour est un intrépide chasseur qui déclare sa flamme à une jeune fille d'une tribu voisine et amie. La jeune fille résiste d'abord et cède ensuite. Les amoureux, dit la chanson, se dirigèrent penchés l'un sur l'autre, vers une vallée où

s disparurent derrière de grands gommiers dans un
ouquet de fougères arborescentes. Changez le cadre
e la scène, le spectacle reste le même partout. La
ature est une.

J'ai demandé à Berak s'il avait régné sur sa tribu
la mort de son père. Il m'a répondu non. Il n'avait
as sept ans lorsque les premiers blancs apparurent
ans le Yarra-Yarras, et quand il se trouva d'âge à
ommander comme chef de sa tribu, ceux qui jadis la
omposaient étaient morts par l'abus des boissons ou
lispersés un peu partout.

Voilà ce que le fils du dernier prince australien et le
lernier survivant de sa race m'a conté sur les indi-
gènes, dont les huttes se trouvaient échelonnées le long
des collines boisées où s'élève aujourd'hui, majestueuse
et pleine d'animation, la grande cité de Melbourne.

Après nous avoir fait voir comment les primitifs
Australiens montaient aux plus grands et aux plus
gros arbres et comment ils chantaient leurs chansons
le guerre et d'amour, Berak ne voulut pas se séparer
e nous sans nous donner une idée de la manière dont
es ancêtres maniaient l'arme étrange et particulière
l'Australie qui s'appelle le boomerang.

Le boomerang est une arme de guerre et de chasse,
plus simple qui ait jamais existé, et si extraordi-
aire dans ses effets, que le principe scientifique par
quel elle agit n'a pu encore être déterminé. C'est
ut simplement un morceau de bois dur, taillé comme
lune lorsqu'elle est à son premier quartier. La lar-
ur du bois est celle de la main au centre de l'ins-
ument et un peu moins large à partir du centre.
rak prit son boomerang par une de ses extrémités
le lança avec force, en l'air et droit devant lui.

Cette arme bizarre et énigmatique partit en siff
comme une flèche et monta très haut; puis tou
coup, revenant sur le chemin parcouru avec une vigu
pleine de puissance, en se tordant, en cabriolant, s
blable à un animal affolé de rage, elle vint retomb
deux pas de Berak qui n'avait pas bougé de pl
Ensuite Berak visa un but sur le haut d'un ar
l'atteignit en le brisant comme aurait fait une ball
fusil. L'arme, semblable à un animal intelligent
bien éduqué, revint, docile et fidèle, retomber
pieds de celui qui l'avait lancée, j'allais dire aux p
de son maître.

Berak nous dit que, d'un seul coup de boomeran
avait vu abattre une dizaine de perroquets grou
sur un arbre. Cette arme a des effets de ricochet ex
ordinaires quand elle est lancée pour aller attei
un objet caché au delà d'une pièce d'eau, lac ou
rais. Le contact de l'eau lui donne une nouvelle forc
elle rebondit quand elle l'a touchée pour aller attei
le but que le boomerangiste vise au jugé. Toujou
boomerang revient au point de départ. Là est le m
tère de cet instrument qui a donné de la tablature
mathématiciens et que des sauvages ont inventé...
hasard, sans le moindre doute.

———

IX

AUTRE EXCURSION

romenade dans Port Philipp Bay. — Les travaux du port. — Ce que veut dire en polonais « Panama ». — La mort de Léon Boyer.

Parmi les invitations nombreuses que j'ai reçues à Ielbourne, il en est une, tout particulièrement, à ıquelle je n'aurais pas voulu manquer, parce qu'elle onstituait à la fois une promenade charmante et un nseignement. C'était une invitation à une excursion ans le port de Melbourne, afin d'examiner les tra- aux qu'on y exécutait pour la sûreté de la navigation t la défense de la ville. J'acceptai avec d'autant plus le plaisir que je savais avoir pour compagnon d'excur- ion l'un des membres du *French Club*, M. Diamant, ngénieur polonais, qu'un séjour de plusieurs années n France et les travaux auxquels il a pris part dans le grandes constructions françaises à Montargis, à Rouen (pour la construction du nouveau pont fixe), enfin à Panama, où il est resté deux ans, ont fait Français d'esprit et de cœur sans qu'il ait cessé, pour cela, d'être passionnément attaché à son pays natal. M. Diamant me disait : « Je compte, comme le plus beau temps de ma vie, les années que j'ai passées parmi es ingénieurs français; ils aiment les étrangers et rendent les devoirs de l'hospitalité comme aucune autre nation au monde. » De pareilles paroles, à cinq mille lieues de la France, sont une douce caresse au cœur l'un Français.

Grâce à M. Diamant, qui lit dans les travaux de

construction comme Saint-Saëns dans une partition d'orchestre, ma promenade a pris un corps scientifique : il m'a tout expliqué, et, avec un pareil guide, j'ai pu connaître le port de Melbourne jusque dans ses coins et recoins. C'est donc ce savant et érudit ingénieur qui va, pour ainsi dire, parler ici par ma plume.

On voit mal la baie de Melbourne quand on vient du large, parce que l'on suit une route directe qui conduit au mouillage. Je ne connaissais donc pas Port Philipp avant cette excursion, qui me l'a fait voir sous tous ses aspects.

Port Philipp Bay est l'anse principale de Victoria. C'est une mer intérieure, qui mesure 32 milles du nord au sud et 35 milles de l'est à l'ouest. La largeur, à l'entrée de la baie, est d'environ 3,600 mètres. La largeur du chenal navigable ne dépasse pas 1,600 mètres. Les eaux des marées rendent la navigation dangereuse à l'entrée même et aux abords d'une presqu'île qui communique avec le continent par une largeur de terre de 350 mètres où se trouve un fort. La distance de ce fort à vol d'oiseau est d'environ 32 milles. Par voie ferrée la distance est de 68 milles. C'est sur cette presqu'île que sont placées des batteries en vue de la défense de l'entrée de la baie. C'est du luxe, du moins pour le moment, car qui songerait à venir attaquer cette colonie anglaise?

Nous naviguons gaiement à bord du yacht qui nous conduit dans cette promenade, car le représentant, à Melbourne, de la maison Moët et Chandon, a fait porter à bord des paniers de l'excellent mousseux de cette marque estimée, et l'on boit à cent choses diverses. Moi, j'ai bu à la France, et mon toast m'a valu force *Hip! hip! hurrah !*

Nous voyons les branches principales de Port Phi-
op Bay qui sont à l'ouest, le Corio Bay, l'endroit
incipal de mouillage d'une ville de 10,000 habitants
pelée Gelong. Au nord-est, Hobsons Bay, qui forme
port de Melbourne dans lequel viennent se jeter les
ux du Yarra-Yarras. Là se trouvent les faubourgs
s plus méridionaux de la grande ville, Williamstown
Sandrige. Ce sont ces faubourgs qui possèdent les
stallations nécessaires aux transactions commer-
ales, telles que débarcadères, railways, entrepôts et
antiers pour la réparation des navires. L'Alfred Gra-
ing dock, à Williamstown, a été achevé en 1874; il a
ne longueur de 450 pieds. Comme profondeur il me-
ure 72 pieds à marée basse, et 24 pieds à marée haute.
ais il ne suffit plus aux besoins, et c'est à l'agrandir,
omme aussi à l'amélioration du chenal, que consis-
it une partie des travaux que nous étions appelés à
isiter. Les autres travaux avaient pour but la cons-
uction des quais, des entrepôts, des débarcadères,
es bassins le long du cours du fleuve.

Nous avons assisté au dragage dans le Yarra et dans
baie, que l'on fait pour prévenir l'ensablement. On
extrait à sec, pour la formation du canal Fisher-
an's Bend et par le moyen d'excavateurs, système
lgood, 1,525,000 yards cubiques. Une zone sur les
erges du canal, avec une largeur correspondant aux
scillations des marées, recevait un empierrement.
. Diamant me vanta les effets d'une dragueuse appe-
e *Melbourne*, qui est la plus remarquable des treize
ragueuses dont on a fait usage. Cette puissante ma-
ine a 160 pieds de long. Elle est pourvue de deux
achines de 90 chevaux. Ses godets ont une capacité
 27 pieds cubiques chacun. Ce seraient deux belles

cuillères à soupe pour un gargantua fantastique et gigantesque. Depuis 1880 jusqu'en 1886, les opérations de dragage sur le Yarra ont donné le total de 4,200,000 yards cubiques. Dans le port, le dragage a été de 3,782,000 yards cubiques. On se fera une idée approximative de la dépense occasionnée par ces travaux, quand on saura qu'à Melbourne le yard cubique du dragage se paye en moyenne 40 centimes.

Durant cette promenade dans le port, la conversation entre M. Diamant et moi s'établit sur les premiers Européens qui foulèrent le sol où devait quelques années plus tard s'édifier la ville de Melbourne. J'appris à connaître le nom de Edward Henty qui, le premier, se fixa dans ce qui est aujourd'hui l'État de Victoria avec l'intention d'y fonder un établissement agricole. La première habitation qui fut construite sur cette partie de l'Australie, par un blanc, porta le nom de Richmond House. C'est dans cette maison que naquit Richmond Henty qui est bien le premier citoyen de Victoria. En 1835, une Société se forma en Tasmanie pour coloniser Port Philipp, ayant à sa tête John Batman. Batman inspecta les grandes plaines appelées *iramoo*, remonta le cours des rivières *Freshwater* et *Saltwater*, et négocia avec des chefs de tribus le transfert en sa faveur et au profit de ses héritiers, de 325,000 hectares de terrain. Pour prix de ce lot, Batman livra aux noirs quarante couvertures de laine, cent couteaux, cinquante paires de ciseaux, trente miroirs, deux cents mouchoirs de poche (qui ne leur servirent pas à se moucher, j'imagine), cent livres de farine, six chemises d'hommes et vingt tomahawks pour casser la tête des ennemis. C'était une affaire comparable à celle du capitaine hollandais qui acheta en Amérique, pour une bagatelle, l'île de Man-

, sur laquelle devait plus tard être bâti New York,
impériale des États-Unis. Hâtons-nous d'ajouter
marché trop avantageux pour le pionnier aus-
, John Batman, fut annulé plus tard par le gou-
ient anglais. Le 27 juillet 1835, John Pascoe
er partit de Georgetown sur la goélette *Enter-*
qui remonta le Yarra. Elle fut amarrée à un arbre
trouve aujourd'hui l'Australian Wharf. Julian
s rappelle, dans sa notice sur Victoria, que
er débarqua avec deux chevaux, deux porcs, un
t un chat. Lorsqu'il revint sur les rives du Yarra
nd voyage de la goélette, il s'occupa de la culture
é de trente-cinq hectares sur la rive sud de la
. Il retourna la première motte de terre, bâtit la
re maison dans cette région, ouvrit la première
et fonda le premier journal de la colonie, dont
parlerons. En résumé, il fut le père de Mel-
. Fawkner mourut le 4 septembre 1869. A
ı, toutefois, on peut attribuer la gloire d'avoir
premier à coloniser les rivages de Port Philipp.
rut en 1839.

souvenirs invoqués pendant que se déroulait à
ıx ces rives si merveilleusement transformées,
nt l'intérêt qu'elles ont par elles-mêmes. On vint
r de Panama, cette œuvre française si malheu-
ent suspendue, et sur laquelle semble peser un
stin.

y a quelque chose de bien remarquable, nous
Diamant, dans le mot *Panama*, surtout après
on, au moins momentané, du percement de
. En polonais, le mot Panama en forme deux :
et *ma* ce qui veut dire *vierge inviolable.*
s! Panama a été, en effet, une vierge inviolable

malgré le grand prestige du nom de M. de Lesseps, l'argent français et le génie de nos ingénieurs. Le jeune et illustre Léon Boyer, d'un si bel avenir, l'auteur du viaduc de Garabit (un chef-d'œuvre) a voulu attacher son nom à l'isthme de Panama en servant la France. Sur les instances de M. de Lesseps, il partit en qualité d'ingénieur en chef de tous les travaux, pour ce pays délétère, où il est mort au bout de six mois. En mourant, l'esprit encore rayonnant de la plus noble ambition, il prononça ces paroles d'un héroïsme antique :

« Ne pleurez pas sur ma mort, dit-il aux amis, ses collaborateurs, qui sanglotaient autour de sa couche, mais accomplissez le grand œuvre qui doit porter si haut le prestige de la France. Beaucoup mourront après moi ; mais vous voyez qu'il est facile de mourir ! Je vous lègue mes plans. Adieu ! »

La mort de Boyer a ouvert des sources intarissables de pleurs, et ses plans, hélas ! ses plans, sa dernière pensée, sa gloire suprême, n'ont pu être exécutés. Je tenais à Léon Boyer par des liens de famille, et l'on me pardonnera d'avoir évoqué, ici, le souvenir de ce jeune savant qui fut un ardent patriote, un fils modèle et le meilleur des maris.

X

LES AMUSEMENTS A MELBOURNE

Il y a à Melbourne une douzaine de théâtres. Ces éâtres n'ont rien de monumental à l'extérieur, à exception de Princess Theatre. A l'intérieur, il en est fort laids, tels que l'Opera House. Sydney a aussi un rtain nombre de théâtres. D'autres villes encore en nt pourvues; mais à aucun des théâtres, en Australie, est attachée une troupe jouant toute l'année, soit de médiens, soit d'artistes lyriques. Les théâtres à Melourne, comme à Sydney, sont ouverts à tous les genres spectacles et mis à la disposition de qui veut les uer pour les exploiter à sa guise. On chante à l'Opera ouse de Melbourne en anglais ou en italien suivant u'il se trouve une troupe de chanteurs de passage nglais ou italiens. On joue dans la capitale de Victoia la comédie et le drame plus souvent que l'opéra, ar ce qu'il s'y trouve plus souvent des comédiens que es chanteurs dramatiques. Le public australien paraît imer beaucoup l'opérette et les scènes burlesques des *inistrels* par des acteurs qui se barbouillent le visage e noir et imitent les nègres des habitations de l'Amérique dans le sud des États-Unis.

En somme, les théâtres en Australie n'offrent rien 'original.

Je ne sais si je dois comprendre parmi les amuseents, dans la métropole de Victoria, certaines soirées usicales d'une curieuse monotonie. On voit venir sur scène, chacun à son tour, une demi-douzaine de

chanteurs ou chanteuses qui chantent une ballade, saluent et s'en vont pour revenir un peu plus tard chanter une autre ballade, saluer et s'en aller. Quand cette demi-douzaine d'artistes en ballades anglaises a paru et reparu plusieurs fois, il est onze heures. C'est le moment pour tous, chanteurs et auditeurs, d'aller se coucher.

A coup sûr ce qui constitue pour le peuple de Melbourne un véritable plaisir, c'est d'aller chaque samedi se promener dans Bourke street, depuis neuf heures du soir jusqu'à onze heures.

Il se passe quelque chose de fort curieux dans ces promenades hebdomadaires. Les gens d'une classe au-dessus de celle des ouvriers se promènent d'un côté de la rue — qu'ils ont depuis longtemps adopté — tandis que les gens de la classe ouvrière se promènent de l'autre côté. Les deux côtés de la rue sont libres pour tout le monde, mais par sympathie entre gens de la même classe, par affinité, ou plutôt par un sentiment de discipline naturelle à la race anglaise, passionnée de liberté, mais de coutumes aristocratiques, chacun prend la place où il sait devoir se rencontrer avec ses pareils dans l'ordre établi des divisions sociales. Le plaisir de la promenade le samedi, dans Bourke street, est bien simple; il consiste à marcher lentement serrés les uns contre les autres jusqu'à ce que l'on se soit ainsi assez amusé, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'on se sente fatigué. C'est bien le cas de dire que chacun prend son plaisir où il le trouve.

Un plaisir plus délicat est celui que la société riche de Melbourne se donne sous le nom de *garden party*. Et c'est bien certainement l'un des amusements les plus caractéristiques des mœurs australiennes qui sont

peu de chose près les mœurs anglaises et s'éloignent notablement des mœurs américaines sur beaucoup de points essentiels.

J'ai assisté à une de ces fêtes, donnée par M. et Mme B. Jones dans leur belle propriété de Brocklesby, à Malvern, près de Melbourne. Le parc admirablement soigné, vert comme le printemps, embaumé comme les fleurs, d'où se détachait dans un fond décoré de grands arbres l'habitation de maître — un vrai château — était un peu partout émaillé de femmes charmantes en jolies toilettes de ville et de gentlemen en redingote. On se promenait seul ou par groupe avec une entière liberté d'action, chacun comme s'il avait été chez soi, jouissant à sa guise de toutes les attractions accumulées dans cette foire aux miracles.

Ici, c'était un théâtre de pantomime avec parade et musique foraine. Plus loin on entendait un concert d'instruments de cuivre. De l'autre côté, un prestidigitateur escamotait tout ce que l'on voulait, excepté la bonne humeur des invités qui ne disparaissait jamais. Dans une petite baraque coquettement enrubannée et fleurie, se tenait une jeune prêtresse d'Apollon, une pythonisse brune comme une bohémienne, à l'œil noir, profond et plein de malice, qui prédisait l'avenir aux dames confiantes en son art ou qui voulaient simplement s'entendre dire des choses aimables, car la devineresse voyait tout en rose, le présent comme l'avenir.

J'oublie certainement d'autres divertissements semés par la fantaisie de bon goût dans ce *garden* enchanté; mais, ce que je ne puis oublier, c'est le buffet servi par une dizaine de domestiques en habit noir, cravate blanche et souliers à boucles, graves et solennels dans

l'exercice de leurs fonctions, tels que des ministres à la Chambre ou au Sénat.

Il y avait pour tous les caprices de l'estomac sur ce buffet somptueux : sandwiches, volaille, gibier, viandes froides et galantines, avec les plus friands gâteaux, les confitures les plus exquises, des sorbets et des glaces à tous les parfums. Les fruits ne manquaient pas non plus, formant des pyramides de couleurs variées, aussi ornementales qu'appétissantes, que l'on mangeait des yeux avant de les mordre des dents. Le champagne coulait à flots, cela va sans dire, dans un pays où l'on boit, en un an, autant de ce vin français qu'il coule d'eau en deux ans dans le Yarra. Il y avait aussi d'autres vins délicats, blancs, rouges et jaunes, secs ou doux, avec un assortiment de liqueurs fines et des fruits à l'eau-de-vie.

J'ai passé dans la propriété de M. et Mme Jones, au milieu de la société élégante qui s'y trouvait, l'un des plus agréables après-midi de mon séjour à Melbourne.

Lady Loch, dans le palais du Gouvernement, a aussi, pendant mon séjour à Victoria, donné une splendide *garden party*. A mon grand regret, je n'ai pu y assister.

La population d'Australie ne serait pas une population anglaise si elle n'avait une folle passion pour ce qu'on appelle, je ne sais pas pourquoi, le « noble » jeu de cricket. En quoi ce jeu, en plein air et tout manuel, est-il plus noble que tout autre jeu manuel? Je me le suis demandé souvent sans jamais pouvoir me répondre d'une manière satisfaisante. Quoi qu'il en soit, le cricket trouve en Australie, comme dans l'Angleterre d'Europe, des virtuoses, et la galerie se passionne à les voir développer leur talent, surtout quand une partie

solennelle est engagée. Je ne saurais mieux faire que de citer, à ce sujet, mon très distingué confrère, Julien Thomas, connu dans le monde des lettres sous le pseudonyme « le Vagabond ».

« Dans le noble jeu de « cricket », nos jeunes gens ont fait marque en jouant à *Lord's* contre les gentlemen et les joueurs d'Angleterre, les deux sociétés qui possèdent les plus forts joueurs de cricket de l'antique Albion. Il est impossible de trouver, dans aucune ville du monde, une organisation plus parfaite que celle qui existe au *Cricket Ground* de Melbourne. Là, le pavillon des membres n'est pas seulement une belle tribune. Ce pavillon renferme une salle de billard et une salle de bains. »

Pourquoi une salle de bains? Sans doute pour permettre aux joueurs échauffés par le cricket, de se détendre les nerfs et de se rafraichir après leurs glorieux exploits. Depuis quelque temps le jeu de ballon — qu'on lance avec le pied — semble avoir porté quelque tort au noble cricket. Encore un peu, et ce sera le ballon qu'on appellera « noble », et le cricket qui sera descendu à l'état de divertissement plébéien.

Le canotage aussi est un des divertissements favoris de la *fashion* melbournaise, et il était question, quand j'étais à Melbourne, d'envoyer une équipe de canotiers australiens à Londres pour lutter, à rames égales, avec les plus renommés canotiers du royaume plus ou moins uni.

Mais tous les plaisirs de force et d'adresse que l'on peut prendre en Australie sont éclipsés par les courses de chevaux, notamment par le *Cup day*, qui équivaut à Melbourne à notre Grand Prix de Paris.

Ce jour-là, les chevaux de presque tous les États

d'Australie se disputent le grand prix de la ville de Melbourne, et cette course équivaut à un jour de fête nationale. Dans cette heureuse ville de Melbourne, où l'argent se gagne assez facilement pour permettre aux commerçants de fermer leurs magasins dès six heures du soir tous les jours, depuis midi le samedi, et le dimanche toute la sainte journée, dans cette heureuse ville, personne ne travaille le jour du *Melbourne cup*. Non seulement les ouvriers de toutes professions se donnent congé ce jour-là, non seulement tous les ateliers sont fermés avec tous les magasins, mais la vie publique entière est suspendue. Parlement, tribunaux, banques, offices de tous genres, bureaux de gouvernement, rien ne va plus, car tout le monde se rend à l'hippodrome de Flemington pour voir galoper des chevaux au point qu'ils se cassent parfois les jambes et les reins. Dans la grande course de cette hippique année 1888, deux de ces malheureuses bêtes ont été blessées : l'une s'est démis une épaule, l'autre s'est cassé une jambe. Pour reconnaître tant de zèle, allié à tant d'infortune, on a logé deux balles de revolver dans la tête de chacun de ces nobles coursiers. C'est en les assassinant toujours et partout que les hommes payent aux chevaux leur dette de reconnaissance quand ces martyrs de nos besoins et de notre vanité ont cessé de pouvoir nous rendre service. Et quelle vieillesse atroce que celle de tous les chevaux !

Au fond, et pour en revenir au « grand prix de Melbourne », l'amour des chevaux et leur soi-disant amélioration par l'entraînement est pour peu de chose dans ce divertissement universel. Les femmes vont à Flemington pour faire admirer leurs belles toilettes — leurs toilettes de printemps — les hommes pour leur

adresser des compliments, luncher en plein air et boire force champagne. Mais, il faut bien le dire, car rien n'est plus exact, hommes et femmes se rendent surtout aux courses pour engager des paris. Le jeu, l'appât du gain facile que l'on demande au hasard, voilà le principal et presque le seul mobile des Australiens à toutes les courses en général.

Parier est une manie anglaise — je n'ose dire un vice — et le pari est l'âme qui rend viables les courses de chevaux en Australie, peut-être plus encore qu'en Angleterre. Par exemple, à Melbourne, les *bars* où tant de cerveaux vont se noyer dans le whisky, sont autorisés à recevoir, avant même le jour des courses, les enjeux des parieurs, tandis qu'en Angleterre cette autorisation n'est accordée à aucun établissement ouvert au public. On voit à Melbourne des *boys*, petits domestiques ou apprentis qui gagnent 6 francs par semaine, mettre de côté longtemps à l'avance leur petit argent pour faire comme tout le monde au *Cup day*, pour jouer. Ce n'est pas exagérer, m'a-t-on dit, d'évaluer à 400,000 livres sterling l'argent engagé dans la seule grande course pour le prix de Melbourne.

L'hippodrome de Flemington, dont la piste est de trois milles, se trouve à peu de distance de Melbourne, sur un immense plateau d'où le regard s'étend à une grande distance dans la ville et ses faubourgs. On se rend à Flemington soit en voiture, soit en chemin de fer. Le *building*, ou bâtiment des courses où sont disposés des loges et des galeries en amphithéâtre pour 20,000 ou 25,000 personnes, est une construction des plus remarquables. Avec une exquise amabilité, M. Byron Moore, le président du Jockey Club de Melbourne, m'a fait visiter dans le détail cette construction appliquée

aux besoins des spectateurs des courses, et j'ai été émerveillé de tout ce que j'y ai vu.

Il y a là des locaux considérables qui tous trouvent une application spéciale. Une salle particulière est réservée au gouverneur de Melbourne avec une table d'environ cinquante couverts pour Sa Seigneurie et ses invités au cas où il lui plairait d'assister aux courses. Cette table d'*en-cas*, étincelante d'argenterie, de porcelaines fines, de verres de luxe, de carafes du plus beau cristal et dont chaque couvert était marqué par un bouquet de fleurs aux couleurs les plus vives, parlait au regard ébloui comme une symphonie sonne à l'oreille, en même temps qu'elle faisait à l'estomac la plus séduisante des invitations. A côté de la salle à manger est un boudoir coquet et confortable à l'usage exclusif de lady Loch, la belle, la noble et toute charmante femme du gouverneur. J'ai vu quatre ou cinq autres salles à manger non moins brillamment préparées pour le lunch et destinées à des sociétés particulières.

Par une indiscrétion dont M. Byron s'est rendu coupable en ma faveur et aussi en faveur du célèbre pianiste compositeur Kowalski, qui se trouvait en ce moment à Melbourne, j'ai pu, par la porte un instant entr'ouverte, jeter un coup d'œil dans le grand salon réservé exclusivement aux dames, le *sanctum sanctorum.* J'ai visité les sous-sols où des tables de lunch étaient dressées pour le public au nombre de plusieurs milliers de couverts. J'ai examiné les appareils pour la ventilation, les machines à vapeur pour faire de la glace, et, en remontant des sous-sols, j'ai visité les remises et les écuries et j'ai contemplé des centaines de tables pour une dizaine de personnes chacune, hommes et femmes invités à manger des viandes froides, des puddings, des

adresser des compliments, luncher en plein air et boire force champagne. Mais, il faut bien le dire, car rien n'est plus exact, hommes et femmes se rendent surtout aux courses pour engager des paris. Le jeu, l'appât du gain facile que l'on demande au hasard, voilà le principal et presque le seul mobile des Australiens à toutes les courses en général.

Parier est une manie anglaise — je n'ose dire un vice — et le pari est l'âme qui rend viables les courses de chevaux en Australie, peut-être plus encore qu'en Angleterre. Par exemple, à Melbourne, les *bars* où tant de cerveaux vont se noyer dans le whisky, sont autorisés à recevoir, avant même le jour des courses, les enjeux des parieurs, tandis qu'en Angleterre cette autorisation n'est accordée à aucun établissement ouvert au public. On voit à Melbourne des *boys*, petits domestiques ou apprentis qui gagnent 6 francs par semaine, mettre de côté longtemps à l'avance leur petit argent pour faire comme tout le monde au *Cup day*, pour jouer. Ce n'est pas exagérer, m'a-t-on dit, d'évaluer à 400,000 livres sterling l'argent engagé dans la seule grande course pour le prix de Melbourne.

L'hippodrome de Flemington, dont la piste est de trois milles, se trouve à peu de distance de Melbourne, sur un immense plateau d'où le regard s'étend à une grande distance dans la ville et ses faubourgs. On se rend à Flemington soit en voiture, soit en chemin de fer. Le *building*, ou bâtiment des courses où sont disposés des loges et des galeries en amphithéâtre pour 20,000 ou 25,000 personnes, est une construction des plus remarquables. Avec une exquise amabilité, M. Byron Moore, le président du Jockey Club de Melbourne, m'a fait visiter dans le détail cette construction appliquée

australiennes l'étonnante animation qui caracté
peuple anglais aux courses d'Epsom. Là c'est un
qui s'empare de tous, nobles et vilains, maîtres et d
tiques, millionnaires en calèches de luxe et men
en haillons. Tout le monde se gorge de victuail
de boissons, et les esprits sont montés à un dia
véritablement charentonesque. Les grands seig
le teint empourpré, l'œil enfiévré, se jettent, pour
des bouteilles vides à la tête, d'une voiture à une

La plèbe, quand son estomac est plein, se grai
visage avec le restant des saucisses qu'on fait gril
plein air. Ce jour-là il est presque permis aux
pockets de fouiller dans les gilets mal fermés,
gamblers, dont les tables de jeu couvrent une
des bords du champ de courses, volent impunéme
badauds de la campagne qui s'y laissent prendr
rit aux éclats, on jure, on se bouscule, et ceux q
sont pas ivres de whisky ou de champagne, sont
de l'ivresse des autres. La folie est la divinité du
et ses grelots sonnent partout avec une sorte de fu

A Melbourne, c'est précisément le contraire. O
si habitué à enfermer en soi ce que l'on sent et c
l'on pense, à parler à voix basse dans la rue co
partout ailleurs, afin de n'être pas remarqué ; on
accoutumé à marcher d'un pas étudié, à se com
une physionomie ancrée dans une apparente grav
réfléchir avant de faire un geste ou de prononcer un
fût-il insignifiant, qu'on ne peut se départir de
contenance même pour une heure et en un lieu de pl
S'ils sont contents, les Australiens aux courses de
mington, et ils le sont certainement, cela ne se voi

Oui, ces 150,000 spectateurs qui ont tout laissé
se rendre aux courses et doivent être excités pa

paris engagés, ne laissent rien voir de leur gaieté ni de leurs émotions d'aucun genre. La foule se conduit à Flemington, comme une foule de sages de la Grèce, avec un ordre, une retenue, un silence bien rares en pareille circonstance.

On pourrait donner tout ce monde en fête, mangeant et buvant, en exemple, sous le rapport de l'ordre, du silence, de la bonne tenue, aux âmes dévotes qui forment chez nous les processions religieuses. Dans les «lunching» en plein air et dans les sous-sols, je n'ai vu personne faire un geste expansif, je n'ai entendu aucun éclat de rire, je n'ai vu que des gens, très *comme il faut*, se tenir assis bien droits devant leurs assiettes et leurs verres, parler peu et parler bas. De temps à autre, une voix s'élevait un peu plus que les autres pour porter, non sans quelque solennité, un toast à une personne présente ou absente. On aurait dit un immense pensionnat des mieux tenus prenant au réfectoire le repas habituel. Même dans le moment décisif de la course, quand *Mentor* arrivant premier au poteau décida du déplacement de tant de millions dans les poches des parieurs, c'est à peine si un murmure s'est produit dans la galerie où j'étais assis et où il n'y avait que des parieurs, excepté moi.

Ce qu'il fallait admirer avant toute autre chose sur le champ de courses, c'est le grand nombre de femmes jolies et gracieuses, élégamment vêtues de robes printanières blanches, roses, bleues et vertes, en mousseline de soie ou en satin, des plus coquettes et des plus richement garnies. Les mieux taillées de ces robes, celles qui avec le plus de goût faisaient le mieux ressortir les trésors de grâce qu'elles cachaient en les laissant deviner, étaient, m'a-t-on assuré, venues directement de Paris.

Ce qu'il fallait admirer aussi, avec des chevaux très fins et très musclés, avec les bons cavaliers qui les montaient, c'est le service des trains de chemin de fer. Des wagons en nombre considérable ont, en très peu de temps, jeté sur le champ de courses et ramené à Melbourne un nombre extraordinaire de personnes, sans qu'il soit arrivé le plus petit accident. Il est vrai que la tâche des employés du chemin de fer était rendue relativement facile par le calme de la foule naturellement disciplinée. On s'empilait dans les wagons, hommes et femmes, assis ou debout, tous pressés comme sardines en baril, mais toujours en bon ordre et toujours silencieux. Pas une voix ne s'est élevée de nulle part dans cet immense tohu-bohu, dans cette prise d'assaut des voitures, pour se plaindre de quoi que ce fût ou réclamer quelque chose. En pareille circonstance, à Paris, il y aurait eu des morts et des blessés, et on se disputerait encore au milieu des éclats de rire des uns et des chansons des autres. Ici, c'était comme une mobilisation de troupes modèles qui savent se presser sans trop se bousculer et gardent le silence.

On est, il me semble, en droit de beaucoup attendre des Australiens qui, jusque dans leur plaisir le plus entraînant, savent à ce point se contenir et respecter les autres en se respectant eux-mêmes. Ils veulent un droit égal pour tous (1), et, pour assurer ce droit, chacun se montre, non seulement poli, mais avenant et serviable envers son voisin. Un pareil peuple est fait pour la liberté. Avec lui elle ne risque jamais de dégénérer en licence.

Les courses d'Epsom sont presque des saturnales.

(1) Excepté pour les Chinois, nous l'avons vu plus haut.

Les courses de Paris sont un spectacle tumultueux où la présence des officiers de paix est indispensable au maintien du bon ordre. Les courses de Melbourne semblent un hommage rendu à Harpocrate, le dieu du silence. Si ce n'était la passion du jeu qui les gâte et les menace même dans leur avenir, ces courses pourraient passer pour une douce et tranquille récréation, une promenade élégante, mesurée et hygiénique. Il est si vrai que je n'exagère pas quand je dis que les courses de Flemington semblent un hommage rendu au dieu du silence, que, dans l'enceinte réservée aux bookmakers pour les paris, où un échange de paroles est nécessaire, où il faut parler haut pour se faire entendre quand tout le monde parle à la fois, les ordonnateurs des courses avaient fait afficher sur des poteaux en lettres gigantesques cet avis qui équivalait à un ordre: *Silence*.

Malgré l'ordre, on a parlé, puisqu'il était impossible de ne pas parler, mais on le faisait avec discrétion. Ces milliers de parieurs, ces centaines d'organisateurs de poules, et tous les bookmakers, modérant leur voix, produisaient un bruissement semblable au bourdonnement d'une ruche d'abeilles. Voilà tout le bruit qui s'est fait dans cette assemblée de cent cinquante mille personnes venues aux courses pour bien s'amuser.

Le lendemain du *Cup day*, les journaux de Melbourne annonçaient le suicide d'un sportsman. Il se croyait si sûr que le cheval nommé *Tradition*, un cheval de son écurie, arriverait premier, qu'il paria sur sa tête — ou pour dire plus exactement sur ses pieds — toute sa fortune et même plus, dit-on, environ un million de francs. *Tradition* n'est arrivé que second dépassé par *Mentor* de toute sa longueur.

Ainsi, dans cette partie de plaisir par excellence, deux chevaux se sont blessés et ont été achevés à coups de revolver, et un honnête gentleman s'est brûlé la cervelle... Belle journée après tout; journée tiède et radieusement ensoleillée. Juché que j'étais au dernier banc des galeries réservées, j'ai regardé avec indifférence galoper des quadrupèdes dont l'un d'eux devait nécessairement arriver premier, j'ai humé l'air frais, léger, abondant et réconfortant de l'Australie, en pensant à la France, que j'avais sous les pieds.

Il y a un revers à la belle médaille des grandes courses, ce sont les pick-pockets. J'ai lu dans un livre sur l'Australie écrit en anglais par un Anglais de Londres, que les escrocs de Melbourne sont des maladroits, qu'ils ne savent pas leur métier et n'ont aucun principe de leur art. Maladroits! Le mot est sévère, et j'ai des raisons particulières de le trouver injuste.

Si, en effet, les pick-pockets de l'Australie ne sont pas encore arrivés à l'incomparable virtuosité de ceux de Londres, c'est que l'Australie est une jeune colonie qui ne saurait prétendre à égaler en toutes choses la société si avancée de la mère patrie. Il ne faudrait pas d'ailleurs décourager les talents naissants. Les pick-pockets de Melbourne — ne l'oublions pas — sont des enfants de la nature qui ne doivent rien ou presque rien à la tradition dans ce pays neuf. Il n'existe pas dans la capitale de Victoria, comme à Londres dans la « ruelle des foulards volés », un conservatoire d'escroquerie où d'habiles professeurs enseignent par principe, à de nombreux élèves, moyennant une honnête rétribution, les secrets de l'art d'enlever les montres, les tabatières, les porte-monnaie, sans douleur pour les clients. Une école technique de pick-pockets sera fondée peut-être un

jour à Melbourne, avec des mannequins couverts de sonnettes qu'il faut dévaliser de la tête aux pieds, sans qu'une seule des sonnettes s'agite, pour mériter le titre d'artiste filou. En attendant cette école, les *faiseurs* de porte-monnaie à Melbourne suppléent à ce qui leur manque de théorie par une pratique assidue, et je suis pour témoigner que c'est les calomnier que de les traiter de maladroits.

J'avais un porte-monnaie en allant aux courses qui a couru, lui aussi, et si bien que je ne l'ai plus revu. C'était un fort joli porte-monnaie en cuir de Russie qu'un ami m'avait donné quelques jours avant mon départ pour l'Australie. Il renfermait dans un compartiment un petit billet de banque russe avec une pièce de monnaie chinoise à laquelle je tenais beaucoup. Dans un autre compartiment j'avais mis 6 livres sterling. Sur le conseil qui me fut donné au *French Club*, je fis une annonce dans l'*Argus* du 10 novembre 1888 pour prier la personne qui aurait *trouvé* mon porte-monnaie d'avoir l'extrême bonté de me le faire savoir. Je fis cette annonce qui me coûta 3 ou 4 schellings, par simple acquit de conscience, car je savais qu'aux courses les porte-monnaie se volent et ne se perdent pas.

Je n'ai pu m'empêcher de rire — bien que rien ne soit plus vexant que d'être volé — en ouvrant l'*Argus*, de voir que nous étions *vingt-trois* à réclamer, dans une même colonne de ce journal, des objets *perdus* aux courses. L'un avait égaré une liasse de billets de banque; l'autre son portefeuille avec des valeurs; un autre avait été dessaisi de sa montre avec la chaîne; plusieurs dames se sont trouvées veuves de leurs bracelets, de leurs pendants d'oreille, de leurs éventails,

de leurs ombrelles, et priaient les *gentlemen* qui, par hasard, les auraient ramassés complaisamment, d'être assez galants pour les rapporter chez elles. Mais combien, en dehors des vingt-trois qui ont réclamé dans l'*Argus*, ont ainsi *perdu* des objets de valeur aux courses de Flemington! Maladroits, les pick-pockets de Melbourne! C'est une indigne calomnie, que les faits démontrent surabondamment.

La plus amusante des annonces insérées dans l'*Argus* par les perdeurs de Flemington (côté des pick-pockets) était celle d'un habitant de Sydney venu à Melbourne avec toute sa famille pour se procurer le bonheur exquis de voir galoper des chevaux efflanqués, montés par de petits hommes maigres et chétifs habillés comme des singes savants, et qu'on appelle des jockeys. Il avait pris à Sydney des billets d'aller et retour. Les billets de retour se trouvaient avec 10 livres sterling dans le porte-monnaie disparu de sa poche. Il priait la personne qui aurait fait la rencontre de ce porte-monnaie, de lui renvoyer les billets de retour, et de garder les 10 livres pour sa peine.

Mais que l'on perde d'une manière ou d'une autre aux courses, il faut toujours y laisser quelque chose. Les victimes les moins intéressantes des galopades de chevaux sont incontestablement les victimes des *spiclers* et des *boockmakers*. Ces messieurs, à Melbourne, lorsque la fortune leur est contraire, quand ils ont trop à payer, ne payent personne et disparaissent du *turf* avant la fin de la course. Quelques-uns, pour n'être pas reconnus, se teignent le visage en noir. Bon nègre, va!

J'ai lu, à propos de courses de chevaux, ces quelques

lignes écrites par un auteur anglais : « Malgré le goût prononcé que témoigne pour les courses tout bon Anglais, il existe cependant en Angleterre un grand nombre d'opposants. Si beaucoup affirment que les courses contribuent à l'amélioration de la race chevaline, beaucoup aussi déclarent qu'elles servent les intérêts de nombre de filous, et qu'en somme elles améliorent moins le physique des chevaux qu'elles ne détériorent le moral des hommes. » Je suis de cet avis.

XI

La police, la justice et les voleurs en Australie.

Voici, en peu de mots, comment est organisée la police dans Victoria. Cette organisation est la même, à peu de chose près, dans les autres États de la colonie.

Ce qu'on appelle à Victoria le chef *commissioner* de la police est un fonctionnaire que l'on peut comparer, par ses attributions et l'estime dont il est entouré, à notre préfet de police de Paris. Il est nommé en conseil par le gouvernement et reçoit des ordres directement du ministre de l'intérieur.

Après le chef *commissioner* vient un chef surintendant chargé de la police de Melbourne, et que la ville paye sur ses revenus exclusivement. Il y a plusieurs surintendants chargés de la direction de la police dans les différents districts de Victoria. Ils forment trois catégories : inspecteurs, sous-inspecteurs et sergents.

La police, pour toute la colonie de Victoria, se compose d'environ 3,000 agents. C'est peu, relativement à la population, mais ce peu est suffisant.

Chaque État de l'Australie a naturellement sa propre police dont l'action ne s'étend aux autres États que très exceptionnellement et sur autorisation spéciale.

On sait le rôle important que jouent, dans l'administration de la police anglaise, les *détectives*. En France, les agents de la sûreté remplissent, à peu de chose près, les fonctions dont sont chargés les détectives, en Angleterre et en Australie. Les détectives jouissent à Melbourne et dans toute la colonie de beau-

coup de considération. Aucun préjugé social ne les atteint dans leur profession. Leur vie privée est très correcte, généralement, et ce sont tous des hommes distingués de leur personne et d'une certaine instruction.

Le département des détectives est placé sous la surveillance d'un inspecteur général. L'État de Victoria compte vingt-six détectives pour le service de toute la colonie. Ils sont choisis parmi les membres des constables de la police les plus intelligents. A une bonne tenue et une instruction générale satisfaisante, ils doivent joindre la connaissance d'une langue étrangère, au moins.

Quand un crime est commis dans la colonie, le bureau des détectives en est immédiatement instruit, une enquête est ouverte et les agents sont mis à la poursuite du coupable. Le détective a des agents sous ses ordres; il rédige des rapports et prépare ainsi le travail de la justice. Ses fonctions, dans ce cas, sont celles des commissaires de police en France, et un peu aussi celles du juge d'instruction. En toutes circonstances, les détectives, et même les simples agents de police, peuvent exercer un pouvoir semblable à celui de nos commissaires de police français, pour la répression de tous les méfaits. Mais ils n'abuseraient pas impunément de leur pouvoir. Quand ils commettent le moindre abus, ils sont, pour ce fait, révoqués et s'exposent à un procès civil, toujours sérieux en pareil cas.

Les détectives ne portent pas d'uniforme.

Il n'y a pas, dans la police de Victoria, d'agents secrets. Quand un détective a besoin d'auxiliaires en dehors des agents réguliers de la police, il les enrôle et les paye sur son traitement.

Les appointements du *commissioner* en chef sont de 1,000 livres sterling (25,000 francs) par an. Ceux du surintendant et du chef des détectives sont de 10,000 à 12,000 francs. Les inspecteurs gagnent un peu moins. Quant aux détectives, leurs appointements varient entre 4,000 et 7,500 francs. Les constables gagnent de 6 à 7 francs par jour. Après un certain temps de service, ils reçoivent une paye additionnelle.

Dans le bureau des détectives, à Melbourne, se trouvent les portraits photographiés de tous ceux qui, dans la colonie, ont été condamnés à deux ans de prison et plus. Lorsqu'un homme est condamné, on prend sa photographie. On la prend encore quand il a fait son temps de prison. Les livres qui contiennent la collection de ces portraits occupent de nombreuses étagères. Cette collection pourrait être consultée utilement par les romanciers, les philosophes, les peintres et les jurisconsultes. Il y a là des physionomies typiques de corrompus, de méchants et de désespérés qui, mieux que les plus savants discours, font comprendre ce que peuvent renfermer de vices et de toutes sortes d'horreurs le cœur et le cerveau de l'homme aux prises avec les luttes et les misères de la vie.

J'ai assisté, à Melbourne, à une séance de la cour d'assises, et j'ai vu que la justice y avait les mêmes formes qu'en Angleterre. L'accusé était un vulgaire assassin dont la cause n'avait rien d'intéressant.

Il ne se commet certainement pas plus de crimes en Australie qu'ailleurs; je crois même qu'il s'en commet moins, relativement au chiffre de la population. Mais en Australie, comme en Angleterre, il en coûte de se faire rendre justice par les tribunaux. Les procès sont si longs et si coûteux au civil, que souvent, avec tous

les droits possibles et quand l'issue du procès n'est pas douteuse, on renonce à l'entreprendre. C'est surtout en Australie que la fable de *l'Huître et les Plaideurs* apparait dans toute sa vérité philosophique et sa spirituelle ironie.

Je n'ai assisté à aucune audience de la police correctionnelle à Melbourne, et je suis tenté de croire très exagéré ce que j'ai lu dans une publication anglaise, de Londres, sur le public habituel de la correctionnelle dans la métropole de Victoria. « La canaille — y est-il dit — est le public habituel de la police correctionnelle à Melbourne. Les mêmes chenapans reviennent chaque jour assister aux débats. Ils viennent se repaître de quelques détails scandaleux et étudier les lacunes de la loi pour en profiter personnellement. Le gamin de quatorze ans, le vieillard de soixante ans se coudoient dans la salle. Tous sont malpropres, déguenillés, couverts de vermine. L'odeur qu'ils exhalent a bientôt vicié l'air qu'on respire, et les ignobles parasites dont ils sont couverts rampent ou sautent vers de nouveaux sales corps dont ils feront leur pâture. Le président du tribunal a fort à faire. Il lui faut réfuter des serments qu'il sait être faux, démêler ce qu'il y a de vrai et de mensonger dans les accusations des deux parties et mettre un frein aux interminables dépositions des témoins qui semblent ne parler fastidieusement et se perdre dans des détails sans nulle valeur que pour le plaisir de bavarder et d'embrouiller l'affaire. » Si ce tableau était exact en tous points, je crois qu'il ne se trouverait pas un seul magistrat pour se condamner volontairement à vivre au milieu de pareilles gens et à humer leur odeur. Mais on a calomnié le public de la police correction-

nelle en le faisant plus sale, plus répugnant qu'il ne l'est, comme on a calomnié les pick-pockets de Melbourne en les traitant de maladroits, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent. Voici qu'un autre écrivain anglais se montre tout aussi partial et tout aussi injuste envers les voleurs avec effraction de Melbourne, qu'il place dédaigneusement bien au-dessous des mêmes industriels de Londres. Il y aurait là de quoi blesser le juste amour-propre des voleurs d'Australie et les décourager, s'ils ne voyaient percer, dans l'appréciation passionnée des écrivains londoniens, un parti pris d'exalter tous les talents, quels qu'ils soient, de la mère patrie au détriment de la colonie naissante. Ce que dit l'écrivain en question des voleurs avec effraction, le voici :

« Les vols avec effraction sont mal combinés et mal exécutés dans la colonie de Victoria. On ne sent point la touche de l'artiste, et le travail est grossièrement fait. »

J'apporte contre cette appréciation, de la plus criante injustice, le témoignage très impartial d'une Française, Mme Prunier, femme de l'importateur de spiritueux, très spirituel lui-même, qui vend à Melbourne l'eau-de-vie sucrée étiquetée « cognac de l'armée du Salut ». Plus on boit de ce cognac et plus on se rapproche du ciel. M. et Mme Prunier habitent à Saint-Kilda une fort belle maison. Par un beau soir d'automne, elle fut pillée avec effraction sans que le sommeil de personne fût troublé dans cette riante demeure. Est-ce là de la maladresse de la part des opérateurs ? Mme Prunier m'en a parlé comme d'artistes passés maîtres dans leur art. Cette même habileté de main et cette savante tactique qui permet de voler en respectant le repos des

volés durant l'opération, est le partage d'un nombre assez considérable de virtuoses malandrins qui exercent tous les jours dans Saint-Kilda et dans les jolis petits pays des alentours de Melbourne. Mac Swiné, dont la maisonnette de Balaklava a été saccagée pendant mon séjour en Australie, — malgré un fort beau chien de chasse qui semble avoir fraternisé avec les grinches — loin de taxer de maladroits les tire-laines, pick-pockets, rawdies et autres voleurs avec plus ou moins d'effractions, les trouve trop adroits, au contraire. C'en est assez, il me semble, pour relever de l'injuste dédain dont ils ont été l'objet tous ceux qui pensent en Australie, avec le célèbre économiste révolutionnaire français, J. Proudhon, que « la propriété c'est le vol », et qui veulent devenir propriétaires.

XII

Les religions en Australie.

Il n'y a jamais eu, je crois, de suicide dans une église. Pourquoi? C'est que le suicide est la désespérance et que, dans une église, un mot suprême, un mot divin est partout écrit en lettres invisibles que le cœur lit avec les yeux de l'âme : ESPÈRE ! Ce mot est le baume qui adoucit tous les maux, qui donne la force de triompher de tous les obstacles, qui fait de la vie morale un éternel printemps !

Voulez-vous avec Emerson que les religions soient toutes l'œuvre de quelques hommes d'imagination? Soit, mais elles constituent la part nécessaire donnée au sentiment de l'idéal qui est le meilleur de l'être humain.

Il est si noble et si généreux, le sentiment de l'idéal, que nous bénéficions même des erreurs qu'il fait naître en nous !

Mais quelle erreur est à craindre quand l'idéal religieux nous donne la foi en l'immortalité de l'âme et la sublime croyance en un Dieu souverainement puissant et souverainement miséricordieux. De cette croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, naît l'espérance qui nous rend meilleurs.

Je sais que le plus grand mal peut dériver du plus grand bien et que les religions qui, toutes, ont prêché les plus nobles et les plus douces vertus, ont fait, par l'intolérance et le fanatisme, les scélérats les plus impitoyables et les plus dangereux qui aient jamais

ẻshonoré l'humanité en l'épouvantant. Je sais que les ɔrtures de l'Inquisition et les assassinats révoltants u'elle a commis durant plusieurs siècles ont été œuvre de ceux qui se disaient les serviteurs de Dieu, s représentants de la plus clémente des religions, de loi d'amour. Mais les temps d'ignorance qui ont fait s fanatiques sanglants sont à jamais passés, Dieu erci ! Les esprits se sont allumés au flambeau de la hilosophie triomphante de l'intolérance, et la liberté, ssise sur les principes de l'égalité des citoyens devant loi, a triomphé du despotisme et relevé les fronts. 'ignorance vaincue, la voie de la science et des dé-ouvertes du génie s'est ouverte et les miracles de l'in-ustrie ont succédé à ceux de la superstition.

Bien que l'instruction ne soit plus aujourd'hui le pri-ilège de quelques-uns, mais un droit acquis pour tous, reste, et il restera toujours des cervelles mal venues, es estropiés d'esprit, comme il y a des estropiés de orps. On ne saurait nier que, chez quelques natures erverties, la religion et la malfaisance ont fait alliance, qu'un nombre notable de criminels ne soient de sin-ères déistes et même des pratiquants fervents. Un rivain qui a fait de curieuses et très instructives udes sur les prisons, M. Joly, signale l'existence du ntiment religieux chez la plupart des détenus. D'autre rt, Lombroso, le célèbre criminaliste, a fait cette servation, que, sur 100 malfaiteurs, 70 fréquentaient, us ou moins assidûment, les églises. Il a relevé 480 tatouages sur des criminels, et il en a trouvé 8 qui reproduisaient des symboles religieux. Per-nne n'ignore que souvent les bandits italiens opèrent nom de la Madone, et que les plus dévots font x églises une part dans leurs bénéfices. Elle serait

longue à relever, la liste des personnages, plus ou moins fameux dans l'histoire, qui ont ainsi associé le ciel à leurs forfaits. On sait que Louis XI ne faisait jamais assassiner un de ses ennemis sans en demander la permission à la vierge d'argent qu'il tenait suspendue à son col, et en lui promettant que ce serait son dernier crime. Lombroso a relevé un certain nombre de ces idiosyncrasies vraiment bien curieuses. C'est la Zambiccari qui avait voué un calice à Notre-Dame de Lorette pour le cas où elle réussirait à empoisonner son mari, sans éveiller les susceptibilités de la police, toujours soupçonneuse. C'est Tortora qui avait commis treize assassinats et continuait son petit commerce en toute assurance, se croyant protégé par une hostie consacrée qu'il avait volée et qu'il portait dans un sachet, sur sa poitrine. C'est Veraizzi qui s'était fait une spécialité d'étrangler les femmes et se croyait quitte envers le ciel et la terre, parce que, après chaque femme étranglée, il allait dévotement se confesser. C'est le père et le fils Bertoldi, tous deux assassins et voleurs, qui n'auraient jamais commencé leur *travail* sans avoir entendu la sainte messe, le front prosterné sur les dalles de l'église. Ce sont ces bandits de Pise, scélérats de choix, qui, plus catholiques que les bons catholiques, lesquels mangent maigre le vendredi, ne mangeaient rien, ce jour-là, pour plaire davantage à Dieu. C'est Allorto, le compagnon de guillotine de Sellier, au mois d'août 1889, à Paris, qui dit à l'aumônier qui l'assistait et lui montrait le crucifix : « Je suis bon catholique! »

Mais que prouvent ces observations? Assurément elles ne prouvent pas que la religion nous conduise à l'assassinat. Elles prouvent seulement que la religion

est impuissante à corriger certaines natures essentiellement perverses, et qu'il y a, dans la pauvre tête des humains, place à la fois pour toutes les extravagances, pour le bien et pour le mal.

J'ai, quant à moi, l'esprit religieux assez mitigé par l'esprit philosophique pour me montrer tolérant, même envers ceux qui ne le sont pas. Pour ne pas vous contrarier, j'admettrai volontiers que, quelle que soit votre confession, elle est la seule bonne, la seule nécessaire, la seule qui soit de révélation divine.

Vous êtes chrétien, me dites-vous, c'est fort bien; mais, sur quelle branche de l'arbre de l'Évangile perchez-vous vos croyances? Êtes-vous catholique, presbytérien, quaker, luthérien, unitaire, méthodiste, épiscopalien, congrégationaliste, milésite, shaker, swendenborgien, morave, calviniste, baptiste libéral, baptiste bleu, baptiste noir, paisible baptiste, baptiste séparé, baptiste rigoureux, baptiste des sept jours, baptiste puritain, baptiste populeux, baptiste écossais, chrétien rebaptisé, réformé allemand, wologen, anglican, frère de l'unité, dalcite, cambilliste, disciple de Rongé, baldalite, scandomanien, counésiste, primitif inghanite, agapémonite, frère de l'exil, grand frère de Plymouth, muggietonien, nouvel illuminé, socinien, boutigonian, whifioldite, stérile du Nord, fécond du Midi, ramonodi, mormon, salutiste? Ou bien êtes-vous resté fidèle à la première révélation de Dieu? Êtes-vous israélite? Quoi que vous soyez et même si vous appartenez au mahométisme, au bouddhisme ou au brahmanisme, que vous soyez cela ou autre chose, vous trouverez, en cherchant bien, chaussure à votre pied, à Melbourne, c'est-à-dire un temple de votre culte, où l'on vous donnera, si l'occasion se présente, l'assu-

rance que tous les autres temples ne sont que des boutiques du diable, où logent des marchands damnés qui vendent de fausses prières à des imbéciles.

S'il y a tant de sortes d'églises sur le continent austral, c'est qu'elles sont toutes égales devant le gouvernement comme tous les hommes sont égaux devant la loi. Point de religion d'État dans cette libérale colonie de Victoria et point de subvention accordée au clergé par l'État. Le clergé se contente de vivre simplement et honnêtement de souscriptions volontaires et du casuel des fidèles.

La séparation de l'Église et de l'État est un fait accompli, dans la colonie de Victoria, depuis le 31 décembre 1875.

Jusqu'à cette date, l'État prélevait annuellement sur son budget une somme de 50,000 livres sterling qu'il partageait, à titre de subvention, entre les diverses Églises chrétiennes, au *prorata* de leurs adhérents respectifs.

En dépit de la loi de 1875 qui a mis fin à cet état de choses, les différentes Eglises, protestantes et catholiques, sont tout aussi florissantes aujourd'hui qu'il y a treize ans; l'initiative individuelle a suppléé, et au delà, à la tutelle de l'État, dont le budget se trouve, de ce fait, dégrevé d'une somme fort respectable.

On comptait, en 1886, dans la colonie de Victoria:

232,849 catholiques;
356,420 membres de l'Église établie d'Angleterre;
151,712 presbytériens;
124,060 méthodistes;
22,727 indépendants;
23,314 baptistes;
29,576 protestants (sans mention de secte);

4,953 israélites;
12,892 bouddhistes et disciples de Confucius;
28,592 individus que la statistique officielle classe ous la rubrique générale de *résidu*, c'est-à-dire qui, ors du dernier recensement, ont négligé ou refusé de aire connaître leur croyance religieuse.

De toutes les sectes protestantes qui fleurissent dans ette colonie, tout comme dans la mère patrie, celle es presbytériens est, sans contredit, la plus remuante omme la plus influente, au point de vue politique, ous l'avons déjà dit ailleurs. Aussi les hommes l'État australiens ont-ils à compter avec elle dans outes les questions de politique intérieure ou extérieure qui touchent, de près ou de loin, aux intérêts e l'Église presbytérienne. De même, les ministres de Victoria se voient obligés de ménager, jusqu'à un certain point, l'Église catholique, à cause du vote irlandais qui tend à jouer là-bas le même rôle qu'aux États-Unis où, comme chacun le sait, il pèse déjà d'un grand oids dans les élections présidentielles et autres.

Par la séparation de l'Église et de l'État, les desservants de tous les cultes sont entièrement indépenants, ce qui ajoute à leur juste considération et leur ermet de conserver la plénitude de leur foi sans la noindre compromission de leur conscience. Quand ils rêchent l'humilité, on sait qu'ils la pratiquent, et, sans raindre la malignité publique, ils peuvent citer cette arole de l'Évangile qu'on pourrait croire d'un nihiliste usse ou d'un socialiste ennemi du capital et surtout es capitalistes : « Il est plus difficile à un riche de nériter le ciel qu'à un chameau (ou câble) de passer par e trou d'une aiguille. »

Il y a donc, de par la liberté de conscience, beaucoup

d'églises à Melbourne, à Sydney, à Adélaïde et dans toutes les autres villes de l'Australie et de ses dépendances. C'est dire que, partout, il se trouve, avec des bonnes âmes dévotes bien pensantes, bien agissantes, bien pratiquantes et entièrement convaincues, un certain nombre d'hypocrites pour lesquels la religion n'est qu'un masque, un moyen d'attirer sur eux l'attention en inspirant une confiance qu'ils ne méritent guère. Les honnêtes gens de partout vont quelquefois à l'église; les gens de mœurs douteuses, de probité chancelante, ne manquent pas à Melbourne — à Adélaïde surtout — un des offices du dimanche. Il faut qu'on les voie durant la sainte journée dominicale entrer à l'église et n'en sortir que pour y rentrer à nouveau. C'est en pensant à ces bons apôtres que Fuller dit quelque part : « Ne jugez pas les hommes par leurs actes du dimanche, mais regardez leur conduite pendant le reste de la semaine. »

Bien que les prêtres de toutes les religions, en Australie, n'aient qu'un pouvoir exclusivement spirituel, les mœurs anglaises ont établi le dimanche, au nom de la religion, des coutumes d'une tyrannie vraiment stupide. Dans toute l'Australie la marche des trains d toutes les grandes lignes de chemins de fer est suspendu à partir du samedi soir; cela en dépit des plus sérieu intérêts du commerce et des besoins parfois urgents d particuliers, des voyageurs qui n'ont pas un jour perdre. Les trains qui desservent les environs de M bourne font leur dévotion durant plusieurs heures dimanche. Ils se croiraient damnés, s'ils donnaient tour de roue pendant que des pasteurs de croyan variées sur les choses du ciel prêchent de façons di rentes, et même quelquefois entièrement opposées. poste est fermée le dimanche; tant pis pour vous

vous avez une lettre importante à y prendre ou une réponse pressée à donner. Si vous avez une dépêche télégraphique à envoyer le dimanche, vous ne trouverez dans tout Melbourne qu'un seul bureau télégraphique, resté ouvert le dimanche, par tolérance de date récente. Et on vous fera payer votre télégramme le double du prix qu'il vous aurait coûté les autres jours de la semaine. Pourquoi cette augmentation de tarif? Sans doute pour offrir une petite compensation aux employés qui risquent l'enfer, en expédiant votre dépêche. A Adélaïde les plus fervents observateurs du repos dominical ont voulu persuader aux Compagnies de bateaux des lignes australiennes, qu'elles feraient bien de laisser à l'ancre leurs navires goûter le *farniente* religieux, pendant vingt-quatre heures. Les administrateurs de ces lignes ont répondu, avec une damnable unanimité, que si on cherchait, à Adélaïde, à les entraver dans leur service, ils passeraient devant ce port sans s'y arrêter. Cette menace a produit son effet. Les dominicaux- à outrance ont rengainé leur bon conseil, et les paquebots trouvent à faire leur charbon, à embarquer et à débarquer leur marchandise le dimanche à l'égal des autres jours dans Adélaïde la dévote.

Le dimanche, à Melbourne, il faut savoir souffrir la soif et la faim. Les bar-rooms comme les locomotives, comme la poste aux lettres, comme les bureaux télégraphiques, comme les bouchers, les boulangers et tous les autres marchands, font relâche le jour du Seigneur. Cependant je me suis laissé dire que les bar-rooms ont pour certains familiers — buveurs incorrigibles — une porte secrète par laquelle ils entrent pour se soûler à leur aise. Mais gare à ceux que l'on voit entrer dans le temple du dieu Bacchus par cette porte dérobée. On peut

fêter grandement ce dieu liquide les jours ouvrés; il doit passer la main à d'autres cultes, le dimanche. Il en coûte une amende pour celui qui donne à boire le jour sanctifié, et pour celui qui boit, la consommation ne fût-elle qu'un inoffensif verre de bière.

Vous ne pouvez apaiser votre soif et casser une croûte le dimanche, en Australie, qu'en entrant dans un hôtel et si vous prouvez que vous êtes un voyageur, arrivant d'un endroit distant de la ville d'au moins dix milles. Dans ces conditions on vous servira un verre de bière ou un verre de vin, et l'on vous donnera de quoi manger; le tout à juste prix.

Toutefois, par une de ces contradictions qu'on observe si souvent dans les coutumes des hommes de race anglaise, les buvettes et les pâtisseries dites de tempérance restent ouvertes le dimanche avec les restaurants régis par les mêmes règles diététiques. Ceux-là ne vont pas à l'église, — c'est bon pour les taverniers qui sont sensés y faire leur salut. Par raison de piété sans doute, et nullement par le vulgaire appât du gain, n'ayant pas à lutter contre la concurrence des autres débitants, les tempérants vendent, le dimanche, plus cher que pendant la semaine, leurs limonades, leurs pâtisseries et le reste.

La marche des trains de chemin de fer est interdite aux heures des offices, nous le savons ; mais vous avez des voitures de place qui vous conduiront où vous voulez aller et à toute heure. C'est une question de prix. Je me suis demandé ce qu'il pouvait y avoir de moins offensant, pour le Très-Haut, à monter dans un fiacre conduit par un cocher et traîné par un cheval, qu'à monter dans un wagon conduit par le conducteur du train mû par une locomotive. On m'a assuré, mais j'avoue que j'ai quelque peine à le croire, que les malheu-

ses prostituées font payer leurs services honteux
s cher le dimanche que les autres jours, parce que
jour elles offensent Dieu plus que dans la semaine,
qu'il faut que tout se paye. Un ouvrier bijoutier m'a
nté qu'ayant à livrer une commande pressée, il a
availlé plusieurs dimanches de suite, non point dans
ı atelier, mais chez lui, dans sa chambre. Comme il
isait très chaud et que sa chambre était petite, il avait
ıvert sa fenêtre. Les voisins, le voyant travailler le
manche, l'ont dénoncé à la police. On l'a forcé à fermer
fenêtre, par respect pour les témoins scandalisés de
ɔir un brave homme exercer son métier le dimanche,
ayant pas de temps à perdre. Les voisins ne l'eussent
s forcé à fermer sa fenêtre si dans sa chambre, au
eu de travailler, ce qui est abominable, le dimanche,
s l'eussent vu jouer aux cartes, au billard, ou se soûler
whisky.

Les ministres de Dieu à Melbourne — à quelque secte
ı'ils appartiennent — sont en général sincèrement
eux, travailleurs et honnêtes. Ils sont instruits, mo-
stes, sobres, et cherchent par leur exemple, ce qui vaut
ieux que par les discours, à retenir les bons et à ramener
mauvais. J'ai lu, sur la condition des clergymen à
elbourne, les observations suivantes d'un écrivain
glais, que je crois fort justes: « La vie du pasteur est
e vie de labeur et d'épreuves. Il n'y a point à Mel-
urne de situation brillante pour le clergé des diffé-
ıtes confessions protestantes. Beaucoup de travail et
ı d'argent, tel est le bilan du clergyman. Il existe à
vérité quelques prêtres dont les fonctions sont assez
n rétribuées; mais la plupart d'entre eux ne gagnent
ère plus qu'un bon ouvrier. Si l'on considère que le
steur, avec ses modestes revenus, est tenu à un cer-

tain décorum, et qu'il se trouve dans l'obligation de distribuer quelques aumônes, on jugera des difficultés de sa situation. De plus, le prêtre est loin d'être considéré avec autant de respect en Australie qu'en Angleterre; ce qui s'explique par cette raison que, dans les civilisations naissantes, les hommes qui la composent appartiennent pour la plupart à la classe inférieure, qu'ils ne voient dans un pasteur qu'un *business man* comme tous les autres, travaillant pour être payé. Du reste — ajoute l'auteur anglais — les citoyens de Melbourne se comportent à l'église comme les habitants des autres parties du monde, c'est-à-dire d'une façon pieuse, calme et recueillie. Comme partout les dévotes se livrent bien à quelques petites médisances de temps à autre et manquent ainsi d'indulgence pour les fautes du prochain; mais elles seraient plus réservées si elles trouvaient moins d'oreilles complaisantes à recueillir leurs cancans. » Contre la médisance, a dit Molière dans *Tartufe*, il n'est point de rempart.

Il y avait en 1887 dans Victoria, pour le service des commissions protestantes et catholiques, 1,101 ministres ou prêtres officiants, et 4,223 églises, temples ou petites chapelles. L'État de la Nouvelle-Galles du Sud en avait davantage : 1,040 clergymen et 4,302 temples ou églises. Le Queensland n'avait que peu d'églises desservies par 265 pasteurs ou prêtres. Le South Australia, beaucoup plus riche en « buildings » religieux, en comptait 1,376. Dans le Western Australia il y avait 53 pasteurs et 74 temples. Dans la Nouvelle-Zélande, enfin, on comptait 676 officiants et 1,499 édifices religieux. Si toute l'Australie n'a pas sa place marquée au paradis, ce ne sera pas la faute des églises et de ses desservants.

XIII

Les ouvriers et l'industrie, dans l'État de Victoria. — État présent de l'industrie. — Le salaire des ouvriers. — Les *trades unions* et les ouvriers étrangers. — L'enseignement technique. — Un atelier modèle.

L'appât de l'or trouvé facilement à la surface de la terre avait attiré un nombre considérable d'étrangers dans l'État de Victoria qui comprend les villes de Ballaarat et de Sandhurst. La plupart des *diggers*, comme on appelait les chercheurs du précieux métal, étaient de leur état des ouvriers et des agriculteurs. Quand l'or devint plus rare, ces ouvriers et ces laboureurs se trouvèrent sans ressources et il fallut leur en créer. Aux ouvriers de la terre on donna des concessions de terrains dont la culture est la source la plus sûre de la prospérité du pays. Il fallait, aux ouvriers proprement dits, des manufactures, et on encouragea leur création par l'élévation des tarifs de douane, poussée presque jusqu'à la prohibition pour un certain nombre d'objets.

En 1869, il y avait dans Victoria 900 fabriques ou manufactures en pleine activité, comptant 14,000 employés des deux sexes.

En 1877, le nombre de ces établissements s'était élevé à 2,302, et celui des ouvriers à 31,478.

Enfin les statistiques de 1887 accusaient une augmentation de 468 fabriques (brasseries et minoteries y comprises), et de 14,295 employés, sur les chiffres précédents.

Parmi les industries manufacturières de Victoria, nous citerons les suivantes :

Papeterie....	7	établissements	employant	723	ouvriers
Imprimerie..	145	—	—	3,555	—
Fonderie (fer)	217	—	—	6,647	—
Carrosserie..	183	—	—	2,407	—
Ébènisterie..	68	—	—	1,211	—
Cordonnerie.	92	—	—	3,574	—
Draperie.....	72	—	—	3,656	—
Confiserie....	12	—	—	419	—
Minoterie....	120	—	—	743	—
Brasserie....	72	—	—	1,037	—
Tannerie....	140	—	—	1,546	—
Scierie.......	267	—	—	4,618	—
Poterie......	226	—	—	2,271	—

Faut-il conclure de ce relevé statistique qui du reste accuse une diminution notable sur le relevé correspondant de 1880-81, que Victoria est destinée à devenir un pays manufacturier par excellence, capable non seulement de subvenir aux besoins de ses habitants, mais de se créer, pour ses produits manufacturés, des débouchés à l'étranger? Il est toujours fort dangereux de prédire l'avenir et ce n'est pas nous qui voudrions jouer le rôle de prophète en ce qui concerne l'Australie, surtout, qui en est au début de son existence sociale. Quoi qu'il advienne de l'industrie australienne, un fait certain, c'est que les ouvriers y sont, pour le moment, incontestablement très heureux.

On comprend aisément que, dans un pays nouveau tel que l'Australie et quand la colonie en est encore pour ainsi dire à ses premiers efforts d'installation, que l'ouvrier de toute œuvre soit recherché et que, suivant le principe économique de l'offre et de la demande, étant relativement rare, il soit relativement bien payé. Ce

ne sont pas les entrepreneurs de travaux à Melbourne, comme à Sydney, dans le Queensland et dans la Nouvelle-Zélande qui font la loi à l'ouvrier; c'est celui-ci qui fait la loi à ceux-là. Il fixe le prix de son salaire et on le paye ce qu'il demande, parce qu'on ne peut pas se passer de lui. Aussi n'est-il pas exagéré de dire qu'un bon ouvrier en Australie, travailleur actif et de bonne conduite, trouve dans son labeur à économiser suffisamment pour devenir en quelques années propriétaire de la maison qu'il habite aux environs de la ville avec sa famille, et s'assurer une vie indépendante pour ses vieux jours.

Voici un aperçu du salaire des ouvriers à Melbourne, et il est à peu près le même dans toutes les villes de l'Australie.

Maçons : 12 fr. 50 par journée de huit heures de travail.

Plâtriers et briquetiers : même prix et mêmes conditions.

Charpentiers : également 12 fr. 50 par journée de huit heures.

Boulangers : premier garçon, 75 francs par semaine; deuxième garçon, 50 francs par semaine.

Bouchers : de 40 à 50 francs par semaine; bouchers pour l'abattoir, de 50 à 60 francs par semaine.

Ébénistes : 90 francs par semaine.

Tailleurs : de 70 à 75 francs par semaine.

Horlogers : de 90 à 125 francs par semaine.

Selliers : 70 francs par semaine.

Carrossiers : de 65 à 80 francs par semaine.

Bijoutiers : de 70 à 90 francs par semaine.

Compositeurs d'imprimerie : 1 fr. 25 les 1,000 lettres.

En ce qui concerne les ouvriers des champs, qui s
nourris, à trois repas par jour, et souvent aussi c
chés, voici un aperçu de leurs salaires :

Laboureurs : 25 francs par semaine.
Valets de ferme : 22 francs par semaine.
Mari et femme : 33 francs par semaine.
Femmes seules : 13 francs par semaine.
Faucheurs : 35 francs par semaine.
Moissonneurs : 36 francs par semaine.
Batteurs : 60 centimes par boisseau.
Vignerons : 35 francs par semaine.

Les autres travailleurs de la terre et les conduct
de bestiaux sont payés à l'avenant.

Les jardiniers gagnent de 45 à 50 francs par sem
sans être nourris, ou bien de 20 à 25 francs ave
nourriture. Les domestiques sont payées fort che
les conditions qu'elles imposent aux dames qui
emploient sont parfois bien curieuses. Une Franç
nouvellement arrivée à Melbourne quand j'y débarq
m'a conté ce fait :

— J'ai renvoyé aujourd'hui ma femme de cham
c'est la quatrième que j'ai prise à mon service de
trois mois.

— Vous n'avez pas eu la main heureuse, mada

— Voici pourquoi je me suis vue forcée de congé
la dernière au bout de huit jours. J'ai l'habitude de
pas rester inactive chez moi, de m'occuper des ch
de mon intérieur. Ce matin ma femme de cham
m'ayant vue mettre de l'ordre dans mon salon, m'a
de l'air le plus naturel du monde : « Madame, je
pourrai pas rester chez vous. — Pourquoi cela
Parce que cela me gêne de voir madame s'occu
toute la journée de sa maison. — Vous voudriez d

t faire par vous-même? — Oh, non, madame, au traire, le travail me fatigue et j'ai besoin de repos. — is alors? — Il me faut une place où la maîtresse la maison ne donne pas un pareil exemple de labeur a tout l'air d'une critique pour les autres. Je tralle à mes heures. — A quelles heures? — Je n'en ai de fixes et je ne m'assujettirai jamais à un travail ulier. Je ne suis pas une bête de somme, moi! »

Toutes les domestiques, assurément, ne sont pas ssi amoureuses du *dolce farniente* que cette *figunte* du travail, ni d'un caractère aussi indépendant; is, en prenant celle-ci pour point extrême, on peut faire une idée de la moyenne. J'ai vu pourtant de nnes et intelligentes domestiques à Melbourne, ne -ce que les domestiques du *French Club*, notamment e Française depuis trente ans en Australie et qui nplissait au Cercle français l'importante fonction de gère.

Si l'on considère que la vie matérielle est à bon arché à Melbourne, on en conclura que l'ouvrier peut cilement économiser un tiers, au moins, de son laire, ce qui, au bout de vingt ans, constituera un sez joli capital.

Pour devenir propriétaire de la maison qu'il habite, uvrier la paye à raison de 25 francs par semaine. es spéculateurs ont construit aux environs de Melurne des quantités de petites maisons fort bien disibuées, avec jardin et buanderie, qu'ils vendent ainsi ix ouvriers et aux employés à raison d'une livre erling par semaine. Mais le contrat de vente est nsi fait, que la maison revient à son constructeur si acheteur cesse d'effectuer, ne fût-ce qu'un seul payeient à sa date; tous les acomptes donnés sont acquis,

dans ce cas, à titre de location pure et simple. C'est féroce et c'est injuste. Mais si l'ouvrier peut payer exactement ses 25 francs par semaine, s'il ne chôme pas, il devient propriétaire de sa maison pour le prix de ce qu'elle aurait pu être louée, à peu de chose près. Précisément parce que les ouvriers d'Australie sont peut-être les plus heureux ouvriers du monde, ils craignent que les étrangers ne viennent gâter leur situation, et ils leur font obstacle par tous les moyens en leur pouvoir. Les corps de métiers (*trades unions*) ne se sont pas contentés de défendre, au mépris du droit des gens et contre les principes les plus élémentaires de la démocratie dont ils se disent les apôtres, l'entrée des ouvriers chinois en Australie, ils ont encore, à Sydney, envoyé un de leurs représentants à Londres, il n'y a guère que deux ans, pour dissuader les ouvriers anglais de quitter l'Angleterre, où ils sont en grand nombre dans une misère profonde, pour apporter leur travail dans la colonie anglaise, qui a pourtant un besoin urgent d'ouvriers de toutes sortes. L'envoyé des *trades unions* de Sydney se nommait, si je ne me trompe, M. Jules Norton. De retour de sa mission, et quand il n'était pas encore débarqué à Sydney, un reporter du *South Australian Advertiser* allait l'*interviewer*. Voici en substance ce que l'agent dit au rédacteur de ce journal : « Je me flatte d'avoir décidé les ouvriers anglais à rester chez eux, en leur démontrant les difficultés qu'ils auraient à trouver du travail dans la colonie anglaise. Les voilà désabusés et nous en sommes débarrassés, au moins pour quelque temps. »

Il est bien certain que des difficultés sérieuses et souvent très rebutantes attendent l'ouvrier étranger

uvellement débarqué en Australie, par le fait des rporations qui leur font une véritable guerre.

Un homme d'un esprit distingué et qui habite Mel-urne depuis bien des années déjà, s'est publiquement ononcé sur la question des ouvriers étrangers en istralie : « Il n'est pas de pays, a-t-il dit, où le droit travail soit moins respecté qu'en Australie. Qu'un ivrier étranger débarque dans Victoria, par exemple, our y trouver du travail comme peintre, serrurier, oulanger, maçon, mécanicien, ébéniste, etc., toutes s portes lui seront impitoyablement fermées par ses ollègues australiens ligués en corps de métiers. Que si n patron prend pitié du malheureux étranger crevant misère sur le pavé de Melbourne et lui donne de ouvrage aux mêmes conditions qu'à ses autres ouvriers, eux ci lui signifieront qu'il ait à renvoyer immédiate-ient l'intrus. Que le patron refuse et tous ses ouvriers abandonneront; le mot d'ordre est donné, sa iaison est à l'index et ses ateliers resteront fermés isqu'au jour où il mettra les pouces. Telle est la ianière dont nos *trades unions* entendent la liberté u travail. Et Dieu sait s'il est difficile pour un artisan tranger, fraîchement débarqué, de se faire recevoir iembre d'une de ces sociétés qui considèrent l'Aus-ralie comme leur propriété, qu'elles ont seules le roit d'exploiter. »

Il y a, je crois, un peu d'exagération dans ce tableau u despotisme des syndicats ouvriers à Melbourne. J'y i vu des ouvriers étrangers, très satisfaits de leur ituation, et qui ne m'ont pas dit un mot des difficultés u'ils auraient eu à surmonter pour obtenir de l'ou-rage. Cependant j'en ai connu qui cherchaient du tra-ail, ce qui veut dire qu'ils n'en avaient pas. J'ai eu

moi-même l'occasion de recommander à un propriét
de vignobles, un vigneron et sa femme que Mme
chette, la directrice de la grande institution fran
de demoiselles, à Saint-Kilda, dont nous parlerons
loin, avait pris chez elle en attendant qu'ils pus
trouver à se placer.

Il est, je crois, plus difficile, pour un étran
commis de magasin ou teneur de livres, de trouve
emploi à Melbourne, dans une maison de comm
ou dans une administration, que pour un ouv
d'avoir de l'ouvrage. Je citerai l'exemple d'un j
Français, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, de b
éducation, de tenue irréprochable, ayant été emp
en Europe, pendant plusieurs années, dans des mai
de commerce, connaissant la tenue des livres, ex
en tissus, muni des meilleures recommandation
parlant supérieurement l'anglais, qui, pendant
sieurs mois, a mis tout en œuvre pour trouver
emploi dans le commerce — démarches personn
annonces dans les journaux, etc. — sans pouvo
parvenir. Il s'était embarqué avec nous à Marseill
le *Sydney*, et nous avons pu témoigner, M. H
et moi, de sa conduite correcte pendant ce long voy
Par bonheur il avait, en partant de Paris, pris quel
échantillons de tissus, et il s'est mis à faire la pla
à voyager. Il a opéré ainsi quelques ventes sur
mande.

Tout cela pour dire à nos ouvriers et à nos emp
de commerce qui seraient disposés à aller s'établ
Australie, qu'on n'ira pas au-devant d'eux, à
arrivée, pour leur offrir la situation de leur rêve, et
auront à lutter là-bas, comme ailleurs, dans les
mencements, partout difficiles pour tout le monde.

ne parlent pas l'anglais, s'ils ne savent que le français, qu'ils restent en France. « Le voyageur, a dit Bacon, qui s'embarque pour un pays dont il ne sait pas la langue, va à l'école. » Il est des écoles ruineuses qu'il faut éviter de faire.

Toutefois on peut prévoir un temps où l'Australie ne sera pas moins ouverte que les États-Unis d'Amérique aux travailleurs de toutes les nations (les pauvres Chinois exceptés) et pour tous les genres de travaux, ouvriers proprement dits et employés. Le gouvernement de Victoria s'occupe sérieusement de développer l'industrie dans cet État, et, avec le développement de l'industrie, il faudra nécessairement des ouvriers en plus grand nombre. Le journal *l'Age* qui est l'organe des *trades unions*, deviendra alors, par la force des choses, plus hospitalier aux ouvriers étrangers, notamment aux ouvriers français. Dans sa crainte de voir les étrangers venir troubler la douce quiétude des natifs, ce journal important et très démocratique — en théorie du moins — s'est écrié un jour : « S'il plaisait à la France de déverser chez nous le trop-plein de sa population de récidivistes, au lieu de l'envoyer à Nouméa, nous ne pourrions même pas lui opposer nos lois? Nous n'aurions pas le droit d'interdire l'accès de nos rivages à ces rebuts de l'humanité? » Ce terrible gardien des privilèges que se sont arrogés les corporations de métiers en Australie, s'est laissé entraîner à cette sortie fantastique à propos d'un jugement de la haute cour de justice siégeant à Melbourne, qui condamnait le gouvernement de Victoria comme ayant outrepassé ses droits en interdisant aux émigrants chinois l'entrée de la colonie, après que ceux-ci avaient offert de payer la capitation imposée par la loi de 1881, dite *Chinese influx restriction act.*

Le gouvernement de Victoria pense, dans l'intérêt du développement de l'industrie locale, à fonder l'enseignement technique à Melbourne ou plutôt à l'étendre, car nous verrons, plus loin, qu'une grande école d'ouvriers existe déjà. Peu de temps après mon arrivée à Melbourne, j'ai reçu d'une commission, nommée par le gouvernement et présidée par M. Pearson, ministre de l'instruction publique, l'invitation de lui donner des renseignements sur nos écoles techniques de France. J'ai répondu à l'honneur qui m'était fait en me rendant à l'invitation de la commission, et en lui disant ce que je savais sur ce sujet. Mon *évidence* a été imprimée dans les rapports sur la *technical education*.

Pour la fondation d'écoles professionnelles nouvelles à Melbourne, le gouvernement a sous la main des hommes précieux par leur science théorique et pratique. Je citerai notamment l'horloger M. Borgel qui a tous les titres et réunit les conditions les plus désirables pour diriger une école d'horlogerie : M. Borgel est un ancien élève de l'école de Genève, ayant obtenu cinq médailles pour les parties constitutives de la montre, et une médaille d'honneur pour les montres de précision, les chronomètres.

J'ai visité les ateliers de M. Borgel à Melbourne, et j'en suis sorti bien convaincu qu'un pareil artiste et savant ouvrier est de ceux qui honorent leur profession et contribuent à la prospérité du pays où ils vont apporter leur talent. Les Italiens appellent l'oisiveté *capezzola del diavolo*, l'oreiller du diable. A voir les ouvriers de M. Borgel, la loupe à l'œil, l'outil délicat à la main, penchés silencieux sur leur travail de précision, qui apprend aux hommes à mesurer le temps dont la vie est faite, je me suis dit que le diable serait bien

ıal couché dans cet atelier modèle, car il n'y trouverait as le moindre oreiller pour y reposer son éminence phérique toute pétrie de malice.

On pourrait écrire sur la porte de ce vaillant atelier 'horlogerie de M. Borgel, ces paroles de je ne sais plus uel philosophe :

L'homme oisif est comme une montre sans aiguilles.

———

XIV

Les Beaux-Arts en Australie. — Le commerce de musique et des pianos allemands à Melbourne et à Sydney.

En ma qualité de membre français du Jury international chargé de juger les œuvres d'art de toutes provenances, à l'Exposition centenaire de Melbourne, pour les récompenses à donner, il m'a fallu, par devoir, les examiner toutes. Les peintures exposées par les États de l'Australie, y compris la Nouvelle-Zélande et la Tasmanie, ne présentaient guère d'autre intérêt que celui que peuvent offrir les essais d'un peuple nouveau-né, quand il aspire noblement à s'élever pour prendre rang parmi les civilisations avancées. On n'improvise pas une école de peinture. Cet art est si difficile, il exige tant de constants efforts dans de certains milieux de civilisation, hors desquels il ne pourrait se développer, que peu de nations ont eu la gloire d'avoir donné naissance à une école de peinture. D'autre part, combien de ces nations privilégiées qui, sans motif appréciable, ont vu s'affaiblir chez elles le sentiment de l'art, et, des hauteurs de l'idéal, sont tombées dans le gouffre du vulgaire!

Si donc, l'exposition des peintres australiens, au Palais de l'Industrie, à Melbourne, ne pouvait être considérée que comme une exposition d'essai et en quelque sorte pour prendre date, si la peinture à l'huile, notamment, laissait presque tout à désirer, avec les pièces de sculpture et les vitraux peints, il serait injuste de ne pas faire d'exception pour de jolies aqua-

relles, parmi lesquelles le portrait de S. E. le gouverneur de Victoria, peint par M. Ulm, et pour de frais tableaux de fleurs, riches en couleur et bien dessinés. Il me faut aussi citer des spécimens de peintures sur porcelaine exécutées avec talent, entre autres celles de Mme Bourdic, qui a ouvert, à Melbourne, un atelier de peintures sur porcelaine, très florissant, et d'où sont sorties déjà de bonnes élèves qui en formeront d'autres à leur tour.

La photographie a atteint, à Melbourne, un degré qui touche à la perfection. J'ai vu, chez Johnston O'Shannessy, dont le directeur artistique est M. Ulm, des portraits de toutes grandeurs qui ne laissaient, pour ainsi dire, rien à désirer, et des collections remarquables de vues de l'Australie, notamment de la Nouvelle-Zélande, l'un des pays les plus grandioses et les plus pittoresques du monde.

Il y a un musée de peinture à Melbourne, qui renferme un certain nombre de belles toiles, et il existe dans Victoria, au moment où j'écris ces lignes, trente-sept écoles de dessin artistique ou industriel. Ces écoles comprennent le dessin d'après la bosse, le dessin d'après nature, l'enseignement de la géométrie, le dessin mécanique et architectural, le dessin d'ornement, le dessin copié, etc. L'État alloue, à chaque école de dessin, deux schellings et demi par élève prenant huit leçons par trimestre. De son côté, l'élève paye à l'école de deux à cinq schellings, suivant l'enseignement qu'il suit. Les ouvrages des meilleurs élèves sont exposés. J'ai vu une de ces expositions qui témoignait de bonnes études suivies.

La Galerie nationale des beaux-arts, à Sydney, est fort intéressante et s'enrichit tous les jours. Le gou-

vernement de la Nouvelle-Galles du Sud avait, à la fin de 1886, dépensé près de 55,000 livres sterling en achat d'œuvres d'art pour cette galerie. En avril 1871, une académie des beaux-arts fut érigée à Sydney. Ouverte le 1er mai 1875, les fondateurs en firent don à la Galerie nationale, en 1880. Une bibliothèque a été adjointe à ce musée. Elle est formée de 75,000 volumes et est très fréquentée. Les écoles des beaux-arts et les bibliothèques se trouvent réunies dans le même bâtiment, dans la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. On compte 125 musées-bibliothèques dans les différentes villes de cet État.

Je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde où la musique soit plus répandue qu'en Australie. Certainement, il n'en existe pas où l'on trouve un plus grand nombre de pianos, par rapport à la population. On a évalué à 700,000 le nombre de ces instruments, expédiés d'Europe pour l'Australie, depuis que ce vaste territoire est devenu un centre de population blanche. C'est que, partout dans ce pays, le piano est considéré comme un meuble de première nécessité. Plutôt que de n'avoir pas chez soi, dans son salon, un de ces meubles sonores, exigé par la respectability, on se passerait de lit; on se coucherait sur le piano, en attendant de posséder un mobilier complet, et les apparences seraient sauvées, ce qui est le principal en Australie.

Ce n'est pas seulement dans les villes et même dans les villages que l'usage impose despotiquement au moins un piano dans chaque habitation australienne; c'est aussi dans les chaumières les plus éloignées de tout centre de population, chez les cultivateurs les plus modestes, qu'on trouve le fatal piano. Dans le fond des campagnes on n'est pas musicien, et le piano qui orne

les humbles demeures, les chaumières, est un de ces instruments de pacotille fabriqués à vil prix, dont l'Allemagne inonde l'univers et qui se détraquent de partout ; mais qu'importe, c'est un piano, il en a la forme, avec des moulures grossières, des flambeaux vulgaires à double branche; ça fait du bruit quand on heurte le clavier, et cela suffit le plus souvent.

J'ai donc vu partout, en Australie, dans les villes et dans les campagnes, des pianos orner toutes les maisons, et j'ai fait une remarque. J'ai observé que les plus vieux pianos étaient de facture anglaise. Les plus nouveaux sont des pianos allemands, de pacotille, pour l'exportation, sans qualités musicales et sans solidité.

J'ai vu, à Melbourne, un très beau Pleyel, chez mes compatriotes, M. et Mme Duret, dans leur jolie maison d'Albert Park, où ils vivent avec leur fille et leur gendre, le jeune et savant docteur Crivelli. Mme Mouchette, dans son institution modèle de demoiselles, à Saint-Kilda, a orné le salon où tiennent à honneur de se faire entendre les plus renommés artistes de la ville et les virtuoses de passage, d'un des pianos à queue de Pleyel exposés (hors de concours) à l'Exposition centenaire. De son côté, le célèbre virtuose et compositeur Henri Kowalski, qui s'est fixé à Sydney, pour la plus grande gloire musicale de cette capitale, ne veut se faire entendre en public que sur un grand piano de concert de la maison Pleyel, Wolff et Cie de Paris. Ajoutons que le piano à queue qui orne le salon principal du palais du gouverneur, à Melbourne, est un superbe piano d'Erard, choisi par lady Loch elle-même. C'en est assez, il me semble, pour sauver l'honneur artistique de notre manufacture nationale de pianos... en attendant qu'ils s'imposent généralement

en Australie par leur exquise sonorité et leur admirable construction qui résiste à tous les climats.

On devine qu'avec un si grand nombre de pianos en Australie, ce ne sont pas les professeurs de cet instrument qui doivent manquer nulle part. A Melbourne et à Sydney ils se nomment légion. On n'a qu'à frapper du pied pour en faire sortir de dessous terre à Adélaïde, à Sandhurst, à Ballaarat et partout ailleurs, puisque partout il y a des pianos.

A Melbourne je citerai, parmi les professeurs de piano les plus accrédités, M. Plumpton qui donne aussi des leçons de chant et fait la critique musicale dans le grand journal *l'Age*. M. Plumpton qui a beaucoup de cordes à sa lyre et professe pour les derniers drames lyriques de Wagner une admiration d'autant plus fortement enracinée qu'il ne les a jamais vus représenter et les juge avec les oreilles de la foi, cultive la composition. Il s'est essayé au théâtre avec un opéra en deux actes qui avait pour titre, si je ne me trompe, *les Deux Étudiants*. Cette œuvre n'a eu qu'une seule représentation. Mais cet insuccès n'est pas imputable au compositeur; il l'est à ses détestables interprètes qui n'ont su faire valoir aucun des mérites de la partition. On doit aussi à M. Plumpton une ode pour voix et orchestre, une messe et plusieurs mélodies détachées avec accompagnement de piano. L'occasion m'a manqué, pendant mon séjour à Melbourne, d'entendre aucune des œuvres de cet artiste qui fut mon collègue du Jury pour les instruments de musique à l'Exposition. Si donc, je ne puis, à mon grand regret, juger de la valeur des œuvres musicales de M. Plumpton, j'ai une petite observation à lui faire en sa qualité de critique. Où diable a-t-il vu que ma marche,

lut à Melbourne, qu'il a entendue à l'Exposition
écutée par Mlle Burvett dans ses *recitals* de piano,
ssemble à la fameuse *Marche hongroise* de Kowalski?
n'est pas un grand crime que de se rencontrer dans
détail de rythme, de mélodie ou d'enchaînement har-
onique avec un maître quelconque, et c'est, on l'a dit,
iiter quelqu'un que de planter des choux. Je cherche,
ns pouvoir la trouver, cette ressemblance de détail
tre ma marche australienne et la *Marche hongroise*
Kowalski. Aujourd'hui que mon *Salut à Mel-*
urne est publié, je l'enverrai au critique de l'*Age*
ur qu'il devienne juge de son propre jugement.
ais je ne lui demande aucune rectification, mon petit
orceau n'ayant d'autre mérite que le sentiment qui
fait naître, et que dit suffisamment son titre.

Après M. Plumpton, je citerai, parmi les professeurs
piano les plus en réputation à Melbourne, MM. Fabet,
iede, Kelman, W. C. Russell, Gilott, Otto Linden,
ımmer, Guenett et Schek, pianiste accompagnateur
beaucoup de talent. Parmi les femmes : Mme Tasca,
Mlles Wilkinson et Burvett. S'il en est que j'oublie
— ce qui pourrait bien être — l'oubli est involontaire
je les prie de m'excuser.

Les professeurs de chant, dans la capitale de Victoria,
e sont pas moins nombreux que les professeurs de
iano. En vertu du dicton : « A tout seigneur tout
onneur », je placerai en tête de la liste, l'honorable et
ute charmante épouse de M. Steffani qui a pris le
om artistique de Mme Boema, parce qu'elle est née
n Bohême. Voilà une artiste de grande valeur, une
rganisation remarquable de cantatrice dramatique.
lle a tout pour elle : le galbe théâtral, la physionomie
ympathique et mobile, le geste, la diction, la méthode,

la sensibilité, avec un organe exceptionnel. En effet, la voix de Mme Boema est remarquablement sonore, chaude, étendue, souple et propre au chant déclamé comme au chant gracieux et orné. S'il y avait à Melbourne une troupe de grand opéra digne de ce nom et à poste fixe, Mme Boema en serait l'étoile de première grandeur.

Les noms de professeurs de chant qui me viennent en mémoire après celui de Mme Boema, sont ceux de MMmes Chambers, Carandini, Christian, Simonsen. J'en passe. Du côté des hommes : signor Tecchi, signor Azon, Herr Herz, Herr Hartang, Herr Zimmer, MM. Samuel Lamble, Gordon Gooch, etc.

Aux musiciens qui voudraient aller professer leur art en Australie, je donnerai les renseignements que voici. Les leçons de chant se payent à Melbourne plus cher que les leçons de piano. Les prix pour les leçons de piano varient entre cent francs et deux cents francs par trimestre, à raison de deux leçons par semaine, d'une demi-heure chaque leçon. Les leçons de chant dans les mêmes conditions se payent de cent cinquante à trois cents francs.

Le violon est enseigné à Melbourne par M. Steffani, (mari de Mme Boema), un virtuose sur son instrument, un habile chef d'orchestre, un musicien de toutes pièces amoureux de son art et malheureux de le voir si souvent méconnu ; de plus, un homme du monde, un parfait gentleman. Voilà de précieuses qualités et qui justifient amplement la brillante position que s'est faite M. Steffani à Melbourne et l'empressement avec lequel il est demandé partout où l'on fait de bonne musique. Et on en fait toujours quand il en fait lui-même. Je citerai encore, parmi les notables professeurs

de violon, MM. Veston, Plock, Curtis, King père et fils, Cope, etc.

Il y a à Melbourne — qui aurait pu s'en douter? — une vingtaine de violons, d'altos et de violoncelles des anciens grands luthiers d'Italie, Stradivarius, Amati, Guarnerius, Bergoni, Da Salo, d'une conservation parfaite, d'un vernis souverain, d'une qualité de sons admirable, par conséquent d'une valeur que l'on peut dire inestimable. Cette richissime collection d'instruments à archet appartient à M. Joseph Reed, un architecte amateur passionné de musique qui fait chez lui, pour son plaisir et celui de ses amis, de la musique de chambre des maîtres du genre, Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, etc.

Tous les amateurs de quatuors ne pouvant pas aller à Corinthe, c'est-à-dire chez M. Reed, il existe à Melbourne une société d'artistes dirigé par M. Plock qui donnent, par abonnement, des séances de musique de chambre.

Il n'y a pas de pays anglais sans de vastes salles de concert munies d'un grand orgue pour l'exécution des œuvres de Bach et de Händel. La salle de concert de l'Hôtel de Ville est incomparablement la plus vaste de Melbourne, et le grand orgue qu'on y a placé, muni de beaucoup de jeux, a coûté fort cher. Cet instrument est de fabrique anglaise.

M. David Lee, l'organiste du *Town Hall*, a le titre d'organiste de la cité de Melbourne. C'est un fonctionnaire civil avec le maire et le secrétaire de la municipalité. Julian Thomas, dans son *Australie en avant!* a comparé les fonctions de l'organiste de l'Hôtel de Ville de la métropole de Victoria à celles du poète lauréat, à Londres. Le poète lauréat en Angleterre est un

homme de lettres choisi parmi les plus illustres de la nation britannique pour faire le panégyrique de tous les grands événements de son époque. Il reçoit du gouvernement une subvention annuelle comme l'organiste de la cité de Melbourne reçoit des appointements de la ville.

L'église Saint-Patrick a pour organiste M. Charles Sykes. Saint-François a deux organistes, M. Herbini et Mme Tasca. L'organiste de *Scot's Church* est M. Edeson. C'est M. L. Richardson qui tient l'orgue d'*Australian Church*. L'organiste de Saint-Paul est M. Wood. Enfin l'orgue qu'on avait placé dans la salle de concert du Palais de l'Industrie, pour les besoins des grandes exécutions de musique religieuse pendant l'Exposition, était M. George Deake.

On ne publie que très accidentellement de la musique en Australie; mais l'absence d'éditeurs ne décourage pas ceux que taquine la muse des sons. M. Plumpton n'est pas à Melbourne le seul compositeur. Il y a avec lui M. Léon Caron à qui est due la cantate composée pour l'ouverture de la première Exposision internationale en 1881. Le signor Azon a fait exécuter à Melbourne la *Notte di Natale*, pour orchestre et chœur; plus un *Salve Regina* à quatre voix soli, avec orchestre et chœur. C'est M. King qui est l'auteur de *l'Exhibition cantate* chantée à l'ouverture de l'Exposition centenaire de 1888. MM. Richardson, Andrews et Louis Fabet écrivent des mélodies et de petites pièces de piano. Enfin M. Zelman a composé une gavotte pour orchestre, six Offertoires pour voix de soprano, un *Centennial March* et quelques autres morceaux pour piano. Ce ne sont là que des bagatelles si on les compare aux productions des maîtres de l'art, mais il

m'a paru intéressant de les signaler chez une nation d'avenir qui en est encore à l'aurore de son existence artistique.

Parmi les sociétés musicales de Melbourne il faut placer en première ligne la *Melbourne philharmonic Society*, dont les exécutants des deux sexes sont au nombre d'environ trois cents. Son directeur musical est M. David Lee. La société donne quatre concerts par an dans lesquels on entend des oratorios classiques. Le *Messie*, d'Händel, est obligatoire chaque année le jour de Noël. Toutes les semaines il y a répétition. Les frais de la société sont couverts par des souscriptions à 25 francs par an.

Les sociétés chorales d'hommes auxquelles on donne le doux nom allemand de *Liedertafels* sont en honneur un peu partout en Australie. Les sociétés de chant d'ensemble appelées le *Choral de Melbourne* et le *Choral metropolitan*, sont très renommées dans Victoria. Le premier de ces *Liedertafels* a pour directeur M. Herz et c'est M. Julius Siede qui dirige le second. Ces deux sociétés, formées chacune d'environ quatre-vingts chanteurs, donnent huit concerts par an, dont quatre pour les hommes exclusivement, parce qu'on y fume. On appelle ces concerts, où l'harmonie vocale se mêle agréablement à la nicotine, des *smoking concerts*. Les cotisations annuelles pour les membres actifs de ces sociétés, c'est-à-dire pour ceux qui chantent, est de vingt-cinq francs. Pour les autres, pour ceux qui écoutent leur brûle-gueule à la... bouche, la cotisation annuelle est de cinquante francs, soit deux guinées.

A côté de ces sociétés chorales pour voix d'hommes, il y a à Melbourne le *Choral harmonic Society* pour

chanteurs des deux sexes. On y entend surtout des *mottets* et des madrigaux. M. Otto Linden est à la fois le directeur musical et l'administrateur de cette société.

Le *Lieder Kranz* (encore un mot allemand bien doux pour des oreilles françaises!) est une société pour laquelle, hors de la musique allemande, il n'y a pas de salut. On n'y chante qu'en allemand pour des Allemands de la musique allemande en l'honneur de l'Allemagne.

La *Amateur orchestral Society* est une association d'amateurs qui exécutent de la musique pour eux seuls, toutes portes et fenêtres fermées. Les séances de ces amateurs égoïstes, jaloux du plaisir qu'ils pourraient donner aux autres, ont lieu, comme les procès offensants pour la morale publique, dans le huis clos le plus rigoureux. Là se borne la comparaison à établir entre les accusés de la police correctionnelle ou de la cour d'assises et ces honnêtes amateurs : car les seuls attentats qu'on pourrait leur reprocher — si on les entendait — seraient peut-être des attentats contre la justesse tonale, le rythme ou la mesure. Le directeur de cette inhospitalière petite philharmonique est M. Lied.

On chante dans les églises, en Australie, force cantiques, antiennes et psaumes. Ce sont généralement des membres des philharmoniques et des sociétés de chant d'ensemble qui prêtent gracieusement leur concours aux églises. Ils chantent pour l'amour de Dieu, c'est le cas de le dire. Les églises ne seraient pas assez riches pour rétribuer leur talent.

Dans ce vaste pays de l'hémisphère austral, la nature crée en nombre relativement considérable de jolies voix d'hommes et de femmes. J'ai eu l'occasion d'entendre, dans mes excursions plus ou moins lointaines, des sociétés orphéoniques qui font, comme nos orphéons

en France, l'orgueil et la joie des petits centres de population où elles se produisent, et j'ai été charmé de la nature des voix et de leur justesse. Ce sont presque toujours des musiciens allemands qui conduisent les sociétés chorales ; aussi ne chantent-elles que des chœurs allemands.

Le côté faible de la musique, en Australie, c'est l'orchestre. A Melbourne, peu d'artistes instrumentistes sont capables de jouer leur partie d'orchestre comme il faudrait qu'elle le fût, dans le véritable sentiment de l'auteur et avec la technique nécessaire. Les plus habiles d'entre eux sont engagés à l'année dans les petits théâtres qui ont un orchestre composé de quinze à dix-huit exécutants. Il résulte, de cet état de choses, qu'il est toujours difficile, et quelquefois impossible, de réunir pour une circonstance donnée, dans la capitale de l'État de Victoria, les éléments d'un bon orchestre complet. Quand il prend fantaisie à quelque hardi direccteur de spectacle d'offrir aux dilettanti melbournois, pour un temps toujours assez court, l'occasion d'entendre des opéras, la troupe des chanteurs recrutés en grande partie en Europe est quelquefois passable; l'orchestre est toujours incomplet, mal pondéré, mal réglé, bruyant, sans harmonie. Il faut *arranger* pour un pareil orchestre les partitions des maîtres, supprimer et ajouter, faire une cuisine de gargotte musicale qui pourrait s'appeler « l'art d'accommoder les restes... de l'orchestre ». Et quand on n'a pas la partition d'un opéra que l'on veut faire représenter, on ne s'émeut pas pour si peu, on commande une orchestration, toute neuve, à un musicien à tout faire, qui vous bâcle ça en un tour de main. Le *Lohengrin*, de Wagner (*proh pudor!*), a été orchestré à Melbourne par un Italien

— très habile, du reste — qui n'avait jamais rien entendu des opéras du maître de Bayreuth et qui n'avait, pour le guider dans son travail, que la partition réduite pour piano. L'impresario n'ayant voulu donner que vingt livres sterling — cinq cents francs — pour cette besogne, l'Italien accepta et il en fit pour l'argent qu'on lui donnait. Ce ne fut pas long. Point de partition; il écrivit au courant de la plume chaque partie d'instrument sur feuillet détaché, qu'il passait encore humide aux copistes. C'est ainsi que fut livré, au jugement des Melbournois, le plus célèbre des drames lyriques de Wagner. D'autres opéras ont été orchestrés dans les mêmes conditions par le même artiste, très humilié, *in petto*, j'en suis sûr, d'accomplir une pareille besogne; mais il faut vivre avant tout.

De semblables procédés sont outrageants pour l'art. On porte ainsi un attentat à la réputation du compositeur dont on défigure l'œuvre qui n'est plus sienne, en même temps que l'on viole le droit sacré entre tous de la propriété intellectuelle.

Il n'est pourtant pas impossible d'exploiter honnêtement à Melbourne une direction d'opéra. Malgré l'insuffisance des éléments nécessaires à l'exécution des grandes œuvres lyriques, un impresario, M. Lyster, est parvenu à donner pendant un temps, dans la capitale de Victoria, des représentations d'opéras relativement bonnes et qui ont attiré toute la bonne société à l'*Opera House*. M. Lyster avait pour lui les sympathies du public; il avait l'intelligence, l'activité, le sentiment de l'art avec l'ambition de bien faire, et l'argent nécessaire pour rendre fécondes ces heureuses dispositions. Depuis ce modèle des *impresari*, les représentations d'opéras n'ont été que très accidentelles à Melbourne et

très incomplètes. Aucun des directeurs qui ont succédé à M. Lyster ne s'est montré à la hauteur de sa tâche. Il semble que tous n'aient visé qu'un but : réaliser quelques bonnes recettes avec les curieux de la première heure et fermer boutique après. Il est arrivé des choses lamentables et barbares. Des artistes engagés en Europe pour Melbourne ont vu rompre leur engagement dès le début des représentations, et se sont trouvés sur le pavé de la ville, sans ressources, sans relations personnelles, sans pouvoir se faire comprendre, ne parlant pas l'anglais. Sans doute ils auraient pu intenter un procès à leur directeur, mais il leur aurait manqué pour cela l'argent et le temps. Heureux quand ces victimes innocentes obtiennent de ceux qui les ont ainsi indignement trompés, la charité de leur passage en troisième classe sur un steamer qui les rapatriera, avec une livre sterling pour débarquer. J'ai vu, pendant mon séjour à Melbourne, de pauvres danseuses renvoyées en Europe après un petit nombre de représentations, au mépris d'engagements parfaitement en règle et très valables. Ces malheureuses avaient été engagées avec une troupe de guitaristes espagnols (*estudiantina*) qui partagèrent leur triste sort.

Nous en avons dit assez pour donner une idée de l'état de la musique à Melbourne. En somme, s'il est vrai que l'on exécute beaucoup de musique dans les grands et dans les petits théâtres en Australie, dans les *Music Halls*, dans les sociétés d'amateurs, dans les clubs, dans les églises, chez les *Minstrels*, la quantité supplée à la qualité presque toujours et presque partout. Il faut bien en convenir, les artistes véritablement instruits sont rares dans Victoria et le goût du public pour la musique n'est pas encore formé. De même qu'un

homme en vaut un autre, suivant le proverbe, de même, pour le commun des auditeurs, un chanteur là-bas en vaut un autre et il en est de même des compositeurs qui se valent tous. J'ai vu de belles et de médiocres compositions également accueillies par le public, c'est-à-dire avec une réserve prudente qui se manifeste par quelques applaudissements mesurés et sans conviction.

Que faudrait-il pour former le goût des auditeurs et stimuler le noble amour de l'art dans les masses? Il faudrait, avec de bons artistes en nombre suffisant pour l'exécution des chefs-d'œuvre de la musique instrumentale, une bonne troupe de chanteurs lyriques pour l'*Opera House* qui, toute l'année, donnerait des représentations d'opéras consacrés par le succès. Et pour avoir des chanteurs de talent et des instrumentistes en nombre suffisant, sans qu'on soit forcé d'aller les recruter en Europe, à des conditions toujours onéreuses, il faudrait fonder un Conservatoire à Melbourne, subventionné, non point par la ville seulement, mais en partie par l'État de Victoria.

C'est convaincu de la nécessité d'un enseignement musical officiel pour la formation d'artistes australiens, chanteurs et instrumentistes (sans lesquels la musique restera ce qu'elle est), que j'ai proposé, pendant mon séjour à Melbourne, au savant M. Pearson, ministre de l'instruction publique, de lui adresser un rapport sur la fondation d'un Conservatoire dans cette ville. M. Pearson ayant accueilli ma proposition, je rédigeai un rapport très détaillé sur l'enseignement musical à établir dans une grande école nationale de musique, prenant pour modèle le Conservatoire de Paris. En substance, je disais ceci : « Dans ce beau pays d'Australie, où la musique est si en honneur partout, où la nature

particulièrement généreuse crée un nombre relativement considérable de jolies voix d'hommes et de femmes, où l'expérience a prouvé que l'opéra est un spectacle aimé et très apprécié de la bonne société, un Conservatoire fondé et subventionné par l'État rendrait certainement les plus précieux services. Bien dirigé, avec des professeurs capables et de bonnes méthodes, les méthodes que nous suivons au Conservatoire de Paris et qui forment un corps de doctrine musicale complet et admirable sous tous les rapports, le Conservatoire de Melbourne ne tarderait pas à fournir des musiciens de talent, en nombre suffisant pour la formation d'orchestres de symphonies, et il deviendrait la pépinière de chanteurs propres à constituer de bonnes troupes lyriques. L'opéra national serait ainsi fondé. »

Ces considérations développées dans mon rapport frappèrent l'esprit du ministre qui me fit l'honneur de m'écrire une lettre des plus aimables en m'adressant ses remerciements personnels avec ceux des membres de la commission qu'il présidait. Un riche et généreux mélomane, dont le nom est venu déjà sous notre plume, M. Ormond, ayant mis à la disposition du ministre de l'instruction publique une somme importante pour le développement de la musique dans Victoria, il y a tout sujet d'espérer que cet argent sera employé, tout au moins en partie, à la fondation d'un Conservatoire à Melbourne.

La critique musicale est faite, à Melbourne, par M. Keily, dans le journal *l'Argus*, par M. Plumpton, nous l'avons dit, dans le journal *l'Age*, et par M. Morrison.

Sans affaiblir en rien les mérites et l'honorabilité

des deux derniers, nous serons l'écho de tous les musiciens de Melbourne en rendant hommage au caractère indépendant, au bon goût, à l'érudition et au talent d'écrivain de M. Keily. Il sait dire tout ce qu'il pense dans une forme littéraire, bienveillante et spirituelle, sans aucune acrimonie. De pareils critiques font honneur au journalisme.

Je serais impardonnable si, parlant de la musique en Australie, j'oubliais celle par le moyen de laquelle l'armée du Salut essaye de faire le sien. Ils sont bien désagréables, les soldats de cette armée, quand, dans les temples, ils élèvent avec leur âme leurs voix discordantes au Très-Haut, si haut que, je l'espère pour lui, il ne les entend pas. Combien ils sont plus plaisants, les salutistes, lorsqu'ils courent la campagne, par groupes de vingt à trente soldats des deux sexes, chantant des psaumes, avec accompagnement obligé de tambours de basque et de castagnettes. A la bonne heure, voilà une manière d'honorer et d'implorer le Seigneur qui n'a rien de mélancolique pour le prochain, et ne peut, au contraire, qu'exciter sa bonne humeur. Je suis sûr que le tambour de basque et les castagnettes réunis ont fait plus de prosélytes à l'armée du Salut, côté des femmes, surtout, que les plus longs sermons des athlètes chrétiens.

Un jour que j'étais à déjeuner dans la famille de M. Mayer, j'entendis, à ma grande surprise, venant de la cuisine, des roulements de castagnettes, bruyants et rapides.

— Tiens ! dis-je à Mme Mayer, est-ce que vous avez chez vous une Espagnole qui s'exerce à l'accompagnement du fandango ?

— Non, me répondit-elle avec beaucoup de simpli-

ité, c'est une de mes domestiques, très pieuse, qui ait ses dévotions. Quand elle a un moment de liberté, ite elle court à ses castagnettes qu'elle travaille avec oute l'ardeur de la foi.

— Que voulez-vous dire ?

— Cette excellente femme s'est enrôlée depuis peu le temps dans l'armée du Salut et on lui a donné à hoisir entre le tambour de basque et les castagnettes. Elle a opté pour les castagnettes qu'elle manie déjà ort bien vraiment, pour une femme née en Australie, qui n'a jamais voyagé en Espagne et ne s'est inspirée que d'elle-même. Elle en a d'abord joué par dévotion, pour plaire à Dieu, et, maintenant, je crois bien qu'elle en joue aussi par plaisir, comme la plus agréable des récréations.

Si vraiment la domestique de Mme Mayer est possédée de la noble ambition de briller par ses castagnettes dans l'armée du Salut; si elle veut devenir virtuose sur ce petit instrument de percussion — d'aucuns prononcent de persécution — je l'engage à ne rien ivrer au hasard et à travailler régulièrement son instrument d'après la méthode de castagnettes, système ala, publiée à Paris chez Heugel.

Les musiciens ambulants forment aussi une armée ans tous les pays du monde qui, pour n'être pas de lut, n'en est ni moins chantante, ni moins bruyante, moins ambulante que l'armée commandée en chef ar Mme Booth. C'est dire que Melbourne, comme utes les autres grandes villes d'Australie, a ses joueurs orgues de Barbarie, de violon, de harpe, de mandoe, de banjo, de flageolet, de vielle, de trombone, et s chanteurs des deux sexes qui promènent du matin soir leurs harmonies ébréchées et leurs mélodies par

à peu près. Les Allemands qui savent que l'union fait la force et que le dieu des batailles est toujours du côté des gros bataillons, se réunissent par groupes de huit à dix souffleurs dans le cuivre pour le fin régal des oreilles. Ces Germains ont des poumons solides et une opiniâtreté qui assure le succès : la recette. Quand ils ont choisi leurs victimes, ils se forment en bataille vis-à-vis d'elles et avec une stratégie que je ne crains pas de qualifier d'infernale, ils ne tardent pas à les réduire à merci. Ils jouent d'abord de leur mieux, passablement quelquefois. Si l'ennemi, c'est-à-dire l'auditeur, ne met pas vite la main à la poche pour payer la rançon de guerre, les Germains changent aussitôt de tactique. Ils jouent faux, alors, sans mesure, et si horriblement vers la fin, que les malheureux auditeurs crispés, désespérés, devenus presque fous, capitulent et donnent sans compter. La recette obtenue, la fanfare se tait et va porter plus loin sa science de musiciens stratégiques. Quand ils ont fait deux ou trois ans de ce coupable métier dans toutes les villes de l'Australie, ils retournent en Allemagne vivre de leurs rentes et prennent le titre de docteurs en musique.

Les musiciens italiens abondent à Melbourne, mais ils sont moins canailles, moins malfaisants que les blonds et perfides Teutons. Garçons et filles de la belle *Italia* chantent, raclent du violon, pincent de la harpe et dansent au son de l'instrument à pédale continue des *pifferari* qui n'est rien autre chose que le *bignou* des Bas-Bretons. Les Italiens de musique en plein air mettent de l'argent de côté, car ils sont sobres et vivent de rien, presque comme les Chinois.

Il y a des personnalités marquantes dans le monde des musiciens ambulants à Melbourne. L'homme-orches-

tre qui joue à la fois du violon, de la flûte de Pan, des cymbales et de la grosse caisse, a fait merveille dans la capitale de Victoria. Un autre homme-orchestre, un aveugle, celui-là, remplace la grosse caisse de son concurrent polyphonique par des roulements de tambour qu'il obtient par le moyen de deux pédales. Celui-là opère assis sur un tabouret très élevé. On le voit de loin. Un jeune Italien s'est fait une réputation dans les tavernes desservies par des femmes, en jouant de l'harmonium avec accompagnement de sifflet, ou si vous aimez mieux en sifflant et en s'accompagnant sur l'harmonium. J'aurais voulu voir, mais je ne l'ai pas vu, le musicien ambulant politique et un peu acrobate, candidat malheureux à la législature de Victoria, dont parle l'auteur de *Lights and Shades*, M. John Freeman. « Un musicien ambulant connu sous le nom de Ballaarat Jac jouit à Melbourne d'une grande réputation. Il est grand et toujours coiffé d'un chapeau haut de forme en feutre blanc avec un ruban noir. Il a le verbe haut et, si l'on manque de générosité avec lui, il ne se gêne pas pour témoigner son mécontentement par une phraséologie *ad hoc*. Quelques-uns de ses admirateurs l'ont un jour sérieusement, ou par plaisanterie, proposé aux électeurs de Ballaarat comme candidat à l'assemblée législative. Il a échoué. C'est dommage. »

Un pianiste qui fut un artiste de talent, un virtuose sur son instrument, ancien élève de la classe de Zimmermann au Conservatoire de Paris, M. Baudouin, fils du célèbre Baudouin, directeur des bals de la cour sous Charles X et, je crois aussi, sous Louis-Philippe, est — les malheurs des temps et le whisky aidant pour une large part — tombé jusqu'à devenir pianiste d'estaminet. Je l'ai vu, jouant dans le Café de Cristal de

Melbourne pour récréer les consommateurs qui ne l'écoutaient guère. Un soir que Baudouin était moins soûl que d'habitude, je le pris à part, et j'osai lui demander, d'un ton de reproche amical, pourquoi il buvait à ce point. Sa réponse fut admirable et telle que Shakespeare ne l'aurait pas trouvée meilleure pour la mettre dans la bouche d'Hamlet. « Je bois, me dit-il, pour voir les choses différemment qu'elles ne sont. » Et il alla s'asseoir au piano où il improvisa pendant vingt minutes avec un désordre curieux où perçait le savoir du musicien qui a fait ses classes.

Sydney, la grande, la riche et belle ville, a la bonne fortune de posséder, depuis huit ans déjà, un pianiste virtuose hors ligne doublé d'un compositeur qui comptait parmi les plus estimés à Paris et que Paris regrette. J'ai nommé Henri Kowalski, l'auteur du grand opéra représenté à Paris sous le titre de *Gilles de Bretagne*, d'un autre grand opéra en cinq actes donné au théâtre de la Monnaie à Bruxelles, d'un *Vercingétorix*, exécuté à la Société philharmonique de Sydney, de nombre de mélodies avec accompagnement de piano, de diverses œuvres de musique de chambre et de beaucoup de pièces de piano, dont quelques-unes, notamment la *Marche hongroise*, se trouvent sur tous les pianos du monde. A ses talents de virtuose et de compositeur, Kowalski joint les qualités toutes spéciales qui font le professeur. Mon étonnement a été grand quand, me trouvant aux environs de Sydney, à Petersham, dans la famille de M. Wood, je priai Mlle Wood, élève de Kowalski, de me jouer un morceau. Sans se faire prier, Mlle Wood se mit au piano et avec un mécanisme parachevé et un sentiment profond du style de Beethoven, elle exécuta tout entière la sonate (op. III) en

ut mineur, dédiée à l'archiduc Rodolphe qui est la 32e et dernière sonate pour piano seul de l'immortel musicien. Je fus émerveillé de rencontrer, à la campagne, aux antipodes de l'Europe, une demoiselle amateur d'un talent aussi sérieux, et je la priai de me jouer autre chose, ce qu'elle fit de fort bonne grâce. Schumann, Mendelssohn, Brahms, Chopin, sont les compositeurs familiers de cette artiste élève de Kowalski.

Kowalski est directeur de la Société philharmonique de Sydney, une nombreuse et belle société vocale et instrumentale à laquelle il a fait, le premier en Australie, exécuter l'adorable *Marie-Madeleine* de Massenet et plusieurs autres ouvrages importants de compositeurs français.

Parmi les artistes établis à Sydney, je citerai l'éminent violoniste virtuose français, M. Poussard; Léon Carron, chef d'orchestre et violoniste compositeur; Hector Maclean, chef d'orchestre, compositeur et organiste; Montagu Younger, chef d'orchestre, organiste de la cathédrale; Lardelli, compositeur, professeur de chant et de piano; Rivers Allprof, violoniste solo, professeur de violon et de chant; Mme Fabris, professeur de chant; Allewel, professeur de chant; Ricardi, professeur de chant; Kresschman, chef d'orchestre, violon solo et professeur; Dalaney, chef d'orchestre et compositeur; Oulius Buddee, Reginald Toms, A. Gehde, Mlle Woolley et Mme Charbonnet, pianistes et professeurs; M. Straus, professeur de violon; Hennerbein (Charles), professeur de piano; Mlle Pedley, professeur de chant et de piano; Schmelischeck, violoniste; Hyndes, professeur de piano. Avec la *Philharmonic Society*, nous citerons parmi les sociétés musicales à Sydney, le *Metropolitan Liedertafel*, la *Sydney Liedertafel* et l'*Orpheon Club*.

Quelques mots maintenant sur le commerce des pianos allemands de pacotille.

Les menuisiers allemands qui fabriquent cet *article* un peu dans toutes les villes de l'empire germanique, vendent leurs produits comme ils le peuvent, au prix qu'on veut bien les payer, avec le crédit que l'on demande, — un an, deux ans, trois ans, cinq ans et même plus. Souvent les fabricants de ces caisses mal sonores les expédient à des marchands qui n'en ont pas fait la commande en les suppliant de retirer les instruments de la douane et de les prendre chez eux en consignation. Ils payeront les pianos quand ils les auront vendus et à leur aise. Ils ne les payeront pas et continueront de les garder en magasin s'ils ne les vendent pas. Dans ces conditions, il arrive que le marchand australien qui ne veut pas encombrer son magasin de ce camelotage musical, met les pianos en location à prix réduit. Quel précieux avantage pour les marchands australiens : ils ne les payent pas ou les payent quand ils veulent ; ils n'en embarrassent pas leurs magasins et en tirent un profit locatif! Aussi les marchands d'instruments, en Australie, manifestent-ils une vive tendresse pour les facteurs de pianos allemands au détriment des facteurs plus dignes de l'Angleterre et de la France. De temps à autre on apprend à Melbourne ou à Sydney qu'il vient d'arriver d'Allemagne un stock d'une centaine de pianos pour être vendus en bloc, à l'encan, et à tout prix. Un marchand d'instruments du pays achète le tas — pas cher — et fait apporter chez lui la marchandise. Sa première opération, en attendant qu'il bénéficie sur la vente de ces crève-tympan, est de rentrer immédiatement dans l'argent qu'il vient de débourser. Voici comment il procède. Il

va trouver un de ces petits banquiers à tout faire comme il y en a dans toutes les villes d'Australie, et il lui tient à peu près ce langage. « Je viens d'acheter cent pianos qui représentent quarante mille francs. Prêtez-moi cette somme garantie sur les pianos eux-mêmes que je garderai en magasin. Pour ceux que je vendrai à crédit, payables tant par mois, je vous donnerai d'avance les reçus que vous enverrez toucher à domicile. » Et les choses se font ainsi sans la moindre difficulté.

Quand les expéditeurs européens de cette pacotille à clavier ne trouvent pas à la vendre contre argent comptant, eh bien, ils l'échangent contre des produits du pays, de la laine, du sucre, des vins, du blé, etc. Jamais les pianos ne retournent en Allemagne. Pas plus que les fleuves, ils ne remontent à leur source.

A côté de ces instruments avilis — je me hâte de le dire pour être juste — l'Allemagne expédie sur commande, en Australie, des pianos justement renommés. Ces instruments se vendent régulièrement et à leur prix comme d'honnêtes produits artistiques qu'ils sont, avec des Steinway de New-York, des Schiedmayer de Vienne, des Érard et des Pleyel de Paris. J'ai vu très peu de pianos de fabrique anglaise chez les marchands de Melbourne et de Sydney, ce qui m'a étonné, l'Australie étant colonie anglaise. Quelques Colard et Colard, et c'est à peu près tout. Les États-Unis envoient un assez grand nombre d'harmoniums en Australie.

Les instruments à archet, en bois et en cuivre, sont généralement des instruments à bon marché, par conséquent de médiocres ou de mauvais instruments. Cela s'entend du reste dans les *forté* de l'orchestre qui sonnent bruyants sans timbre et entachent de vulga-

rité même les harmonies les plus distinguées. Il y a trois grands magasins de musique et d'instruments à Melbourne qui occupent pour la vente au détail un personnel nombreux de commis; ce sont : la maison Allan et Cie; la vieille maison Gien et Cie; la maison Nicholson et Cie. Toutes ces maisons sont dans la plus belle rue de Melbourne, dans Collins street. Ce ne sont pas là tous les magasins de musique et d'instruments à Melbourne; il y en a d'autres, mais de moindre importance.

A Sydney, le commerce de musique et d'instruments est représenté par le vaste établissement de M. Paling, un commerçant artiste, excellent musicien, qui joue en maître du piano et du violon. Ce magasin est un type des plus beaux magasins anglais à plusieurs étages. C'est tout un monde de musique et d'instruments. Mais dans ce monde d'harmonie combien est exiguë la part faite à nos compositeurs français et à nos belles manufactures d'instruments!

Ce qui se vend dans tous les magasins de musique de l'Australie de chansons anglaises, de *songs* à couplets et à refrain, dépasse ce que l'on pourrait raisonnablement imaginer. Tout le monde veut en chanter et tout le monde en chante. Ces *songs*, pâles et affadissants à l'oreille, sont tous coulés dans le même moule, tant pour la mélodie que pour l'enchaînement harmonique et les dessins d'accompagnement. Ces vulgarités sont chantées avec délices dans les familles par la mère, par les filles, par les fils et par le père quand il est de bonne humeur.

La vente des *songs* constitue en Australie la branche la plus productive du commerce de musique. Les morceaux détachés de piano et les recueils de pièces pour

cet instrument, viennent de l'Allemagne et de l'Angleterre; de l'Allemagne surtout. On vend très peu de partitions d'opéra en Australie, sans doute par ce que les occasions sont rares d'entendre des opéras et qu'ils y sont mal chantés le plus souvent.

Quant à la musique de nos compositeurs français qui pourtant tiennent une si large et si honorable place dans le monde musical, cette musique ne brille guère que par son absence dans les rayons des marchands de musique de Melbourne et de Sydney. Quand par hasard un marchand australien se trouve avoir besoin de quelque musique de compositeur français, il ne la demande pas à Paris, aux éditeurs de ce compositeur; il s'adresse à son correspondant de Londres qui, lui, la fait venir de Paris. Le résultat de cette demande par ricochet est que le marchand australien paye une majoration de 25 pour 100 sur toute la musique française.

Est-ce qu'il n'y a pas dans ce fait anormal un peu de la faute de nos éditeurs français ? Ah ! ce ne sont pas les éditeurs allemands qui se laisseraient ainsi oublier ! Ce n'est pas aux correspondants de Londres qu'on demande d'Australie la musique éditée en Allemagne, c'est aux éditeurs allemands.

Comme dernier renseignement pouvant intéresser les musiciens et les éditeurs, j'ajouterai que la musique chez les marchands de Melbourne et de Sydney se paye avec une diminution de moitié sur le prix fort, et qu'on ne fait aucune diminution sur le prix marqué net. Un petit escompte de faveur et d'encouragement est consenti aux professeurs exclusivement.

XV

L'instruction publique et privée en Australie.

L'ignorance est le vice des peuples asservis. Elle est conseillée et encouragée par les gouvernements despotiques, qui trouvent en elle leur plus sûre alliée et leur raison d'être.

L'ignorance n'est pas permise chez les nations libres, où le droit dont jouissent les citoyens, de nommer leurs législateurs, leur impose des devoirs qui exigent une instruction tout au moins élémentaire.

L'instruction primaire est obligatoire et laïque dans toutes les colonies australiennes. En outre elle est obligatoire depuis 1873 dans Victoria, le Queensland, et la Nouvelle-Zélande. En ce qui concerne les autres États, ne sont appelés à contribuer au budget de l'instruction publique que les citoyens reconnus capables de payer cet impôt.

Dans Victoria, le département de l'instruction publique est présidé par un ministre spécial et responsable. Il a la haute main non seulement sur tout le corps enseignant, mais sur les immeubles utilisés pour les besoins de l'instruction. La loi qui rend l'instruction primaire obligatoire en Australie n'est pas une loi que l'on puisse éluder. Doit faire acte de présence à l'école primaire de la paroisse dans laquelle il réside tout enfant âgé de six ans au moins et de quinze ans au plus, pendant soixante jours par semestre, chiffre minimum. Il n'y a d'exception à cette obligation que dans les cas suivants: si l'enfant reçoit chez lui ou dans une école libre une

instruction au moins égale à celle que l'on donne dans les écoles municipales; en cas de maladie ou d'un autre empêchement majeur dûment constaté; lorsqu'une distance de plus de 2 milles (3 kilomètres) sépare le domicile de l'enfant de l'école la plus proche de ce domicile. Le programme d'études de l'instruction primaire comprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, jusques et y compris les fractions, les rapports et proportions, les règles d'intérêt simple et d'intérêts composés, la grammaire, y compris l'analyse et le syntaxe, la géographie comprenant une donnée générale sur l'Asie, l'Afrique et l'Amérique et plus particulièrement la connaissance de l'Australie, de l'Europe, en insistant sur la Grande-Bretagne et les colonies. A ces matières il faut joindre l'étude des trois règnes de la nature, des exercices de dictée et de composition; enfin, comme sujets non imposés, le dessin, la musique vocale et la gymnastique. Dans les écoles de filles on enseigne en outre la couture.

On remarquera que l'enseignement de l'histoire brille par son absence dans ce programme d'études. Pour les Australiens qui n'ont pas encore d'histoire, cette partie si importante des connaissances à acquérir passe après les autres. L'histoire n'est enseignée dans les écoles de l'État en Australie que par le moyen de récits détachés, disséminés dans les six livres gradués (*royal readers*) qui servent aux lectures des élèves. C'est insuffisant. Cette insuffisance avait été reconnue déjà lorsque nous étions encore à Melbourne, et le ministre de l'instruction publique, l'honorable et savant M. Pearson, songeait à donner plus d'étendue et d'importance à la connaissance de l'histoire de tous les peuples dans le programme officiel des études pour l'enseignement primaire.

; égale à celle que l'on donne dans
es ; en cas de maladie ou d'un autre
ur dûment constaté ; lorsqu'une
: 2 milles (3 kilomètres) sépare le
t de l'école la plus proche de ce
amme d'études de l'instruction pri-
lecture, l'écriture, l'arithmétique,
s les fractions, les rapports et propor-
ntérêt simple et d'intérêts composés,
compris l'analyse et le syntaxe, la
nant une donnée générale sur l'Asie,
rique et plus particulièrement la con-
stralie, de l'Europe, en insistant sur
ne et les colonies. A ces matières il
le des trois règnes de la nature, des
ée et de composition ; enfin, comme
és, le dessin, la musique vocale et la
ns les écoles de filles on enseigne en

a que l'enseignement de l'histoire brille
dans ce programme d'études. Pour les
n'ont pas encore d'histoire, cette partie
s connaissances à acquérir passe après
toire n'est enseignée dans les écoles de
lie que par le moyen de récits détachés,

facultés, excepté celle de médecine. On ne veut pas de femme médecin dans Victoria, eût-elle la science d'un Brouardel, quand on permet à tant de charlatans du sexe laid d'exercer leur coupable industrie. Mais ce qui est juste doit arriver, et la médecine officielle ne se montrera pas toujours inaccessible aux femmes capables de l'étudier, de l'apprendre et de l'exercer honnêtement. Les jeunes filles, à Melbourne, peuvent suivre les cours de droit, mais dans aucun cas il ne leur est délivré de diplôme d'avocat.

Ce qui peut paraître singulier, c'est que des écoles dirigées par des ecclésiastiques sont affiliées aux universités essentiellement laïques et qu'elles reçoivent, pour les services qu'elles leur rendent, une subvention de l'Etat.

Les écoles du dimanche sont une des physionomies originales de l'enseignement libre en Australie. Ces écoles d'instruction religieuse sont très suivies à Melbourne et paraissent avoir été inspirées par ces paroles de l'écrivain anglais Atterbury : « Par l'éducation nous pouvons mouler à notre gré l'esprit de la jeunesse et lui inculquer des idées qui resteront toujours. »

On comprend, d'après ce que nous avons dit de l'organisation de l'Université de Melbourne, que cette grande institution jouisse dans toute l'Australie d'une juste renommée. L'enseignement technique qui tend à se développer notablement par la création de nouvelles écoles professionnelles, est suivi, au moment où j'écris ces lignes, par plus de deux mille jeunes ouvriers qui contribueront à la prospérité du pays en devenant des chefs d'atelier et des chefs d'usine. Le « collège des ouvriers » a pour fondateur M. Ormond qui,

instruction au moins égale à celle que l'on donne dans les écoles municipales; en cas de maladie ou d'un autre empêchement majeur dûment constaté; lorsqu'une distance de plus de 2 milles (3 kilomètres) sépare le domicile de l'enfant de l'école la plus proche de ce domicile. Le programme d'études de l'instruction primaire comprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, jusques et y compris les fractions, les rapports et proportions, les règles d'intérêt simple et d'intérêts composés, la grammaire, y compris l'analyse et le syntaxe, la géographie comprenant une donnée générale sur l'Asie, l'Afrique et l'Amérique et plus particulièrement la connaissance de l'Australie, de l'Europe, en insistant sur la Grande-Bretagne et les colonies. A ces matières il faut joindre l'étude des trois règnes de la nature, des exercices de dictée et de composition; enfin, comme sujets non imposés, le dessin, la musique vocale et la gymnastique. Dans les écoles de filles on enseigne en outre la couture.

On remarquera que l'enseignement de l'histoire brille par son absence dans ce programme d'études. Pour les Australiens qui n'ont pas encore d'histoire, cette partie si importante des connaissances à acquérir passe après les autres. L'histoire n'est enseignée dans les écoles de l'État en Australie que par le moyen de récits détachés, disséminés dans les six livres gradués (*royal readers*) qui servent aux lectures des élèves. C'est insuffisant. Cette insuffisance avait été reconnue déjà lorsque nous étions encore à Melbourne, et le ministre de l'instruction publique, l'honorable et savant M. Pearson, songeait à donner plus d'étendue et d'importance à la connaissance de l'histoire de tous les peuples dans le programme officiel des études pour l'enseignement primaire.

aujourd'hui 1,524 ouvrages, 45,102 échantillons et modèles, et 161 dessins. Cette intéressante institution est ouverte au public comme le Musée de peinture et la Bibliothèque, et il s'y fait des conférences sur la chimie, la minéralogie, l'architecture et la télégraphie. Il faut encore citer le Musée national d'histoire naturelle où se trouve une riche et fort intéressante collection de la faune australienne.

Les sociétés savantes abondent dans la capitale de Victoria et partout on sent une noble émulation pour l'instruction du peuple qui, étant libre, doit se rendre fort par la science.

Parmi les institutions scientifiques, il convient de citer spécialement l'Observatoire de Melbourne. Il y a dans cet Observatoire un télescope qui passe pour être l'un des plus beaux du monde. Outre ce télescope, l'Observatoire possède un instrument appelé seismographe destiné à enregistrer les tremblements de terre. On m'a conté que la sensibilité de cet appareil est telle, qu'un coup de canon ayant été tiré non loin de l'Observatoire, il en résulta une légère perturbation souterraine que l'excellent seismographe enregistra comme tremblement de terre.

Au commencement de la grande immigration en Australie, à l'époque de la découverte de l'or, il se trouva dans le pays un certain nombre d'émigrants ne sachant ni lire ni écrire. Tous les ans le nombre des illettrés diminue sensiblement, et il est facile de prévoir le moment où pas une personne en Australie ne se trouvera privée de l'instruction élémentaire. En 1854, sur 10,000 personnes fixées dans l'État de Victoria, 8,772 savaient lire, 7,512 savaient lire et écrire, ce qui donne le chiffre, sur 10,000 habitants, de 1,228 per-

tre qui joue à la fois du violon, de la flûte de Pan, des cymbales et de la grosse caisse, a fait merveille dans la capitale de Victoria. Un autre homme-orchestre, un aveugle, celui-là, remplace la grosse caisse de son concurrent polyphonique par des roulements de tambour qu'il obtient par le moyen de deux pédales. Celui-là opère assis sur un tabouret très élevé. On le voit de loin. Un jeune Italien s'est fait une réputation dans les tavernes desservies par des femmes, en jouant de l'harmonium avec accompagnement de sifflet, ou si vous aimez mieux en sifflant et en s'accompagnant sur l'harmonium. J'aurais voulu voir, mais je ne l'ai pas vu, le musicien ambulant politique et un peu acrobate, candidat malheureux à la législature de Victoria, dont parle l'auteur de *Lights and Shades*, M. John Freeman. « Un musicien ambulant connu sous le nom de Ballaarat Jac jouit à Melbourne d'une grande réputation. Il est grand et toujours coiffé d'un chapeau haut de forme en feutre blanc avec un ruban noir. Il a le verbe haut et, si l'on manque de générosité avec lui, il ne se gêne pas pour témoigner son mécontentement par une phraséologie *ad hoc*. Quelques-uns de ses admirateurs l'ont un jour sérieusement, ou par plaisanterie, proposé aux électeurs de Ballaarat comme candidat à l'assemblée législative. Il a échoué. C'est dommage. »

Un pianiste qui fut un artiste de talent, un virtuose sur son instrument, ancien élève de la classe de Zimmermann au Conservatoire de Paris, M. Baudouin, fils du célèbre Baudouin, directeur des bals de la cour sous Charles X et, je crois aussi, sous Louis-Philippe, est — les malheurs des temps et le whisky aidant pour une large part — tombé jusqu'à devenir pianiste d'estaminet. Je l'ai vu, jouant dans le Café de Cristal de

plan et dirigée avec une autorité plus sage, sous le double rapport de l'enseignement et de l'administration, que le pensionnat tenu par Mme Mouchette aux environs de Melbourne, à Saint-Kilda, dans le vaste et bel immeuble d'Oberwyl.

Mme Mouchette est Française et elle a, pour la seconder dans l'administration si complexe de son institution, une Française aussi, sa sœur, Mlle Lyon. Ces dames, d'une solide instruction, dont l'esprit est ouvert à tout ce qui est beau (Mme Mouchette est peintre de beaucoup de talent), sont le type accompli de la Parisienne dans ce qu'elle a de particulièrement gracieux, de sympathique, d'aimable sans afféterie, de suprême distinction. L'institution de Mme Mouchette où se trouvent réunies les jeunes filles des premières familles, non seulement de l'État de Victoria, mais un peu de toute l'Australie, a contribué, on peut le dire sans aucune exagération, au prestige de la France dans ces contrées lointaines. Elle la fait aimer chaque jour en propageant notre langue, en se servant de nos méthodes, en répandant le goût de notre littérature trop peu connue en Australie.

Mme Mouchette et son mari (elle est veuve aujourd'hui) partirent avec Mlle Lyon, de Paris pour l'Australie, vers le milieu de 1881. Un soir, sans penser à rien, comme on dit, tous trois allèrent entendre une conférence faite par Mme Fraser (Tasma) à la Société de géographie. L'Australie était le sujet de la conférence. Mme Fraser dit tant de bien de ce pays encore si peu connu des Européens, surtout des Français ; elle se montra si enthousiaste — et avec raison — de son climat si sain, de ses mœurs hospitalières et de ses institutions ; elle vanta si haut et avec tant d'éloquence

s ressources que peuvent y trouver les étrangers, qu'ils ient ouvriers, professeurs ou artistes, que M. Mouette, en sortant de la conférence, dit à sa femme, oitié riant, moitié sérieusement : — Partons-nous ur l'Australie ? — Pourquoi pas ! répondit Mme Mouette qui est un esprit entreprenant et résolu. — oi je veux bien, dit Mlle Lyon. Et voilà qu'ils n'eunt plus qu'une pensée, partir pour cet Eldorado ı ils se sentaient attirés moins peut-être par l'apt de la fortune que par cet irrésistible attrait pour s imaginations d'artiste : pénétrer dans l'inconnu, ir une nature nouvelle, braver le danger des voyas ! Ce n'était peut-être pas sage, car M. Mouchette ait à Paris une bonne situation, et Mme Mouchette ait attachée aux écoles de la Ville en qualité de ofesseur de dessin, et très estimée comme peintre. ais on obéit à sa destinée et Mme Fraser avait décidé e celle de trois de ses auditeurs.

Les Parisiens reçurent à Melbourne un accueil symathique. On ne tarda pas à reconnaître les précieuses ualités et le talent des nouveaux venus, et, malgré les ifficultés inhérentes à tout début dans un pays étraner, Mme Mouchette réussit à ouvrir des cours de dessin t de peinture qui furent très suivis.

La mort de M. Mouchette qui avait été nommé chanelier substitué du consulat, vint modifier la situation e la jeune veuve et de sa sœur. Avec la confiance que onne la certitude de n'être pas au-dessous de la tâche u'on entreprend de remplir, ces dames se rendirent ropriétaires de la maison et des dépendances d'Oberyl qui était déjà un pensionnat de demoiselles fort ien noté. Par les modifications que Mme Mouchette pporta dans le programme des études, par le choix et

le nombre des professeurs qu'elle sut attacher maison, par la bonne administration matérielle q blit Mlle Lyon, et grâce à la protection puissan lady Loch, à la sympathie pour ces dames de sonnes influentes de la colonie, le pensionnat se forma en une institution modèle.

L'installation de ces dames à Oberwyl date de La maison et le terrain qui l'entoure coû 200,000 francs, auxquels il a fallu ajouter vingtaine de mille francs pour transformer et co ter le mobilier. Bien que forcée de suivre sur ce points de l'enseignement les habitudes australi Mme Mouchette s'est toujours efforcée, avec Mlle de rendre l'institution de plus en plus fran Chaque année on y donne une place plus gra l'enseignement de notre langue — si négligée pa dans les autres écoles de la colonie — de notre li ture, de nos arts et de notre histoire. L'éducatio prement dite vient compléter l'œuvre de l'instru et en toutes choses, suivant l'exemple de leurs tresses respectées et chéries, les jeunes Austral de Saint-Kilda se façonnent à nos habitudes d'élé sans toutefois perdre leurs charmantes qualités gine.

Quand je quittai Melbourne, l'institution co une centaine d'élèves et vingt-sept professeurs plusieurs institutrices françaises et anglaises ré dans la maison. On peut juger par le nombre d fesseurs — les plus renommés de Melbourne, c dans leur spécialité — de l'enseignement établi à wyl : il n'en est nulle part de plus méthodiqu distribué aux élèves pour ne pas fatiguer leur es les intéresser au travail.

Le prix moyen payé par chaque pensionnaire, en comprenant plusieurs arts d'agrément tels que la musique et la peinture que presque toutes cultivent, est de 3,000 à 4,000 francs par an. Ce prix n'a rien certes d'exagéré, et, tout considéré, on le trouve modeste. Les demi-pensionnaires payent de 1,000 à 1,500 francs par an. Suivant les services qu'elles sont appelées à rendre, les institutrices à demeure reçoivent un traitement qui varie de 1,000 à 3,000 francs. Étant logées, blanchies et fort bien nourries, n'ayant de dépenses à faire que pour leur habillement, elles peuvent, le voulant, faire des économies.

Les jeunes filles australiennes ont généralement l'esprit vif et elles s'assimilent facilement les éléments de toutes choses; mais pour la plupart elles manquent de cette persévérance qui conduit aux études supérieures et triomphe des plus grandes difficultés. C'est que, à vrai dire, l'existence des familles riches en Australie est trop remplie, pour les jeunes filles, par la vie extérieure, les fêtes, les plaisirs du monde, pour leur permettre la liberté d'esprit et l'application soutenue d'un travail opiniâtre. Pourtant quelques pensionnaires de Mme Mouchette sont arrivées à un degré d'instruction générale remarquable, sans que pour cela la vivacité de leur regard et les roses de leur riant visage aient subi la moindre altération. L'air est si vivifiant à Saint-Kilda, et les leçons sont si attrayantes à Oberwyl!

En visitant l'établissement de Mme Mouchette, je fus frappé de la création d'une classe enfantine qui est l'inspiration d'un noble cœur français à l'étranger. Cette classe de petites filles australiennes appartenant aux meilleures familles de Victoria est entièrement

faite en français sur le modèle des écoles maternelles (système de Mme Pape-Carpentier et de Frœbel) dont tout le matériel est venu de Paris. — Les enfants, dans ce pays, me disait Mme Mouchette, ont une facilité merveilleuse pour apprendre les langues. C'est par le moyen de ma classe enfantine composée d'enfants de cinq à huit ans, que j'espère arriver à faire parler couramment le français à toute la nouvelle génération dans ce pays où l'on connaît à peine de nom, seulement, nos grands littérateurs modernes. Ces paroles, aux antipodes de la France, dites simplement avec le secret amour de la patrie et le désir de la servir, me touchèrent profondément.

— Votre œuvre, dis-je à Mme Mouchette, est noble et généreusement féconde. Vous en avez la fleur dans ce mignon petit régiment d'enfants au jardin d'acclimatation français que vous leur avez fait; l'Australie en cueillera les fruits s'il est vrai, comme l'a dit le poète, que :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France.

— Je fais mon devoir, me répondit Mme Mouchette, qui, continuant à me renseigner sur son institution, ajouta :

Les pensionnaires chez moi obéissent à une règle très stricte pendant les heures de leçons; mais, en dehors des leçons, elles jouissent d'une grande liberté. Une bibliothèque choisie est mise à leur disposition; elles peuvent y prendre tous les livres qu'elles désirent lire; elles peuvent écrire, dessiner, peindre, faire de la musique, s'occuper d'ouvrages à l'aiguille, soit dans les salles d'étude, soit dans le jardin ou même dans leurs chambres; car les dortoirs tels qu'ils sont établis

n France dans les collèges et les pensionnats n'existent as chez nous. Nos pensionnaires sont logées dans des hambres disposées pour recevoir deux, trois ou quatre its. Généralement elles sont occupées par des sœurs, les cousines, ou simplement par des amies. Les pen-ionnaires ont le droit de décorer leur chambre, de 'arranger suivant leur goût, ce qui la leur fait aimer. Outre les récréations dans le jardin, nous faisons faire à nos élèves une promenade quotidienne d'une heure au bord de la mer, dans Saint-Kilda, ou bien à quelques minutes d'ici, en chemin de fer, dans Albert Park. Toutes les fois qu'un événement artistique se produit à Melbourne, pièce de théâtre, concert, exposition de peinture, conférence, etc., les jeunes filles dont les parents résident au loin (j'en ai qui me sont venues du Queensland et du fond de l'Ouest) y sont conduites dans le but non seulement de les distraire, mais de for-mer leur goût, de développer leur jeune intelligence. Tous les mois elles ont, dans la maison, une soirée dan-sante qu'elles se donnent les unes aux autres. Quatre d'entre elles font les honneurs de la soirée pour s'habi-tuer à remplir le rôle de maîtresse de maison, la plu-part étant appelées à occuper une position dans le monde.

— Vous en faites des femmes accomplies, dis-je à Mme Mouchette.

— Ce n'est pas tout. J'ai fondé un journal, *The Oberwylian* (du nom de notre propriété), que mes élèves rédigent entièrement seules et qui, tout en faisant travailler leur esprit, tient au courant les anciennes élèves de ce qui se fait à l'école. C'est un lien établi entre mes pensionnaires anciennes et nou-velles, et je vous assure que *The Oberwylian* n'est pas maladroitement rédigé du tout.

Et Mme Mouchette alla chercher plusieurs nun de ce journal de demoiselles écrit par des demois où je lus des comptes rendus de ce qui se fait à (wyl, des pièces de vers, des nouvelles d'imagina des articles d'art, etc. N'est-ce pas bien intelligent, cela, bien digne de la sympathie de tous et de tou encouragements! A la fin de chaque année scolai y a grande soirée musicale et dramatique à Ober Les jardins sont illuminés, des aménagements sont à l'extérieur pour le concert et la représentation trale par les pensionnaires et exclusivement en çais! J'ai assisté à la fête qui a clos l'année scolai 1888, et j'en ai gardé une impression qui ne s'effa point de ma mémoire.

XVI

mour, la famille, la galanterie, la fausse pudeur et les droits de la femme en Australie.

« Il y a tant de sortes d'amour, dit quelque part oltaire, qu'on ne sait à qui s'adresser pour le défiir. »

C'est qu'on a fait un étrange abus du mot *amour*, u'on applique assez étourdiment à des sentiments et des situations fort différents. Les simagrées d'un igisbée, le caprice d'un moment, une liaison d'habiude, banale et souvent mal supportée par deux êtres ans poésie, sans générosité, sans dévouement, ne peuent s'appeler de l'amour que par les gens incapables l'aimer. Confondre le badinage de la galanterie si fort la mode sous le nom de *flirtation* dans les pays nglais, avec l'amour, c'est commettre un blasphème, ar l'amour, pour un cœur pur, une âme élevée et de nœurs chastes, est une religion véritable. Pour les rganisations d'élite, il n'y a qu'une sorte d'amour, *amour*, et il est sacré. L'amour est de vocation, il ommande la foi. « L'amour, dans un pays d'athées, rait adorer la divinité, » a dit avec beaucoup de orce le comte Rochester.

Ce sont les hommes, ce ne sont jamais les femmes ui, dans les différents pays du monde, donnent à amour, ou à ce qu'on appelle l'amour, ses caractères ivers. La raison en est que les hommes se modifient ioralement sous l'influence des lois et des milieux ciaux, tandis que la femme, toujours rapprochée e la nature, reste, quels que soient les climats, les

milieux sociaux où elle se trouve, invariablement fidèle à ses instincts. Elle ne raisonne pas en amour, et en cela elle se montre beaucoup plus raisonnable que l'homme qui raisonne sur toute chose. La raison conduit parfois au doute et au désespoir; l'amour est croyant et ne désespère jamais : c'est une force. Et quel abîme entre l'esprit d'un philosophe et le cœur d'une femme ! Le philosophe, en dehors de l'amour proprement dit, aime l'humanité; la femme aime son bébé qu'elle ne donnerait pas pour l'humanité tout entière.

C'est que l'homme pense et que la femme sent.

Les femmes, dont le rôle dans la vie est en toute chose si différent de celui des hommes, sont faites pour adoucir les mœurs de ceux-ci par leur douceur naturelle. Chez les peuples où les hommes sont le plus grossiers et le moins sensibles, les femmes se montrent au contraire plus particulièrement douces et compatissantes. De cette douceur de la femme, en général, de son inépuisable tendresse, naît l'amour qui enflamme les jeunes, et l'amitié (cet amour sans ailes, a dit lord Byron) qui console les vieux de la perte de leurs plumes. Que dis-je, il reste toujours un peu de l'amour véritable, de l'amour ailé dans l'amitié de ceux qui se sont aimés d'amour sincère; ce que nous démontre si joliment et si réconfortablement l'heureuse fable de Philémon et Baucis. Mais ne nous perdons pas dans les attrayants prolégomènes de l'amour et voyons comment on s'aime au juste en Australie.

Il n'est pas de pays où la jeune fille soit plus maîtresse de son cœur qu'en Australie. J'entends où elle soit plus maîtresse d'en disposer avec une entière liberté. Il résulte de cette liberté qu'il n'est pas non plus de pays où la jeune fille soit plus mise en garde

les embûches tendues à sa vertu. De bonne
elle acquiert l'expérience des dangers que lui
on indépendance par la pratique même de cette
ndance. Si son innocence, le plus souvent, sort
ieuse de cet état de choses — que nous trouve-
périlleux en France — il faut convenir que sa
é y perd de son doux parfum, car l'expérience
naïveté ne voyagent pas de conserve.

jeune fille, en Australie, n'est pas, comme en
e, demandée en mariage à ses parents. C'est
à régler entre les intéressés qui, seuls, se font
le la convenance de leur union. Un jeune homme
arqué une jeune fille qui lui plaît. Il fait en sorte
'encontrer avec elle, dans la rue, faute de mieux,
'accoste en lui disant qu'il fait très beau temps :
fine day. A quoi l'aimable enfant répond que
u'il fait très beau temps : *Yes, very fine day*.
pleuve, qu'il tombe de la grêle, que le tonnerre
e, que le vent soulève d'épais tourbillons de pous-
vous aveugler, il fait toujours très beau temps
es amoureux, et il n'y a pas deux manières, en
alie, d'entamer une intrigue amoureuse : il n'y
qu'une : — *Very fine day*. — *Yes, very fine*

ès avoir constaté qu'il fait très beau temps, et
on s'est dit et répété cela pendant quelques
on arrive enfin à la question. Le colloque sui-
'établit entre ces deux cœurs météorologiques :

Mademoiselle, je vous aime.

Je ne vous déteste pas, monsieur.

Voulez-vous vous marier avec moi?

Je ne dis pas non.

Quand?

— Quand vous voudrez.

— Tout de suite alors?

— Soit. Pourtant il serait mieux de nous fiancer d'abord.

— Eh bien, nous serons fiancés, puisque vous le désirez.

Et la jeune fille, ce jour-là, annonce à ses parents, si elle y pense, ou si cela lui convient, qu'elle est fiancée. Le père et la mère, sans être trop curieux, demandent le nom du fiancé. La fille dit à ce sujet ce qu'elle sait ou ce qu'elle veut dire, et il n'en est plus question.

Il est fort agréable d'être fiancé, dans les pays anglais, où l'état de fiançailles est à l'état de mariage ce que les limbes sont au paradis pour les âmes justes privées du bénéfice du baptême : l'antichambre du bonheur parfait. La qualité de fiancés donne aux promis la liberté, sans que personne y trouve rien à reprendre, d'aller seuls goûter à la campagne les bienfaits d'un doux repos, sous de frais et solitaires ombrages, appuyés l'un sur l'autre pour se dire autre chose que : *Very fine day.* — *Yes, very fine day.* Les fiancés se rendent seuls au théâtre, et seuls ils vont après le spectacle avaler quelques douzaines d'huîtres, arrosées de vin blanc, dans un des *ice creem salons* où ils seront là fort décemment. Seuls, ils vont aux courses de chevaux et partout où les porte le vent capricieux de leur imagination, toujours un peu surexcitée par cette situation délicieuse et cruelle qui, dans l'ordre des sentiments amoureux, n'est ni chair ni poisson. L'estime seule, ne l'oublions pas, que se doivent mutuellement les fiancés, est la seule gardienne de leur réserve innocente.

Mais, voyons, j'en appelle à tous les pères, un amoureux, un fiancé, n'est-il pas excusable d'obéir à son amour, avant de faire appel à sa raison? Il y a tant de contradiction dans le cœur des amoureux, que je ne suis pas bien sûr qu'à la longue la fiancée ne se trouvât pas quelque peu offensée de la réserve austère que s'imposerait son fiancé précisément pour ne pas l'offenser. J'ai peur que la jeune fille, par vanité, ne finît par penser qu'on serait moins respectueux pour elle si elle plaisait davantage, et l'outrage se déplacerait : on l'humilierait en la trop respectant. Tant il est vrai que pour perdre les femmes ce n'est pas l'affolement des sens que le diable leur souffle, mais la vanité qu'elles placent quelquefois bien étrangement. Aussi je pose en principe que, lorsque la femme succombe aux séductions d'un homme, qu'il soit son fiancé ou qu'il ne le soit pas, que la femme soit demoiselle, mariée ou veuve, quatre-vingt-dix fois sur cent, en Australie comme partout ailleurs, l'entraînement des sens n'est que pour peu dans la catastrophe, que c'est la vanité qui fait le mal... ou le bien, comme vous voudrez. Rien n'a jamais empêché une femme laide — il y a peu de femmes dénuées de tout charme — de se montrer reconnaissante pour un homme qui la trouve de son goût. Il ne lui faudra pas faire une grande dépense de rhétorique à cet homme pour persuader à cette femme, qui s'est toujours trouvée laide, qu'elle a mal vu, que tout le monde a mal vu en la regardant, et qu'elle est au contraire fort bien sous tous les rapports. Et, ma foi, je trouve cette crédulité touchante bien plus que ridicule; car si la nature a fait, par exception, une femme laide, elle s'est trompée outrageusement, la mission de la femme étant avant tout de plaire et la beauté étant, chez elle, la plus

puissante des séductions. D'ordinaire, si la femme n'est pas positivement laide, elle se trouve jolie; si elle est jolie elle se trouve belle; si elle est belle, Dieu l'a faite reine du monde : qui que vous soyez, vous êtes son humble sujet pour la servir... Et vous la servez, parbleu! Aussi n'ayez crainte de paraître exagéré auprès d'une femme à laquelle vous ferez des compliments sur les charmes de sa personne : quoi que vous puissiez dire de flatteur sur son compte, elle se l'est déjà dit, beaucoup plus souvent et beaucoup mieux que vous ne pourrez le faire.

On me croira aisément quand je dirai qu'à Melbourne, à Sydney et dans toutes les villes un peu importantes de l'Australie, les déesses de Cythère ne manquent point et qu'elles y forment même de fort jolis bataillons, au service de qui sait les commander avec grâce, en d'autres termes de ceux qui les peuvent bien payer. Mais, bah! la concurrence en Australie comme partout ailleurs a fait baisser le prix de la marchandise et je citerai cette heureuse réflexion de l'auteur de *Don Juan :* « A cinquante ans trouver à échanger de l'amour, pour de l'amour, c'est bien rare, en vérité; mais il est non moins vrai qu'on peut en acheter beaucoup pour cinquante livres sterling. »

De ce qu'on appelle la femme entretenue à la femme publique, à la prostituée, il n'y a qu'un pas souvent et il y a un abîme. Il est des prostituées en Australie, hélas! et il en est beaucoup, m'a-t-on dit, quoique ces malheureuses ne descendent que rarement dans la rue. Il faut aller les chercher dans leurs casernes situées dans les ruelles les plus cachées.

Si j'en crois une statistique fort intéressante, il y aurait, dans l'État de Victoria, près de cinq mille femmes

restées filles, devenues veuves ou divorcées, qui vivent en concubinage. Toutefois elles dissimulent avec le plus grand soin leur situation fausse, car les unions illégitimes sont moins tolérées en Australie que partout ailleurs, quoiqu'elles ne soient pas moins nombreuses pour cela. Ce qui n'est pas permis, on le fait tout de même en se cachant. Le diable n'y perd rien. Il y gagne peut-être. Quoi qu'il en soit, les naissances illégitimes dans Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud sont d'un peu moins de 4 pour 100. La proportion est moins élevée dans le Queensland et moins encore dans la Nouvelle-Zélande, où elle n'est que de 2,8 pour 100. J'ai été curieux de comparer le nombre des naissances illégitimes dans ce pays d'Australie, d'une civilisation toute moderne, avec celui des pays européens, et les statistiques officielles m'ont fourni les résultats suivants. C'est en Autriche, nation catholique par excellence, que naissent le plus d'enfants illégitimes. Sur 100 nouveau-nés, la part est de 13. Qui le croirait? Il y en a près de 12 pour 100 dans le tranquille et doux Danemark qui se couche à neuf heures du soir. Si je passe à la blonde et vertueuse Allemagne au dire du prince de Bismarck, je vois que la part des enfants illégitimes est de 8 pour 100, pendant que la France, cette nation de prostituées et de débauchés comme ne cessent de le répéter les journaux bien pensants — et bien subventionnés — d'Allemagne, n'en compte que 7. Ce sont des chiffres indiscutables que je donne là.

Que penser après cela de cette jeune Australienne qui, à Melbourne, un jour devant moi, demanda d'un air convaincu à une respectable dame française si l'on se marie quelquefois en France. La chère enfant avait si souvent entendu dire dans son entourage qu'on ne

voyait à Paris que des femmes galantes, que les hommes y étaient tous des godelureaux, que la vie pour tout le monde n'était qu'une succession de plaisirs tapageurs du matin au soir et du soir au matin, qu'elle doutait que, dans une telle société, il pût se trouver une place pour des familles honnêtes laborieuses et de mœurs régulières. La dame française, à qui l'Australienne adressa cette question, lui répondit fort tranquillement que la vertu des femmes en France n'est pas un objet d'importation étrangère; que Berlin, Londres, Vienne, Bruxelles, Rome, Naples, Copenhague, La Haye, Stockholm, Madrid, seraient mal venus à vouloir donner des leçons de moralité à Paris; que le préjugé exotique qui fait de la capitale de la France la Babylone moderne, est né de l'ignorance au moins autant que de la jalousie; que si la Parisienne a des grâces incomparables, une coquetterie tout artistique qui étonne les étrangers et les trouble parfois; que si elle a de l'esprit, de l'amabilité et de la gaieté, cela ne l'empêche point d'être bonne mère, épouse dévouée et femme de cœur grandement attachée à ses devoirs. Elle ajouta, pour l'édification de la trop naïve Australienne, que la Française, tout particulièrement la Parisienne, est le meilleur des conseillers dans les entreprises de son mari et le plus vaillant de ses collaborateurs. Elle lui dit que, dans le commerce, cette jolie et mignonne créature, si délicate, si soignée de sa personne, si raffinée en toute chose, est l'employé par excellence de la maison, le plus solide, le plus ponctuel, le plus sérieux, et que, dans la bourgeoisie, le plus souvent, les fortunes sont l'œuvre de la femme au moins autant que celle du mari. Elle termina en faisant cette observation, que l'institution du mariage est considérée

comme si respectable par les législateurs français, qu'il n'a cessé d'être indissoluble que depuis quelques mois par le rétablissement du divorce, et que la justice représentée par le jury excuse tout mari qui, témoin de l'infidélité de sa femme, la tue et tue son complice.

Je crois que, en Australie comme en Angleterre, le législateur n'a pas considéré l'adultère dans ce qu'il a de souverainement outrageant, de révoltant pour tout cœur sensible et délicat ; je crois qu'il ne l'a pas envisagé comme un crime, mais, ce qui est assez plaisant et bien dans le génie commercial de la race anglaise, comme un simple *dommage* qui peut se réparer par le moyen d'une honnête indemnité pécuniaire, en faveur du mari outragé. Oui, un mari trompé par sa femme lave l'injure et liquide la situation, en recevant de l'argent du complice de son épouse ! Généralement le baume matériel que le jury ordonne d'appliquer sur la blessure morale faite au prédestiné, se solde par une modeste indemnité. De pareils jugements sont plus faits pour encourager les lovelaces et les femmes promptes à se laisser séduire, que pour réprimer leurs vices. Il est vrai qu'en n'estimant qu'à une faible somme la réparation due au mari par les cascades de sa légitime, celle-ci doit se trouver blessée dans son amour-propre. La vanité féminine voudrait qu'on payât au delà de quelques schellings ses charmes livrés en contrebande.

Je lisais dernièrement que, dans un procès en dommages-intérêts, intenté par un mari convaincu de ses malheurs conjugaux à l'auteur de ses malheurs, les jurés anglais, par exception, avaient alloué 125,000 francs à ce plus heureux des trois. Il se nomme M. Isard. (L'isard, on le sait, est un animal à cornes.)

M. Isard, donc, a eu le bonheur de plaire et la chance de s'unir en légitime mariage à une très jolie et très croustillante actrice d'opérette. Miss Mary Tempest (c'est son nom de théâtre) n'a pas attendu longtemps pour lâcher son Isard et convoler à d'autres unions, qui, pour n'être pas sérieuses, n'en étaient que plus gaies. Elle vivait en dernier lieu fort gentiment avec M. Leslie, propriétaire du petit théâtre où miss Mary déployait tous les soirs ses grâces natives avec ses petits talents acquis, lorsqu'un beau jour il prit fantaisie à l'Isard de se plaindre à la justice. Ma foi, puisque M. Leslie faisait de bonnes recettes avec sa femme, pourquoi lui, Isard, n'en ferait-il pas une bonne à son tour avec M. Leslie?

On plaida et l'avocat du galant impresario trop ami de Mme Tempest (en hyménée Mme Isard) fit justement ressortir qu'il ne pouvait y avoir eu aucun dommage pour M. Isard dans les agissements de l'épouse infidèle, par cette raison qu'il y avait séparation de biens consentie mutuellement, et que Mme Isard avait depuis longtemps abandonné le domicile conjugal où sa nature expansive se trouvait trop à l'étroit. De tous les biens appartenant à Mme Isard, l'avocat démontra qu'il n'en était auçun d'aussi précieux que les propres charmes de l'actrice; or, puisque les époux étaient séparés de biens, Mme Isard avait pu se croire en droit de disposer des susdits biens dont Isard s'était séparé à l'amiable. Dans ces conditions, où était le dommage? L'avocat de Leslie le cherchait et ne le trouvait pas.

Mais l'avocat de la partie adverse, dans une réplique pleine d'abandon, insinuante et persuasive, démontra que si, en effet, les biens dont venait de parler son honorable confrère appartenaient en propre par droit de naissance à Mme Isard, par droit de mariage Isard en

venu l'usufruitier. En conséquence, tant que le
e ne serait pas rompu par le divorce, Mme Isard
pas le droit d'en disposer à son seul profit,
n'en était pour ainsi dire que la *gardienne.*
elle avait fait valoir ces biens et puisqu'ils
rapporté de l'argent, il était de bonne justice
partageât avec son mari les bénéfices de l'exploi-
Puis, abandonnant le terrain de la logique,
; d'Isard se donna un air bon enfant et termina
paroles qui achevèrent de convaincre les jurés :
ces sortes d'affaires, dit-il, je pense que M. Isard
la bonne voie et qu'elle est préférable à celle
er un rival sur le terrain ; car si le mari tue
versaire, il est pendu de par la loi, et dans le
traire, s'il est tué, il n'est pas vengé. »
omptant ses 125,000 francs, Isard le chanceux
féliciter, en bon négociant, d'avoir une femme
ye et ne coûte rien à nourrir.
irtation, ce badinage anglais entre hommes et
qui veulent se distraire agréablement, ne
pas en Australie. On flirte ferme et, ma foi,
vez le proverbe : « Il ne faut pas badiner avec
. »
e crois point que les femmes, en Australie,
plus souvent que les femmes, ailleurs, leurs
par-dessus les moulins ; mais j'ai ouï dire à
isants cavaliers qui guettent les bonnets der-
s moulins, qu'on en ramasse pas mal à Mel-
, quand on a la vertu du chasseur, qui est la
e à l'affût du gibier.
est permis dans ce chapitre sur l'amour, de
omme nous l'avons fait, un coup d'œil de pitié
malheureuses vouées à la prostitution, je dirai

Lisette de Béranger. Chose horrible, les célib en Australie, n'ayant pas tous la vertu de se de maîtresse, s'en font une parmi les filles des maisons mal famées! C'est la dernière d tion du cœur. Par un de ces subterfuges qui risent le décorum anglais, les maisons qui o enseigne un gros numéro à Paris sont désign vent à Melbourne par ces mots hypocrites et ment railleurs, *Family Hotel*, c'est-à-dire « famille » ! Quelle famille, juste ciel ! !

En Australie, plus que dans beaucoup d'autr les filles-mères ont recours, afin de dissimul faute, aux manœuvres abortives. Pour éviter dale, on n'hésite pas à commettre un crime. peu plus d'indulgence pour les faiblesses hu on éprouverait moins le besoin de dissimuler, aurait moins d'enfants assassinés par leurs m Australie, où faire mal est moins condamn paraître mal faire. La *chose* est peu de chose est tout. C'est le mot qui choque la pudeur

é : vous avez commis une inconvenance. La irréprochable, le *mot* qui désigne cette chose ındale. On peut, en Australie, sans offusquer parler d'un homme nu ; vous seriez *shocking* isiez avoir vu quelqu'un en chemise. La chertant a pour objet de cacher la nudité qui .a décence, quand elle n'est pas une œuvre is la pudeur anglaise ne se discute pas. Elle

pas de ville au monde où l'on boive autant bourne. On y a toujours le verre en main. il n'y a dans la ville que deux ou trois *retir-* olument cachés aux passants. La pudeur s'oppose formellement à la satisfaction d'un en naturel qui, certes, n'a rien de choquant l'accomplit décemment. Il faut que l'on puisse Melbourne que personne dans la colonie n'est semblables laisser-aller.

ant les hommes sont des hommes partout et a ses lois. Quand, après un long combat avec ıe et une résistance héroïque, vous considérez spoir que vous allez faire de vos bottes de ıtonnoirs ; quand les douleurs vous ont gagné que vous ne pouvez plus ni marcher ni vous out, que la sueur a perlé sur votre front, que z la tremblotte, que vos idées se précipitent re cerveau, incohérentes et désordonnées, arrive quand on va s'évanouir, alors vous dernier et suprême effort pour avancer, et rez en trébuchant dans le premier hôtel, ou ıt, ou *bar* que vous rencontrez. Vous appelez rs et quand vous pourriez tout dire d'un ous faut, pour vous conformer aux conven-

tions de la décence, expliquer et cacher à la fois, par une fleur de rhétorique, empruntée au langage des marins, le dégradant besoin qui vous tourmente. Vous dites : Je voudrais pomper mon embarcation, ou mon navire, ou mon vaisseau. En anglais : *I want to pum[p] ship.*

La personne à qui vous vous adressez, après vou[s] avoir regardé d'un air dédaigneux, comme on regar[de] un homme qui n'a pas assez d'empire sur lui-mêm[e] pour mettre un frein à ses passions désordonnées, vo[us] conduit lentement, pour ne pas éveiller les soupço[ns] des personnes présentes, dans l'endroit de votre arden[te] convoitise. Il est toujours très retiré dans la maiso[n], le *retiring*, et si bien caché que vous ne le trouv[eriez] pas, si on ne fait que vous l'indiquer d'un geste, comm[e] cela arrive le plus souvent.

Ce besoin naturel est un inconvenance en Austral[ie] et c'est un *délit* puni de la rigueur des lois. Que vo[us] vous trouviez la nuit, dans un quartier désert, en pr[oie] à ce besoin et que, pour le satisfaire, vous vous retiri[ez] dans un endroit caché à tous les regards; si, par hasar[d], un agent de police vient à passer par là, et qu[i] soupçonne l'acte que vous accomplissez — sans auc[un] scandale possible puisque l'obscurité est complète [et] qu'il n'y a personne en cet endroit — il vous mettra [la] main au collet et vous traînera en prison. C'est do[nc] bien, dans ce cas, la satisfaction donnée à ce besoin q[ui] est condamnable et non point le scandale qu'il a [ou] qu'il aurait pu occasionner. Buvez tant que vous voudr[ez], soûlez-vous, la pudeur anglaise n'en sera point offens[ée]; mais gardez votre trop-plein, sous peine d'être flé[tri] par la justice et de passer pour un homme relâché dans ses mœurs.

s Australiens — surtout quand ils sont obèses
peuvent dissimuler qu'ils ont un ventre. Leur
ır en est blessée, et, ne pouvant faire disparaître
se, ils font disparaître le mot qui la désigne; ils
ent le ventre l'estomac, ce qui ne les empêche pas
eler l'estomac par son nom. — J'ai mal à l'estomac,
t un jour un bon gros Melbournois. — Auquel
ux? demandai-je. — Au plus gros, ajouta-t-il très
sement. — Eh bien! répliquai-je, il y a là peut-
ın embarras *gastrique;* il faudrait *avaler un
if* par le moyen d'une longue cuillère à pompe,
ux vous n'aimez vous servir du classique instru-
cher à M. de Pourceaugnac.

te hypocrite pudeur est plus faite pour fausser le
ıent de la véritable décence que pour le perfec-
er. Ainsi, en Australie, une femme apparaît entière-
nue à une autre femme sans nécessité et sans le
ıre embarras. Entre eux, les hommes se baignent
caleçon de bain, nus comme des vers. Mais ils
raient de prononcer le mot chemise ou ventre. Ne
ait-il pas mieux dire une chemise quand on veut
ıer ce vêtement, et surtout en mettre une, que de
vir de circonlocutions pour exprimer la chose, et
e se grouper nus dans une piscine comme des bêtes
mme des sauvages? Tenons pour honnête de
re respectable et plus encore de l'être simple-
et avec sincérité.

es hommes de race anglaise ont leurs ridicules et
anomalies parfois bien bizarres, et s'ils prennent
n calcul qui peut, à la rigueur, passer pour un
ıage rendu à la vertu, un soin rigoureux à cacher
ces de l'humanité dont nous semblons en France
ır faire parade par *genre*, même quand nous ne

plaisir tous les soirs, après la clòture des affai
voir les trains de chemin de fer, se succédan
courts intervalles, remplis de maris allant aux en
de Melbourne rejoindre leurs femmes et leurs en
qu'ils ne quitteront que le lendemain pour r
en ville reprendre leurs travaux. Là, dans de
maisonnettes, confortablement meublées, po
toutes d'un jardin plus ou moins grand et fleu
chefs de famille goûtent, au milieu des plus sinc
des plus douces affections, un repos bienfaisant p
corps et plus encore pour l'esprit. Là ils oubli
déceptions de la vie et renouvellent leurs force
les luttes du lendemain. La maison de la famill
de la ville, c'est le sanctuaire béni des joies pure
la trêve des ennuis, des préoccupations, de tou
contrariétés, de tous les chagrins dont l'existen
comme tissée.

J'ai dit plus haut les inconvénients, au point
des relations mondaines, inhérents à ce genre
hors de la ville; je n'en veux voir ici que les bon

cordial accueil, qui sont celles de James Smith, de Phalempin, de Maistre, de Hautrive, de Bourdic, de Ulm, de Mac-Swiney, de Mayer, etc. Devant chacune de ces maisons remplies de toutes les grâces de la femme, de toutes les joies de l'enfance, embaumées du parfum des fleurs, de la bonté et de l'esprit de ceux qui les habitent, j'aurais pu, me découvrant, dire avec le poète Milton : « Salut, hymen, fontaine inaltérable des joies domestiques. » Aujourd'hui encore que me voilà revenu en France, je ne puis sans une émotion attendrie me souvenir des bonnes journées passées dans les cottages de mes amis de Melbourne. Qu'ils reçoivent mes remerciements.

Bien qu'une société de dames charitables se soit formée à Melbourne pour venir en aide aux épouses abandonnées par un motif ou par un autre, je suis porté à penser qu'il y a relativement peu de mauvais ménages en Australie où la vie est facile, où les mœurs sont douces. Les hommes n'y sont point méchants, et le respect de la femme y est universel. Bien que les châtiments corporels soient encore dans les lois australiennes et que l'on fouette encore par sentence judiciaire, les époux plus humains que les lois semblent avoir pris pour règle de conduite (les ivrognes mis à part) ce précepte indien poétique, charitable et juste (car tout ce qui est charitable est juste) que Michelet a reproduit dans son livre exquis sur l'amour : « Ne frappe pas une femme, eût-elle commis cent fautes, pas même avec une fleur. »

On frémit de dégoût et d'horreur quand on reporte sa pensée vers les siècles écoulés, de voir qu'en Europe, même dans les pays les plus chrétiens, il était d'usage fréquent, chez les maris, de châtier corporellement

leurs femmes. C'était plus qu'un usage, c'était un *droit*. On peut lire que, dans un concile tenu à Tolède, il a été décidé ceci, avec les lumières de l'Esprit saint et les grâces du ciel : « Si la femme d'un clerc a péché, le clerc peut la lier dans sa maison, la faire jeûner et la châtier, sans toutefois attenter à sa vie. Il ne doit pas manger avec elle jusqu'à ce qu'elle ait fait pénitence. » D'autre part, dans le chapitre CXXXI des lois anglo-normandes, il est dit que « le mari est *tenu* de châtier sa femme, si elle manque à ses devoirs d'épouse ». A voir en Australie les femmes fixer leurs beaux yeux souvent moqueurs sur les hommes qui passent, rire constamment à propos de tout et de rien, aller partout sans la moindre contrainte, s'occuper de leur toilette et très rassurées du lendemain, on devine aisément que le chapitre CXXXI des lois anglo-normandes a toujours été lettre morte pour elles, et que si les Australiennes ne font pas le mal, c'est qu'elles ne veulent pas le faire, car pour le commettre elles ont la plus entière liberté d'action. Elles sont, en outre, très protégées par les lois — trop protégées même en certaines circonstances. Don Juan, là-bas, se serait senti mal à l'aise pour exercer son vilain métier de séducteur sans scrupule. La loi, dans ce pays lointain, ne badine pas avec l'amour et prend au sérieux l'honneur des femmes, en même temps que l'intérêt des enfants. Mais on s'est trompé quand on a dit qu'il suffisait de la dénonciation d'une femme pour faire arrêter sur-le-champ et conduire en prison tout individu accusé par elle de l'avoir violentée. En pareil cas, l'individu dénoncé est arrêté et conduit avec sa dénonciatrice au commissaire de police du quartier qui questionne l'homme et la femme. Si la femme n'est pas

notoirement connue pour une femme honorable et l'homme pour être sujet à caution, et si la femme ne donne pas des preuves assez convaincantes pour établir tout au moins de fortes présomptions de culpabilité, l'accusé est immédiatement remis en liberté. Mais ce n'est pas impunément qu'un homme, en ce pays anglais, séduirait une jeune fille honnête en lui promettant le mariage, s'il manquait à sa promesse. Il n'est pas permis à un libertin de semer sa progéniture dans les jardins de Cupidon, en Australie, sans nul souci de la récolte. L'enfant doit être protégé, et ses protecteurs naturels sont les auteurs de ses jours. La recherche de la paternité peut avoir des inconvénients ; elle a le grand avantage de mettre un frein aux entreprises des séducteurs de profession en les rendant responsables des conséquences possibles de leurs tristes exploits. C'est bien de protéger les femmes dans la liberté de leur personne, dans leur pudeur ; c'est mieux encore, si de leurs défaillances naît un enfant, de ne pas leur laisser seules le soin de l'élever. Le produit ayant deux facteurs, la gloire de l'œuvre et les devoirs qu'elle impose doivent, en bonne justice, appartenir aux deux.

Mais, dans certains cas, la loi anglaise exagère singulièrement la protection que l'on doit à la faiblesse et à l'inexpérience de la femme en punissant avec une rigueur sans mesure et pour ainsi dire désordonnée les attentats contre la personne féminine. On a condamné et pendu à Sydney, il n'y a pas longtemps, trois jeunes gens, presque des enfants, pour avoir, ayant bu, insulté grossièrement, malmené et finalement violé une femme qui n'était certes pas un modèle de vertu. Cette femme, déjà d'un certain âge, traversait seule, la nuit,

un champ hors la ville, quand elle fut rencontré hasard, par une bande de jeunes gens qui se r sur elle. Elle sortit de cette mésaventure just outragée, mais sans aucune blessure de nature traîner aucune incapacité de travail.

Les polissons, ivres de whisky, qui avaient a cette promeneuse attardée, l'avaient violée (qua auraient pu arranger l'affaire à l'amiable à débattu) et, en outre, s'étaient amusés idioten l'avilir en lui jetant des immondices au visage, taient une sévère punition; mais les pendre pou après une détention de plus d'un an et quand leu time se portait aussi bien le lendemain de l'at que la veille, c'était dépasser affreusement les l d'une saine justice pour venger l'honneur *abse* cette dulcinée; c'était tomber dans un don qu tisme féroce, extravagant, révoltant et vraiment Notez qu'il n'y eut aucun témoin de cette scène turne, et que la triste héroïne, qui en avait été vi a dénoncé seule les coupables, que seule elle a reconnaître, que seule elle a témoigné contre impitoyablement devant le jury. Cette mégère n eu pour ces jeunes gens un seul instant de géné ni de pitié. Avec une méchanceté persistante et a elle les a accablés autant qu'il était en elle de po le faire. Un mot de commisération, et ils auraie la vie sauve. Ce mot, elle ne l'a point dit. Or, l ceux qui furent pendus, un garçon de dix-sep protesta de son innocence jusque sur l'échafaud nant Dieu à témoin qu'il s'était tenu éloigné femme pendant qu'elle était attaquée par ses rades. Et devant ces protestations qui furent la d constamment renouvelée de ce jeune homme

son arrestation jusqu'à sa mort, cette créature de mœurs équivoques et de cœur de tigre ne se dit pas qu'elle avait pu se tromper en croyant le reconnaître! Et le jury non plus ne se dit pas que la nuit, à la campagne, étant assaillie par plusieurs personnes, effarée de cet assaut, la femme a bien pu ou mal voir le visage de ses insulteurs ou avoir perdu leur souvenir exact. Interprètes de la loi ils l'ont rendue injuste en manquant d'humanité.

En résumé, il y eut pour ce fait trois jeunes gens condamnés à mort et exécutés, plus deux garçons condamnés aux travaux forcés et qui subissent leur peine au momeut où j'écris. Ce n'est pas assez des travaux forcés simples pour punir ces malheureux égarés par la boisson, ils ont, en outre, été condamnés à recevoir, à des dates fixées à l'avance, un certain nombre de coups de fouet à cinq lanières sur les reins nus, qui enlève les chairs, et dont on peut mourir dans d'horribles souffrances. Cette correction corporelle, sauvage, dégradante pour la justice plus encore que pour le supplicié, leur est consciencieusement administrée à l'échéance, comme on paye un billet à ordre.

Tout cela est abominable et révolte la conscience.

Les rôles sont intervertis : c'est la victime de l'attentat qui devient odieuse, ce sont les juges que l'on condamne, et ce sont les coupables qui inspirent l'intérêt et toute la sympathie, car on en a fait des martyrs.

La protection par les lois n'est respectable que lorsqu'elle s'exerce sans persécution pour personne, c'est-à-dire lorsque la punition est proportionnée à l'offense morale, au dommage matériel causé. Quelle peine eût-

on infligée à ces cinq victimes de la protection accor
à la femme en Australie, s'ils eussent prémédité l
attentat et qu'après avoir violé la rôdeuse de nuit
l'eussent assassinée? Il serait arrivé qu'ils n'euss
même pas été arrêtés, puisque, en tuant le seul tém
de leur acte, ils ne pouvaient être accusés par person
Les jurés n'ont évidemment pas pensé à cela.

Ce procès et le spectacle, à Sydney, de trois si jeun
gens pendus solennellement pour venger l'honne
d'une femme qui passe dans le public pour très p
honorable et dont la santé est toujours florissante,
causé dans toute l'Australie une émotion qui dure e
core.

XVII

s médecins. — Les pharmaciens. — Le docteur Crivelli. — Les hôpitaux et les institutions charitables en Australie. — Un banquet pharmaceutique sans pharmacie.

Les hommes les plus utiles et les plus nuisibles au enre humain sont certainement les médecins, suivant u'ils sont instruits, prudents, consciencieux, philanıropes, ou ignorants, imprudents, sans conscience, égociants en ordonnances médicales, en un mot ce u'on appelle charlatans.

Il est bien certain qu'un peuple peut vivre, grandir, rospérer de toute manière, et même se montrer plus ırt que les autres peuples et les conquérir, sans médens, par conséquent sans médecine. Le peuple romain ıt pendant cinq cents ans se passer de médecins. Les remiers hommes qui exercèrent la profession de souger les malades et de les guérir dans l'empire romain es Romains tuaient et ne guérissaient pas) furent es Grecs et ces Grecs étaient esclaves. Les médecins omains qui se formèrent après eux, et d'après eux, aient aussi des esclaves. Il devint de mode, chez les ches patriciens, d'avoir dans le personnel de sa main un médecin, moins pour le consulter que comme ɔjet de luxe. Auguste s'appropria le célèbre Musa qui ait esclave comme les autres serviteurs de sa main. Le fils adoptif, neveu et héritier de César, ayant é malade et guéri par son médecin, Musa fut affranıi, après quoi on en fit un chevalier romain. A partir e ce moment les médecins firent meilleure figure à ome et devinrent même parfois des personnages condérables.

Plus les médecins sont instruits dans la connai
sance de la machine humaine, dans les mystères de
vie, dans les lois fatales de la mortalité, plus ils reco
naissent volontiers l'impuissance de la médecine en
qu'elle a d'impuissant. Il n'appartient qu'aux ma
chands d'élixirs pour la guérison de tous les maux,
proclamer l'infaillibilité de la médecine.

L'illustre Bichat n'a pas craint d'abaisser la méd
cine et de porter atteinte à la considération des vé
tables savants, en écrivant les lignes que voici : «
matière médicale est de toutes les sciences celle où
peignent le mieux les travers de l'esprit humain. Q
dis-je? Ce n'est point une science. C'est un mélan
informe d'idées inexactes, d'observations souvent p
riles, de moyens illusoires, de formules aussi bizar
ment conçues que fastidieusement assemblées. On
que la pratique de la médecine est rebutante; je d
plus : elle n'est pas, *le plus souvent*, celle d'un hom
raisonnable quand on en puise les principes dans n
matières médicales. » (*Anatomie générale*, Consid
rations générales.)

Le célèbre médecin Barthez croyait, lui aussi, tr
peu à la médecine.

Guy Patin appelle la science médicale l'*art de dev
ner*.

Cet art de deviner conduit le célèbre praticien Boe
have à écrire ces lignes : « Si l'on vient à peser mûr
ment le bien qu'a procuré aux hommes une poignée
vrais fils d'Esculape, et le mal que l'immense major
des médecins a fait au genre humain, depuis l'origi
de l'art jusqu'à ce jour, on pensera sans doute qu
serait plus avantageux qu'il n'y eût eu jamais de méd
cins dans le monde. »

Platon, le divin Platon, a dit de la médecine de son mps « qu'elle est aussi préjudiciable aux particuliers ı'à la société ».

Près de trois mille ans après Platon, le célèbre docıur français Broussais pose cette question à la page 826 e son *Examen des doctrines médicales :* « La médeine a-t-elle été plus nuisible qu'utile à la société? »

Corvisart, sur la fin de sa carrière, fit cette confession ui n'avait point l'air d'une boutade : « Bah! la médeine ne sert à rien. »

Il y eut, il y a environ trente-cinq ans, un solennel ébat devant les tribunaux de Paris entre les allopathes t les homéopathes. J'ai retenu de ces débats fameux es aménités suivantes que se distribuèrent avec entrain t conviction les représentants de ces deux écoles nédicales. Je cite textuellement :

Côté des homéopathes : « Les allopathes sont des ssassins. Le fond de la médecine allopathique est omplètement faux et absurde. Les médecins allopathes uent les malades en les saignant, et les empoisonnent n les purgeant. On finira par donner des coups de oing aux allopathes, ces fourbes, ces menteurs ndignes. »

Côté des allopathes : « On ne peut appliquer la néthode d'Hahnemann sans être un ignorant abject, n pauvre illuminé, un misérable charlatan. L'homéoathie est le comble de la folie et de l'impudence. Il y à Berlin trois médecins allopathes, un fripon et deux nbéciles. »

Je savais tout cela et bien d'autres choses encore sur a médecine et les médecins, et j'avais moi-même écrit n jour : « Qui nous guérira de leurs remèdes! » uand il m'arriva, il y a quelques mois, à Melbourne,

de me réveiller un matin avec une ceinture de douleurs qui me tenait tous les reins et ne me permettait aucun mouvement. Qu'ai-je fait? Bien vite j'ai fait prier de venir me voir notre jeune et savant compatriote, M. Crivelli, ancien interne des hôpitaux de Paris et le gendre d'un autre médecin français établi depuis trente ans en Australie, le docteur Duret. Il m'a vu, il a écouté les pulsations de mon cœur, il m'a posé quelques questions sur l'état général de ma santé et m'a dit : « C'est du rhumatisme. J'espère vous faire du bien avec ce que je vais vous ordonner. C'est fort mauvais à avaler; mais on n'est pas malade pour se régaler. » Et il écrivit une ordonnance que j'ai conservée comme une curiosité parce qu'elle est faite conformément au système ancien des poids et mesures, les Anglais — conservateurs exagérés en toute chose — n'ayant pas encore adopté notre système décimal malgré son incontestable supériorité. Le docteur Crivelli ne s'était point trompé; mon mal, tout local, était passager. Deux jours du traitement qui me fut prescrit, et je pus reprendre mes travaux habituels.

Oui, il est vrai de dire d'une manière générale que *régime* vaut mieux que *médecine*. Oui, pendant longtemps, sur cent médecins, il se trouvait quatre-vingt-dix charlatans. Oui, Molière n'a pas eu tort — ne fût-ce que pour faire rire les gens bien portants qui vont à la comédie — de se moquer de cette catégorie de médecins dont le mérite consiste à parler un latin de cuisine pour chercher et expliquer la cause d'un mal qui n'existe pas, revêtus d'une longue et large robe noire de docteur, et coiffés d'un grand bonnet pointu. Mais il n'a ridiculisé que les gens ridicules, il n'a voulu atteindre que les fourbes de la science, les charlatans

shonoreraient la médecine si la science n'était
le-même grandement honorable, et si, pour la
ıer en homme de devoir, elle n'exigeait un
ment qui va souvent jusqu'à affronter la mort
subir de sang-froid, sans l'enivrement du guer-
r le champ de bataille, sans les éloges de l'his-
ui sont la réclame de la gloire, dans un hôpital
d'un pestiféré, d'un cholérique, d'un varioleux.
e qui est arrivé au docteur Crivelli qui, étant
dans un hôpital de Paris, a été contaminé par
ade de fièvre typhoïde. Il doit la vie à la science
évouement de l'éminent docteur Brouardel, son
et son ami.

médecins de Molière, ou plutôt des docteurs
ıarose qui font de la médecine uniquement un
de gagner de l'argent, il y en a malheureuse-
ı Melbourne comme partout ailleurs, peut-être
plus qu'ailleurs.

fait des études incomplètes, l'expérience manque
n'a pu obtenir qu'un de ces diplômes suspects,
livrent des facultés de médecine inavouables,
il s'en trouve dans certaines petites républiques
nérique du Sud : cela suffit pour se parer pom-
ent du titre de docteur, s'établir comme tel et
une fructueuse clientèle, quand d'ailleurs on ne
pas d'aplomb et qu'on est en possession d'assez
ıt pour louer une maison, la meubler avec luxe
r un domestique en habit noir et cravate blan-
conduit les malades au cabinet de consultations.
c cela, le docteur Fontanarose peut avoir une
et la faire traîner par deux chevaux, le succès
tain. Je sais un ancien ouvrier charron qui,
voir vécu quelque temps de son métier à Mel-

bourne, s'est fait herboriste. De l'herboristerie à la médecine il n'y a qu'un pas. Notre herboriste donna des consultations et, comme il était ambitieux, un beau jour il quitta Melbourne, pour aller faire des études en Allemagne. Au bout de seize mois — seize mois, pas plus — il revint en Australie avec un diplôme de médecin. Seize mois d'étude, c'est bien peu. Je ne sais s'il apprit l'anatomie et l'art de guérir dans cette bonne Allemagne; ce que je sais, c'est qu'il ne puit y apprendre l'allemand : il n'en savait pas un traître mot quand il reprit sa clientèle de malades à Melbourne.

On m'a fait admirer à Melbourne un médecin qui doit, m'a-t-on dit, sa réputation aux bijoux de grande valeur qu'il porte sur lui, et au luxe asiatique de sa maison. Ce n'est pas un homme, c'est une vitrine de bijoutier. Il a des boutons de chemise évalués par ses malades, qui en tirent vanité, à 60,000 francs. Les bagues qu'il porte aux quatre doigts de chaque main sont faites aussi pour satisfaire la vanité des malades et leur inspirer confiance dans les lumières du *brillant* Esculape. On les estime à 80,000 francs. Sa montre est grosse comme un oignon d'Algérie et on enchaînerait solidement un homme avec la chaine d'or massif qui la retient au gilet. Ayant été nommé commandeur d'un ordre dont le nom m'échappe, il porte à son col les insignes de sa décoration formée de gros diamants de la plus belle eau. Quand il va dans le monde, en tenue de parade, il vaut, au bas mot, 300,000 francs. C'est de l'argent bien placé. On se dit qu'un médecin qui a tant de bijoux est un médecin qui nécessairement gagne beaucoup d'argent, et qui ne gagnerait pas tant d'argent s'il n'était un excellent

médecin. Il se peut, en effet, qu'il soit habile chirurgien et qu'il ait le diagnostic sûr. Mais vraiment, pour nous autres Français, il a les allures d'un faiseur. Ne le connaissant que par ses bijoux, je ne lui confierais pas ma petite chatte à soigner.

Les hommes de race anglaise ajoutent trop d'importance aux choses extérieures et se laissent trop facilement prendre aux apparences. Le premier venu, s'il est bien vêtu, bien logé, s'il se tient bien droit sur ses jambes, s'il conserve son sérieux en toute circonstance et parle sentencieusement, a de grandes chances d'inspirer confiance par son seul extérieur. S'il manque aux lois de l'étiquette, s'il est un peu négligé dans sa mise, s'il ne se tient pas raide, s'il n'a pas l'air toujours grave et surtout s'il est médiocrement logé dans un quartier de la ville qui ne soit pas réputé *fashionable*, il perd tout prestige auprès des Anglais, fût-il le plus honnête et le plus instruit des hommes. Il est mal logé, ses bottes sont mal cirées, son chapeau n'est pas absolument droit sur sa tête, donc il n'est pas *respectable*. Ce n'est pas à Melbourne, encore moins à Londres, qu'un Diogène vêtu de défroques et logé dans un tonneau, aurait eu l'honneur de recevoir la visite d'un Alexandre.

Dans les pays d'argent, comme le sont tous les pays anglais, le talent risque beaucoup de rester méconnu, s'il n'est un peu, comme les livres de luxe, doré sur tranches. Ce n'est point comme cela en France, Dieu merci. Avec la noblesse de blason — dont le prestige a beaucoup diminué depuis que tous les hommes sont égaux devant la loi — avec la noblesse de finance qui ne perd ses droits nulle part, il y a, pour la plus grande gloire de notre pays, la noblesse de talent plus presti-

gieuse que toutes les autres espèces de noblesse et qui domine tout. Je ne sais, par exemple, si M. Pasteur est logé simplement ou avec luxe; s'il se conforme dans ses vêtements aux lois capricieuses de la mode; si son col de chemise est droit ou rabattu, et tout cela m'est fort égal ; je sais qu'il doit son illustre renommée à ses travaux grandement utiles, à son génie, et c'en est assez pour m'inspirer le respect et l'admiration qui lui sont dus. En Australie, nous l'avons dit et nous le répétons — il est bon d'*être*, il est meilleur de paraître. Les médecins savent cela, et c'est surtout à paraître qu'ils s'appliquent en gens avisés qui, avant tout, veulent faire des affaires.

Melbourne est peut-être la ville du monde où l'on consulte le plus souvent son médecin, quoiqu'elle soit, sans contredit, l'une des plus saines de toute la terre. Au moindre malaise que l'on ressent, vite on fait appeler le docteur, ou l'on va chez lui le consulter. Un baby n'a pas les gencives un peu irritées par suite d'une dent de lait qui pousse, une égratignure au bras ou à la jambe qu'il s'est faite en tombant de sa petite hauteur, sans qu'on le fasse examiner par un médecin.

Les premiers médecins qui apparurent dans la colonie de Victoria furent trois médecins de marine arrivés en 1803 avec la mission d'établir un pénitencier. Ils se nommaient William Jansen, Matthew Bowden et William Hopley.En 1845, un conseil médical fut établi à Port Philipp. Le docteur Cussen en fut le président. En 1848, il y avait quarante-cinq médecins exerçant la médecine dans l'État de Victoria. A cette époque, le charlatanisme commençait déjà à envahir la profession. C'est alors que fut fondée la *Société médicale* dont le but était et est encore de sauvegarder les intérêts du

ədical, de créer des relations amicales entre ses
s et d'établir une juste démarcation entre les
ies et les médecins instruits et honorables.
ociété fixa un tarif minimum de rétribution
différentes opérations chirurgicales que le
peut être appelé à pratiquer. Ce tarif est en
sorte conservé par la loi; c'est lui, en effet, qui
base à la justice quand elle se trouve avoir à
ur une question d'honoraires.

'en 186?, le conseil de santé de Victoria avait
ique fonction d'enregistrer les lettres de ceux
.ient présenter leur diplôme ou leur certificat
ublier la liste dans la gazette officielle. Comme
il de santé était sans armes pour restreindre les
ons, un grand nombre d'individus furent dési-
nme médecins qui ne présentaient d'autre titre
ii d'avoir pratiqué la médecine, ce qui leur
əu de diplôme.

la liste publiée en janvier 1856, on trouve
is de médecins parmi lesquels un grand nombre
de simples empiriques. Les vrais docteurs
nt de cette situation et réclamèrent pour que
c fût mis à même de pouvoir distinguer entre
·latans et les vrais médecins. Il fallait surtout
des mesures pour que ces pseudo-savants ne
pas nommés dans des positions officielles,
cela est malheureusement arrivé quelquefois.
862, après de longs débats, quelques amen-
s ont été introduits dans les règlements de la
ə médicale. Par malheur, ils n'offrent pas de
əs sérieuses, et l'on peut dire, sans exagération,
t le monde, dans Victoria, peut à sa fantaisie
ər la médecine, comme il y a quelques années,

en Amérique, tout le monde pouvait se dire capitaine de navire et commander un vaisseau. Il y a bien eu quelques poursuites intentées contre de faux médecins à Melbourne, et quelques condamnations prononcées; mais la Chambre haute, la loi en main, s'est vue forcée de casser les jugements.

Le Conseil de santé de Victoria nommé par le gouverneur ou plutôt par le chef secrétaire, se réunit le premier de chaque mois pour enregistrer les diplômes et les certificats, et pour discuter des questions d'hygiène les plus urgentes. Au commencement de chaque année, le Conseil de santé publie la liste des médecins. Cette liste contenait 576 noms en 1883. Elle en contient 861 pour l'année 1888, parmi lesquels 146 jeunes docteurs sortis de l'École de médecine de Melbourne. Cette augmentation d'hippocrates est hors de proportion avec l'augmentation de la population.

De 1862 à 1882 il y a eu 1,484 noms de médecins inscrits au Conseil de santé de Melbourne pour la seule province de Victoria. Trop de guérisseurs.

En 1852, une société rivale de la Société médicale fut fondée sous le nom de *Société médico-chirurgicale*. En 1853, les deux société fusionnèrent formant dès 1854 la Société médicale de Victoria qui compte actuellement 238 membres. Des réunions ont lieu dans une salle attenant à l'Hôpital des yeux et des oreilles dont le terrain fut donné par le gouvernement et qui a été bâti par souscription. Cette salle possède une bibliothèque de près de 3,000 volumes. Les réunions ont lieu une fois par mois. Le président et le bureau sont élus pour un an.

A côté de cette société existe la Société médicale des étudiants qui depuis plusieurs années a pris une impor-

tance réelle. Ces réunions ont un caractère sérieux. Des communications sont lues et discutées avec intelligence, sans exclure un léger ton de familiarité qui s'explique entre étudiants.

La littérature médicale est représentée dans Victoria par le *Journal médical australien*. Fondé en 1856, ce journal a été publié sans interruption, tous les mois, jusqu'à ce jour.

Les hôpitaux de Victoria, dont le premier a été établi en 1840, sont le résultat des seuls efforts des membres de la profession médicale. La première pierre de l'Hôpital de Melbourne a été posée le 26 mars 1846, et l'Hôpital fut ouvert aux malades le 15 mars 1848. Depuis cette époque, il a été considérablement augmenté. En 1856, l'Hôpital des femmes fut fondé par les docteurs Maund et Tracy. L'Hôpital des yeux et des oreilles s'ouvrit en 1863. L'Hôpital des enfants date de 1870. Enfin le Alfred Hospital a été ouvert en 1869 en commémoration de la visite dans la colonie du duc d'Édimbourg, alors prince Alfred. Il y a en tout quarante hôpitaux dans Victoria. Ils sont administrés et dirigés par un médecin résident sous le contrôle d'un comité d'administration formé par les souscripteurs et donateurs.

L'École de médecine de Melbourne a été ouverte le 1er mai 1863. Elle comprend actuellement 9 professeurs et 6 démonstrateurs. Les étudiants qui étaient au nombre de 3 quand l'École fut ouverte, sont maintenant 200.

Il existe à cette heure cinq grands asiles d'aliénés dont le premier a été ouvert en 1845 avec 10 malades. Ensemble ces asiles contiennent environ 4,000 aliénés soignés par 11 médecins spécialistes. Ces asiles sont

devenus insuffisants pour les personnes atteintes de maladies mentales et dont la proportion augmente chaque année d'une manière inquiétante par suite de l'ivrognerie. Ce vice, bien anglais, s'étend un peu à toutes les classes de la société, et j'ai vu dans les rues de Melbourne — spectacle hideux — des femmes et des enfants, soûls de whisky, pouvant à peine se traîner en titubant.

On a recherché les causes de la folie en Australie et on est arrivé au résultat suivant : sur 100 fous, 7 femmes et 1 homme perdent la raison par suite de malheurs domestiques; 14 hommes et 8 femmes par l'alcoolisme; un peu plus de 3 hommes et autant de femmes par le surmenage intellectuel et l'excès de travail; 4 femmes et près de 3 hommes par excitation religieuse; 1 femme seulement et une fraction d'homme par suite de chagrin d'amour. Les autres causes de folie sont, pour les femmes, les suites de couches; pour les deux sexes l'épilepsie et les influences héréditaires.

La charité est une vertu de ce peuple essentiellement bon d'Australie, et l'on sera certainement étonné du nombre des hôpitaux, des maisons de refuge, des refuges hospitaliers de tous genres et pour tous les besoins qui sont édifiés dans la seule ville de Melbourne. Partout ailleurs, dans les villes de tous les États, il y a des hôpitaux et des institutions de charité entretenus la plupart par des dons volontaires, exclusivement.

Il y a dans la capitale de Victoria et dans les environs de la ville :

1° Hôpital de Melbourne dont je viens de parler, situé dans Lonsdale street et que j'ai visité dans toutes ses parties avec son président, l'aimable M. Godefrey

ı ai admiré le bon ordre, la propreté, l'intelligente ;allation qui règne partout pour les besoins des lades;

° Alfred Hospital dans Saint-Kilda road;

° Hôpital homéopathique, également dans Saint-da road;

° Asile bienveillant dans North Melbourne;

° Hôpital Austein pour les incurables dans Heidel-g;

° Hôpital des femmes dans Madeleine street, ·lton;

° Hôpital des enfants dans Rashdown street, ·lton;

° Hôpital pour les maladies d'yeux dans Brunswick ɜet, Eastern Hill;

° Asile des aveugles dans Saint-Kilda road;

.0° Asile Magdalen dans Carlton;

.1° Asile pour les orphelins du culte protestant dans ghton;

.2° Asile catholique de Saint-Vincent-de-Paul dans ıth Melbourne;

.3° Asile pour les sourds et muets dans Saint-da road;

.4° Asile pour les enfants, dans Yarra Parc.

5° Maison pour les femmes convalescentes, dans ɩleigh;

6° Asile pour les folles dans Kaw;

7° Autre asile pour les folles, Yarra Bend;

8° Société de secours pour les émigrants dans yal Park.

l y a en outre à Melbourne un refuge pour les con-escents;

Jn refuge pour les domestiques sans place;

Un refuge pour les instituteurs dans la même situation qui sont nourris et logés pendant le temps du chômage;

Les marins ont également un asile;

Les femmes perdues en ont un aussi;

Il existe une Société pour venir en aide aux libérés;

Enfin les ivrognes qui s'imposent à la sollicitude de leurs concitoyens par leur grand nombre, trouvent à Melbourne un refuge où ils peuvent, à l'abri des voitures, cuver leur whisky, dormir tranquilles et recouvrer leur raison pour aller la perdre aussitôt dans le premier bar du voisinage.

En somme, et pour revenir aux médecins dans l'État de Victoria où j'ai pu les étudier mieux et plus longtemps qu'ailleurs, en Australie, ils se divisent en trois catégories bien distinctes :

1° Docteurs très instruits, au courant de toutes les découvertes nouvelles, chirurgiens avancés, bons opérateurs, écrivant peu et ne paraissant avoir d'autre but que d'utiliser leur science dans l'intérêt du malade en le conciliant comme de juste avec leurs propres intérêts;

2° Docteurs à instruction médicale médiocre, faisant honnêtement et modestement des clientèles de quartier;

3° Docteurs ignorants et prétentieux, capables de commettre avec le plus grand sang-froid les fautes les plus monstrueuses. Ces faux fils d'Esculape sont, cela va sans dire, toujours satisfaits d'eux-mêmes et toujours prompts à faire de la réclame, ce qui leur réussit fort bien. Plusieurs des médecins de cette catégorie occupent de grandes situations et gagnent beaucoup d'argent.

Il faut ajouter, au-dessous même de cette dernière catégorie, la tourbe et la lie de la profession composée de médecins sans diplômes, docteurs chinois, indiens, spirites, magnétiseurs, phrénologistes, etc., etc. Une ordonnance d'un docteur indien a été lue à la Société médicale pendant que j'étais à Melbourne. La maladie paraissant grave au docteur indien, il se dit qu'aux grands maux il fallait de grands remèdes, et il n'hésita pas à ordonner une tisane faite avec les deux yeux d'un jeune chat. Pauvre bête ! Je parle du chat.

Il y a à Melbourne deux médecins chinois. Comme le « docteur noir » de Java, qui guérit Adolphe Sax d'un cancer que la Faculté de Paris tout entière avait déclaré inguérissable, par conséquent mortel, ils guérissent eux aussi les cancers, par le moyen d'un régime combiné avec un traitement végétal, absolument comme le susdit docteur noir. Ces Chinois guérissent-ils, oui ou non ? S'ils guérissent, ne sachant pas comment ils font, ma foi, je les préfère aux savants qui laissent mourir, sachant pourquoi. Il faudrait examiner les herbes de ces Chinois et ne pas oublier que le quinquina fut longtemps le remède des charlatans, repoussé par les médecins diplômés, uniquement parce que ceux-ci ne connaissaient pas encore et ne voulaient pas connaître les vertus de la précieuse écorce.

Il y a en Autralie, comme partout ailleurs, des médecins qui se font une spécialité aimable de soigner les femmes nerveuses, capricieuses et vaporeuses, qu'une simple contrariété fait gémir et qui pour cela se croient malades. Elles craignent de mourir, si jeunes, hélas ! — quel que soit leur âge — quand elles ont la migraine ou un rhume de cerveau. Les soins à donner à ces intéressantes et occupantes créatures ne demandent

pas une grande science, mais exigent de la part du médecin — avec une prestance de beau cavalier et un physique agréable — les ressources intellectuelles d'un homme du monde, qui sait parler pour ne rien dire. Il tâte avec une attention satisfaite le pouls de la malade, se permet quelquefois de lui faire tirer la langue, et lui dit d'une voix douce et sympathique, comme on chante :

— Madame, qu'avez-vous ?

— Ah! docteur, je suis bien malade, bien malade.

— Où avez-vous mal, madame ?

— Partout, docteur, partout !...

— Pas ailleurs ?

— Non, docteur.

— C'est très bien, je vois ce que c'est. En suivant bien mes prescriptions, votre mal disparaîtra comme par enchantement, et vous serez plus belle, plus séduisante que jamais.

— Dites, mon cher docteur, que faut-il faire ?

— Il vous faut, et c'est le point principal, prendre beaucoup de distraction. Acceptez les invitations aux *Garden parties;* faites des promenades en voiture; allez au concert, au théâtre, si vous l'aimez. Je vous permets même le bal, mais sans abus. Avec cela un régime réconfortant, car vous avez une légère disposition à l'anémie.

— A l'anémie ! C'est affreux !

— Ce n'est rien, il vous faut manger des viandes grillées, pas trop cuites, mais assez. Du poisson bien frais, si vous aimez le poisson. De la volaille un peu grasse. Des œufs pondus du jour que vous avalerez à la coque. Avec cela du gibier de temps à autre. Des plats sucrés. Des fruits en quantité modérée et toujours

bien mûrs. Buvez de bon vin de Bordeaux en mangeant, sans pour cela vous priver du thé et du café si vous y êtes habituée. Si même un verre de vin de Champagne en croquant un biscuit pouvait vous faire plaisir, ne vous privez pas.

— Et vous croyez, docteur, qu'en me soumettant à ce régime rigoureux, ma santé se trouvera consolidée et que je n'aurai plus ce mal que je ne puis définir, et qui me tourmente si fort ?

— Je l'espère, madame, et je le crois.

— Eh bien ! je m'y conformerai, et de tous points, puisque vous l'ordonnez. Je boirai du meilleur vin, je mangerai ce qu'il y a de plus délicat, je me distrairai, j'irai au bal, au spectacle, au concert, à la promenade. Ne faut-il pas obéir à son médecin ?

Il n'y a pas de médecin sans médecines, et, après avoir parlé des médecins, il nous faut dire quelques mots des pharmaciens en Australie.

L'aspirant pharmacien commence par passer un examen, appelé examen préliminaire, dont les matières sont l'anglais, le latin et l'arithmétique. Puis il fait un stage de quatre ans chez un pharmacien, tout en suivant, au collège de pharmacie, les cours suivants : 1° un cours de chimie comprenant la chimie théorique et pratique, l'analyse et aussi la physique ; 2° un cours de matières médicales comprenant la botanique médicale, la thérapeutique et les préparations pharmaceutiques ; 3° enfin, un cours de botanique pure, théorique et pratique. L'élève qui a passé heureusement l'examen de ces trois cours et qui a atteint l'âge de sa majorité — vingt et un ans — peut se présenter pour le dernier examen, *practical pharmacy exami-*

nation. Cet examen comprend une composition écrite et des travaux pratiques. Cet examen nécessite trois jours. Si l'élève est triomphant de cette dernière épreuve, voilà un pharmacien de plus en Australie et presque aussi un médecin de plus, car les pharmaciens, là-bas, sont autorisés, comme jadis en France, à donner des consultations pour des affections légères qu'ils savent traiter tout aussi bien que les docteurs en médecine. Pourtant, j'ai entendu dire que l'École de médecine s'était émue de cette tolérance — car ce n'est pas un droit pour le pharmacien, ce n'est qu'une tolérance — et que bientôt ils devront se borner à préparer les remèdes.

C'est la Société pharmaceutique de Melbourne qui est propriétaire de l'École de pharmacie de cette ville. Le gouvernement lui a concédé le terrain sur lequel elle est bâtie et une subvention de 1,000 livres sterling tous les ans. C'est le Conseil de pharmacie (*pharmacy board*), dont les membres sont élus parmi les pharmaciens notables, qui fait passer les examens.

Les pharmaciens ne sont pas libres à Melbourne, comme dans certains autres endroits de la colonie, de vendre librement, au premier venu, les drogues dangereuses de leur boutique. La vente de certains toxiques, qui est le privilège exclusif des apothicaires, n'est faite que sur ordonnance de médecin, ou à des personnes honorablement connues et en présence de témoin. Toutes les ventes de poisons doivent être enregistrées sur un registre spécial, qu'on appelle le livre des poisons (*poison book*).

Tous les ans la *Pharmaceutical Society of Australasia* donne à Melbourne un banquet où se réunissent les sommités médicales et pharmaceutiques du

pays. J'ai eu l'honneur d'être invité au banquet de l'année 1888, qui a eu lieu au *French Club*, et je n'aurais pas voulu manquer cette occasion de voir bien manger et bien boire ceux qui si souvent prescrivent une diète sévère. Le banquet était présidé par M. Thos. Huntsman, le président de la Société pharmaceutique de l'Australasie.

De nombreux et longs discours furent prononcés à cette occasion, par des membres de la Société, discours où la politique s'est trouvé mêlée à la médecine et à la pharmacie. Le président, obéissant à l'hospitalité australienne toujours si délicate envers les étrangers, m'avait fait placer à sa droite. Il eut, en outre, l'amabilité de boire à ma santé, me faisant l'honneur, auquel j'ai été bien sensible, de rattacher mon humble personne au grand nom de la France. Il me fallut répondre, c'était d'obligation et je me sentis fort embarrassé, n'ayant rien préparé à cet effet. Je me levai néanmoins, un verre de champagne à la main, et me confiant au dieu Hasard, je prononçai les paroles suivantes qui ont été sténographiées, ce qui me permet de les reproduire ici très exactement.

« Messieurs, ai-je dit, je suis plein de reconnaissance pour la Société pharmaceutique, qui m'a réservé une place à ce brillant banquet au milieu de tant d'illustres médecins et de tant de savants pharmaciens, moi qui ne suis ni médecin, ni pharmacien, qui ne suis pas même malade !

« Ce n'est pas à vous, messieurs, que j'apprendrai que l'histoire de la pharmacie dans les temps anciens est intimement liée à celle de la médecine puisqu'il est bien vrai que ceux qui ordonnaient les médicaments les préparaient eux-mêmes. Vous connaissez mieux que moi

les formules pharmaceutiques des Arabes primitifs qui furent les pères de la pharmacie et dont Cœlus Aurelianus a laissé de si curieux échantillons. Depuis les écoles célèbres de Salerne, de Naples et plus tard de Paris, les pouvoirs médicaux, comme les pouvoirs politiques, se sont pondérés; les médecins sont devenus le corps législatif de la médecine dont les pharmaciens contituent le pouvoir exécutif.

« Mais il est bien des endroits en France, et je crois un peu partout dans le monde, où le pharmacien a conservé le caractère qu'il avait autrefois.

« Dans les petits centres de population où souvent manquent les médecins, les malades vont au pharmacien confiants en son expérience et sa bonté. Il est prudent avec eux et ne leur délivre que des médicaments dont il est sûr du bon effet. Les pharmaciens sont tous des hommes instruits, des savants, et la chimie leur doit de précieuses découvertes.

« Messieurs, je vous ai dit que je ne suis pas malade; il faut que j'ajoute que je me porte à merveille depuis que je suis en Australie. C'est avec une sorte de volupté que j'aspire à pleins poumons l'air si réconfortant de Melbourne. Eh bien! ce soir, je regrette presque d'être en si bonne santé. Me trouvant au milieu de tant de hautes personnalités médicales, de tant d'excellents pharmaciens, je manque une occasion unique d'être malade sans avoir rien à craindre des suites de ma maladie; rien qu'à me regarder tous ensemble, vous m'eussiez guéri instantanément et radicalement.

« Si je ne me trompe, *pharmacie* vient du grec *pharmacon* qui veut dire *poison*.

« Pourtant à ce banquet de pharmaciens, aucun poison n'a été servi; je n'y ai mangé que des mets

délicats, d'appétissantes mixtures qui font le plus grand honneur à la cuisine du *French Club*.

« Messieurs, je bois à vous tous, qui vous êtes imposé la noble tâche de rétablir les santés défaillantes. Vous conserverez la vôtre toujours excellente avec un vigoureux appétit, si vous suivez l'exemple d'un célèbre docteur français nommé Corvisart, dont vous connaissez certainement les ouvrages, et qui était homme d'esprit.

« Une dame, un jour, lui dit : — D'où vient donc, mon cher docteur, que vous, vous trouvant toujours entouré de malades, vous vous portiez si bien ? — C'est, répondit aussitôt le docteur, que je prescris des médicaments et que je n'en prends jamais moi-même. »

C'est là un mot plus plaisant que vrai, et je suis sûr que Corvisart n'a point échappé à la règle commune, qu'il a eu sa part de maladies comme tout le monde, et qu'il a essayé de se soulager, comme tout le monde aussi, en avalant des médecines comme tout le monde, après avoir consulté un médecin, comme tout le monde.

La plus heureuse surprise était réservée pour le couronnement du banquet des pharmaciens. Le célèbre Henri Kowalski, arrivé à Melbourne depuis quelques heures seulement, venant de Sydney, sollicité de se mettre au piano, a cédé aux prières de tous. Comme toujours il a été éblouissant de verve, d'inspirations mélodiques et de science harmonique dans des improvisations qui ont soulevé un enthousiasme indescriptible. On applaudit encore !

Les médecins ont un journal spécial à Melbourne, nous l'avons vu plus haut, et les pharmaciens en ont deux. Hurrah pour les pharmaciens !

J'ai parlé plus haut du jeune et savant docteur Crivelli. Il me semble que ce chapitre sur la médecine et les médecins paraîtrait très incomplet, si je n'ajoutais quelques mots à ceux que j'ai écrits, sur cet éminent praticien, l'un des hommes qui, en Australie, font honneur à la France.

La place qu'il a prise à Melbourne est une place au premier rang comme médecin proprement dit et comme chirurgien. Il a fait des opérations difficiles et heureuses qui l'ont mis hors de pair, et ses conférences sur nos institutions médicales en France et sur les hommes illustres qui sont la gloire de notre science nationale sont restées mémorables dans le monde médical de toute l'Australie.

Au dernier Congrès médical qui a eu lieu en 1888 dans la capitale de Victoria, M. Crivelli est le seul des membres du Congrès qui ait présenté un travail de microbiologie. On ne lira pas en France sans une patriotique satisfaction la communication qu'il a faite au Congrès sur les méthodes de notre grand Pasteur, méthodes mal comprises, généralement, et jugées en dépit du bon sens. Un médecin allemand, M. Wigg, si j'ai bonne mémoire, s'appuyant sur des statistiques parues dans les journaux allemands, avait pris rang pour une communication à faire contre les découvertes de M. Pasteur. Le docteur Crivelli, ayant appris cela, alla trouver chez lui le médecin allemand, et, après les éclaircissements qu'il lui donna avec pièces à l'appui, il ne restait plus rien des arguments de M. Wigg lequel, sagement et loyalement, renonça à sa communication.

Il arriva ceci, c'est que le docteur Crivelli ayant, à l'avance, écrit un mémoire pour la réfutation de la communication de son collègue, ce mémoire resta

acquis au Congrès comme un juste hommage rendu à l'éminent M. Pasteur.

A l'Exposition de Melbourne où le docteur Crivelli a été nommé juré français de deux jurys pour les instruments de chirurgie et pour l'hygiène, il a rempli sa mission avec un zèle et une compétence qui lui ont valu les félicitations de tous ses collègues. M. le ministre de l'instruction publique a envoyé à MM. Crivelli et Bourdic, chimiste-pharmacien également juré français à l'Exposition de Melbourne, les palmes d'officier d'académie.

XVIII

Les mines d'or en Australie.

Si, comme l'a dit Johnson, avoir de l'or c'est vivre dans la crainte, et en manquer c'est vivre dans la peine, il faut bien croire que les hommes, en général, redoutent beaucoup moins de vivre dans la crainte que dans la peine, car c'est la découverte et l'appât de l'or, en 1851, qui, en un jour, pour ainsi dire, jeta des flots de population européenne en Australie et décida de sa brillante destinée. Deux ans auparavant un berger au service de M. Wood Beilby trouva dans une crique, à l'extrême sud de l'Australie, une certaine quantité d'or qu'il vendit à un bijoutier de Melbourne nommé Charles Brentani. L'heureux berger cacha soigneusement à tous l'endroit où il avait trouvé le précieux métal. De temps à autre on le voyait apparaître à Melbourne où il allait échanger contre de l'or monnayé son or vierge, et rien ne put lui arracher le secret de ses trouvailles. Un jour pourtant, se sentant très malade et voyant qu'il allait mourir, il fit appeler M. Wood Beilby et, pour reconnaître les bontés dont il avait été l'objet de la part de ce bon propriétaire, il lui fit connaître son pactole près de la chaîne de montagnes que l'un des vétérans des guerres d'Espagne, le major Mitchell, avait nommé les Pyrénées d'Australie. M. Beilby s'empressa de communiquer ce qu'il venait d'apprendre du berger mourant au gouverneur Latrobe. Celui-ci paraît n'avoir pas été très ému de la découverte de l'or dans la crique des Pyrénées, car il resta inactif.

Bientôt, néamoins, la nouvelle transpira de toute part et l'or en quartz fut découvert à Clunes par un nommé Esmond. Puis d'autres en découvrirent à Buninyong, à Ballaarat, au mont Alexander, à Sandhurst, dans le détroit de Bendigo. La fièvre de l'or éclata partout comme un délire d'enthousiasme. On regardait le soir, en se couchant, les semelles de ses bottes, pour voir s'il ne s'y trouvait pas des pépites d'or. Personne, pour ainsi dire, ne voulut plus travailler de son métier, et il n'y eut plus qu'un cri de ralliement : Aux mines! Les ateliers se vidèrent de leurs ouvriers, les employés donnèrent leur démission, des équipages entiers abandonnèrent leur navire, pour aller faire la précieuse moisson. Alors arrivèrent de tous les pays d'Europe et d'Amérique des armées d'hommes de toutes les conditions sociales pour remuer la terre aurifère, exactement comme il advint en Californie, lorsque ce pays fut rattaché au gouvernement des États-Unis, et qu'on put librement y aller prendre l'or.

L'Australie, par bonheur pour ce vaste pays, n'est pas seulement une terre agrémentée de poudre d'or, c'est aussi, et surtout, une terre précieuse pour l'élevage du bétail, et sur un grand nombre de points favorable à la grande culture. Un pays qui ne donnerait que de l'or, en donnât-il beaucoup, serait fatalement voué à la misère. L'or n'est inépuisable nulle part, et c'est par les richesses végétales qui ne s'épuisent jamais et renaissent d'elles-mêmes tous les ans, par le travail régulier du laboureur, que les nations grandissent et se maintiennent prospères. L'or attire les pionniers, l'agriculture les fixe. Si la Californie n'avait pas ses terres labourables comme l'Australie, l'or n'eût engendré que la misère dans ce pays qui serait, à l'heure présente,

plus pauvre que Job avant que Jéhovah, touché de sa pauvreté sanctifiée par sa résignation, ne lui eût donné une nouvelle famille et de nouvelles richesses.

Le vertige de l'or a conduit, dans le seul État de Victoria, 80,000 hommes en une seule année. J'ai lu que des placers de 3 mètres carrés ont donné, dans cette richissime province de Victoria, de 10,000 à 12,000 livres sterling. En quelques mois de travail, d'heureux chercheurs d'or en ont trouvé pour 400,000 francs dans la mine appelée du « Prince régent ». Dans un baquet plein de résidus — véritable baquet d'ordures — un mineur a trouvé la valeur de 3,325 livres sterling (83,125 francs). Il fait bon être chiffonnier à ce prix. L'histoire de l'or en Australie mentionne le *Welcome Nugget* (*lingot bienvenu*) qui fut trouvé en 1858 et vendu 10,500 livres sterling, soit 157,500 francs. Bienvenu, en effet, était ce maître lingot, pour celui qui l'a heurté de sa botte dans un terrain d'alluvion.

L'or, vraiment, n'est point si abominable qu'ont voulu le dire certains philosophes dont la bourse était, je le suppose, assez mal garnie. Si l'or, comme l'a dit Shakespeare, est « le pire des poisons pour l'être humain dans ce monde corrompu », l'or est aussi, pour ce même être humain, la manne bienfaisante qui le nourrit et le soulage de tous les maux. Il le guérit radicalement du plus redoutable, du plus affreux, du plus abject: la misère. C'est lui qui, rendant l'homme indépendant d'une grande partie des tracasseries qui l'affligent dans la société, double ses forces, l'inspire dans ses plans les plus nobles et les plus audacieux, assure le succès et l'élève à sa plus grande hauteur. L'or est un levier si puissant, qu'il soulève tout, indistinctement, le bon et le mauvais. Pourquoi dit-on si souvent que l'or est un vil

métal. C'est un fort joli métal à la fois résistant et malléable, et si difficilement altérable qu'il semble qu'ayant la conscience de sa valeur, il tienne à se conserver intact le plus longtemps possible. L'or par lui-même est respectable, car il représente d'ordinaire un premier rude travail, celui du mineur qui l'a extrait de la terre, qui l'a pris du quartz par paillettes rares, et si fines, qu'elles sont, pour la plupart, imperceptibles à l'œil. Et que d'autres genres de travaux l'or ne représente-t-il pas après son extraction, pour arriver successivement dans toutes les mains qui l'ont possédé!! On le vole quelquefois, mais il faut reconnaître qu'on le gagne le plus souvent par un intelligent et dur labeur.

J'avais, comme on le pense bien, résolu, en arrivant à Melbourne, de visiter, dès que j'en trouverais l'occasion, les mines d'or fameuses de Ballaarat et de Sandhurst. Cette occasion ne se fit pas attendre. Un mois après mon arrivée en Australie je recevais, à titre de délégué du gouvernement français à l'Exposition internationale de Melbourne, une invitation du major de Sandhurst, le *conciller* (bourgmestre) J. Cohn, une invitation à aller passer la journée dans cet eldorado, à visiter la ville, à voir extraire l'or des mines dont une a atteint la profondeur considérable de 2,800 pieds. On ne se montre jamais hospitalier à demi dans cet excellent pays d'Australie, et les cartes d'invitation du major de Sandhurst étaient en même temps pour servir de billet de chemin de fer de Melbourne à la cité aurifère. Nous nous trouvâmes un grand nombre d'invités à la gare où nous vîmes qu'un train spécial avait été commandé pour nous. Nous montâmes gaiement en wagon. Il ne nous fallut que trois heures pour nous rendre de Melbourne à Sandhurst.

Pendant que nous étions en chemin de fer, un vieux Français, qui habite l'Australie depuis quarante-cinq ans, nous conta qu'il avait traversé il y a quarante ans l'emplacement sur lequel est bâti la toute charmante ville de Sandhurst. Cet emplacement était couvert par un fourré pour ainsi dire impénétrable. De loin en loin, on voyait une hutte habitée par une famille d'indigènes presque entièrement nus, qui ne vivaient que de chasse et de fruits sauvages. Quelquefois, on apercevait dans ces solitudes qui semblaient avoir reculé les limites du monde habitable pour les hommes, un berger de race blanche en quête de pâturages neufs pour ses bestiaux et d'une source pour les faire boire.

— Un beau jour, ajouta le vieux Français, on découvre qu'il y a de l'or dans le pays. La nouvelle se répand avec la vitesse d'une traînée de poudre en feu. Et voilà que, de toutes parts, on se porte en masse vers ce pays désert. En un tour de main il est défriché et on le couvre de tentes, où se logent les mineurs. Ils font ample récolte et payent au hasard du pouce et de l'index, par des pincées de poudre d'or, les denrées que les marchands leur apportent de loin, avec grand'peine, dans des charrettes étroites, mais hautes, attelées de deux bœufs. Bientôt les tentes provisoires font place à des maisons de bois plus durables et plus confortables aussi, qui, elles-mêmes, sont remplacées par des maisons en belle pierre que le pays fournit en abondance.

Sept années après la découverte de l'or dans ce district, la population était devenue assez importante pour nécessiter la construction d'un chemin de fer jusqu'à Melbourne, qui fut inauguré le 20 octobre 1862. Actuellement la propriété imposable peut être estimée à environ 180,000 livres sterling qui donnent un revenu

iron 28,000 à 30,000 livres sterling annuelle-

invités du major Cohn descendirent dans le grand
de Sandhurst, qui serait un grand et bel hôtel
tous les pays du monde. Après avoir, comme
sait dans les vieux opéras-comiques, réparé les
dres de notre toilette, c'est-à-dire après nous être
é les mains et le visage dans l'eau claire des
os de l'hôtel et nous être fait donner un coup de
, nous montâmes dans des voitures qui nous atten-
t. Avant de nous rendre aux mines, nous allâmes
r la ville. L'aspect en est des plus séduisants par
lies maisons, les monuments — l'Hôtel de Ville
véritable monument — et surtout par les arbres
rdent les rues et toutes les avenues. Ils sont en si
l nombre, ces arbres, qu'on a donné à Sandhurst le
m de *the Forest City*, la ville-forêt.

y a deux villes dans Sandhurst, l'ancienne (!) et
uvelle. Nous visitâmes tout avec un vif intérêt et
t un véritable délice quand nous pénétrâmes dans
irable parc appelé Rosalind. Ce parc couvre d'une
ation luxuriante, et bien curieuse pour des yeux
éens, une superficie de 66 acres. Il y a là,
r d'une fontaine qui lance un jet d'eau à une
le hauteur, une forêt de fougères arborescentes
rables. Elles sont si élevées du sol et d'un bou-
le verdure si vivace en forme d'ombrelles végétales
nues par un long manche noir, que la nature ici
mble pas naturelle et qu'on est tenté de se croire
et d'une ravissante illusion.

parc de Rosalind fait songer aux jardins antiques
ana dans l'Arabie Heureuse, et comme « paradis »
dit pendant des siècles avant l'ère chrétienne pour

« jardin », je me suis souvenu au milieu de tant beaux arbres, d'arbrisseaux et de fleurs, de ces par de Jésus-Christ en croix disant au bon larron, d'a saint Luc: «Tu seras aujourd'hui dans le paradis moi. » Il y a, dans le parc de Rosalind, des grottes nous reportent aux *Aventures de Télémaque*, *d'Ulysse*. Plusieurs de ces grottes sont de prof souterrains. Les aurait-on creusés si avant dan vague espoir de rencontrer une veine aurifère? J voudrais pas jurer que non, car toutes les pensées des pensées dorées à Sandhurst, et le jardinier bêche, le pasteur qui parcourt un sol vierge, le m qui creuse les fondations d'une maison, voit jaun se demande avec ce sentiment d'inquiétude qui se toujours plus ou moins à l'espérance, s'il ne ren trera pas un lingot d'or, comme cela est arrivé à d'autres dans une situation semblable. Avec les gr il y a un étang dans ce parc enchanteur, un étan s'ébattent une multitude de poissons de dive espèces.

Nous remontons en voiture et les commissaires la fête, qui nous guident, nous conduisent au lac lac creusé par la main de l'homme pour les plaisir canotage, mesure un demi-mille. De là, nous allon Jardin botanique qui couvre une superficie de 36 a En revenant en ville, on nous fait voir une font en granit qui atteint une hauteur de 30 pieds glais. L'eau sort d'une vasque de 50 pieds de mètre où vivent de nombreux poissons rouges. les hommes qui veulent, à l'imitation des pois rouges, prendre leurs ébats aquatiques, la municip de Sandhurst a fait construire des piscines, bien cieuses pendant les mois de décembre à mars, qui

les mois de grande chaleur en Australie. Sandhurst est le siège d'un évêché catholique, et l'on m'a dit qu'on espérait y voir bientôt un évêque anglican. Alors Sandhurst aura son complet spirituel et sera de tous points en règle avec le ciel. Il faut boire, et la soif de l'or n'est pas la seule qui se fasse sentir à Bendigo. L'approvisionnement d'eau est fait par le moyen d'un aqueduc bien construit et d'une grande longueur. L'eau qui traverse trois tunnels percés dans le granit et dans la pierre bleue, provient de la rivière Coliban. Un barrage la conduit dans un réservoir d'une capacité de 3 millions de gallons. La campagne environnante est pourvue d'eau par des canalisations. Ces travaux, malgré l'or qu'on a trouvé en les faisant et qui a d'autant diminué les dépenses, ont coûté 25 millions de francs. Mais aussi que d'eau partout! On en use par jour la quantité énorme de 2 millions de gallons. « Quand on prend du gallon..... »

On voit par ces détails que le peuple d'Australie ne s'endort pas et l'on sent dans tous les travaux qu'il accomplit, avec une vaillance au-dessus de tout éloge, une grande et noble pensée, une pensée d'avenir. Cet avenir ne lui échappera pas.

Journée bien remplie que celle que j'ai passée le 1er octobre 1888 à Sandhurst. Avant de nous rendre aux mines, qui du reste sont tout près de la ville, nous déjeunons et nous allons voir tout ce qu'il faut voir dans Sandhurst pour le bien connaître.

L'hôtel de ville, que j'ai déjà signalé, est de style Renaissance et il est encore tout battant neuf dans son blanc virginal. Nous le visitons. Nous admirons la salle du conseil, les diverses salles de réunion et la grande salle des fêtes. Tout cela est décoré

avec goût. Ce monument de première utilité a coûté 700,000 francs.

C'est avec beaucoup d'intérêt qu'en sortant de l'hôtel de ville j'ai visité l'école des mines, la galerie des beaux-arts, l'hôpital, une autre maison de charité, la loge des francs-maçons et enfin le théâtre de Saint-James Hall, qui ouvre ses portes toutes les fois qu'il se présente à Sandhurst des artistes, comédiens ou chanteurs. La ville, propre comme une maison hollandaise, est bien éclairée au gaz, et des tramways à traction électrique ne tarderont pas, m'a-t-on dit, à sillonner ses rues.

Si l'or venait tout à coup à manquer dans le district de Bendigo, cela contrarierait bien des gens, sans doute, mais personne n'en mourrait. On y plante la vigne qui donne un très bon vin ; la récolte des fruits y est abondante ; on y brasse une bière réputée, et Sandhurst est la seconde ville de l'Australie pour le commerce des bestiaux. Son marché a un trafic annuel d'environ 500,000 têtes de bétail qui proviennent principalement de la Nouvelle-Galles du Sud et du Queensland.

— Et maintenant, messieurs, nous dit notre aimable cicerone, quand nous eûmes bien visité la ville, en route pour les mines d'or.

Nous remontâmes en voiture et chemin faisant notre obligeant conducteur qui était un des habitants les plus distingués et les plus instruits de Sandhurst, nous raconta, sur la récolte de l'or dans les premiers temps de la découverte, des histoires qui forment la chronique de cet âge... d'or.

L'or de Ballaarat et de Castelmaine, nous dit-il, est le premier qu'on ait vu en Australie. Peu de temps

après, on en trouvait dans notre contrée appelée Bendigo. L'or était à fleur de terre ; il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre. Quand on sut cela à Melbourne, cette ville émigra comme un seul homme. Ce fut une ivresse indescriptible, un affolement qui gagna tout le monde. On émigra comme on put, à cheval, en charrette, même à pied, pour le pays où la terre était d'or. Le mouvement d'émigration vers Sandhurst et Ballaarat alla toujours en augmentant, si bien qu'en 1851, la population de la colonie qui n'était que de 77,000 habitants, s'élevait, deux ans après, à 480,000, dont la plupart étaient des hommes. L'or payait le travail.

Il se fit en un jour des fortunes plus ou moins considérables par des concessions de terrains dans lequel on avait trouvé de l'or à la surface, ce qui faisait supposer un quartz aurifère. Un sergent en tournée de service, ayant en une nuit trouvé, avec l'aide de trois ou quatre noirs, pour 50 francs d'or en grattant la terre, vendit ce terrain, qu'il avait découvert, assez cher pour vivre de ses rentes. Ce fut la maison Mac-Kenzie, Clarke et Cie qui acheta le lot du sergent, dont elle tira des millions. Quatre hommes nouvellement arrivés, marchant à l'aventure, réussirent à extraire 50 onces d'or en un jour. Le rendement dépassait les espérances. On raconta des miracles auxquels tout le monde crut. On était arrivé à supposer qu'une immense coulée d'or formait comme une croûte à un millier de pieds au-dessous du sol. Les riches trouvailles devenaient d'autant plus fréquentes que le nombre des mineurs augmentait tous les jours. Une seule poche donna 52 livres sterling d'or. Deux frères trouvèrent chacun la valeur de 100 livres sterling d'or,

dans un même endroit. D'énormes lingots furent extraits, parmi lesquels le *Victoria* et le *Dascomb* qui furent achetés par le gouvernement colonial pour les offrir à la reine d'Angleterre. Le premier de ces lingots fut payé 1,650 livres (41,250 francs), le second, 1,500 livres (37,500 francs). Ce ne sont point, tant s'en faut, les plus gros lingots qu'on ait découvert à fleur de terre.

Il vint un moment où l'on eut la mauvaise inspiration, en Australie, d'imposer les chercheurs d'or. Tous protestèrent contre cet impôt — qui ne fut jamais établi en Californie — et il en résulta des batailles entre les mineurs et ceux qui voulaient les contraindre par la force à payer cette patente vexatoire. Il y eut des coups de fusil, des coups de revolver, des coups de poignard et force coups de poing. Des morts et des blessés mouillèrent de leur sang les terrains aurifères. A un mille à l'est de Ballaarat, on trouve le monument commémoratif de la bataille dite de *Lurcka Stockade*, où les mineurs insurgés furent battus le 3 décembre 1854 par les troupes coloniales. Force étant restée à la loi, l'impôt, cause de cette guerre civile, fut aboli.

L'or qui est le nerf de la guerre, qui fait les héros et les bandits de grands chemins, l'or, en Australie, donna naissance aux plus audacieux scélérats qui furent jamais. Par bandes, ils arrêtèrent les convois venant des mines et tuaient ceux qui les défendaient. Le Mandrin de cette fine fleur de la canaille fut un nommé Black Douglas qui a laissé un nom célèbre dans l'histoire de ces spécialistes de haute pègre.

Après un court trajet en voiture, nous arrivâmes devant les mines, situées sur les hauteurs du district

le Bendigo. Nous en vîmes une quinzaine, assez rapprochées les unes des autres, parmi lesquelles quelques-unes paraissaient avoir rendu leur dernier soupir avec leur dernière pépite d'or. On n'y travaillait plus. Mais qui sait si l'une d'elles ne sera pas reprise un jour, par une nouvelle compagnie, et si cette reprise ne fera pas fortune? En fait de mines, le plus fin s'y trompe et c'est bien ici le cas de dire que la fortune est aveugle. A Stawell (Victoria), une mine appelée Moonlight, ne payant pas, les actionnaires décidèrent en assemblée générale de la vendre à tout prix. Une veuve, sur les conseils d'un ami, offrit 1,000 livres sterling de la mine et l'obtint. Elle y dépensa quelques centaines de livres sterling pour la creuser plus profondément. A une centaine de pieds, on découvrit un des plus riches filons qui se soient jamais trouvés dans l'État de Victoria. Cette veuve bienheureuse ne connaît pas sa fortune. Après avoir tiré de cette mine de quoi doter une douzaine de nababs, elle donne, quand cela lui plaît, l'ordre d'en extraire telle quantité d'or qu'elle désigne comme on prendrait dans un coffre-fort inépuisable.

Autre exemple de mine que l'on crut pendant longtemps ne rien valoir et d'où sortirent des millions et des millions. C'est une mine de la *United Devonshire Company* qui, après avoir langui dix années, ne joignant pas les deux bouts, offrit un jour aux yeux ébahis des mineurs, à 600 pieds sous terre, un filon qui donna 6,000 onces d'or par mois! En quinze jours, les dividendes payés s'élevèrent à une somme double du capital versé par les actionnaires. La compagnie a payé de dividendes jusqu'à ce jour, pour un capital de 22,000 livres sterling, la somme de

219,800 livres sterling. Et ce n'est pas fini. Voilà de l'argent bien placé ! Il y a eu mieux que cela. La compagnie Hurtler se rendit acquéreur d'un lot de terrain aurifère que des nègres venus d'Afrique avaient exploité et qu'ils vendirent pour une bagatelle, le croyant épuisé. Cette compagnie commença ses travaux en 1853 et sous-loua une partie de son lot à une autre compagnie. L'une de ces compagnies paya pour un capital employé de 17,200 livres sterling un dividende de 363,000 livres sterling. L'autre compagnie, pour un capital employé de 28,700 livres, donna de dividende 194,600 livres sterling.

Je pourrais citer beaucoup d'autres faits de ce genre. Je me bornerai à en signaler un dernier.

Dans le Queensland, il y a une mine d'or appelée le « Mount Morgan ». Le terrain de cette mine appartenait à une pauvre vieille femme qui, ignorant la présence de l'or dans sa petite propriété, avait de la peine à y vivre des légumes qu'elle y plantait, de la vache qu'elle y nourrissait et des volailles qu'elle y élevait. Des nez fins qui sentent l'or comme le compagnon de Saint-Antoine sent la truffe, flairèrent le précieux métal sous les carottes et les navets de la vieille et lui achetèrent son terrain — pas cher — 600 livres, 15,000 francs. On fouilla un peu, pas beaucoup, et l'on vit l'or reluire. Ce même terrain fut mis en actions sur le marché de Londres : un million d'actions à une livre sterling. Chaque action vaut aujourd'hui 16 livres sterling, ce qui porte la valeur de la mine à 10 millions de livres sterling, plus de 250 millions de francs. Nous voilà bien loin des 15,000 francs reçus par la vieille femme pour la vente de ce trésor trop caché.

Rien de plus simple, du moins en apparence, que

l'extraction de l'or qui se trouve dans le quartz. On creuse un puits très étroit, juste assez large pour pouvoir y faire monter et descendre une corbeille où quatre hommes se tiennent debout. C'est par ce puits que se fait le service des ouvriers de la mine, aérée par un système de pompes à air refoulantes. Par la dynamite on fait sauter le quartz dont on remonte les morceaux à la surface de l'usine pour le broyage de la roche et le lavage de celle-ci réduite en sable fin au moyen d'énormes pilons mus par la vapeur et qui font un bruit infernal. Dans le lavage, les pépites d'or restent au fond du récipient, mais encore un peu mêlées à la poussière du quartz. On prend ce précieux résidu qu'on enveloppe de mercure, en tas ressemblant à de petits pâtés qu'on va mettre au four. Quand le mercure s'est évaporé, entraînant avec lui toutes les particules du quartz, Madame est servie : le gâteau est à point. C'est de l'or pur. Le mercure volatilisé n'est point perdu pour cela : il est précipité dans un des compartiments du four et peut resservir sans presque aucune perte.

Sur l'invitation qui fut faite à Sandhurst à tous les excursionnistes de descendre dans une mine creusée à 2,200 pieds, un petit nombre seulement accepta cette partie de plaisir, bien faite pour impressionner les natures nerveuses. M. Buisson, délégué du ministre de l'instruction publique, ayant accepté la promenade (comme le vin entre dans la bouteille, aurait dit Victor Hugo), je le suivis. On nous conduisit dans un vestiaire où nous eûmes à nous dépouiller de nos habits pour en revêtir d'autres dans un tel état de saleté et de vétusté qu'ils pouvaient tout affronter sans craindre désormais aucun dommage. Je revêtis un pantalon

pour ne pas m'effrayer d'être aveugle les yeux ouverts, et conserver mon sang-froid quand de temps à autre j'entendais dans le lointain un murmure que je ne pouvais définir. Je me pris à penser aux romans à souterrains de l'excellente Anne Radcliffe, et à ce que dut souffrir Latude, à la Bastille, seul dans un cachot pendant tant d'années. Je m'essuyai le visage qui se couvrait de sueur à chaque instant. J'inspirai le plus possible un air chaud, rare et vicié pour alimenter mes poumons qui n'étaient pas à leur aise. Enfin j'entendis le bruit sourd de pas dans le lointain. Une lanterne, deux lanternes, trois lanternes apparurent au détour d'un contrefort de la mine qui brillèrent comme des soleils à mes yeux mis si cruellement à la diète. Mes compagnons reparurent. C'était bien eux, je ne les distinguai guère, mais je les entendais parler.

— Vous avez bien fait de ne pas venir avec nous me dit M. Buisson, le chemin n'est pas commode et plus on s'avance dans les dernières galeries, celles dont on détache le quartz à coups de dynamite, plus il fait chaud, moins aussi il y a d'air respirable. Mais je ne regrette pas ma peine, c'est fort curieux.

Nous remontâmes, et quand je revis le ciel bleu et que je pus respirer à mon aise, j'éprouvai un bien-être ineffable, une volupté sans égale; c'était le retour à la vie.

Plus tard, au commencement de décembre, le major de la cité de Ballaarat ayant, à l'exemple du major de Sandhurst, invité les commissaires de l'Exposition à venir visiter la ville, ses institutions et ses mines, je ne manquai pas cette occasion de faire connaissance avec l'une des plus jolies cités de l'Australie et de descendre une fois encore dans une mine avec la ferme

ır lesquelles on marchait à tâtons, car les trois ou ıatre mineurs qui nous attendaient une petite lanterne la main pour nous escorter dans notre incursion ne ous donnaient qu'un éclairage insuffisant même pour oir à nos pieds. On se mit en marche. Je voulus suivre es compagnons dans le noir tartare et je faillis me sser une jambe en me heurtant contre un objet que ne pouvais voir. Je fis encore quelques pas et l'un de es pieds s'enfonça dans quelque chose de mou, horriement énigmatique. Je criai à M. Buisson qui marait comme un chat, sans y voir et en évitant d'insnct tous les obstacles : « Allez vous promener, tant ı'il vous plaira ; moi je reste ici à vous attendre. — ais vous allez bien vous ennuyer, seul, dans les ténèes ! — Soit, du moins puisque je reste seul dans la ine, on ne m'accusera pas de détournement de mineur.» ette plaisanterie fit rire M. Buisson et elle lui prouva ıe mon esprit était calme, que mes nerfs ne souffraient s trop du brusque changement de température que ous venions de subir en passant de l'air libre dans la mière du jour, à l'air refoulé, rare, pesant et chaud ans l'obscurité, à 2,200 pieds au-dessous de la surface ı globe. Il me souhaita de la patience et moi je lui uhaitai beaucoup de plaisir. Je vis les lanternes disraître dans les galeries de la mine, et je me trouvai ans une obscurité qu'aucune lueur ne venait corriger, ıe obscurité bien autrement profonde que celle des ıits quelque obscures qu'elles soient. Je compris, sans utefois l'éprouver, le sentiment de terreur que peut ire naître, non seulement chez les hommes, mais chez s animaux, une semblable situation. Plusieurs fois me fallut faire appel à ma raison pendant les *quaante* minutes que j'attendis ainsi les incursionnistes,

pour ne pas m'effrayer d'être aveugle les yeux ouv
et conserver mon sang-froid quand de temps à a
j'entendais dans le lointain un murmure que je
pouvais définir. Je me pris à penser aux roma
souterrains de l'excellente Anne Radcliffe, et à ce
dut souffrir Latude, à la Bastille, seul dans un ca
pendant tant d'années. Je m'essuyai le visage qu
couvrait de sueur à chaque instant. J'inspirai le
possible un air chaud, rare et vicié pour alimenter
poumons qui n'étaient pas à leur aise. Enfin j'ente
le bruit sourd de pas dans le lointain. Une lante
deux lanternes, trois lanternes apparurent au dé
d'un contrefort de la mine qui brillèrent comme
soleils à mes yeux mis si cruellement à la diète.
compagnons reparurent. C'était bien eux, je ne les
tinguai guère, mais je les entendais parler.

— Vous avez bien fait de ne pas venir avec n
me dit M. Buisson, le chemin n'est pas commod
plus on s'avance dans les dernières galeries, celles
on détache le quartz à coups de dynamite, plus il
chaud, moins aussi il y a d'air respirable. Mais j
regrette pas ma peine, c'est fort curieux.

Nous remontâmes, et quand je revis le ciel ble
que je pus respirer à mon aise, j'éprouvai un bien-
ineffable, une volupté sans égale; c'était le retou
la vie.

Plus tard, au commencement de décembre, le m
de la cité de Ballaarat ayant, à l'exemple du majo
Sandhurst, invité les commissaires de l'Expositio
venir visiter la ville, ses institutions et ses mine
ne manquai pas cette occasion de faire connaiss
avec l'une des plus jolies cités de l'Australie et de
cendre une fois encore dans une mine avec la fe

ntention, cette fois, d'en visiter tous les travaux. Je artis avec MM. Buisson, Georges Burk et un jeune rançais fort aimable, instruit, spirituel, charmant de ous points, M. Henri Monnot, venu à Melbourne pour e temps de l'Exposition et qui est retourné à Paris ar une route que j'aurais prise moi-même si le temps e m'avait pas manqué, la Nouvelle-Zélande, la Californie, New York et le Havre.

J'ai demandé la signification du mot Ballaarat que e savais être un mot des aborigènes de l'Australie, t on m'a répondu que cela signifie « champ de repos », e qui ne veut pas dire cimetière, mais un champ où es vivants se reposent, un lieu de campement. En ffet, les noirs avaient, à Ballaarat, établi jadis un amp. Le roi de cette tribu se nommait Billy. Il était resque entièrement vêtu de peaux d'oppossum, tandis ue ses sujets, plus rapprochés de la nature, allaient resque entièrement nus, sans crainte de s'enrhumer.

Comme à Sandhurst, les mineurs, à Ballaarat, vécurent d'abord sous des tentes. Bientôt elles firent place des maisons de bois et celles-ci à des maisons de pierre avec tout le confort désirable. Actuellement, Ballaarat est une des plus jolies villes de l'Australie, aux rues larges, bien éclairée, propre et fort plaisante sous tous les rapports. Sa population est d'environ 50,000 habitants, et, comme il y passe beaucoup d'étrangers, les hôtels y sont nombreux, vastes, très commodes, ne laissant rien à désirer. La principale rue, Sturt street, a 65 mètres de largeur. Elle est ombragée par une bordée de chênes et d'eucalyptus du plus séduisant effet. J'ai admiré l'Hôtel de ville de Ballaarat avec sa tour et son carillon comme dans les villes flamandes. L'hôpital de la cité de l'or — misère

et somptuosités — qui fut érigé en 1856, compte cent soixante lits et reçoit des malades du dehors en consultation, auxquels, gratuitement, on délivre des médicaments. Il y a un asile de vieillards qui loge environ deux cent cinquante de ces invalides des luttes de la vie.

Avec autant d'empressement et de gracieuseté qu'à Sandhurst, les autorités de la ville et ses notables habitants se mirent à notre disposition à Ballaarat, pour nous tout faire voir. Nous traversâmes le jardin public, très beau, entretenu avec un soin extrême; nous visitâmes la galerie de tableaux, nous vîmes les locaux de différents clubs et les salles qui servent aux répétitions des sociétés musicales. On nous fit faire connaissance dans Sturt street avec la bourse minière qu'on appelle « le Coin ». C'est là que se vendent et par conséquent que s'achètent les actions des diverses compagnies pour l'extraction de l'or. Il n'est pas rare, m'a-t-on dit, de voir les transactions de ces valeurs s'élever à 12 et 15 millions par jour. Nous fîmes en barque à vapeur une promenade sur le lac Wendouree où les canards sauvages sont tout à la fois exposés et à l'abri de la convoitise des chasseurs. Ils y sont exposés parce qu'on les voit en grand nombre et ils y sont à l'abri parce que, si on les tirait, ce serait inutilement ; ils iraient mourir dans de hautes herbes inaccessibles aux chasseurs.

Les histoires de mines sont toujours de curieuses histoires. Elles séduisent l'imagination comme les aventures héroïques que le courage et l'ambition font entreprendre et que guide le hasard. Voici l'histoire de quelques mines que je résume par des chiffres.

Le « Band and Albion Co. » qui possède ses mines près

de Ballaarat sur les bords de la baie de Yarrowee, n'a pas été trop mal servie par le hasard. Cette compagnie a extrait en dix ans pour près de *deux cent soixante millions* de francs de la matière jaune dont les israélites modelèrent le plus adorable et le plus adoré des veaux. La compagnie a payé la somme ronde de 25 millions à ses actionnaires, et ce n'est pas fini.

La « Ristori » l' « Egerton », « la Port Philipp » donnent aussi d'excellents résultats. Mais à côté de tant de belles mines voyez celle que la « compagnie minière de Ballaarat » s'est entêtée à vouloir exploiter et qui est aujourd'hui abandonnée définitivement. En dix ans cette compagnie, avec une rare persévérance, a fouillé dans un terrain ingrat sans y trouver aucun or, mais en y laissant 2 millions de son argent. Il semble qu'il y ait eu de la rage, un entêtement poussé jusqu'à l'exaspération dans les travaux accomplis pour l'exploitation de cette fausse mine. Trois pompes de 18 pouces de diamètre fonctionnaient nuit et jour évacuant l'énorme quantité de 3,000 gallons d'eau par minute, autrement dit 135,000 tonnes par semaine. Ces pompes étaient actionnées par une machine à vapeur de 500 chevaux, qui brûlait 300 tonnes de bois par semaine. Autant de flambé. Mais les pertes dans les mines ne sont des pertes que pour les actionnaires, et l'or qu'on y extrait est une plus-value de richesse pour le monde entier. J'ai lu que l'or qu'on a tiré des mines de Ballaarat représente la valeur de *un milliard quatre cents millions de francs*. C'est un beau denier.

On ne recueille plus d'or nulle part, en Australie, à la surface de la terre, et cela depuis bien des années. Il faut creuser dans la roche et moudre le quartz pour

avoir les parcelles d'or qui s'y trouvent incrustées, je ne sais par quel phénomène. Dès les premiers essais de l'extraction de l'or de la roche intérieure du globe, le rendement excita une profonde agitation en Australie. En dépit du mauvais outillage des premiers travailleurs du quartz, les résultats furent des plus heureux. Les savants qui se trompent souvent — il n'y a que les ignorants qui ne se trompent pas, ne faisant rien et ne pensant à rien — avaient jugé que l'or ne pouvait guère se trouver qu'à une très faible profondeur dans la roche souterraine. Et ils le prouvaient par des déductions aussi logiques que mal fondées. En dépit des savants, le capital qui cherche le capital, l'or qui appelle l'or, ne manqua pas aux compagnies nombreuses qui se formèrent pour creuser des mines jusqu'à près de 3,000 pieds. L'Australie sera longtemps encore le pays de l'or, de l'argent et de plus ou moins tous les métaux. Ballaarat est en pleine production aurifère et à Sandhurst on croit avoir connaissance de 276 filons d'or, dont le plus grand nombre n'est pas encore exploité. Ces filons sont orientés du nord au sud. Ils présentent, dans leur ensemble, la forme d'un compas ouvert aux trois quarts, dont les deux branches se dirigent, l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest.

Je l'ai dit, j'étais bien résolu en arrivant à Ballaarat à descendre dans une mine pour la visiter de fond en comble. M. Monnot m'en dissuada.

— Réservez, me dit-il, vos bonnes dipositions pour une mine de ma connaissance qui se trouve dans le Great Western, près de Stawell, la ville principale du district. Ne devons-nous pas aller passer deux jours dans la famille du vigneron français, M. Bampied.

— Parfaitement, c'est convenu et je ne voudrais pas y manquer.

— Eh bien, la mine connue sous le nom de Magdala est à deux petites heures de voiture de la propriété de notre compatriote. Nous serons seuls à visiter cet antre de Crésus ; nous prendrons notre temps pour le faire ; ici nous serions trop nombreux et trop peu libres de nos mouvements.

Je me laissai persuader et je vis sans regret les invités du major de Ballaarat disparaître dans le puits qu'on avait désigné à l'avance pour avoir l'honneur de les recevoir comme Bertram disparaît dans la trappe, à l'Opéra, dans *Robert le Diable*.

Il y eut un grand dîner à Ballaarat, supérieurement servi et dans lequel nous bûmes d'excellent vin du pays, rouge et blanc. Au dessert, je fus désigné, en ma qualité de délégué du Gouvernement français et de doyen d'âge, pour répondre au président du banquet qui venait de porter un toast aux invités étrangers. Je parlai après le commissaire général de la section allemande de l'Exposition de Melbourne que l'on me dit être l'ami personnel du chancelier prince de Bismark. Les choses se passèrent très courtoisement. Pas la moindre dissonance dans les discours faits d'accords parfaits. Il n'y eut aucune allusion politique. Le commissaire allemand parla de l'Allemagne et moi de la France. Nous fûmes applaudis tous les deux.

Après le banquet qui finit de bonne heure, un train spécial ramena les invités à Melbourne. Notre train, à M. Monnot et à moi, celui qui devait nous conduire à quatre heures du matin à la station de Great Western, à 2 kilomètres de la propriété de M. Bampied, ne partant qu'à minuit, nous cherchâmes le moyen d'at-

tendre agréablement l'heure du départ. Nous nous informâmes pour savoir s'il n'y avait pas dans la ville un spectacle quelconque qui pût occuper notre soirée.

— Vous tombez bien, nous dit un brave habitant du pays, un type de théologien amateur, comme en rencontre beaucoup dans certaines parties de l'Angleterre et en Australie. Il y a précisément ce soir un meeting de clergymen où l'on doit discuter sur l'âme qui, vous le savez sans doute, est la cause efficiente et formelle du corps, qui est toute en tout et toute en chaque partie, ce qui prouve jusqu'à l'évidence qu'elle est la dernière création de Dieu dans la noblesse des formes.

— Vous oubliez, lui répondis-je d'un ton grave, que l'âme est végétative, sensitive et intellective, et que, par conséquent, l'appétit est une puissance passive.

— Non, non, je ne l'avais pas oublié, mais je ne pouvais pas tout dire à la fois.

— C'est dommage.

— Monsieur est certainement théologien, me dit notre inconnu.

— Non, je suis musicien. Est-ce qu'il n'y aura pas, au meeting des clergymen, un peu de musique pour égayer les discours?

— Malheureusement, il n'y a pas d'orgue dans cette salle publique. Mais, si le temps le permet, je sais qu'un pasteur doit chanter après avoir parlé sur les anges qui sont corporels par rapport à Dieu qui est un pur esprit et sur les archanges qui tiennent le milieu entre les anges et les principautés. Il doit aussi démontrer que la conscience est un acte et non pas une puissance.

— Je vous remercie de vos renseignements, interrompit Monnot en s'inclinant devant l'amateur théolo-

ien, mais nous sommes des voyageurs de passage et ous aurions préféré un café-concert.

La bibliothèque de la ville était encore ouverte. Nous entrâmes. Cette bibliothèque renferme 13,000 vo-ımes en toutes langues parmi lesquels le plus intéres-ant est un manuscrit du Coran, écrit sur un papier rès fin, très artistement enluminé et relié d'une façon ›rt curieuse, en forme de portefeuille avec des estam-ages rouges sur fond d'or, d'un fini poussé jusqu'à la ernière perfection. Je tins un grand moment ce petit olume dans ma main et je compris l'ardente passion es bibliomanes qui se ruinent en achat de livres ares. Nous n'avons malheureusement pu obtenir du ibliothécaire, vieillard aussi obligeant que peu érudit, ucun renseignement sur la provenance de ce livre. 'our se trouver casé à la bibliothèque de Ballaarat, u cœur de l'Australie, dans une ville qui fut impro-isée par des chercheurs d'or et non point par les ser-iteurs du Prophète, ce Coran devait avoir une bien ırieuse histoire... Nous sortîmes de la bibliothèque u moment où elle allait fermer et nous attendîmes heure du train en marchant au hasard dans toutes ›s rues de la ville, peu éclairées à ce moment de la uit. Enfin nous montâmes en wagon et après quatre eures de cahotements, nous arrivâmes à la station où t excellent M. Bampied avait eu la bonté de nous tendre.

La station de Great Western est comme enfouie ıns les vignes qui s'étendent partout autour d'elle à ıe grande distance. Elle est située entre Ararat et awell, deux villes aurifères qui ont leur brillante stoire dans la découverte de l'or en Australie. C'est, 'a-t-on dit, à Stawell qu'on a trouvé les plus riches

filons d'or dans une mine appelée très plaisamment *Pleasant Creek*, c'est-à-dire « crique charmante ».

Il faisait nuit claire quand nous arrivâmes à la station de Great Western. Nous suivîmes par de petits sentiers et à travers champs M. Bampied qui avait eu la délicate attention de nous faire préparer un souper. Nous fîmes honneur à cette table hospitalière et nous allâmes nous coucher. Après une journée et demie aussi bien remplie, je dormis profondément et mon sommeil fut bien, comme le dit quelque part Shakespeare, une contrefaçon de la mort.

Le lendemain, remis de nos fatigues et l'humeur gaie, nous allâmes, avant le déjeuner, visiter le jardin potager de M. Bampied et nous mangeâmes, cueillies à l'arbre, de magnifiques cerises dont les cerisiers étaient couverts. Nous étions au mois de décembre et nous pensâmes aux Parisiens qui n'en mangeaient pas en ce moment. Mais les Parisiens avaient des compensations! Il fallut aussi déguster des vins du brave vigneron dont les beaux vignobles et tous ceux qui sont en grand nombre dans le Great Western et que nous visitâmes le lendemain, trouveront leur place dans le chapitre spécial de ce volume sur le vin en Australie.

Le déjeuner se fit dans une petite salle ensoleillée, meublée simplement avec ce goût sobre et innocent des bonnes gens de la campagne qui vivent suivant les besoins de la nature et ont le bon sens de s'affranchir des préjugés de la vanité qui gâtent tant de choses à la ville. Les fenêtres furent ouvertes et en respirant à pleins poumons l'air le plus fortifiant, le plus salubre du monde, nos yeux furent mis en fête par le spectacle enchanteur d'une campagne verte, aux perspectives profondes, accidentée, d'où nous venaient des senteurs

embaumées qui enivraient nos sens en poétisant notre esprit. De temps à autre nous entendions un chant d'oiseau dans le verger qui lui servait de salle de concert. Monnot qui connaît son Shakespeare comme un curé son bréviaire, se souvint à propos de *Roméo et Juliette* et nous dit en anglais ce délicieux passage qui perd à la traduction : « Écoutez ! écoutez !... L'alouette chante à la porte du jour ; Phœbus se lève et vient abreuver ses coursiers à la source que bordent les fleurs aux frais calices, et les boutons de mai entr'ouvent leurs yeux d'or ! » Je vis la sœur de M. Bampied, aujourd'hui veuve du meilleur mari qui fut jamais, et sa fille que je prendrais pour modèle si j'avais à décrire un type de bonté, de douceur, d'intelligence sûre et modeste. Dans la société de ces trois bonnes créatures — M. Bampied, sa sœur et sa nièce — j'ai senti mon cœur se rasséréner et j'ai quitté cette maison meilleur que je n'y étais entré.

Nous partîmes pour la mine Magdala par un temps radieux, installés, M. Bampied, sa nièce, Monnot et moi, dans un char à bancs attelé de deux vigoureux chevaux. A travers ce qu'on appelle en anglais le *bush*, la forêt, nous avons fait une promenade ravissante, ayant à notre gauche la chaîne des monts Grainpiaus, colorés par le soleil de teintes vives et variées. Nous remarquons sur la route quelques roches gigantesques de formes bizarres parmi lesquelles deux énormes pièces de granit qu'on appelle les « Deux Sœurs ». M. Bampied nous fit voir un champ où le propriétaire, en piochant, heurta sa pioche contre quelque chose de dur qu'il prit tout d'abord pour un caillou. Ce caillou était un morceau d'or vierge qui valait 7,500 francs. Bonne journée pour le laboureur.

Nous arrivons à la mine où le *manager* se mit à notre disposition avec cette bonne grâce hospitalière qui est dans le caractère de l'Australien et le rend si sympathique aux étrangers. L'or de la mine de Magdala n'est pas aussi pur que celui de Ballaarat. Il contient, nous a-t-on dit, une certaine quantité d'argent. Ce n'est pas là, pour l'or, une union déshonorante, et ce serait presque un mariage de raison si ce n'était un mariage d'inclination. Le sable qui provient du minerai est soigneusement recueilli, car il contient encore des particules d'or échappées au mercure. On vend ce sable 250 francs la tonne. Ce sont généralement des Chinois qui l'achètent et sur lequel ils gagnent, en le lavant et en le relavant, de 60 à 100 francs par tonne. La mine de Magdala est des plus profondes. Le puits d'extraction a 2,400 pieds.

— Eh bien, descendons-nous? me dit M. Monnot.

— Descendons, répondis-je.

Après avoir endossé l'accoutrement habituel des mineurs, nous entrons dans l'ascenseur, et en route pour le monde intérieur où, plus encore qu'à l'extérieur, on connaît le prix de l'or par la peine qu'il donne à le recueillir.

Arrivés à la profondeur de 1,500 pieds, nous trouvons que c'est assez pour des amateurs tels que nous. C'est là que nous prendrons connaissance de la mine. Conduits par des mineurs, chacun une bougie allumée à la main, nous suivons d'interminables galeries sur les parois desquelles nos bougies font reluire une matière qui ressemble assez à du mercure et que les mineurs appellent la « mère de l'or », *mother of gold*. Nous cheminons avec de l'eau jusqu'aux chevilles et nous heurtant à chaque instant contre un obstacle

naperçu, car nos bougies, dans ces ténèbres profondes, ie nous donnent qu'une clarté insuffisante. Arrivé à in endroit où la galerie est plus resserrée, je me cogne a tête contre je ne sais quoi.

— J'en ai assez, dis-je à Monnot. Je manque à la promesse que je m'étais faite : je n'irai pas plus loin, n'ayant pas envie de me casser le cou. Vous êtes jeune, vous, vous êtes leste et téméraire, continuez. Vous me conterez vos impressions sous l'orme. Une faction dans la mine, je sais ce que c'est.

Monnot poursuivit seul avec le guide et quand il m'eut rejoint et que nous fûmes remontés à la surface du sol, il me dit :

— Quel dommage que vous n'ayez pas été jusqu'au bout. Vous auriez vu comment on exploite le filon. On nous hissa, le guide et moi, par le moyen d'une petite échelle à travers une sorte de trappe pratiquée dans le roc, qui nous conduisit à l'entrée d'un long couloir où il nous fallut ramper, le ventre à terre, sur une pierre humide.

— Oui, interrompis-je, c'est bien dommage que je ie sois pas allé jusqu'au bout !

— Mon guide, continua Monnot, héla d'une voix orte, répercutée par l'écho, les mineurs qui travaillaient ans le cœur de la mine. Une voix rendue faible par éloignement et qui dans l'obscurité semblait une voix intastique, répondit à l'appel du guide. Un dialogue 'établit. Rien ne peut rendre l'effet de ces voix et de es échos successifs, d'un caractère sépulcral, qui se erdaient dans les profondeurs de la terre. En usant des ieds et des mains et en nous aidant d'une corde, nous rrivons à une sorte d'entonnoir où trois hommes détahent des morceaux de quartz avec des pics. Là, nous

stoppons un instant; mais l'air était si raréfié et la chaleur si suffocante, que je fus sur le point de m'évanouir. Le sang faisait battre mes tempes. Tous nous avions le visage inondé de sueur. A un moment, mes idées devinrent si fugitives que je ne pouvais fixer mon esprit sur rien. J'avais presque perdu la conscience de mon individualité. Nous nous hâtâmes de regagner la galerie : ce que nous fîmes en passant par l'espèce de cheminée qui sert là de route royale, ou impériale, ou nationale, comme il vous plaira de l'appeler, aux casseurs de pierre, gens de peu d'exigence et qui ne font pas les difficiles. Voilà le récit de ma promenade. Encore une fois, quel dommage que vous ne soyez pas venu avec nous jusqu'au bout!

— Oh! oui, quel dommage! Mais, voyez-vous, mon cher Monnot, il y a des choses qu'on aime mieux croire que d'aller voir, et maintenant que vous m'avez conté cette promenade par le menu, c'est absolument comme si je l'avais faite moi-même.

Je ne saurais mieux terminer ce chapitre sur les mines d'or en Aüstralie, qu'en reproduisant le travail si intéressant que, sur ma demande, a bien voulu me communiquer M. Henry Heylin Hayter, chef du *Government stastic Office*, de Victoria, dont plusieurs fois déjà j'ai eu à citer le nom en le remerciant de son obligeance.

Depuis 1851, 82 millions d'onces d'or ont été extraites des différentes colonies. Les deux tiers proviennent de la province de Victoria; l'autre tiers des autres États. Voici le tableau de cette production par année et par colonie depuis 1851 jusqu'à 1887 :

Années.	État de Victoria.	Nouvelle-Galles du Sud.	Queensland.	Sud Australie.	Tasmanie.	Nouvelle-Zélande.
	oz.	oz.	oz.	oz.	oz.	oz.
1851	145,137	144,121	....	....	....	....
1852	2,738,484	818,752	....	....	....	....
1853	3,150,021	548,053	....	....	....	....
1854	2,392,065	237,911	....	....	....	....
1855	2,793,065	170,146	....	....	....	....
1856	2,985,735	183,946	....	....	....	....
1857	2,761,567	161,043	....	....	....	10,437
1858	2,528,227	280,558	....	....	....	13,534
1859	2,280,717	323,984	....	....	....	7,336
1860	2,156,700	381,614	4,127	....	....	4,538
1861	1,967,453	459,879	1,077	....	....	194,031
1862	1,658,281	616,910	190	....	....	410,862
1863	1,627,105	467,399	3,937	....	....	628,450
1864	1,545,437	341,954	22,037	....	....	480,171
1865	1,543,188	364,541	25,339	....	....	574,574
1866	1,478,280	287,534	22,912	....	348	735,376
1867	1,433,246	269,407	49,092	....	1,363	666,905
1868	1,634,200	258,774	106,801	....	692	637,474
1869	1,337,296	252,130	138,221	....	137	614,281
1870	1,222,798	240,402	136,773	....	964	544,880
1871	1,355,477	321,469	171,937	....	6,005	730,029
1872	1,282,521	424,100	186,019	2,494	6,969	445,370
1873	1,241,205	360,850	194,895	98	4,661	505,337
1874	1,155,972	270,710	375,586	8,351	4,651	376,388
1875	1,095,787	229,386	391,515	13,742	3,010	355,322
1876	963,760	155,166	374,776	9,857	11,107	322,016
1877	809,653	122,629	428,104	11,811	5,777	371,685
1878	775,272	117,978	310,247	10,746	25,249	310,486
1879	758,947	107,640	288,556	14,250	60,155	287,464
1880	829,121	116,751	267,136	13,246	52,595	305,248
1881	858,850	145,532	270,945	16,976	56,693	270,561
1882	898,536	129,233	224,893	15,669	49,122	251,204
1883	810,047	122,257	212,783	15,939	46,577	248,374
1884	778,618	105,933	307,804	21,455	42,340	229,946
1885	735,218	100,667	310,941	18,327	41,241	237,371
1886	665,196	98,446	340,998	26,315	31,014	227,079
1887	617,751	108,101	425,923	36,569	42,609	203,869
Total	55,010,933	9,845,906	5,652,568	235,845	493,279	11,200,598

En somme, la quantité d'or extrait dans chaque État, est celle-ci :

Victoria	55,010,933 £
Nouvelle-Galles du Sud	9,845.906
Queensland	5,652,568
Sud-Australie	235,845
Tasmanie	493,279
Nouvelle-Zélande	11,200,698
Total	82,439,129

Si l'on estime l'once d'or à 4 livres sterling, le total de la production de l'or en Australie jusqu'à l'année 1887 est de 329,756,516 livres sterling. On sait que la livre sterling vaut un peu plus de 25 francs.

Encore un mot. Les ouvriers qui descendent dans les mines gagnent en moyenne 15 francs par jour si la mine est sèche; si elle est mouillée, c'est-à-dire s'il faut patauger dans l'eau stagnante pour travailler, le travail étant plus pénible, ils gagnent un peu plus. Les mineurs se succèdent dans la mine par équipes. Ils n'y restent que quatre heures de suite. Après ce temps, ils remontent à la surface pour réparer leurs forces à l'air libre. La journée du mineur est de huit heures de travail. Et c'est assez.

XIX

La vigne en Australie — L'ivrognerie et les hôtels de tempérance. — La production du vin depuis 1873 jusqu'en 1887. — Les vins australiens à l'Exposition de Paris (1889).

« Ils n'en ont pas en Angleterre », dit une chanson jadis célèbre, *la Vigne*, de Pierre Dupont. *Ils*, ce sont les Anglais, et ce qu'ils n'ont pas en Angleterre, c'est le vin. A la bonne heure, mais leur belle colonie d'Australie leur en fournit déjà beaucoup et leur en donnera de plus en plus et du meilleur; car l'Australie, l'expérience est faite, est un pays bon vignoble et même excellent sur plusieurs points assez étendus. Noé, Osiris et Bacchus plantèrent et taillèrent la vigne dans l'ancien monde asiatique; M. Paul de Castella est, je crois, le premier vigneron que vit l'Australie. Son frère, M. Hubert, a suivi son exemple et ses vins justement réputés ont eu l'honneur de mériter le prix que l'empereur d'Allemagne eut l'idée de fonder pour marquer l'intérêt qu'il prenait à la première Exposition internationale de Melbourne en 1881, et afin de rendre l'Allemagne sympathique à l'Australie, dans l'intérêt des industriels et des commerçants allemands. Voilà qui n'était point maladroit du tout. A considérer l'extension rapide que l'exportation allemande a prise dans l'État de Victoria depuis cette première Exposition, il est permis de penser que le cadeau impérial, planté en bonne terre, a produit ses fruits.

L'empereur d'Allemagne offrait aux colonies australiennes — comme s'il eût été leur protecteur politique — un prix bien fait pour frapper les esprits et stimuler

Le prix de l'empereur d'Allemagne fut décer
fin de l'Exposition par un jury composé des pré
des différentes sections. Il y eut dix-huit candid
se disputèrent les surtouts d'argent doré. Ces ca
représentaient les branches les plus importan
l'industrie australienne : la laine, les tissus, l
chines agricoles, les machines à vapeur, l'imprim
les vins. Après de sérieux débats, le prix fut
aux propriétaires du clos Saint-Hubert sur la sta
Yering. Si l'empereur d'Allemagne avait fond
prix, le second eût été obtenu par M. Munro, p
taire de riches vignobles dans la Nouvelle-Gal
Sud.

M. Hubert de Castella a écrit sur la culture
vigne en Australie un petit livre fort intéressa
ce titre : *John Bull's vineyard Australian ske*

« La propriété de mon frère — c'est M. Hu
Castella qui parle — était située à trente mi
Melbourne, dans la vallée de la Yarra, sur u
collines qui commandent cette rivière. Deux
collines avoisinantes se trouvaient en vente
arrivée, chacune comprenant environ 300 he

au collège, à faire la vendange dans le Médoc, je certifie qu'on ne saurait voir de vignes plus florissantes, mieux taillées, produisant de plus beau raisin et en plus grande quantité que chez MM. de Castella et de Pury dans Victoria; sans parler d'une vingtaine d'autres vignobles que j'ai visités dans Great Western, ce pays des vignes par excellence, et sans compter d'autres vignobles par centaines, que je n'ai point vus et qui, tous déjà prospères, promettent de faire un jour de l'Australie un pays sérieusement producteur de vin, et de bon vin.

Il serait difficile de trouver nulle part ailleurs que chez les vignerons australiens, en général, un outillage plus complet pour la fabrication du vin, des caves mieux appropriées à sa conservation et à son amélioration, des cuves mieux faites, des tonnes plus imposantes par leur ample rotondité, des barriques mieux cerclées, plus d'ordre et plus d'intelligence dans la disposition de tout le matériel. Mais si le plus fort est fait par les nombreux essais de culture tentés un peu partout dans tous les États de la colonie et par l'installation des caves, il reste encore à faire pour que la science du vigneron s'étende et se perfectionne afin d'agir à coup sûr. Fabriqués en petite quantité, les vins sont pleins de sève, de vinosité, d'une belle couleur et d'un très bon goût. A les considérer dans leur ensemble, ils sont incontestablement préférables, et de beaucoup, aux vins d'Europe dits commerciaux, faits d'un peu de jus de raisin et de beaucoup de mystère. Les plus honnêtes de ces vins commerciaux sont le produit de coupages nombreux qui leur ôtent toute qualité propre, toute saveur individuelle et tout bouquet.

Ce qu'il faut trouver en Australie, si l'on veut que la culture de la vigne prenne un essor sérieux, c'est le

moyen de produire le vin par grande quantité, afin d'en abaisser le prix de revient. Dans ces conditions, les vins rouges et blancs s'imposeront en quelque sorte à la population australienne qui, malheureusement pour la santé publique en ce pays, n'a pas encore appris à boire le vin en mangeant. Ce résultat sera atteint quand on aura trouvé en nombre suffisant des travailleurs de la terre expérimentés, à un prix modéré, quand on aura mieux étudié les terrains de production, les cépages qui leur conviennent, et qu'on aura pénétré les secrets de la fermentation en grand.

Mon séjour, quoique court, chez le vigneron Bampied, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, m'a permis de me rendre un compte exact de la culture de la vigne dans Great Western, et de la qualité des vin blancs et rouges, nouveaux et mis en bouteille depui plus ou moins de temps. Le lendemain du jour de la descente dans la mine de « Magdala » un peu par moi e beaucoup par Monnot, fut consacré à visiter les vignobles de la contrée. Je fis cette promenade charmante e fort intéressante avec M. Bampied, sa nièce et mon jeun ami Monnot. La gaieté fut du voyage. On aurait dit qu l'aimable influence des vins que nous allions dégust se faisait sentir avant même de les avoir bus. Nou avons visité les caves et bu des vins de MM. Ber Skyrme, Headdy, Salinger, Irwine — plusieurs nom m'échappent — et partout nous avons été aussi charm de la réception cordiale qui nous fut faite que de l'installation des caves et de la qualité des vins. On m'ava dit — et j'en ai eu la preuve ce jour-là — que l vins d'Australie s'améliorent beaucoup en bouteille. L vins de première année sont quelquefois un peu âpre tout en conservant du bouquet; cette âpreté disparai

avec la bouteille, et le bouquet se développe encore. Nous avons dégusté un vin rouge ayant dix-sept ans de bouteille qui ferait honneur à la meilleure cave européenne. L'une des grandes curiosités de ces établissements vinicoles est la cave de M. Irwine creusée dans le roc, d'une étendue considérable et faite en vue de recevoir le vin en bouteille. M. Irwine ne veut livrer aux acheteurs que des vins exquis qui ont au moins cinq ans de bouteille. C'est un jeune homme dans les meilleures conditions pour réussir; il est actif, instruit et riche, ce qui facilite bien des choses. Quand nous rentrâmes de notre promenade bachique pour visiter en dernier lieu les caves de M. Bampied qui sont fort belles et renferment des vins blancs et rouges excellents, nous avions, M. Monnot et moi, dégusté à verres pleins seize espèces de vin, — Monnot les a comptés! Nous étions gais avant, jugez après!

Les vignerons de Great Western forment comme une grande famille que l'intérêt a réunis, qu'une estime réciproque et une amitié sincère unissent. Point de jalousie de métier, chez ces propriétaires intelligents qui veulent vivre en paix et savent s'unir pour être forts. Le succès de l'un d'eux, c'est le succès de tous, c'est le succès du vin de Great Western. Ils ne se font point ce qu'on appelle concurrence et agissent bien plutôt comme des associés que comme des rivaux. Ayant encore des difficultés à vaincre, ils ont le bon sens et l'honnêteté d'agir d'ensemble au lieu d'éparpiller leurs efforts. La franchise est peinte sur le visage de ces braves gens. On les croirait toujours en fête tant ils sont expansifs et joyeux. C'est qu'ils boivent de leur vin, ces vignerons, et qu'ils laissent à d'autres le régime de la bière qui

alourdit l'esprit et celui du whisky qui le paralyse et le tue.

Le whisky, en Australie, c'est l'ivrognerie d'habitude qui fatalement conduit à l'alcoolisme. Pour dissimuler leur vice, des ivrognes honteux vont se loger dans les hôtels de tempérance très nombreux en Australie comme dans tous les pays à ivrognes. On boit de l'eau à dîner d'un air d'innocence, et l'on se renferme ensuite dans sa chambre pour s'y soûler en cachette. Quand on n'a pas de whisky chez soi, on sort de l'hôtel et à côté, à droite ou à gauche, quelquefois à gauche et à droite, on trouve un bar-room qui corrige les rigueurs du régime de l'hôtel de tempérance.

Les bar-rooms semblent être à Melbourne les annexes indispensables des hôtels aquatiques. Le « Grand Hôtel » où l'on ne trouve à boire que de l'eau pure, de la limonade, de la salsepareille et autres fadaises de même espèce, est flanqué de deux *public houses* où l'on peut se soûler en toute liberté et à juste prix. Les hypocrites locataires de ce sévère « Grand Hôtel » n'ont donc qu'un pas à faire pour changer de régime et mettre force whisky dans leur eau.

Il va sans dire que tous les habitants des hôtels de tempérance ne sont pas des ivrognes, et je me plais à croire que la plus grande partie d'entre eux sont de sincères buveurs d'eau; cependant les taverniers qui vont s'établir à côté de ces austères caravansérails ont, pour cela faire, leurs bonnes raisons. Ils savent apparemment que l'hôtel leur fournira des clients fidèles, et des meilleurs.

Si les hôtels de tempérance, en Australie, avaient réellement pour objet de combattre l'ivrognerie, s'ils n'étaient pas de vulgaires gargotes comme les autres

hôtels, sous un masque de morale religieuse, ils ne condamneraient point leurs locataires à ne boire que de l'eau crue ou cuite, des limonades dont l'estomac s'accommode fort mal : ils leur feraient boire du vin en même temps qu'ils prohiberaient les liqueurs fortes.

Oui, c'est en buvant du vin à tous les repas que l'on combattra triomphalement et définitivement l'ivrognerie en Australie, que l'on fortifiera les estomacs débilités. Le whisky a fait déjà bien du mal ; il en fera plus encore en ébranlant les hommes dans leur constitution, en préparant des générations de rachitiques, d'épileptiques, de fous et d'idiots. Soumettre les ivrognes au régime de l'eau pure pour leur ôter le goût de l'alcool, c'est à peu près comme si, pour corriger les trop friands, on les condamnait à ne manger que du pain sec. Ils mourraient de délabrement sans se corriger de leur défaut.

Dans les pays vignobles de toute l'Europe, il n'y a point d'ivrognes. Les rares soûlards qu'on y rencontre ne le sont que d'eau-de-vie, et presque toujours accidentellement. En France il ne pourrait venir à personne la pensée de fonder des hôtels de tempérance. C'est qu'en France, comme en Italie, comme en Espagne, comme en Portugal et comme partout où l'on plante la vigne en abondance, et où par conséquent le vin est à bon marché, l'habitude d'en boire à tous les repas est, par excellence, le préservatif de l'ivrognerie. Dans le midi de la France d'où vient tout le vin français qu'on appelle le vin de table, c'est un événement tout à fait extraordinaire de voir un homme soûl ; les gamins lui courent après, il fait horreur à tout le monde. J'ai assisté à un concours orphéonique à Béziers (avant le phylloxéra). La municipalité, pour se montrer

hospitalière aux chanteurs populaires et aux babitants des petites villes et des campagnes environnantes que les fêtes attiraient dans le chef-lieu d'arrondissement de l'Hérault, avait eu l'idée de remplir de vin le bassin de la plus belle fontaine de la ville. Tout le monde avait le droit de boire à cette source de Bacchus, et le vin était bon. Les fêtes ont duré deux jours et la ville était remplie d'une foule compacte qui allait boire à la fontaine de vin pour étancher sa soif, pour lui faire honneur. Eh bien ! il n'y eut *qu'un seul* cas d'ivresse : un jeune soldat peu habitué à boire et à qui deux verres de vin firent perdre l'équilibre. J'ai voyagé en Italie, en Espagne, en Portugal, je n'ai nulle part, dans ces pays vignobles, rencontré de soûlard, L'ivrognerie est le vice des pays où ne pousse pas la vigne. L'Angleterre qui fabrique autant de gin et de whisky qu'il y a de l'eau dans la Tamise, mais qui ne récolte pas une seule grappe de raisin, l'Angleterre est la terre classique de l'ivrognerie abrutissante et féroce, de l'alcoolisme.

L'Australie étant un pays vignoble, où pousse aussi le blé, doit être un pays d'hommes sobres et vigoureux. « Le vin et le pain, a dit le vieux Plutarque, sont le sang et la vie de l'homme. » C'est par l'usage du vin en mangeant que les Australiens apprendront la tempérance, cette vertu mère dont Franklin a dit excellemment qu'elle met du bois dans l'âtre, du grain dans le sac, de l'argent dans la bourse, de la farine dans le pétrin, du crédit dans le pays, de la joie dans le foyer, des vêtements sur les membres des enfants, de la vigueur dans le corps, de l'intelligence dans le cerveau et de la vie partout. Mais, qu'on le sache bien, l'eau pure n'a jamais corrigé un seul ivrogne, et c'est l'usage régulier du vin qui fait les gens sobres. J'attends cette

intelligente réforme en Australie : les hôtels de tempérance abolissant comme ils le font toutes les liqueurs fortes, mais vulgarisant l'usage du vin qu'ils serviront à table régulièrement à tout le monde et à tous les repas — en quantité mesurée d'une demi-bouteille pour commencer la réforme, plus tard on ne le mesurera pas — sans augmentation du prix des repas, comme on donne le pain et le sel.

« Arrêter le progrès de l'ivrognerie en Australie, écrit l'auteur de *Advance Australia*, est chose impossible, car les ivrognes ne se trouvent pas seulement dans les basses classes. Loin de là. Si l'ouvrier boit de temps à autre, la classe moyenne et la haute classe boivent sans cesse. La fermeture des cabarets à une heure déterminée, les amendes n'ont pour résultat que d'amener les gens à se soûler chez eux. A tout cela le gouvernement ne peut rien faire. Mais ce qu'il serait de son devoir d'empêcher, c'est que le voyageur qui entre dans un cabaret pour se rafraîchir soit empoisonné. Cela est du ressort des autorités locales, qui, seules, ont pouvoir pour donner ou refuser l'autorisation nécessaire à la vente des boissons fermentées. Que si, chaque fois qu'un débitant est pris à vendre des boissons frelatées, on lui retirait son autorisation, il est certain que les autres y regarderaient à deux fois avant de se mettre dans le même cas et de s'exposer au même châtiment.

« Au lieu d'agir ainsi, le gouvernement ferme les yeux et parfois même se rend coupable lui-même ainsi que cela eut lieu dans les environs de Brisbane de la façon suivante :

« Les autorités, prises d'une belle ardeur, avaient fait analyser une certaine quantité de liqueurs saisies

chez des débitants. Il y en eut seize variétés reconnues toxiques. Que résulta-t-il de tout cela ? La vente au profit du district, et aux enchères publiques, des marchandises saisies et malsaines !!! Après de pareils agissements, il est difficile de poursuivre pour homicide le marchand dont les produits ont causé mort d'homme. Ce serait cependant là le vrai moyen d'arrêter le mal.

« Pour conclure et donner une idée de l'extension de l'alcoolisme dans toutes les branches de la société, en Australie, je dirai qu'il n'est pas rare de lire dans un compte rendu d'assemblée que la séance a été levée par suite de l'état d'ébriété de MM. un tel, un tel, etc. Il en est de même pour la magistrature et la police. Dans ces conditions, il serait étonnant que le peuple, à la vue de si beaux exemples et de tant d'encouragements, ne fût pas un peuple d'ivrognes. »

N'y a-t-il pas de l'exagération dans ce triste tableau de l'ivrognerie tracé par l'honorable M. Harold Finch Halton ? Je suis porté à croire que oui. Quoi qu'il en soit, l'ivrognerie est un fléau un peu partout en Australie et plus particulièrement dans les mines. Les liqueurs sophistiquées y produisent des ravages épouvantables. Il n'est pas rare de trouver, aux mines, un mort dans les environs d'un *public house*. Après s'être empoisonné, le mineur va mourir dans un fossé qui semble avoir été creusé pour recevoir son cadavre. Quelquefois l'ivrogne crève sur le champ d'honneur, au pied même du comptoir du bar-room.

Le remède, ce ne sont ni les lois contre l'ivresse, ni les ordonnances de police, ni les hôtels de tempérance : c'est le vin comme boisson d'habitude, bu en mangeant et mélangé d'eau. Nous ne saurions trop insister sur cette utile vérité.

XIX

La vigne en Australie — L'ivrognerie et les hôtels de tempérance. — La production du vin depuis 1873 jusqu'en 1887. — Les vins australiens à l'Exposition de Paris (1889).

« Ils n'en ont pas en Angleterre », dit une chanson jadis célèbre, *la Vigne*, de Pierre Dupont. *Ils*, ce sont les Anglais, et ce qu'ils n'ont pas en Angleterre, c'est le vin. A la bonne heure, mais leur belle colonie d'Australie leur en fournit déjà beaucoup et leur en donnera de plus en plus et du meilleur; car l'Australie, l'expérience est faite, est un pays bon vignoble et même excellent sur plusieurs points assez étendus. Noé, Osiris et Bacchus plantèrent et taillèrent la vigne dans l'ancien monde asiatique; M. Paul de Castella est, je crois, le premier vigneron que vit l'Australie. Son frère, M. Hubert, a suivi son exemple et ses vins justement réputés ont eu l'honneur de mériter le prix que l'empereur d'Allemagne eut l'idée de fonder pour marquer l'intérêt qu'il prenait à la première Exposition internationale de Melbourne en 1881, et afin de rendre l'Allemagne sympathique à l'Australie, dans l'intérêt des industriels et des commerçants allemands. Voilà qui n'était point maladroit du tout. A considérer l'extension rapide que l'exportation allemande a prise dans l'État de Victoria depuis cette première Exposition, il est permis de penser que le cadeau impérial, planté en bonne terre, a produit ses fruits.

L'empereur d'Allemagne offrait aux colonies australiennes — comme s'il eût été leur protecteur politique — un prix bien fait pour frapper les esprits et stimuler

l'émulation industrielle des colons... anglais. Il se composait de sept surtouts en argent doré d'une valeur de 1,000 livres sterling, soit 25,000 francs. Ce prix devait être adjugé à celui des exposants australiens dont le progrès *artistique* ou industriel serait le mieux démontré par les hautes qualités de son produit.

Le prix de l'empereur d'Allemagne fut décerné à la fin de l'Exposition par un jury composé des présidents des différentes sections. Il y eut dix-huit candidats qui se disputèrent les surtouts d'argent doré. Ces candidats représentaient les branches les plus importantes de l'industrie australienne : la laine, les tissus, les machines agricoles, les machines à vapeur, l'imprimerie et les vins. Après de sérieux débats, le prix fut adjugé aux propriétaires du clos Saint-Hubert sur la station de Yering. Si l'empereur d'Allemagne avait fondé deux prix, le second eût été obtenu par M. Munro, propriétaire de riches vignobles dans la Nouvelle-Galles du Sud.

M. Hubert de Castella a écrit sur la culture de la vigne en Australie un petit livre fort intéressant sous ce titre : *John Bull's vineyard Australian sketches*.

« La propriété de mon frère — c'est M. Hubert de Castella qui parle — était située à trente milles de Melbourne, dans la vallée de la Yarra, sur une des collines qui commandent cette rivière. Deux autres collines avoisinantes se trouvaient en vente à mon arrivée, chacune comprenant environ 300 hectares. Mon ami M. de Pury en acheta une, moi l'autre, et deux mois après nous plantions nos vignes. » Cela se passait en 1862. J'ai vu ces vignes trente ans plus tard, et moi qui suis né à Bordeaux, qui ai passé le meilleur de mon temps de vacances alors que j'étais

au collège, à faire la vendange dans le Médoc, je certifie qu'on ne saurait voir de vignes plus florissantes, mieux taillées, produisant de plus beau raisin et en plus grande quantité que chez MM. de Castella et de Pury dans Victoria; sans parler d'une vingtaine d'autres vignobles que j'ai visités dans Great Western, ce pays des vignes par excellence, et sans compter d'autres vignobles par centaines, que je n'ai point vus et qui, tous déjà prospères, promettent de faire un jour de l'Australie un pays sérieusement producteur de vin, et de bon vin.

Il serait difficile de trouver nulle part ailleurs que chez les vignerons australiens, en général, un outillage plus complet pour la fabrication du vin, des caves mieux appropriées à sa conservation et à son amélioration, des cuves mieux faites, des tonnes plus imposantes par leur ample rotondité, des barriques mieux cerclées, plus d'ordre et plus d'intelligence dans la disposition de tout le matériel. Mais si le plus fort est fait par les nombreux essais de culture tentés un peu partout dans tous les États de la colonie et par l'installation des caves, il reste encore à faire pour que la science du vigneron s'étende et se perfectionne afin d'agir à coup sûr. Fabriqués en petite quantité, les vins sont pleins de sève, de vinosité, d'une belle couleur et d'un très bon goût. A les considérer dans leur ensemble, ils sont incontestablement préférables, et de beaucoup, aux vins d'Europe dits commerciaux, faits d'un peu de jus de raisin et de beaucoup de mystère. Les plus honnêtes de ces vins commerciaux sont le produit de coupages nombreux qui leur ôtent toute qualité propre, toute saveur individuelle et tout bouquet.

Ce qu'il faut trouver en Australie, si l'on veut que la culture de la vigne prenne un essor sérieux, c'est le

On n'y publie point de romans, et les articles que nous appelons *variétés littéraires* dans nos gazettes, en France, sont extrêmement rares dans les journaux même les plus complets de Melbourne et de Sydney. Non moins rares sont les articles vraiment étudiés sur la philosophie, sur l'économie politique, sur les sciences et sur les arts. On ne voit pas bien dans les journaux australiens un but moral, poursuivi avec cette belle passion qui a fait dire de la presse qu'elle est un des pouvoirs de l'État. Les articles que publient les journaux australiens sont des articles de circonstance qui n'engagent guère l'opinion du journal, à supposer qu'il en ait une.

Si donc généralement — il faut toujours faire la part de l'exception — les journaux en Australie ne sont point une chaire d'enseignement, en revanche, ils constituent la plus ample collection qui se puisse imaginer d'annonces tous les jours renouvelées, d'informations de toutes sortes concernant les besoins matériels de la vie. Le journal est l'intermédiaire de tout le monde pour toutes les offres et toutes les demandes possibles. Quel que soit le renseignement qu'on désire avoir, on est à peu près sûr de le trouver dans les grands journaux quotidiens. Le nombre des annonces est tel dans les principaux journaux des grandes villes de l'Australie, qu'il nécessite tous les jours plusieurs doubles suppléments. Il n'est pas rare de voir l'*Argus* et l'*Age* de Melbourne paraître avec des suppléments qui font un journal de seize pages et plus quelquefois, imprimées en petits caractères dans un format presque égal à celui du *Temps*, de Paris. Le prix de chaque numéro de ces journaux est de 20 centimes, et plus il y a de feuilles dans un numéro, plus l'administration du journal réa-

avec la bouteille, et le bouquet se développe encore. Nous avons dégusté un vin rouge ayant dix-sept ans de bouteille qui ferait honneur à la meilleure cave européenne. L'une des grandes curiosités de ces établissements vinicoles est la cave de M. Irwine creusée dans le roc, d'une étendue considérable et faite en vue de recevoir le vin en bouteille. M. Irwine ne veut livrer aux acheteurs que des vins exquis qui ont au moins cinq ans de bouteille. C'est un jeune homme dans les meilleures conditions pour réussir; il est actif, instruit et riche, ce qui facilite bien des choses. Quand nous rentrâmes de notre promenade bachique pour visiter en dernier lieu les caves de M. Bampied qui sont fort belles et renferment des vins blancs et rouges excellents, nous avions, M. Monnot et moi, dégusté à verres pleins seize espèces de vin, — Monnot les a comptés! Nous étions gais avant, jugez après!

Les vignerons de Great Western forment comme une grande famille que l'intérêt a réunis, qu'une estime réciproque et une amitié sincère unissent. Point de jalousie de métier, chez ces propriétaires intelligents qui veulent vivre en paix et savent s'unir pour être forts. Le succès de l'un d'eux, c'est le succès de tous, c'est le succès du vin de Great Western. Ils ne se font point ce qu'on appelle concurrence et agissent bien plutôt comme des associés que comme des rivaux. Ayant encore des difficultés à vaincre, ils ont le bon sens et l'honnêteté d'agir d'ensemble au lieu d'éparpiller leurs efforts. La franchise est peinte sur le visage de ces braves gens. On les croirait toujours en fête tant ils sont expansifs et joyeux. C'est qu'ils boivent de leur vin, ces vignerons, et qu'ils laissent à d'autres le régime de la bière qui

qui prolongea l'existence du journal jusqu'au trente-deuxième numéro.

Le troisième journal de Victoria fut le *Port Phillip Patriot*, qui vit le jour en février 1839, et se fondit bientôt avec l'*Argus*.

Il se publie aujourd'hui dans Victoria près de 200 feuilles quotidiennes, hebdomadaires ou mensuelles, littéraires, politiques, scientifiques ou illustrées, dont plus de 110 dans Melbourne et ses faubourgs. 10 ou 12 de ces publications, tout au plus, méritent d'être citées; quant aux autres, ce sont de petites feuilles sans rédaction et d'intérêt purement local.

Les journaux illustrés de Melbourne sont le *Sketcher* et l'*Illustrated Australian News*, qui ne reproduisent guère que des scènes de la vie australienne.

Punch est le journal satirique de Victoria; rédigé avec talent, il l'est parfois un peu trop à l'emporte-pièce. Ses plaisanteries sont souvent brutales et ses illustrations laissent à désirer, généralement autant par la composition que par le dessin.

Table-Talk, revue hebdomadaire, a pour rédacteur en chef M. Maurice Brodzky, écrivain distingué, pétri d'esprit et de paradoxe et que l'on dit avoir servi la France en 1870, en qualité de franc-tireur dans l'Orléanais. *Table-Talk* est l'édition melbournienne, un peu édulcorée, du *Truth* de Labouchère. Avec le *Bulletin* de Sydney, c'est le journal le plus *racy*, c'est-à-dire le plus caractéristique de l'esprit colonial et le plus hardi.

Les journaux politiques de la métropole sont : l'*Argus*, l'*Age*, le *Daily Telegraph*, l'*Evening Standard* et le *Herald*. Les trois premiers paraissent le matin; les derniers, l'après-midi, à quatre heures

hôtels, sous un masque de morale religieuse, ils ne condamneraient point leurs locataires à ne boire que de l'eau crue ou cuite, des limonades dont l'estomac s'accommode fort mal : ils leur feraient boire du vin en même temps qu'ils prohiberaient les liqueurs fortes.

Oui, c'est en buvant du vin à tous les repas que l'on combattra triomphalement et définitivement l'ivrognerie en Australie, que l'on fortifiera les estomacs débilités. Le whisky a fait déjà bien du mal ; il en fera plus encore en ébranlant les hommes dans leur constitution, en préparant des générations de rachitiques, d'épileptiques, de fous et d'idiots. Soumettre les ivrognes au régime de l'eau pure pour leur ôter le goût de l'alcool, c'est à peu près comme si, pour corriger les trop friands, on les condamnait à ne manger que du pain sec. Ils mourraient de délabrement sans se corriger de leur défaut.

Dans les pays vignobles de toute l'Europe, il n'y a point d'ivrognes. Les rares soûlards qu'on y rencontre ne le sont que d'eau-de-vie, et presque toujours accidentellement. En France il ne pourrait venir à personne la pensée de fonder des hôtels de tempérance. C'est qu'en France, comme en Italie, comme en Espagne, comme en Portugal et comme partout où l'on plante la vigne en abondance, et où par conséquent le vin est à bon marché, l'habitude d'en boire à tous les repas est, par excellence, le préservatif de l'ivrognerie. Dans le midi de la France d'où vient tout le vin français qu'on appelle le vin de table, c'est un événement tout à fait extraordinaire de voir un homme soûl ; les gamins lui courent après, il fait horreur à tout le monde. J'ai assisté à un concours orphéonique à Béziers (avant le phylloxéra). La municipalité, pour se montrer

hospitalière aux chanteurs populaires et aux babitants des petites villes et des campagnes environnantes que les fêtes attiraient dans le chef-lieu d'arrondissement de l'Hérault, avait eu l'idée de remplir de vin le bassin de la plus belle fontaine de la ville. Tout le monde avait le droit de boire à cette source de Bacchus, et le vin était bon. Les fêtes ont duré deux jours et la ville était remplie d'une foule compacte qui allait boire à la fontaine de vin pour étancher sa soif, pour lui faire honneur. Eh bien! il n'y eut *qu'un seul* cas d'ivresse : un jeune soldat peu habitué à boire et à qui deux verres de vin firent perdre l'équilibre. J'ai voyagé en Italie, en Espagne, en Portugal, je n'ai nulle part, dans ces pays vignobles, rencontré de soûlard, L'ivrognerie est le vice des pays où ne pousse pas la vigne. L'Angleterre qui fabrique autant de gin et de whisky qu'il y a de l'eau dans la Tamise, mais qui ne récolte pas une seule grappe de raisin, l'Angleterre est la terre classique de l'ivrognerie abrutissante et féroce, de l'alcoolisme.

L'Australie étant un pays vignoble, où pousse aussi le blé, doit être un pays d'hommes sobres et vigoureux. « Le vin et le pain, a dit le vieux Plutarque, sont le sang et la vie de l'homme. » C'est par l'usage du vin en mangeant que les Australiens apprendront la tempérance, cette vertu mère dont Franklin a dit excellemment qu'elle met du bois dans l'âtre, du grain dans le sac, de l'argent dans la bourse, de la farine dans le pétrin, du crédit dans le pays, de la joie dans le foyer, des vêtements sur les membres des enfants, de la vigueur dans le corps, de l'intelligence dans le cerveau et de la vie partout. Mais, qu'on le sache bien, l'eau pure n'a jamais corrigé un seul ivrogne, et c'est l'usage régulier du vin qui fait les gens sobres. J'attends cette

État de Victoria, l'organe des intérêts des ouvriers. ystématiquement, il leur donne raison sur toutes s questions les concernant. Mais comme les inconsé- ences sont la caractéristique des journaux anglais, général, l'*Age* qui se fait si souvent l'adulateur s masses, des *Trades Unions* dont il encourage s vues étroites et les privilèges choquants, l'*Age* çoit de Londres des correspondances régulières qui dépareraient pas un organe *tory* tel que le *Stan- rd* ou le *Globe*. Dans la question irlandaise, l'*Age* ut comme l'*Argus* ou le *Daily Telegraph*, est hostile parti national et refuse obstinément à l'Irlande le art de l'autonomie dont jouit, sans conteste, la plus tite commune de Victoria. J'ai ouï dire que cela tient ce que les Victoriens ne savent pas séparer dans la estion irlandaise le côté politique du côté religieux. s Irlandais étant tous catholiques font dans Victo- a une vive opposition au système de l'instruction ique établie dans le pays. Cette opposition n'est pas ite pour leur valoir les sympathies des journaux libé- ux.

L'*Age* est ultra-protectionniste, tandis que l'*Argus* t libre-échangiste. Un homme d'État me dit un jour à elbourne : « Ne vous étonnez pas de voir le journal nservateur de Melbourne libre-échangiste et le radical otectionniste. Le jour où les classes ouvrières de ictoria devinrent, grâce à une forte organisation, ne puissance avec laquelle le gouvernement dut mpter, l'*Age* trouva sa voie et établit ses principes. uand le conflit inévitable entre les propriétaires fon- ers et les marchands sur la question des taxes éclata, ouvrier, naturellement, prit fait et cause pour le mar- hand, lequel, par l'effet d'une taxe, d'un tarif pour

ainsi dire prohibitif, devint manufacturier. C'est alors que l'*Age* se donna pour mission de soutenir, contre les propriétaires, les marchands et les ouvriers. Résultat : ce journal qui, il y a quelques années, tirait à quinze mille exemplaires, montait à quarante mille en 1880 pour atteindre aujourd'hui le chiffre énorme de quatre-vingt mille exemplaires. »

Le *Daily Telegraph* a été acheté il y a quelques années par un syndicat de riches presbytériens; c'est le journal religieux par excellence de la colonie de Victoria; dire que c'est l'organe des presbytériens c'est affirmer en même temps ses tendances antilibérales et son antipathie pour tout ce qui est français.

Le *Herald*, journal du soir, a fait son chemin dans la presse australienne en ouvrant largement ses colonnes au public. Quiconque a un renseignement à demander, une plainte à formuler, une opinion à exprimer sur un sujet quelconque, ou, surtout, une fraude à dévoiler, peut frapper sans crainte à la porte du *Herald;* non seulement il sera bien reçu, mais si la révélation est de nature à éveiller la curiosité ou l'indignation publique, le *Herald* mettra ses *reporters* au service de son correspondant et jouera ainsi le rôle de la justice.

C'est en dévoilant, il y a environ huit ans, les dessous des paris mutuels (*sweeps*), que le *Herald* a commencé à faire parler de lui.

Depuis, il a continué sa carrière de détective-philanthrope ou de détective-amateur, et il est en train de faire une rude poursuite aux grecs de profession.

Si l'*Argus* est le *Times* de l'hémisphère Sud, on peut dire que le *Herald* y est l'émule de la *Pall Mall Gazette*. C'est le lion de Saint-Marc de Mel-

bourne, disait, en parlant du *Herald*, un de ses anciens rédacteurs, à notre compatriote, M. Maistre.

L'éditeur du *Herald* est M. Samuel Winter qui, de simple prote, s'est élevé, et a conquis une place justement respectée parmi les journalistes australiens.

Les échanges entre journaux australiens et français sont très rares, ce qui est fort regrettable pour les deux pays. Je demandai un jour à M. P. W. Haddon, directeur de l'*Argus*, quels étaient les journaux de Paris qu'il recevait. Il me répondit qu'il n'en recevait pas un seul! N'est-ce pas bien étonnant qu'un journal de l'importance de l'*Argus*, qui a la prétention d'être l'écho du monde entier, se prive de gaieté de cœur de la lecture des journaux français, et qu'il aille puiser des opinions sur nos institutions, sur l'état de notre industrie, sur nos mœurs, nos savants, nos hommes de lettres et nos artistes, dans des journaux étrangers à la France et souvent leurs ennemis, dans des journaux anglais et allemands? Notre pays n'est pas une nation qui constitue une quantité négligeable, et l'*Argus* a tout intérêt, pour la bonne information de ses nombreux lecteurs, à se renseigner directement, par la presse française, sur les choses de la France.

Les littérateurs proprement dits sont rares encore en Australie. Il y en a quelques-uns parmi les journalistes. Qui pourrait, par exemple, refuser à James Smith, de l'*Argus*, les qualités d'un véritable homme de lettres, spirituel, érudit, animé des plus vifs sentiments pour tout ce qui est le beau et le bien, pour tout ce qui peut donner de l'éclat à sa chère Australie, tout ce qui peut contribuer à son développement matériel et moral? Il tient la plume d'une main si légère, son esprit est si ingénieux, qu'il peut tout dire sans

blesser personne et au profit de tous. Sa critique est aimable dans son indépendance, et il se moque des gens avec tant de sympathique bonhomie, que ceux-là même qu'il plaisante sont les premiers à s'égayer de ses satires. Je suis sûr que son amusante étude des mœurs australiennes, intitulée *A Colony of Lunatics*, ne lui a pas fait un seul ennemi.

James Smith appartient à la catégorie des écrivains qui sont aimés autant pour eux-mêmes que pour leur talent. S'il sait vous faire rire avec les *Lunatiques*, il sait vous charmer, vous intéresser, vous instruire par ses récits de voyage, et je ne connais pas de lecture plus substantiellement récréative que son volume dédié à lady Loch et qui est intitulé *From Melbourne to Melrose*. Cette dernière ville est le lieu de naissance de l'auteur. Un jour, il lui prit envie de revoir son pays natal, et, quittant Melbourne — où il devait revenir bientôt — il se rendit à Melrose en passant par Naples, Rome, Venise, Florence, Milan, Genève, Bordeaux, Paris, pour se rendre ensuite en Angleterre et revoir les montagnes de l'Écosse. Un joli voyage, comme vous voyez, dont la lecture est rendue vivante par des observations pour lesquelles ne suffisent pas les yeux de la tête, qui exigent encore, et surtout, les yeux de l'esprit.

James Smith est le doyen de la presse melbournienne. Si je suis bien informé, il écrit à l'*Argus* depuis 1856. C'est une date bien reculée, quand on considère l'histoire si récente de la ville de Melbourne. Smith est, sans contredit, le plus français des journalistes de toute l'Australasie. Il parle couramment notre langue et la connaît assez à fond pour saisir les finesses de nos écrivains les plus coloristes, les plus nuancés, les plus

ïnés de style. Je ne crois pas que personne à Mel-
rne ait fait dans sa bibliothèque une place aussi
ge que Smith à nos auteurs anciens et modernes. Je
suis retrouvé en France dans le vaste et beau
inet de travail du collaborateur de l'*Argus*, en
courant des yeux sa bibliothèque, où j'ai lu les
ns de Rabelais, de Montaigne, de Racine, de Molière,
Montesquieu, de La Bruyère, de Victor Hugo, de
nte-Beuve, de Saint-Simon, de Taine; le *Tour du
nde* complet, les beaux volumes d'Henri Havard,
Grand Dictionnaire de Larousse, des histoires de
ince et cent volumes sur les beaux-arts, l'architec-
e, les sciences, la philosophie, écrits par nos meil-
rs auteurs.

l'ai assisté, chez M. et Mme James Smith, comme je
urrais le faire à Paris, au Théâtre-Francais, à une
résentation d'une pièce de Molière dont les princi-
ıx rôles étaient tenus par les maîtres de la maison.
s une intention de notre grand auteur comique qui
fût comprise et bien indiquée par ses interprètes
lbournais. J'étais fier pour mon pays de voir ainsi
lière admiré, applaudi avec enthousiasme, à quatre
lle lieues de sa maison, dans un pays dont on ne
ıpçonnait même pas l'existence au temps où vivait
uteur du *Misanthrope*. A ces soirées littéraires
nçaises, M. et Mme James Smith, entourés de leurs
'ants, MM. Jennyson Lancelot, Charles Lambi et
Illes Edith Mary, Emily Beatrice, Kate Brooke, Marie
érèse — un bouquet de fleurs animées — M. et
e Smith, dis-je, avaient comme invités des membres
ingués de la colonie française, à commencer par
Déjardin, consul général de France, et Mme Dé-
lin; puis des notables d'un peu tous les pays,

sachant assez le français pour comprendre Molière et rendre bonne justice aux acteurs. En vérité, c'était charmant pour tout le monde et vraiment touchant pour un Français voyageur de passage tel que moi, qui ne pouvait guère s'attendre à voir ainsi honorer notre grand auteur comique par des Australiens, aux antipodes de la place du Théâtre-Français.

Le plus ancien journal de la Nouvelle-Galles du Sud est, je crois, le *Courrier*. Il parut quelques années après l'*Advertiser*. Depuis le *Courrier*, que de journaux, que de publications de toutes natures se sont fondés dans la Nouvelle-Galles du Sud! Peu de journaux y sont quotidiens; il en est qui paraissent deux ou trois fois par semaine, d'autres tous les huit jours, d'autres tous les quinze jours ou tous les mois.

En Australie, comme partout ailleurs, la presse est devenue un besoin de première nécessité. Qui ne lit au moins un journal dans toutes les villes des colonies anglaises, non seulement chez les classes élevées de la société, mais partout dans le peuple? Cela n'empêche qu'en Australie, comme partout ailleurs, les journalistes en général ne soient assez malmenés, disons le mot, peu estimés. La consolation des journalistes honnêtes de tous les pays est de constater que leurs juges les plus sévères sont, de tous les hommes, les plus ignorants, ceux qui les connaissent le moins et peuvent le moins apprécier les rares et multiples qualités qu'exige cette profession. Les gens qui, par système, attaquent les journalistes quels qu'ils soient, en bloc, assurément ne se piquent pas de logique. Ils proclament volontiers que la presse est une excellente chose, mais que les journalistes ne valent pas le diable. C'est comme s'ils disaient que l'Angleterre est une

grande et noble nation, mais que les Anglais ne valent pas la corde pour les pendre. Ayant eu l'honneur, moi, vieux journaliste, dans un banquet international de la presse, à l'Exposition de Melbourne, de parler au nom de mes confrères les journalistes de toutes les nations, j'ai dit ceci, ou à peu près :

« Ne nous montrons pas trop sensibles aux critiques dont nous sommes l'objet de la part de gens qui lisent les journaux sans avoir la moindre idée de la manière dont on les fait. Ce sont des malveillants, dont la malveillance tient surtout de l'ignorance et de la bêtise. On ne dira jamais plus de mal des journalistes qu'on en a dit des femmes, sans que pourtant il soit venu à la pensée de personne de bannir les femmes de la société et de les remplacer par autre chose. Quel affolement dans le public, quel désarroi dans les affaires et que de ruines, s'il prenait, un jour, fantaisie aux journalistes de se mettre en grève, si les journaux, tout à coup, cessaient de paraître. Nous verrions alors se produire ce fait aussi curieux qu'amusant, qu'après nous avoir dédaignés parce que nous écrivons dans les journaux, on n'aurait pas de termes assez injurieux contre nous, parce que nous aurions cessé d'y écrire. Mais le danger d'une grève de journalistes n'est à craindre dans aucun pays, parce que écrire, pour ceux qui sont nés avec la faculté d'écrire, est une des fonctions de l'organisme, et que les premiers et les plus rigoureusement punis par la suppression des journaux ne seraient pas ceux qui les lisent, mais ceux qui les font. »

Enhardis par les applaudissements de mes confrères, j'en vins à définir le caractère de notre profession, à dégager les devoirs sérieux qui incombent à ces soldats des batailles quotidiennes de l'esprit, à faire la

part qui revient aux journalistes australiens dans les progrès rapides, merveilleux de la colonie. Mes paroles ayant été publiées dans les journaux de Melbourne, je puis, sans excès d'amour-propre, il me semble, les reproduire dans ce chapitre sur les journaux et les journalistes en Australie.

« En vérité, ai-je dit, il suffit d'être honnête homme quand on exerce la profession de journaliste, pour se sentir justement fier de son état.

« Être journaliste, c'est se faire, avant toute autre chose, le vulgarisateur des connaissances humaines; c'est se constituer le gardien de la justice et des libertés publiques; c'est arborer le drapeau du progrès, cette marche en avant des peuples qui, dès qu'elle s'arrête, fait place à la barbarie. C'est une noble mission, bien plus encore qu'un métier, que le journalisme! Et c'est pour cela, précisément, que les journalistes de toutes les nations forment une même famille animée des mêmes sentiments et poursuivant le même but.

« Permettez-moi, mes chers confrères, de remercier tout particulièrement les journaux de Melbourne qui, en ma modeste personne, ont salué, avec sympathie, l'arrivée en Australie d'un vieux travailleur de la pensée, d'un journaliste qui, bien compté, n'a pas moins de quarante-quatre ans de service actif dans la presse française. Je vous en souhaite à tous autant dans la presse australienne, car c'est en même temps vous souhaiter longue vie et bonne santé. Dès aujourd'hui l'Australie s'impose comme un grand et puissant pays qui chaque jour deviendra plus puissant et plus grand encore. C'est merveille que nous nous trouvions réunis dans ce vaste et bel édifice, à cette remarquable Exposition internationale organisée pour célébrer le centenaire

des premiers essais de colonisation en Australie. J'ai l'orgueil, comme journaliste, de penser que vous, journalistes australiens, avez été et resterez l'un des éléments les plus actifs et les plus efficaces de cette prospérité coloniale. Vous avez été le frein qui retient, la boussole qui dirige et la voix qui pousse en avant. Vous êtes la lumière qui, dans les arts et les sciences, éclaire les esprits. Je porte un toast à la presse australienne, ou mieux et pour me conformer à l'esprit de cette réunion, je bois à la presse libre et indépendante de tous les pays. »

Quelques mots, pour terminer ce chapitre, sur les presses à imprimer les journaux en Australie.

Les presses à imprimer l'*Argus* sont une des curiosités de Melbourne. Elles résument tous les progrès accomplis jusqu'à ce jour; mais ce ne sont pas, comme on l'a dit justement, les plus grandes presses du monde. Si je ne me trompe, la plus grande presse connue est celle du *New York World*, à New York. Elle a été construite par la maison R. Hoe and Co. Elle occupe un carré d'une profondeur de 1,000 pieds anglais, avec une façade de 1,350 pieds.

Cette machine, si grande et si rapide qu'elle soit, ne marque certainement pas le dernier progrès dans l'invention de l'imprimerie, dont Whipple a dit qu'elle a multiplié l'action des hommes, en ajoutant à sa puissance. « Par l'invention de l'imprimerie, en effet, la tête et non pas le bras, le penseur et non pas le soldat, les livres et non plus les rois, allaient gouverner le monde. Les armes forgées et finement aiguisées de l'esprit, plus brillantes que les rayons du soleil, allaient supplanter l'épée et la hache d'armes. » Hélas! de temps à autre, encore, le soldat des époques bar-

bares, le soldat, non pas citoyen, mais esclave d'un pouvoir tyrannique, vil sujet, chair à canon, reparaît pour revendiquer les droits de la force qui prime le droit. Sa hache aveugle coupe les poignets et fait tomber la plume des mains. La bête féroce tue l'homme, la matière écrase l'esprit. On doute alors du progrès et on se demande en quoi l'homme a été rendu meilleur et plus éclairé par l'invention de Guttenberg, et si elle n'est pas une puissance plus factice que réelle. Mais, réfléchissant, on voit que ce ne sont plus là que des accidents dans la vie des peuples modernes. Et l'on se prend à espérer une ère nouvelle où les assassinats en masse de nation à nation, qu'on appelle la guerre, ne seront plus qu'un sombre et humiliant souvenir; une ère nouvelle où les sentiments qualifiés humains seront véritablement le sentiment de tous les hommes; où l'esprit qui souvent égare le cœur se sera finalement frayé une route lumineuse dans les ténèbres de l'ignorance par l'échange incessant des idées, par la propagation de la science et de la philosophie qui est la recherche de la vérité; et l'on vénère alors la mémoire de celui qui en 1436, à Strasbourg, avec l'aide de trois Strasbourgeois, établit en Europe la première imprimerie; et devant ce soleil levant — la machine à imprimer — le cœur plein de reconnaissance, les yeux levés au ciel, l'esprit porté vers l'idéal, on se dit qu'une aurore nouvelle s'est ouverte pour la société des hommes et l'on répète la parole divine : *Fiat lux!*

XXI

L'EXPOSITION CENTENAIRE DE MELBOURNE

La section française. — Le commerce français et la population française en Australie, comparés avec la population et le commerce allemands. — Georges Burk. — La musique à l'Exposition. — Quelques chiffres intéressants.

C'est pour célébrer la première tentative de colonisation par les *convicts* (condamnés de droit commun), pour rappeler l'arrivée à Botany Bay — à côté de Sydney — le 20 février 1787, de la flotille qui apporta sur cette terre nouvelle les premiers Anglais, que la dernière Exposition internationale de Melbourne a été organisée. On ne comprend pas bien que cette exposition n'ait pas eu lieu à Sydney et que ce soit Melbourne, détachée de l'Ancienne-Galles du Sud, qui ait fait les frais de la glorification du centenaire et en ait par conséquent mérité les honneurs. Sydney, il est vrai, a eu, la première, l'heureuse idée de célébrer ce mémorable événement par une Exposition internationale; mais on se hâte lentement dans la colonie mère, et pendant qu'on délibérait laborieusement et difficilement à Sydney sur les inconvénients et les avantages d'une semblable manifestation industrielle, scientifique et artistique, Melbourne agissait et réalisait le projet conçu par les trop parlementaires représentants du *New South Wales*.

Ce fut une nouvelle à sensation lorsque le premier ministre de Victoria, M. Duncan Gillies, fit savoir que le gouvernement de cette colonie ouvrirait une Exposition centenaire en 1888 à Melbourne. On fut un peu froissé à Sydney de la prompte et hardie détermination

de Victoria qui semblait une critique des lenteu
la Nouvelle-Galles du Sud; mais, cette fois comme
jours, on s'inclina devant le fait accompli. Ce
Sydney ne pardonna pas au premier ministr
Victoria, c'est sa lettre ironiquement doucereuse
laquelle il exposait les motifs qui empêchèrent la co
mère de donner suite au noble projet qu'elle
conçu. « La colonie de Victoria, dit-il, est heureu
se mettre au lieu et place de la Nouvelle-Galles du
dans cette circonstance. Ses finances, à elle, lui
mettent de faire les sacrifices nécessaires pour cél
avec éclat le centenaire du premier en date des
australiens. » On n'aime jamais à s'entendre dire
n'a pas le sou, et l'on comprend que Sydney dut
la grimace devant ces paroles d'une si rude fran

Le palais de l'Exposition de Melbourne étai
suffisamment grand pour renfermer les produits
ont été envoyés. L'édifice comprenait le palais
pour l'Exposition de 1880 avec des annexes
importantes. Les bâtiments réunis couvraient
superficie de trente-deux acres auxquels il con
d'ajouter une dizaine d'acres d'espaces découverts
jardins, lacs artificiels, et quelques jeux, notan
des montagnes russes. En mesure française, l'
sition dans son ensemble mesurait de seize à di
hectares.

Le palais — qui certainement sera conservé
est le plus bel ornement du quartier de la ville
est édifié — est construit en briques recouvertes
ciment pour leur donner l'apparence de la pierr
toitures sont de zinc galvanisé imitant l'ardoise.
fice est bien proportionné avec ses annexes; m
est beaucoup trop à l'étroit dans l'espace qui l'en

La décoration intérieure, très simple et uniforme, ne manquerait pourtant pas d'harmonie; une harmonie un peu criarde, il est vrai, mais gaie.

La France ayant décidé qu'elle participerait à l'Exposition de Melbourne, il semble qu'elle dût allouer à son commissariat général les moyens de faire bonne figure au milieu des autres nations exposant comme elle. Il n'en a point été ainsi et, faute d'argent, la décoration de la section française a été plus que modeste. Elle a été — tranchons le mot — misérable. On a dû se priver de tout ce qui fait ressortir aux yeux du public les objets exposés. Il a fallu se borner à tout remplacer par des drapeaux tricolores.

Les fonds alloués au commissariat français, dans un pays comme Melbourne, où la main-d'œuvre est si chère, ont été de 25,000 francs. C'était demander que l'on fît quelque chose avec rien. L'Allemagne a secondé ses industriels et ses commerçants en allouant 300,000 francs à son commissariat général, qui a pu faire ainsi les choses grandement. Aussi l'exposition de l'Allemagne a-t-elle été, au point de vue de l'installation, à celle de la France, ce qu'est, à un château royal, une humble chaumière.

Les États-Unis ont alloué 250,000 francs à leur commissariat. La Grande-Bretagne, quoique ses exposants fussent en très petit nombre dans ces colonies anglaises — ce qui ne s'explique pas — a néanmoins alloué à son commissariat 125,000 francs.

Le commissariat français à l'Exposition australienne se composait ainsi :

1° M. Léon Déjardin, consul général de France à Melbourne, commissaire général ;

2° M. Benjamin Buisson, délégué particulier du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts,

délégué du ministère du commerce et de l'industrie, commissaire ;

3° M. P.-L. Maistre, chancelier au consulat de France à Melbourne, commissaire adjoint ;

4° M. C.-A. Deloison, attaché autorisé au consulat, secrétaire.

A ce commissariat il convient d'ajouter deux délégués du gouvernement français envoyés à Melbourne pour faire partie des jurys internationaux, M. Victor Hugot, fabricant d'éventails, juge suppléant au tribunal de commerce, et M. Oscar Comettant, homme de lettres, critique d'art.

MM. Hugot et moi nous sommes arrivés à Melbourne le 5 septembre 1888. L'Exposition avait été inaugurée officiellement le 1er août, mais c'est à peine si elle était en ordre à notre arrivée. Les jurys n'étaient pas encore constitués et ne l'ont été qu'un mois plus tard. M. Hugot a fait partie de plusieurs jurys pour des branches importantes de l'industrie dans lesquelles la France figurait avec honneur ; on m'a désigné comme membre de deux jurys concernant les instruments de musique, et pour le jury de peinture. En principe, les jurys internationaux devaient se composer, pour les différentes classes de l'Exposition, d'un juré représentant chaque nation étrangère participant au concours pour la distribution des récompenses, et d'autant de jurés australiens qu'il y aurait de jurés étrangers. Voilà la règle, mais elle a été modifiée suivant l'importance des objets mis au concours par les différentes nations. Ainsi, par exemple, en ce qui concernait les deux jurys pour les instruments de musique, il n'y a eu qu'un seul juré français — celui qui écrit ces lignes — et il s'y trouvait trois jurés allemands.

Il est vrai que la fabrication française des pianos n'était représentée que par cinq pianos à Melbourne, supérieurs sous tous les rapports, il est vrai, de la maison Pleyel, Wolff et Cie, tandis que l'Allemagne avait envoyé plus de *deux cents* de ces instruments. La France n'avait exposé ni orgues à tuyaux, ni harmoniums, ni instruments à cordes; deux petites vitrines seulement d'instruments en cuivre et en bois, l'une de MM. Évette et Schœffer, l'autre de MM. François Maître et Cie, avec quelques cordes harmoniques de M. Bing. C'était tout et ce n'était guère, eu égard à notre production si importante au double point de vue artistique et commercial des instruments de musique.

Cinq pianos français seulement, placés sur une élégante, mais modeste estrade, cela pouvait paraître bien mesquin à côté de l'exposition des pianos allemands au nombre de *deux cent dix*, pour dire le chiffre exact. Ces instruments, surchargés d'ornements vulgaires et fort médiocres pour la plupart, étaient placés dans un vaste carré érigé en salle de concert pouvant contenir un millier d'auditeurs assis. L'emplacement était somptueusement garni de velours de soie et d'or. On l'avait illustré, un peu partout, de bustes en bronze de dimension colossale des trois derniers empereurs d'Allemagne, Guillaume Ier, Frédéric III et de l'empereur actuel, le jeune Guillaume II.

Au fond de ce vaste carré qu'on aurait pu appeler *Pianopolis* était une large estrade, enjolivée de discrètes, mais riches draperies, à moitié remplie par des pianos à queue et des harmoniums. Cette estrade était à la fois une scène pour les virtuoses qui devaient donner concert et un trône impérial. En effet, la commission allemande avait élevé là un superbe baldaquin

surmonté du buste en bronze, beaucoup plus grand que nature, de Guillaume II, à la physionomie sévère et toute militaire. Sur ce buste se balançaient dans les airs trois anges ailés en carton-pâte qui semblaient descendus du ciel pour glorifier le souverain germain. Ce coup d'œil était de nature à impressionner les bourgeois de Melbourne et le peuple des campagnes qui visitait l'Exposition.

Mais, quand l'effet de cette savante mise en scène s'était un peu calmé, et que de l'accessoire on passait au principal, c'est-à-dire à l'examen des pianos, quelle déception, juste ciel! A part les instruments d'un petit nombre de facteurs allemands qui offrent une sonorité puissante, mais massive et sans grande distinction, le plus souvent, quelle épouvantable pacotille que ces pianos construits à bas prix pour la vente courante!

Étant le seul Français dans le jury international présidé par un Allemand naturalisé anglais, mon devoir était de donner à mes collègues des instructions précises et détaillées sur la seule manufacture française qui avait exposé à Melbourne. J'ai donc écrit sur la maison Pleyel, Wofff et Cie, qui, du reste, s'était mise hors de concours avec les maisons Bechestein, de Berlin, Steinway, de New-York, et Collard, de Londres, une notice imprimée en anglais, exclusivement pour mes collègues du jury. Au surplus, ayant été nommé l'un des rapporteurs pour les deux classes des instruments de musique, j'ai, en rédigeant cette notice, rempli, par anticipation, une partie de la tâche qui m'avait été confiée.

De véritables concerts de musique instrumentale et vocale ont été régulièrement et gratuitement donnés plusieurs fois par semaine, aux visiteurs de l'Exposi-

tion dans la section allemande. De notre côté, dans notre section française, une brillante série d'auditions sur les pianos Pleyel a eu lieu, par une pianiste australienne, Mlle Sydney Burvett, qui a obtenu des succès en France et en Angleterre avant de se fixer à Melbourne. M. Déjardin, notre consul général, toujours si dévoué au succès de nos industriels, comprenant, ainsi que M. Buisson, que les pianos Pleyel étaient l'honneur de notre exposition d'instruments de musique, se sont tout particulièrement intéressés à ces séances en y assistant régulièrement et en rendant publiquement hommage au talent de la virtuose.

J'ai la satisfaction de dire que si les pianos Pleyel mis hors de concours n'ont pu par conséquent avoir de diplôme d'honneur que dans l'opinion du public, le jury a récompensé d'une première médaille l'exposition remarquable de MM. Évette et Schœffer, et que la maison François Maître et Cie est aussi sortie avec une récompense de cette lutte universelle.

Ainsi, à l'Exposition centenaire de Melbourne, pas un seul instrument à archet français, nous qui avons une lutherie de premier ordre; pas un orgue à tuyaux, quand nous avons Cavaillé-Coll; pas un harmonium, pas un instrument à cordes pincées, pas même un accordéon!

Quant à la librairie musicale, aucun de nos éditeurs n'a rien envoyé à cette Exposition solennelle, quand les éditeurs et les compositeurs allemands étaient largement représentés par d'importantes collections d'ouvrages didactiques, par des livres de littérature musicale, des œuvres nombreuses pour les instruments et pour le chant, des partitions d'opéras, notamment les partitions à grand orchestre des drames

lyriques de Wagner, des collections complètes des œuvres de Bach, de Mozart, de Beethoven, etc. Les Australiens — en dehors des musiciens de profession qui savent le rang supérieur que la France occupe dans la production musicale — les Australiens en visitant l'Exposition ont pu croire que nous n'avons dans notre pays qu'un seul facteur de pianos, que nous n'avons que deux fabricants d'instruments à embouchure, que nous n'avons aucun luthier, aucun fabricant de grandes orgues, aucun fabricant d'harmoniums, aucun fabricant de harpes, aucun éditeur de musique, aucun compositeur, aucun auteur d'ouvrages d'enseignement musical, quand nous possédons, avec des fabriques d'instruments de premier ordre dans toutes les branches de la fabrication, un nombre imposant de chefs-d'œuvre lyriques et les plus savantes méthodes pour tous les instruments, pour le solfège, pour le chant, pour l'harmonie, avec de nombreux volumes d'histoire et d'esthétique musicale.

Que faut-il conclure de cette abstention comparée aux efforts incessants, aux sacrifices que s'imposent les industriels et les commerçants des pays étrangers, particulièrement de l'Allemagne, pour faire connaître leurs produits et se créer des débouchés partout où cela est possible? Il faut en conclure que si nous avons le génie de la production, nous n'avons pas au même degré l'esprit commercial indispensable à l'écoulement de cette production.

En fait, on achète la marchandise dont on a vu des échantillons, et la commande est à celui qui la sollicite.

Le temps n'est plus où le consommateur s'adressait au producteur; la concurrence a interverti les rôles; c'est au producteur à s'adresser au consommateur.

Les compagnies de bateaux à vapeur qui sillonnent toutes les mers avec une merveilleuse rapidité et arrivent à destination à jour fixe; les câbles télégraphiques sous-marins qui permettent les communications instantanées avec les habitants de toutes les parties du monde; les chemins de fer, les télégraphes terrestres et les téléphones ont supprimé les distances, et les hommes des quatre ou cinq parties du globe se donnent la main. Le commerçant, l'industriel, qui ne se rend pas compte de cette situation nouvelle et procède avec les errements d'il y a seulement cinquante ans, n'est plus à la hauteur de sa tâche. Il se laisse peu à peu déborder par de plus intelligents ou de plus actifs que lui; il est sur la pente de la ruine s'il ne secoue sa torpeur, s'il ne s'arme contre l'ennemi — la concurrence — qui partout le combat visière baissée et le vaincra fatalement.

J'ai constaté dans ma mission de membre du jury à l'Exposition de Melbourne ce que déjà, il y a deux ans, à l'occasion d'une autre mission que je tenais du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, j'avais constaté dans les pays scandinaves — Danemark, Suède et Norvège — je veux dire l'absence d'initiative individuelle de la part de nos industriels et de nos négociants pour maintenir le courant de notre exportation en luttant contre la concurrence étrangère.

De commis voyageurs de commerce, nous n'en avons qu'un très petit nombre en Australie; je pourrais les nommer tous par leurs noms. Les représentants de l'industrie anglaise des Iles-Britanniques sont de beaucoup plus nombreux; ceux de l'industrie et du commerce allemands se nomment légion; ils sont intelligents, ces missionnaires des fabriques teutones; ils ont l'opiniâtreté pour le but à atteindre, ils sont insinuants

dans la forme et âpres au fond; ils veulent réussir et ils réussissent; l'argent ne leur manque pas et ils savent le dépenser à propos avec les clients qu'ils veulent séduire, comme on sème pour récolter. Puis ils trouvent dans tous les centres de population en Australie des compatriotes établis dans le pays qui, naturellement, deviennent leurs alliés et les aident à triompher. Les Français établis en Australie sont rares au contraire et ils ne peuvent guère servir les placiers de nos produits nationaux lorsque par hasard il s'en présente.

Voici le tableau comparatif des Français et des Allemands établis en Australasie.

États de l'Australasie. — Il y a dans l'État de Victoria 1,042 Français hommes et 292 Françaises : dans le New South Wales, la population française se compose de 1,205 hommes et de 294 femmes; dans le Queensland, de 304 hommes, et de 75 femmes; dans le South Australia, de 213 hommes et de 80 femmes; dans le Western Australia, de 21 hommes et de 9 femmes; dans la Tasmanie, de 28 hommes et de 31 femmes; dans la Nouvelle-Zélande, de 551 hommes et de 235 femmes.

Voyons maintenant la population allemande :

État de Victoria : 6,144 hommes et 2,427 femmes;
New South Wales : 5,367 hommes et 2,156 femmes;
Quensland : 8,366 hommes et 5,866 femmes;
South Australia : 5,234 hommes et 3,567 femmes;
Western Australia : 61 hommes et 10 femmes;
Tasmania : 464 hommes et 318 femmes;
Nouvelle-Zélande : 3,255 hommes et 1,752 femmes;

Total général de la population française dans toute l'Australie : 3,364 hommes et 1,016 femmes.

Total général de la population allemande en Australie : 28,891 hommes et 16,096 femmes.

Ainsi d'un côté 4,370 Français et Françaises; de l'autre côté 44,987 Allemands et Allemandes.

Chaque jour la population allemande augmente dans toute l'Australie tandis que la population française reste stationnaire.

Si les Français sont rares en Australie et si les Allemands y sont plus de dix fois plus nombreux, c'est une raison de plus pour que nos industriels établis en France redoublent d'efforts contre les Allemands favorisés de tous points. Mais nos industriels semblent ne pas comprendre des vérités frappantes, et leur inertie pour leurs propres intérêts est inexplicable. Certes la France n'est point détestée en Australie; elle n'y est que délaissée parce que nos rapports y sont peu nombreux et mal suivis, parce qu'on n'y voit pas assez souvent des individualités marquantes dans les arts, dans la science, dans la littérature.

De même que j'avais demandé à M. Hayter des chiffres comparatifs sur la population française et allemande en Australie, je l'ai prié de me tracer un tableau comparatif aussi de la valeur des importations françaises et allemandes.

Ce tableau m'a été donné pour l'année 1887.

	FRANCE	ALLEMAGNE
Victoria	182,269 £	298,269 £
New South Wales	157,732	269,952
Queensland	22,914	26,400
Western Australia	»	»
South Australia	16,630	43,986
Tasmania	»	872
New Zealand	21,991	68,632
TOTAUX	401,539	737,011

On le voit, l'importation allemande en Australie se

chiffre par une somme presque double de celle de l'importation française.

Il était intéressant de connaître les produits de notre pays, qui sont les plus en faveur un peu partout dans les différents États d'Australie. Je ne pouvais, pour ce renseignement, m'adresser plus sûrement qu'à Georges Burk, l'intelligent et heureux auxiliaire de notre commerce national en Australie. Dans un chapitre précédent, je vous ai montré Burk ralliant la colonie française à sa villa de *Bagatelle;* ce sera mon devoir de vous dire plus loin ce que lui doivent notre industrie et notre commerce, de vous le faire connaître comme négociant. Voici les renseignements de date toute récente que nous a fournis Georges Burk.

1° Pour les tissus à l'usage des vêtements de femme, Roubaix a pris en Australie la place d'honneur. Les Allemands et les Anglais viennent après.

2° Les soieries de Lyon ont surtout à redouter les produits similaires de la Suisse.

3° En ce qui concerne les cotonnades, nous sommes entièrement noyés par les envois d'Alsace et de Manchester.

4° Les tissus laine et coton de l'Allemagne n'ont pu, malgré tous les efforts des fabricants allemands, prendre la place de nos cachemires et mérinos pure laine du Cateau, de Leydou et de Reims.

5° Les tissus pour vêtements d'hommes viennent tous de l'Angleterre et surtout de Verviers qui copie les beaux modèles d'Elbeuf.

6° L'Angleterre fait aujourd'hui une concurrence redoutable à Saint-Pierre-lès-Calais pour les dentelles. Encore un peu elle sera maîtresse de ce produit.

7° Pour les menus articles essentiellement de goût

français qu'on a appelés l' « article de Paris », l'Allemagne nous fait une guerre savante et heureuse, sinon toujours honnête. En effet, non seulement elle nous contrefait, mais elle s'empare de nos marques et vend comme français ce qui est allemand. Nous laissons faire. L'Allemagne fabrique moins bien que nous ces sortes d'articles pour lesquels, pendant si longtemps, nous avons eu partout le monopole; mais l'Allemagne vend à plus bas prix que la France, elle fait de longs crédits, et par-dessus tout elle offre sa marchandise, ce que nous ne faisons pas ou ce que nous faisons rarement.

8° On comprend qu'en fait de métallurgie nous ne fassions pas les armements de l'Australie, qui dépend de l'Angleterre. C'est une question nationale, quoique notre fabrication française soit de beaucoup supérieure à la fabrication anglaise. D'autre part, en ce qui concerne les rails de chemins de fer, les tramways, etc., c'est l'Allemagne, c'est Krupp qui partage les commandes avec l'Angleterre. Cela tient beaucoup à la position géographique de ces deux pays, à leurs ports de mer mieux placés que les nôtres eu égard à l'Australie.

9° Malgré les vignes d'Australie qui vont s'agrandissant chaque jour et produisent assez de vins blancs et rouges pour la consommation sur place et l'importation en Angleterre, nous faisons un bon courant d'affaires en vins de Bordeaux, en cognac et surtout en vins de Champagne. Nous envoyons en Australie de nos liqueurs et des conserves de légumes, avec d'autres produits alimentaires de luxe.

10° En ce qui concerne les cuirs et les peaux, nous avons presque le monopole du veau pour la chaussure.

délégué du ministère du commerce et de l'industr commissaire;

3° M. P.-L. Maistre, chancelier au consulat de Fra à Melbourne, commissaire adjoint;

4° M. C.-A. Deloison, attaché autorisé au consul secrétaire.

A ce commissariat il convient d'ajouter deux dé gués du gouvernement français envoyés à Melbour pour faire partie des jurys internationaux, M. Vic Hugot, fabricant d'éventails, juge suppléant au tribu de commerce, et M. Oscar Comettant, homme de lettr critique d'art.

MM. Hugot et moi nous sommes arrivés à Melbour le 5 septembre 1888. L'Exposition avait été inaugu officiellement le 1er août, mais c'est à peine si e était en ordre à notre arrivée. Les jurys n'étaient encore constitués et ne l'ont été qu'un mois plus ta M. Hugot a fait partie de plusieurs jurys pour d branches importantes de l'industrie dans lesquelles France figurait avec honneur; on m'a désigné com membre de deux jurys concernant les instruments musique, et pour le jury de peinture. En principe, l jurys internationaux devaient se composer, pour les d férentes classes de l'Exposition, d'un juré représenta chaque nation étrangère participant au concours po la distribution des récompenses, et d'autant de jur australiens qu'il y aurait de jurés étrangers. Voilà règle, mais elle a été modifiée suivant l'importance d objets mis au concours par les différentes nation Ainsi, par exemple, en ce qui concernait les deux jur pour les instruments de musique, il n'y a eu qu'u seul juré français — celui qui écrit ces lignes — et s'y trouvait trois jurés allemands.

Il est vrai que la fabrication française des pianos n'était représentée que par cinq pianos à Melbourne, supérieurs sous tous les rapports, il est vrai, de la maison Pleyel, Wolff et Cie, tandis que l'Allemagne avait envoyé plus de *deux cents* de ces instruments. La France n'avait exposé ni orgues à tuyaux, ni harmoniums, ni instruments à cordes; deux petites vitrines seulement d'instruments en cuivre et en bois, l'une de MM. Évette et Schœffer, l'autre de MM. François Maître et Cie, avec quelques cordes harmoniques de M. Bing. C'était tout et ce n'était guère, eu égard à notre production si importante au double point de vue artistique et commercial des instruments de musique.

Cinq pianos français seulement, placés sur une élégante, mais modeste estrade, cela pouvait paraître bien mesquin à côté de l'exposition des pianos allemands au nombre de *deux cent dix*, pour dire le chiffre exact. Ces instruments, surchargés d'ornements vulgaires et fort médiocres pour la plupart, étaient placés dans un vaste carré érigé en salle de concert pouvant contenir un millier d'auditeurs assis. L'emplacement était somptueusement garni de velours de soie et d'or. On l'avait illustré, un peu partout, de bustes en bronze de dimension colossale des trois derniers empereurs d'Allemagne, Guillaume Ier, Frédéric III et de l'empereur actuel, le jeune Guillaume II.

Au fond de ce vaste carré qu'on aurait pu appeler *Pianopolis* était une large estrade, enjolivée de discrètes, mais riches draperies, à moitié remplie par des pianos à queue et des harmoniums. Cette estrade était à la fois une scène pour les virtuoses qui devaient donner concert et un trône impérial. En effet, la commission allemande avait élevé là un superbe baldaquin

surmonté du buste en bronze, beaucoup plus grand que nature, de Guillaume II, à la physionomie sévère et toute militaire. Sur ce buste se balançaient dans les airs trois anges ailés en carton-pâte qui semblaient descendus du ciel pour glorifier le souverain germain. Ce coup d'œil était de nature à impressionner les bourgeois de Melbourne et le peuple des campagnes qui visitait l'Exposition.

Mais, quand l'effet de cette savante mise en scène s'était un peu calmé, et que de l'accessoire on passait au principal, c'est-à-dire à l'examen des pianos, quelle déception, juste ciel! A part les instruments d'un petit nombre de facteurs allemands qui offrent une sonorité puissante, mais massive et sans grande distinction, le plus souvent, quelle épouvantable pacotille que ces pianos construits à bas prix pour la vente courante!

Étant le seul Français dans le jury international présidé par un Allemand naturalisé anglais, mon devoir était de donner à mes collègues des instructions précises et détaillées sur la seule manufacture française qui avait exposé à Melbourne. J'ai donc écrit sur la maison Pleyel, Wofff et Cie, qui, du reste, s'était mise hors de concours avec les maisons Bechestein, de Berlin, Steinway, de New-York, et Collard, de Londres, une notice imprimée en anglais, exclusivement pour mes collègues du jury. Au surplus, ayant été nommé l'un des rapporteurs pour les deux classes des instruments de musique, j'ai, en rédigeant cette notice, rempli, par anticipation, une partie de la tâche qui m'avait été confiée.

De véritables concerts de musique instrumentale et vocale ont été régulièrement et gratuitement donnés plusieurs fois par semaine, aux visiteurs de l'Exposi-

tion dans la section allemande. De notre côté, dans notre section française, une brillante série d'auditions sur les pianos Pleyel a eu lieu, par une pianiste australienne, Mlle Sydney Burvett, qui a obtenu des succès en France et en Angleterre avant de se fixer à Melbourne. M. Déjardin, notre consul général, toujours si dévoué au succès de nos industriels, comprenant, ainsi que M. Buisson, que les pianos Pleyel étaient l'honneur de notre exposition d'instruments de musique, se sont tout particulièrement intéressés à ces séances en y assistant régulièrement et en rendant publiquement hommage au talent de la virtuose.

J'ai la satisfaction de dire que si les pianos Pleyel mis hors de concours n'ont pu par conséquent avoir de diplôme d'honneur que dans l'opinion du public, le jury a récompensé d'une première médaille l'exposition remarquable de MM. Évette et Schœffer, et que la maison François Maître et Cie est aussi sortie avec une récompense de cette lutte universelle.

Ainsi, à l'Exposition centenaire de Melbourne, pas un seul instrument à archet français, nous qui avons une lutherie de premier ordre; pas un orgue à tuyaux, quand nous avons Cavaillé-Coll; pas un harmonium, pas un instrument à cordes pincées, pas même un accordéon !

Quant à la librairie musicale, aucun de nos éditeurs n'a rien envoyé à cette Exposition solennelle, quand les éditeurs et les compositeurs allemands étaient largement représentés par d'importantes collections d'ouvrages didactiques, par des livres de littérature musicale, des œuvres nombreuses pour les instruments et pour le chant, des partitions d'opéras, notamment les partitions à grand orchestre des drames

lyriques de Wagner, des collections complètes des œuvres de Bach, de Mozart, de Beethoven, etc. Les Australiens — en dehors des musiciens de profession qui savent le rang supérieur que la France occupe dans la production musicale — les Australiens en visitant l'Exposition ont pu croire que nous n'avons dans notre pays qu'un seul facteur de pianos, que nous n'avons que deux fabricants d'instruments à embouchure, que nous n'avons aucun luthier, aucun fabricant de grandes orgues, aucun fabricant d'harmoniums, aucun fabricant de harpes, aucun éditeur de musique, aucun compositeur, aucun auteur d'ouvrages d'enseignement musical, quand nous possédons, avec des fabriques d'instruments de premier ordre dans toutes les branches de la fabrication, un nombre imposant de chefs-d'œuvre lyriques et les plus savantes méthodes pour tous les instruments, pour le solfège, pour le chant, pour l'harmonie, avec de nombreux volumes d'histoire et d'esthétique musicale.

Que faut-il conclure de cette abstention comparée aux efforts incessants, aux sacrifices que s'imposent les industriels et les commerçants des pays étrangers, particulièrement de l'Allemagne, pour faire connaître leurs produits et se créer des débouchés partout où cela est possible? Il faut en conclure que si nous avons le génie de la production, nous n'avons pas au même degré l'esprit commercial indispensable à l'écoulement de cette production.

En fait, on achète la marchandise dont on a vu des échantillons, et la commande est à celui qui la sollicite.

Le temps n'est plus où le consommateur s'adressait au producteur; la concurrence a interverti les rôles; c'est au producteur à s'adresser au consommateur.

Les compagnies de bateaux à vapeur qui sillonnent toutes les mers avec une merveilleuse rapidité et arrivent à destination à jour fixe; les câbles télégraphiques sous-marins qui permettent les communications instantanées avec les habitants de toutes les parties du monde; les chemins de fer, les télégraphes terrestres et les téléphones ont supprimé les distances, et les hommes des quatre ou cinq parties du globe se donnent la main. Le commerçant, l'industriel, qui ne se rend pas compte de cette situation nouvelle et procède avec les errements d'il y a seulement cinquante ans, n'est plus à la hauteur de sa tâche. Il se laisse peu à peu déborder par de plus intelligents ou de plus actifs que lui; il est sur la pente de la ruine s'il ne secoue sa torpeur, s'il ne s'arme contre l'ennemi — la concurrence — qui partout le combat visière baissée et le vaincra fatalement.

J'ai constaté dans ma mission de membre du jury à l'Exposition de Melbourne ce que déjà, il y a deux ans, à l'occasion d'une autre mission que je tenais du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, j'avais constaté dans les pays scandinaves — Danemark, Suède et Norvège — je veux dire l'absence d'initiative individuelle de la part de nos industriels et de nos négociants pour maintenir le courant de notre exportation en luttant contre la concurrence étrangère.

De commis voyageurs de commerce, nous n'en avons qu'un très petit nombre en Australie; je pourrais les nommer tous par leurs noms. Les représentants de l'industrie anglaise des Iles-Britanniques sont de beaucoup plus nombreux; ceux de l'industrie et du commerce allemands se nomment légion; ils sont intelligents, ces missionnaires des fabriques teutones; ils ont l'opiniâtreté pour le but à atteindre, ils sont insinuants

dans la forme et âpres au fond; ils veulent réussir et ils réussissent; l'argent ne leur manque pas et ils savent le dépenser à propos avec les clients qu'ils veulent séduire, comme on sème pour récolter. Puis ils trouvent dans tous les centres de population en Australie des compatriotes établis dans le pays qui, naturellement, deviennent leurs alliés et les aident à triompher. Les Français établis en Australie sont rares au contraire et ils ne peuvent guère servir les placiers de nos produits nationaux lorsque par hasard il s'en présente.

Voici le tableau comparatif des Français et des Allemands établis en Australasie.

États de l'Australasie. — Il y a dans l'État de Victoria 1,042 Français hommes et 292 Françaises : dans le New South Wales, la population française se compose de 1,205 hommes et de 294 femmes; dans le Queensland, de 304 hommes, et de 75 femmes; dans le South Australia, de 213 hommes et de 80 femmes; dans le Western Australia, de 21 hommes et de 9 femmes; dans la Tasmanie, de 28 hommes et de 31 femmes; dans la Nouvelle-Zélande, de 551 hommes et de 235 femmes.

Voyons maintenant la population allemande :

État de Victoria : 6,144 hommes et 2,427 femmes;

New South Wales : 5,367 hommes et 2,156 femmes;

Quensland : 8,366 hommes et 5,866 femmes;

South Australia : 5,234 hommes et 3,567 femmes;

Western Australia : 61 hommes et 10 femmes;

Tasmania : 464 hommes et 318 femmes;

Nouvelle-Zélande : 3,255 hommes et 1,752 femmes;

Total général de la population française dans toute l'Australie : 3,364 hommes et 1,016 femmes.

Total général de la population allemande en Australie : 28,891 hommes et 16,096 femmes.

Ainsi d'un côté 4,370 Français et Françaises; de l'autre côté 44,987 Allemands et Allemandes.

Chaque jour la population allemande augmente dans toute l'Australie tandis que la population française reste stationnaire.

Si les Français sont rares en Australie et si les Allemands y sont plus de dix fois plus nombreux, c'est une raison de plus pour que nos industriels établis en France redoublent d'efforts contre les Allemands favorisés de tous points. Mais nos industriels semblent ne pas comprendre des vérités frappantes, et leur inertie pour leurs propres intérêts est inexplicable. Certes la France n'est point détestée en Australie; elle n'y est que délaissée parce que nos rapports y sont peu nombreux et mal suivis, parce qu'on n'y voit pas assez souvent des individualités marquantes dans les arts, dans la science, dans la littérature.

De même que j'avais demandé à M. Hayter des chiffres comparatifs sur la population française et allemande en Australie, je l'ai prié de me tracer un tableau comparatif aussi de la valeur des importations françaises et allemandes.

Ce tableau m'a été donné pour l'année 1887.

	FRANCE	ALLEMAGNE
Victoria	182,269 £	298,269 £
New South Wales	157,732	269,952
Queensland	22,914	26,400
Western Australia	»	»
South Australia	16,630	43,986
Tasmania	»	872
New Zealand	21,994	68,632
TOTAUX	401,539	737,011

On le voit, l'importation allemande en Australie se

chiffre par une somme presque double de celle de l'importation française.

Il était intéressant de connaître les produits de notre pays, qui sont les plus en faveur un peu partout dans les différents États d'Australie. Je ne pouvais, pour ce renseignement, m'adresser plus sûrement qu'à Georges Burk, l'intelligent et heureux auxiliaire de notre commerce national en Australie. Dans un chapitre précédent, je vous ai montré Burk ralliant la colonie française à sa villa de *Bagatelle;* ce sera mon devoir de vous dire plus loin ce que lui doivent notre industrie et notre commerce, de vous le faire connaître comme négociant. Voici les renseignements de date toute récente que nous a fournis Georges Burk.

1° Pour les tissus à l'usage des vêtements de femme, Roubaix a pris en Australie la place d'honneur. Les Allemands et les Anglais viennent après.

2° Les soieries de Lyon ont surtout à redouter les produits similaires de la Suisse.

3° En ce qui concerne les cotonnades, nous sommes entièrement noyés par les envois d'Alsace et de Manchester.

4° Les tissus laine et coton de l'Allemagne n'ont pu, malgré tous les efforts des fabricants allemands, prendre la place de nos cachemires et mérinos pure laine du Cateau, de Leydou et de Reims.

5° Les tissus pour vêtements d'hommes viennent tous de l'Angleterre et surtout de Verviers qui copie les beaux modèles d'Elbeuf.

6° L'Angleterre fait aujourd'hui une concurrence redoutable à Saint-Pierre-lès-Calais pour les dentelles. Encore un peu elle sera maîtresse de ce produit.

7° Pour les menus articles essentiellement de goût

français qu'on a appelés l' « article de Paris », l'Allemagne nous fait une guerre savante et heureuse, sinon toujours honnête. En effet, non seulement elle nous contrefait, mais elle s'empare de nos marques et vend comme français ce qui est allemand. Nous laissons faire. L'Allemagne fabrique moins bien que nous ces sortes d'articles pour lesquels, pendant si longtemps, nous avons eu partout le monopole; mais l'Allemagne vend à plus bas prix que la France, elle fait de longs crédits, et par-dessus tout elle offre sa marchandise, ce que nous ne faisons pas ou ce que nous faisons rarement.

8° On comprend qu'en fait de métallurgie nous ne fassions pas les armements de l'Australie, qui dépend de l'Angleterre. C'est une question nationale, quoique notre fabrication française soit de beaucoup supérieure à la fabrication anglaise. D'autre part, en ce qui concerne les rails de chemins de fer, les tramways, etc., c'est l'Allemagne, c'est Krupp qui partage les commandes avec l'Angleterre. Cela tient beaucoup à la position géographique de ces deux pays, à leurs ports de mer mieux placés que les nôtres eu égard à l'Australie.

9° Malgré les vignes d'Australie qui vont s'agrandissant chaque jour et produisent assez de vins blancs et rouges pour la consommation sur place et l'importation en Angleterre, nous faisons un bon courant d'affaires en vins de Bordeaux, en cognac et surtout en vins de Champagne. Nous envoyons en Australie de nos liqueurs et des conserves de légumes, avec d'autres produits alimentaires de luxe.

10° En ce qui concerne les cuirs et les peaux, nous avons presque le monopole du veau pour la chaussure.

Nous expédions aussi des maroquins pour la carrosserie et pour le meuble. On fait en Australie une sérieuse consommation de nos moutons maroquinés, des moutons mégis, des chevreaux glacés et des peaux d'agneaux.

11° L'exportation de la chaussure pour hommes est monopolisée pour ainsi dire par l'Allemagne ; du reste on fabrique beaucoup de souliers et de bottines fortes dans la colonie. Nous envoyons des bottines de femmes.

12° La France fait en chapellerie d'assez importantes affaires, soit en chapeaux fabriqués, soit en matières premières pour la fabrication en Australie.

13° Nous ne pouvons lutter pour les meubles à cause des droits de douane, qui sont excessifs dans l'Etat de Victoria. Il faut nous borner à expédier des tissus pour l'ameublement. Nous en envoyons en Australie une certaine quantité.

14° Nous n'avons aucun débouché pour nos tabacs. Les Etats-Unis, la Belgique et l'Allemagne sont les seuls fournisseurs de tabac en grande quantité — cigares, tabac à fumer et cigarettes — qui se consomme en Australie.

15° Les porcelaines et les cristaux français trouvent un débouché dans l'État de Victoria, à la condition toutefois qu'ils soient en rapport avec le goût de la colonie qui est généralement le goût anglais.

On voit par ces renseignements quels vides considérables nous avons à combler pour que notre industrie française, si variée dans ses produits, soit complètement représentée en Australie par nos exportations régulières.

Les Allemands continuent la guerre qu'ils nous ont faite avec les armes par une guerre industrielle et com-

merciale qui, pour être moins tapageuse, n'en serait pas moins ruineuse, si nous ne nous défendions énergiquement. Il y a beaucoup de stratégie et de tactique chez les importateurs allemands. Nous sommes plus naïfs et allons droit au but. Méfions-nous des mouvements tournants des gros bataillons du commerce allemand, et, pour stimuler le zèle de ceux qui nous servent à l'étranger, sachons les louer en leur rendant justice : que le gouvernement français leur accorde des faveurs méritées.

L'industrie et le commerce français n'ont pas de plus actif et de plus habile lieutenant en Australie que Georges Burk. Avec un nom rudement germanique, Burk est un Français de toutes pièces, un Parisien dont les yeux furent ouverts aux boulevards en 1855. Fils de négociant, son père le destina au commerce. Il commença ses études à Sainte-Barbe et alla les terminer dans la patrie de Goethe et de Schiller, en vue surtout d'apprendre l'allemand. Après la mort de son père, et quoique bien jeune encore, Burk partit pour l'Amérique où il s'employa dans les affaires sous la direction de son beau-frère. Mais tout le monde ne fait pas fortune au pays des dollars, et le mari de la sœur de Burk se vit un jour menacé de cette affreuse capitulation commerciale qui s'appelle la faillite. Mme Burk, pour sauver l'honneur de la famille, pour laisser à ses enfants un nom sans tache, se dessaisit de ses biens, et les créanciers de son gendre furent désintéressés. Le jeune Georges revint en France pour faire son volontariat dans les hussards, — un uniforme qui lui plaisait. Puis sa mère mourut ne laissant qu'un modeste héritage à sa fille et à son fils. A ce moment la sœur de Burk était veuve avec trois enfants. « Garde tout,

lui dit Burk, tu en as plus besoin que moi avec tes trois mioches. Je me tirerai toujours bien d'affaire par mon travail. » Un pareil trait suffit à peindre le caractère d'un homme. Burk, le cœur content mais la bourse plate, entra plein d'ardeur et confiant en son étoile dans une maison de commerce où il ne tarda pas à se distinguer par son intelligence et la ponctualité dans l'accomplissement de son devoir. Vint l'Exposition de 1880, à Melbourne. Le chef de la maison où Burk était commis se trouvant chargé des intérêts de quatre-vingt-deux fabricants français qui voulurent exposer en Australie, n'hésita pas à proposer à son employé de prédilection d'aller en Australie pour représenter ces fabricants. Burk partit et sa participation à l'Exposition australienne fut des plus heureuses pour les exposants de toute la section française. Il était de tout et partout, se multipliant avec ce bel enthousiasme de la jeunesse qui double les forces morales et renverse les obstacles. Pendant trois mois il remplit gratuitement les fonctions de secrétaire de la Commission française et obtint du gouvernement de Victoria de notables concessions au profit de nos exposants. Le résultat répondit à ses efforts. Pour les quatre-vingt-deux exposants qu'il représentait il obtint cent vingt récompenses.

Le succès appelle le succès, et Burk, se sentant fort de la confiance qu'il avait inspirée à des établissements tels que le Creusot, les cristalleries de Baccarat, les maisons Christofle et Cie, Haveland et Cie de Limoges, Megroz et Cie de Paris, etc., s'établit définitivement à Melbourne. En 1887, il s'associa avec un estimable commerçant français, M. Francart, et dans la première année de leur association, ces messieurs, quoique

n'agissant que comme simples représentants de fabricants francais, réalisaient un chiffre d'affaires de 1,500,000 francs.

J'ai vu à l'œuvre Georges Burk à l'Exposition de de Melbourne qui fait l'objet de ce chapitre et je n'ai pas été surpris des résultats brillants qu'il a obtenus comme représentant de quatre-vingt-quinze maisons françaises et comme membre de plusieurs jurys internationaux. Huit fabricants s'étant mis hors de concours, Burk a obtenu pour ses autres représentants six diplômes d'honneur, soixante-deux médailles de premier ordre, vingt et une médailles de second ordre et sept ou huit médailles de troisième et de quatrième ordre. C'est un résultat splendide.

De tels services rendus, à l'étranger, par un Français à la France, méritaient d'être signalés. Ils l'ont été, croyons-nous, par le consul général de France, commissaire général de la section française de l'Exposition, dans un rapport à notre ministère du commerce et de l'industrie; ils devaient l'être par nous, à la fois comme auteur du présent livre et comme délégué du gouvernement français à Melbourne.

Reprenons notre examen des produits français exposés au palais de l'Industrie de la grande ville de Victoria. L'Exposition internationale de peinture a eu le pouvoir de passionner le public de Melbourne et le jury plus encore, peut-être, que le public. Ce jury était formé d'Anglais de la colonie, d'Anglais européens et de beaucoup d'Allemands, restés Allemands ou naturalisés Australiens. Deux Français seulement dans ce jury, M. Phalempin, directeur du Comptoir d'escompte, l'une des notabilités les plus sympathiques et les plus respectées de la colonie française, et l'auteur de ce récit.

Au moment où elle reçut la visite du jury, r
exposition picturale se composait d'environ cen
bleaux à l'huile, d'une trentaine de peintures div
à l'aquarelle, de dessins, de fusains, etc. Du côté c
sculpture et de la gravure, une quinzaine de rei
quables statuettes, une trentaine de pierres gravée:
belles gravures et de fort jolies lithographies.

L'exposition des peintres allemands, de beau
plus considérable par le nombre que la nôtre, et
gré quelques toiles de grande dimension, ne s'éle
pas au-dessus d'une honnête médiocreté. La ga
belge valait moins encore, peut-être, que la ga
allemande prise dans son ensemble.

La galerie anglaise s'était mise hors de concours
n'était qu'une exposition, fort intéressante, de table
plus ou moins connus de peintres anglais emprun
leurs possesseurs pour la circonstance.

Quant aux peintures à l'huile et à l'aquarelle
voyées en grand nombre au palais de l'Exposition
les différents États de l'Australie, nous avons di
que nous en pensons dans le chapitre spécial sur
beaux-arts en Australie.

L'examen des tableaux exposés par les différ
pays d'Europe et d'Australie a été long et labori
Il n'a pas exigé moins d'une vingtaine de vacati
Les choses n'ont pas été, comme on dit, sur des
lettes, en ce qui concerne la répartition des réc
penses. Les Allemands, qui seront bientôt en Aust
aussi nombreux que les lapins dont on voudrait
se débarrasser, ont été en majorité dans toutes
vacations du jury de peinture parmi les étrang
Avec une générosité qui fait plus d'honneur à
patriotisme qu'à leur impartialité, ils ont prodigue

premières médailles aux peintres allemands, tandis qu'ils les réduisaient d'une manière choquante pour nos artistes français.

Le résultat du premier vote des récompenses n'ayant pas été, tant s'en faut, de nature à satisfaire les jurés français, nous avons demandé la revision d'un certain nombre de tableaux de notre galerie. Cette revision nous a été accordée. A cela nous avons gagné quelques médailles, mais trop peu encore pour rendre équitable à nos yeux la répartition des récompenses comparées à celles qui avaient été prodiguées pour la galerie allemande.

Sans doute notre exposition de tableaux à l'huile aurait pu être plus complète et plus belle; nos peintres les plus renommés s'étaient abstenus d'envoyer aucune toile importante à Melbourne, moins peut-être parce que l'Australie est très éloignée de la France que parce que nous étions à la veille, pour ainsi dire, de notre grande Exposition, sur laquelle se concentraient naturellement nos plus grands efforts. Mais on jugeait à Melbourne moins d'une manière absolue que relativement; or, la galerie allemande, malgré la grande dimension de quelques-uns de ses tableaux, ne renfermait aucun chef-d'œuvre et contenait beaucoup de médiocrités, avec des toiles mauvaises de tous points.

Après les deux jurés français, c'est le consul de France, M. Déjardin, président de la section française de l'Exposition, qui a réclamé auprès de la commission supérieure pour que des experts fussent nommés et examinassent en dernier lieu les tableaux de nos peintres.

La publication de la liste des récompenses, telles qu'elles avaient été décernées par le jury, avait sou-

levé dans les journaux de nombreuses protestatic indisposé le public. La Société des artistes de Vic tint une réunion spéciale dans laquelle elle prc énergiquement contre la répartition maladroit malintentionnée des médailles trop peu nombr pour la France et prodiguées à l'Allemagne. Qu l'Australie, qui ne pouvait que mériter des témoig d'encouragement et qui a concouru à titre égal l'Europe, la Société des artistes de Victoria s'es primée ainsi :

« La Société regarde avec surprise et mécont ment les jugements du jury concernant l'Aust Dans l'opinion du comité, la médaille de prei classe décernée à l'art australien est une offense d aux artistes étrangers qui ont fait l'honneur à l tralie de concourir à l'éclat de l'Exposition artis centenaire de Melbourne. »

Ces protestations étaient faciles à prévoir. auraient été évitées avec un peu plus de tact de la du jury à classer certains tableaux français su leur mérite, à ne pas suivre les jurés allemands leur enthousiasme systématique pour toutes les venues d'Allemagne, et à considérer les tableaux sés par les peintres australiens pour ce qu'ils éta c'est-à-dire des essais dignes d'encouragement, qui ne pouvaient entrer en lutte sérieuse ave bonnes peintures venues d'Europe.

Donc les tableaux de la galerie française ont après le jury, examinés par des experts nommés la commission supérieure de l'Exposition. Dans un aussi bien intentionné, aussi loyal que l'Austral justice finit toujours par avoir raison. Les ex érigés en cour de cassation n'ont pas eu de pei

réformer l'arrêt des premiers juges en augmentant le nombre des lauréats.

Une section de l'exposition française à Melbourne qui, on peut le dire, n'a pas eu de rivale, c'est la section d'éducation et d'enseignement organisée sous les auspices du ministre de l'instruction publique par les soins de M. Buisson.

On sait que l'instruction publique forme en France un des services nationaux et que ce service a été fondé en principe par la Constitution de 1791. Une des dispositions fondamentales disait qu'il sera créé en France une instruction publique commune à tous les citoyens, que cette instruction sera gratuite à l'égard des parties de l'enseignement indispensable pour tous les hommes, l'instruction primaire. La bonne graine semée par les réformateurs politiques et sociaux de la grande Révolution a porté ses fruits. L'enseignement public est aujourd'hui, en France, organisé sur les bases les plus larges et les plus libérales possibles.

L'exposition scolaire française, au palais de l'Industrie de Melbourne, comprenait quatre sections. Dans la première section étaient exposés les livres, les documents, les dessins, les plans, les gravures et photographies, le matériel d'instruction, en un mot tout ce qui se rapporte à l'enseignement primaire, secondaire et supérieur. La seconde section était formée de tout ce qui concerne les sociétés d'éducation — société pour l'enfance abandonnée ou coupable, société des crèches, société des écoles enfantines, ligue de l'enseignement, société Élisa-Lemonnier pour l'enseignement professionnel des femmes, société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires, société de l'orphelinat de la Seine, société des musées nationaux,

association philotechnique, association polytechnique, fondée en 1830 par les anciens élèves de l'Ecole polytechnique, présidée aujourd'hui par mon ami de Lapommeraye, etc. La troisième section comprenait l'architecture, l'hygiène, le mobilier et la décoration scolaires. Cette section offrait à tous les esprits sérieux un intérêt très vif. Enfin, dans la quatrième section, figurait le matériel didactique, tels que méthodes, documents relatifs à l'enseignement primaire, au triple point de vue de l'éducation intellectuelle, morale et physique. Nous avons vu, dans cette section, avec des travaux d'enfants et des travaux d'élèves-maîtresses, de trop rares petits ouvrages relatifs à la musique.

A propos de musique, donnons un souvenir aux grandes exécutions avec chœur et orchestre qui ont eu lieu dans la grande salle de l'Exposition, sous la direction de M. Cowen, chef d'orchestre et compositeur anglais. M. Cowen, qui dirige à Londres la Société philharmonique, a été engagé pour huit mois — toute la durée de l'Exposition — moyennant cent vingt-cinq mille francs, plus vingt-cinq mille francs pour frais de déplacement. C'est beaucoup d'argent, sans doute, mais M. Cowen l'a bien gagné, car avec les concerts gratuits dans le jour et les concerts payants du soir, ses fonctions n'étaient pas une sinécure. Pendant tout le temps de l'Exposition, cet habile musicien a été certainement l'homme le plus occupé de Melbourne.

M. Cowen est arrivé dans la capitale de Victoria avec un basson, un cor, un cornet à pistons, une harpe, un violon, un violoncelle et un alto, chefs d'attaque pour compléter l'orchestre de Melbourne.

Le tout formait un ensemble de soixante-quinze instrumentistes.

Pour discipliner ces musiciens, raccolés un peu partout, il a fallu que le chef d'orchestre ne s'épargnât d'aucune façon. Les premiers concerts furent horribles, au dire de M. Cowen lui-même. Mais peu à peu l'harmonie s'établit dans ce chaos au point que l'orchestre put exécuter très passablement des symphonies de Beethoven et des sélections de Wagner. Ce qui est plus méritant encore que d'avoir improvisé en quelques semaines un orchestre symphonique, c'est d'être arrivé à former des chœurs d'hommes et de femmes capables de chanter des oratorios dans un pays où il n'y a aucune troupe lyrique permanente, et pas de conservatoire. M. Cowen fit insérer dans les journaux un avis disant que tels jours, à telles heures, un comité entendrait tous ceux qui possèdent une voix quelconque, et seraient disposés à faire partie des chœurs pour les concerts de l'Exposition. Une rétribution honorable leur serait accordée suivant la nature de leur voix et les services qu'ils pourraient rendre. Cette annonce fit miracle. Il poussa des chanteurs, plus ou moins musiciens et plus ou moins pourvus de voix, comme il pousse des champignons sous les marronniers du Midi après une pluie d'orage.

Ce mode de recrutement amena, avec un nombre suffisant de voix masculines, tout un bataillon de jeunes *soprani* fort agréables à contempler dans leur uniforme de robes blanches élégamment traversées par une écharpe bleue. J'ai entendu chanter par ces chœurs — une masse de cinq à six cents voix — *Ruth*, oratorio de M. Cowen, avec une justesse parfaite, des nuances bien comprises et une sonorité excellente.

Ruth est une œuvre estimable, dans le style de l'oratorio des maîtres anciens. Contrepointé avec recherche, bourré d'imitations, de retards et d'anticipations, l'ouvrage pourrait être donné en exemple aux élèves d'harmonie dans les conservatoires les plus conservateurs. L'instrumentation est habile; les voix sont bien à leur place; les chœurs, dans les ensembles, sonnent avec éclat et harmonieusement. Ce qui manque à l'oratorio de M. Cowen, c'est l'invention mélodique et ce charme exquis qui naît de l'émotion du cœur.

M. Cowen a fait exécuter plusieurs autres œuvres de sa composition auxquelles le public a fait bon accueil; l'*Elie*, de Mendelssohn, deux ou trois autres oratorios encore, de compositeurs anglais, le *Stabat*, de Rossini (qui a été un triomphe pour Mme Boema), la *Gallia*, de Gounod, et nombre de suites d'orchestre et d'ouvertures. Les Melbournois garderont longtemps le souvenir des exécutions musicales de l'Exposition, et c'est au milieu des hurrah! de la population reconnaissante que M. Cowen est parti de Melbourne pour aller reprendre la direction de la Société philharmonique de Londres.

Posons quelques chiffres pour terminer.

Depuis l'ouverture de l'Exposition — 1er août — jusqu'aux fêtes de Noël, il est entré dans le palais de l'Industrie 1,300,000 personnes. Ce total est respectable, eu égard à la population encore si restreinte en Australie.

L'Exposition a coûté à l'État de Victoria 250,000 livres sterling.

La musique, seule, a coûté, tout compte fait, 26,000 livres sterling. C'est le cas de dire, avec Théophile Gautier, qu'elle est le plus cher de tous les

·uits. Mais qu'est-ce que l'argent? Une graine qui ·oduit sans se perdre, sans s'altérer en rien, en conrvant toujours toute sa force. L'Exposition centeuire de 1888 a été une œuvre patriotique avant tout, ıi fait le plus grand honneur à l'État de Victoria, et ·ut particulièrement à Melbourne, la ville d'action, initiative et de progrès, la ville d'avenir par excelnce.

XXII

Considérations générales sur l'Australie. — La place qu'elle occupe sur le globe. — La constitution de Victoria. — La division politique des provinces. — La population de chacune d'elles. — Les chemins de fer australiens. — Le mouvement de la navigation. — Les terres incultes et les terres cultivées. — Le *Live Stock*. — Les laines, les conserves et les confitures de framboises. — Une prédiction.

Notre regard, quand il pénètre à travers l'immense océan qu'on a appelé Pacifique — parce que sans doute on ignorait encore ses formidables colères — s'arrête subitement devant des groupes d'îles placées autour de la troisième des grandes surfaces continentales du globe. C'est par cet avancement que s'annonce, dans l'Est, le continent australien, ou si vous aimez mieux, l'île la plus étendue du monde.

L'Australie, en effet, mesure 2,400 milles (le mille est égal à 1,609 mètres) de l'est vers l'ouest, et 1,970 milles du nord vers le sud. Ses côtes présentent un développement de 7,500 milles et sa surface est de 3,075,460 milles carrés. Il y a là, comme on peut le penser, de quoi élever du bétail et planter du blé, de la vigne, de la canne à sucre, du mûrier, de l'olivier et autres végétaux utiles qui viennent fort bien dans certaines parties de l'Australie.

Géographiquement, l'Australie — dont Élisée Reclus n'a rien dit encore au moment où nous écrivons ce qu'on lit — est divisée en trois parties : partie occidentale, partie orientale et partie centrale. C'est à cette division que correspond la situation de ses différentes colonies : à la partie occidentale, Western Australia; à la partie centrale, le South Australia et ses terri-

toires adjacents au nord; à la partie orientale, le Queensland, la Nouvelle-Galles du Sud et la colonie de Victoria.

Les accidents volcaniques qui se trouvent sur les élévations ou arêtes de la côte orientale s'étendent sur toute cette partie du plateau. Leurs limites semblent placées à l'ouest de Victoria. Des bouleversements les plus récents sont nées les sources des fleuves qui fécondent les terres.

Dans les environs de Sydney, des effondrements qui semblent s'être produits en même temps que des soulèvements volcaniques ont façonné le terrain en lui donnant les aspects les plus pittoresques et les plus fantaisistes que l'on puisse imaginer. Le grès en roulant, lancé par les éruptions de Hawkesbury vers la côte, a dessiné les « fiords » les plus gracieux, les plus originaux, les plus admirables qui soient nulle part.

La zone étroite située près des mers et arrosée par des cours d'eau offre en Australie les vallées et les champs cultivés. Au centre, on ne voit guère que des terrains desséchés qui ne sont pourtant pas le désert, car ils ne sont pas absolument arides.

De tous les États de l'Australie, le plus largement cultivé est jusqu'à présent l'État de Victoria. Sur près de 57 millions d'acres de terrain qui forment son étendue, 2 millions 500,000 ont été défrichés. Après Victoria, vient la partie sud de l'Australie qui, avec un territoire dix fois plus grand que Victoria, compte actuellement près de 3 millions d'acres en pleine culture.

Dans cette immense colonie (l'Australie est quinze fois plus étendue que la France), le génie de la race anglo-saxonne se montre tous les jours ce qu'il est, entreprenant, énergique, persévérant, intelligent et

audacieux. Les chemins de fer australiens mette communication tous les centres de population. L tune publique est considérable par rapport au n des habitants de l'Australie et à sa jeune civilis Ses travaux d'irrigation pour l'amélioration de l ture sont remarquables. Son exportation est i tante et s'augmente tous les jours. Son indust particulièrement dans Victoria — a fait depuis ques années de notables progrès et s'est larg développé; et voilà que son esprit d'invention s'é stimulé par celui des Américains du Nord. J l'exposé d'un projet extrêmement intéressant, M. Diamant, ingénieur, qui a pour but l'utilis des marais comme force motrice; et, de tous les règne dans cette population australienne qui dép peine 4 millions d'âmes, une émulation, une vol une ambition noble qui assurent la grandeur et l'a de ce vaste pays destiné par la force des choses venir, un peu plus tôt, un peu plus tard, la répul des États-Unis australiens.

Les voies de communication d'un pays étant u principaux facteurs de sa fortune, le tableau rapid nous essayons de tracer ici de l'Australie, prise son ensemble, serait trop incomplet si nous ne arrêtions un moment à parler de ses chemins d

Les réseaux de chemins de fer pour le n entier ont été fixés d'après plusieurs modèles typ qu'on applique suivant la topographie et les exig du trafic. C'est sans doute à ces considérations faut attribuer les caractères si divergents des ré australiens. Quoi qu'il en soit, les ingénieurs, en tralie, ont adopté pour chaque État une largeur d particulière, ce qui a ses inconvénients. Je m'en

ı en allant de Ballaarat à Great Western, où
étions secoués horriblement par le manque de
rtion entre le convoi et le rail. Victoria a adopté
ie de 5 pieds 3 pouces. South Australia a choisi
e de 3 pieds 6 pouces pour une partie de ses che-
de fer, et celle de 5 pieds 3 pouces pour l'autre
. Le Queensland roule partout sur la voie étroite
ieds 3 pouces. Quant à la Nouvelle-Galles du Sud,
est décidée pour la voie normale de 4 pieds 8 pouces.
s chemins de fer de Victoria, qui sont les plus
lus de toute la colonie, présentaient, pour leur éta-
ment, de sérieuses difficultés. L'État de Victoria,
ne étendue, n'est guère au-dessous de la Grande-
gne. Il est traversé de l'est vers l'ouest par une
e de montagnes, le Dindingrange, divisant le pays
ux parties. Les deux versants de cette chaîne de
agnes, à 70 milles de la côte, envoient leurs eaux
le Murray (côté nord) et vers l'Océan (côté sud).
pittoresque et très intéressante est la partie orien-
connue sous le nom significatif de « Alpes aus-
nnes ». Verdoyantes et fleuries à leurs bases, les
s australiennes deviennent de plus en plus arides
arpées à mesure qu'elles s'élèvent, et la neige, au
net, couvre des surfaces tourmentées et bizarres.
dans les gorges de ces montagnes que se trouvent
lus hautes fougères arborescentes qui les tapis-
avec un luxe superbe. C'est aussi dans ces parages
e physionomie si originale que s'élèvent, comme
tours Eiffel végétales, les eucalyptus géants. De
ore vers l'est, les montagnes allant en dégradation
e, n'offraient pas de difficultés notables au passage
ignes de communication. En somme, les grandes
ultés techniques pour le tracé du chemin de fer se

sont concentrées dans l'Est et dans le Gippsland, pays peu productifs et d'une population très clairsemée.

Melbourne est le centre d'un réseau de forme parabolique. Les parties de la colonie enveloppées par cette courbe sont privées de voies ferrées ; mais, autour de la courbe, les lignes rayonnent de la capitale de Victoria vers le nord et l'ouest et suffisent amplement aux besoins des voyageurs et du chargement des marchandises. Les chemins de fer de Victoria sont la propriété de l'État. A la tête de l'administration sont placées trois commissions investies de pleins pouvoirs pour tout ce qui concerne le matériel et l'exploitation des lignes. A la fin de 1887, le développement des réseaux donnait un total de 1,900 milles, dont 1,643 milles à une voie, et 237 milles à deux voies. Le matériel roulant a été construit dans la colonie, principalement dans les ateliers de l'État. En 1887, ce matériel se composait de 366 locomotives, de 447 wagons de première classe, de 288 wagons de deuxième classe. Il n'y a point de troisième classe sur les chemins de fer australiens. Les wagons de marchandises sont au nombre de 6,201. L'emprunt total pour la construction de ces réseaux a été de 25,300,000 livres sterling.

L'État qui ne spécule point sur les chemins de fer, qui les a établis dans l'intérêt public, réduit tous les tarifs au seul intérêt de 4 pour 100 avec un amortissement strictement calculé.

Parmi les ouvrages d'art qui méritent d'être cités, figure le viaduc de Weribee, à 25 milles de Melbourne, situé sur la ligne directe de Melbourne à Ballaarat. Ce viaduc se compose alternativement de travées métalliques de 30 et de 60 pieds de longueur. Les travées de 30 pieds reposent presque entièrement sur des

piles métalliques encastrées dans le sol basaltique de la vallée. La hauteur de ces piles varie de 30 à 80 pieds. Elles ressemblent aux piles métalliques de Cantilever Bridge, sur le Niagara. La longueur totale du Weribee Viaduct est de 1,230 pieds. Le poids de la contruction métallique est d'environ 1,400 tonnes. L'ingénieur distingué, M. Diamant, de qui je tiens les détails techniques qu'on vient de lire, m'a assuré que l'administration des chemins de fer de l'État fait tous ses efforts pour rompre avec les habitudes surannées et introduire de nouvelles méthodes, et que de tous points elle se montre clairvoyante et amie du progrès. Nous sommes heureux de lui rendre ce témoignage fondé sur les appréciations d'un homme aussi compétent que M. Diamant.

On doit considérer les colonies australiennes comme formant autant d'États distincts ayant chacun son propre gouvernement, ses lois locales et son système fiscal particulier.

Toutes ces colonies, à l'exception de celle de l'Australie occidentale, sont autonomes, c'est-à-dire qu'elles ont un gouvernement responsable, et il est à peu près certain qu'à une époque fort rapprochée, l'Australie occidentale elle-même jouira des mêmes avantages et des mêmes libertés que les autres États du continent australien.

La forme du gouvernement qui régit les colonies autonomes de l'Australie méridionale, de Victoria, de la Nouvelle-Galles du Sud, du Queensland, est copiée, avec de légères modifications, sur la constitution britannique : la reine est représentée par un gouverneur nommé par la Couronne pour une période de sept années; le Conseil législatif tient la place de la

Chambre des lords, et l'Assemblée législative correspond à la Chambre des communes.

La législation impériale ou britannique est en vigueur dans les colonies à défaut de lois locales. Ces dernières doivent, avant d'être promulguées, recevoir la sanction de la Couronne donnée par le gouverneur. Celui-ci peut, lorsque les intérêts directs de la Couronne ou les engagements antérieurs pris par celle-ci lui semblent mis en question, référer les mesures adoptées par le Parlement colonial à la sanction personnelle de la reine qui indique les modifications à introduire dans la loi soumise à son appréciation souveraine, et sur laquelle le Parlement colonial se trouve ensuite appelé à délibérer de nouveau. Il arrive même parfois que la reine oppose son veto formel aux mesures édictées par les législatures coloniales.

Dans chacune des colonies autonomes, la franchise électorale est des plus larges; de fait, l'on peut dire que le suffrage universel est partout la règle générale.

En ce qui concerne particulièrement Victoria, le *Conseil exécutif* se compose du gouverneur et des ministres; aussi les lois édictées par le Parlement de la colonie sont-elles toujours promulguées par le *Governor in Council*, c'est-à-dire par le Conseil des ministres présidé par le gouverneur.

Conformément à la loi du 28 novembre 1881 (*Legislative Council*, act 1881, 45 Vict., n° 792), le Conseil législatif ou Chambre haute de Victoria (qui correspond à notre Sénat), se compose de quarante-deux membres non salariés, élus par quatorze collèges électoraux (trois par collège), ou « provinces », portant les dénominations suivantes: Melbourne, North Yarra, South Yarra, Southern, South Western, Nelson, Wes-

tern, North Western, Northern, Wellington, North Central, North Eastern, Gippsland et South Eastern.

Nul ne peut être membre du Conseil législatif s'il n'est âgé d'au moins vingt et un ans et ne justifie de la propriété (*freehold*, franc-fief) d'un bien d'un apport annuel de 100 livres sterling (2,500 francs), ou d'un capital de 1,000 livres sterling (25,000 francs). Jouissent du droit de vote aux élections de la Chambre haute les citoyens majeurs, propriétaires (*freeholders*) d'une terre rapportant 10 livres sterling (250 francs) par an, ou tenanciers d'un bien, ou locataires d'un immeuble représentant une valeur annuelle de 25 livres sterling (625 francs).

Comme on le voit, le cens d'éligibilité et le cens électoral restreignent le suffrage universel.

Élus pour dix ans, les membres du Conseil législatif sont renouvelables tous les deux ans par tiers.

En 1886, les listes dressées en vue des élections au Conseil législatif de la colonie de Victoria accusaient 121,276 électeurs.

L'Assemblée législative, ou Chambre basse, compte quatre-vingt-six membres nommés pour trois ans par cinquante-cinq collèges électoraux.

Tout électeur est éligible, sans condition de cens, pourvu qu'il soit majeur et citoyen britannique par la naissance ou par droit de naturalisation. Les membres de l'Assemblée législative touchent une « indemnité » (*rembursement of expenses*) de 300 livres sterling (7,500 francs) par an.

A droit de vote à ces élections tout citoyen britannique majeur jouissant de ses droits civils et ayant au moins un an de résidence dans la colonie, au 1er janvier ou au 1er juillet de chaque année.

Les étrangers majeurs jouissant depuis au moins trois ans de la grande ou de la petite naturalisation (*denization*) sont aussi de droit électeurs.

Il y a là, comme on le voit, une large application du suffrage universel.

Ajoutons, pour terminer cette rapide esquisse de la constitution de Victoria, que, dans cette colonie, un étranger, même naturalisé, ne peut pas devenir membre du Conseil exécutif. A part cette restriction, toutes les fonctions, tous les postes lui sont ouverts, et il peut acquérir des biens-fonds, en faire le transfert et en disposer par testament, tout comme s'il était sujet britannique.

La Nouvelle-Galles du Sud, le premier des États comme population, atteint environ 1,400,000 habitants. La capitale, Sydney, est peuplée approximativement de 240,000 âmes. L'État de Victoria, qui ne comptait en 1847 que 42,936 habitants, s'est élevé rapidement jusqu'à 1,150,000, chiffre rond. La population de ce florissant État entre tous, va tous les ans s'agrandissant. Melbourne, la capitale, ne renferme pas moins de 400,000 habitants avec ses environs immédiats que l'on peut considérer comme des faubourgs de la cité. L'État du Queensland sera bientôt, en comprenant l'émigration allemande sans cesse grossissante, de 400,000 âmes. Sa capitale, si on l'étend à un rayon de 5 milles, est de 80,000 habitants. L'État de l'Australie du Sud est à peu près de 350,000 habitants. Sa capitale Adélaïde est, nous l'avons dit dans l'un des premiers chapitres de ce volume, de 50,000 habitants. L'État de l'Australie de l'Ouest n'est peuplé que de 300,000 âmes, et sa ville principale, Albany, dont nous avons déjà dit quelques mots, ne renferme pas plus de 1,200 habitants. A ces

États, il convient d'ajouter les dépendances de l'Australie proprement dite dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle l'Australasie. Ces dépendances sont d'abord la Nouvelle-Zélande peuplée de 600,000 êtres humains. La capitale de la Nouvelle-Zélande, Auckland, qui loge 60,000 habitants, compte parmi ses journaux un journal de musique! Vient ensuite la Tasmanie, peuplée d'environ 120,000 personnes, et dont la capitale, Hobart, renferme de 30,000 à 35,000 personnes. Puis vient la Nouvelle-Guinée, peuplée d'hommes de races très mélangées au nombre d'à peu près 480,000. Sa capitale est Moresby, nom du capitaine de navire qui découvrit ces îles. Enfin deux petites îles, Levuka et Suba (îles Fiji) dont la population blanche n'est à l'heure présente que de 1,500 hommes ou femmes, les hommes en plus grand nombre que les femmes comme du reste dans toute l'Australie. Quant à la population nègre des Fiji, elle s'élève à 120,000 têtes plus ou moins humaines et laineuses.

Les conserves et les salaisons de viande font l'objet d'une exportation sérieuse en Australie. On fabrique aussi du biscuit qui est exporté pour une somme de 4 à 5 millions par an. Les confitures de framboises ne sont pas une partie sans importance de l'industrie de Victoria. Ce fruit est cultivé près des chaînes de montagnes où prennent ses sources le Yarra et ses affluents. La récolte des framboises en 1888 a été de 274,280 kilogrammes de ce fruit. Voilà bien des tartines de confitures, et les enfants ne pleureront pas.

On ne lira pas sans intérêt les chiffres suivants qui m'ont été gracieusement communiqués par M. Henry Hayter (plusieurs fois nommé dans ce volume) sur ce qu'on appelle en Australie le *Live Stock*, c'est-à-dire

la marchandise vivante. Voici le tableau formé p
ces chiffres pour l'Australie et ses dépendances, sauf
Nouvelle-Zélande.

	Chevaux	Bœufs et Vaches	Moutons	Por
Victoria...........	315,000	1,333,873	10,623,985	243,
New South Wales..	390,609	1,575,487	46,965,152	264,
Queensland........	305,865	4,473,716	12,926,158	73,
South Australia....	170,000	440,000	7,254,000	179,
Western Australia.	41,100	93,544	1,909,940	23,
Total Australia.	1,222,574	7,916,620	79,679,235	783,
Tasmania..........	29,528	147,092	1,547,242	52,
New Zealand.......	187,382	895,461	16,677,445	369,
Total Australasia	1,439,484	8,959,173	97,903,922	1,206,

La laine, on le sait, est la grande production
l'Australie. J'ai voulu savoir exactement quelle quant
de laine ce vaste pays exportait, et la valeur de ce
exportation. M. Hayter m'a tracé le tableau suivai
chiffres officiels.

Exports of Wool from the several Australasian Colonie

1887

Colony	Quantity	Value
Victoria....................	115,461,606 lbs	5,073,491 £
New South Wales...........	224,285,209	9,200,071
Queensland.................	47,482,926	2,368,711
South Australia.............	62,075,113	2,036,775
Western Australia..........	6,675,713	333,785
Total Australia.........	455,990,567	19,012,833
Tasmania...................	9,740,230	415,425
New Zealand................	88,824,382	3,321,074
Total Australasia........	554,555,179	22,749,332

La dette publique de l'Australie se montait en 18
— elle ne s'est pas, je crois, notablement modifi
depuis ce temps — à la somme relativement élevée
152,970,580 livres sterling. Cette dette se répar

ainsi : Victoria, 30,114,203; Nouvelle-Galles du Sud, 41,034,249; Queensland, 20,820,850; Australie méridionale, 18,340,200; Australie occidentale, 1,286,000; Tasmanie, 4,026,720; Nouvelle-Zélande, 37,348,367.

Le mouvement général de la navigation de toute l'Australie était à la même époque représentée par 17,081 bâtiments jaugeant ensemble 12,853,781 tonneaux. Dans ce chiffre, Victoria entre pour 4,631 bâtiments représentant 3,735,378 tonneaux de jauge. La Nouvelle-Galles du Sud entre pour 5,439 bâtiments d'une jauge totale de 4,258,604 tonneaux.

On peut juger, d'après ce mouvement de navigation, ce que deviendra commercialement l'Australie quand elle sera peuplée normalement par rapport à son étendue. Sur près de *deux milliards d'acres* de terrain plus ou moins propre à l'agriculture, *huit millions d'acres* seulement sont utilisés.

J'aime les enthousiastes. Ce sont des cœurs généreux et des imaginations ardentes. Et que serait le monde sans de pareils cœurs et de semblables imaginations? J'aime le distingué collaborateur de l'*Age*, le voyageur qui s'est surnommé lui-même « le Vagabond » lorsque, parlant de l'Australie, il dit dans un élan de patriotisme lyrique : « L'avenir! Il est là plein de promesses; il nous annonce qu'enfin il y aura un endroit au monde où le paupérisme sera inconnu... Dans les siècles à venir des millions d'êtres humains heureux et prospères béniront, dans un concert immense, la mémoire du capitaine Cook qui a découvert cette terre de félicité de la Croix du Sud et l'a léguée à ses ancêtres! »

Ce n'est pas moi qui m'y opposerai.

XXIII

UNE VISITE A SYDNEY

Ma joie fut grande quand, un jour du mois de décembre 1888, je vis arriver au *French Club*, à Melbourne, mon ami Henri Kowalski que je n'avais pas vu depuis le grand succès de son opéra *Gille de Bretagne,* au théâtre lyrique de la Gaîté, à Paris, sous la direction de Vizentini. Je savais Kowalski fixé à Sydney où il est adoré — comme de juste. Je ne m'attendais pas à le voir à Melbourne, séparé de la ville mère par vingt-deux heures de chemin de fer, train express.

— Que venez-vous faire à Melbourne? mon cher Kowalski.

— Trois choses : vous voir, assister au *Cup day* et vous emmener à Sydney.

— A Sydney ? Mais c'est impossible, je pars à la fin du mois par l'*Océanien* qui me rapatrie.

— On ne vient pas en Australie sans visiter Sydney.

— Et on ne visite pas Sydney, surtout quand on est Français, sans pousser jusqu'en Nouvelle-Calédonie.

— Vous irez à Nouméa si vous voulez, mais j'ai le devoir de vous conduire à Sydney.

— Comment cela, le devoir ?

l'illustre pianiste compositeur, pour toute réponse, , de son portefeuille la circulaire que voici :

CERCLE FRANÇAIS

PLIMENTARY BANQUET AND CONCERT

TO

M. OSCAR COMETTANT

te of the French Government at the Melbourne Exhibition, ›rting Member of the Commission appointed by the Minister of merce and Industry at the Paris Universal Exhibition of 1889, ›ger of the Musical Institute of Paris, Correspondent of the mps », etc., etc.

e President and Committee of the French Club, ous of expressing their feelings of esteem and :ration to their distinguished countryman, ;. Oscar Comettant, have decided to offer him mplimentary Banquet and Concert, to be held .e Club Rooms, on Wednesday, 19th instant, p. m.

mte de Seguier, President d'Honneur, will ›y the Chair.

mbers desiring to join are requested to send ieir names and those of their guests to the rsigned before Tuesday next.

J. J. LACUAUHME, President,
H. KOWALSKI, } Sub
C. VAN DE VELDE, } Committee

›rès avoir lu cette circulaire :

Mais, cher ami...

Tant que vous voudrez.

— Voyons !...

— C'est tout vu. Dans huit jours nous partons. J'ai retenu votre spleeping carr.

Il fallut céder. Au fond, j'étais enchanté qu'une circonstance imprévue vînt me déterminer à brusquer la besogne qu'il me restait à faire pour gagner les quatre ou cinq jours nécessaires à visiter le berceau de l'Australie. Je partis donc.

Du voyage en lui-même je n'ai rien à dire. Le long trajet de Melbourne à Sydney s'accomplit à travers un pays plat et presque partout aride. La seule chose à noter, c'est la transformation, assez originale, quand vient la nuit, des banquettes sur lesquelles on est assis, en couchettes, étroites comme des couchettes de cabines de bateau, et que l'on établit par deux superposées des deux côtés d'un wagon de 25 mètres de long, formant dortoir. Rien d'amusant comme de voir tous les voyageurs et de se voir soi-même préparer en société sa toilette de nuit et se glisser dans sa couchette. Cela va bien pour ceux qui ont celle du bas; pour celle du haut, il faut la gagner à la force du poignet et des jarrets, et l'on s'y prend souvent à plusieurs fois avant de réussir à grimper dans son nid.

J'arrivai à Sydney le jour même où devait avoir lieu le banquet en mon honneur. Une délégation du Cercle français m'attendait, et Kowalski, dans son cabriolet, me conduisit à quelques milles de Sydney dans la villa où il demeure avec la famille Wild, à Gramanda Petersham.

Après vingt-deux heures de chemin de fer, il m'eût été bien agréable de prendre un peu de repos avant de me rendre au banquet. Je n'eus bien juste que le temps de me laver les mains, de rafraîchir la peau de mon

ıge en plongeant ma tête dans l'une de ces larges
ɔrofondes cuvettes anglaises qui sont les meilleures
cuvettes, d'endosser mon habit, de nouer ma cra-
e blanche, et de remonter avec Kowalski dans son
riolet qui nous mena grand train jusqu'au Cercle
ıçais.

ıprès que l'on m'eut présenté à M. le comte de
uier, consul de France, aux membres du Cercle et
uelques notabilités anglaises qui m'avaient fait
ınneur de se joindre à mes compatriotes pour ce
ɔr tout amical, nous nous mîmes à table. Le banquet
t présidé par M. le comte de Séguier. A ses côtés
ient pris place sir John Robertson, Hon, le docteur
ran, M. Conils, agent principal des messageries
itimes à Sydney; le docteur Donald, l'alderman Man-
ʒ, Kowalski, Haag, Paling. Un peu fatigué en me
tant à table, j'oubliais mes fatigues en écoutant par-
M. le comte de Séguier qui est un des plus aimables
seurs qui se puisse rencontrer. Au dessert, après un
ɔr succulent, parfaitement servi, qui faisait grand
heur à la cuisine du Cercle, M. le comte de Séguier
souhaita la bienvenue en des termes les plus sé-
ısants du monde. Il raconta un des épisodes de la
pagne de Crimée, à laquelle il avait pris part en
lité d'officier d'artillerie. Étant dans une tranchée
ınt Sébastopol avec plusieurs autres officiers comme
il faisait pour tous la lecture d'un article du *Siècle*.
boulet de canon lancé sur le groupe des officiers
pour un instant interrompre le lecteur. Par un
ıeur miraculeux, personne n'avait été blessé. M. le
te de Séguier, sur la prière des officiers, voulut
inuer la lecture. Mais il ne restait plus de l'article
la signature de celui qui l'avait écrit : le boulet

— Voyons !...

— C'est tout vu. Dans huit jours nous partons. J
retenu votre spleeping carr.

Il fallut céder. Au fond, j'étais enchanté qu'une c
constance imprévue vint me déterminer à brusquer
besogne qu'il me restait à faire pour gagner les qua
ou cinq jours nécessaires à visiter le berceau de l'A
tralie. Je partis donc.

Du voyage en lui-même je n'ai rien à dire. Le lo
trajet de Melbourne à Sydney s'accomplit à travers
pays plat et presque partout aride. La seule chose
noter, c'est la transformation, assez originale, qua
vient la nuit, des banquettes sur lesquelles on est a
sis, en couchettes, étroites comme des couchettes
cabines de bateau, et que l'on établit par deux supe
posées des deux côtés d'un wagon de 25 mètı
de long, formant dortoir. Rien d'amusant comı
de voir tous les voyageurs et de se voir soi-mêı
préparer en société sa toilette de nuit et se gliss
dans sa couchette. Cela va bien pour ceux qui ont ce
du bas; pour celle du haut, il faut la gagner à la foı
du poignet et des jarrets, et l'on s'y prend souvent
plusieurs fois avant de réussir à grimper dans son ni

J'arrivai à Sydney le jour même où devait avoir li
le banquet en mon honneur. Une délégation du Cerc
français m'attendait, et Kowalski, dans son cabriole
me conduisit à quelques milles de Sydney dans la vil
où il demeure avec la famille Wild, à Graman
Petersham.

Après vingt-deux heures de chemin de fer, il m'e
été bien agréable de prendre un peu de repos avant
me rendre au banquet. Je n'eus bien juste que le tem
de me laver les mains, de rafraîchir la peau de me

visage en plongeant ma tête dans l'une de ces larges et profondes cuvettes anglaises qui sont les meilleures des cuvettes, d'endosser mon habit, de nouer ma cravate blanche, et de remonter avec Kowalski dans son cabriolet qui nous mena grand train jusqu'au Cercle français.

Après que l'on m'eut présenté à M. le comte de Séguier, consul de France, aux membres du Cercle et à quelques notabilités anglaises qui m'avaient fait l'honneur de se joindre à mes compatriotes pour ce dîner tout amical, nous nous mîmes à table. Le banquet était présidé par M. le comte de Séguier. A ses côtés avaient pris place sir John Robertson, Hon, le docteur Garran, M. Conils, agent principal des messageries maritimes à Sydney ; le docteur Donald, l'alderman Manning, Kowalski, Haag, Paling. Un peu fatigué en me mettant à table, j'oubliais mes fatigues en écoutant parler M. le comte de Séguier qui est un des plus aimables causeurs qui se puisse rencontrer. Au dessert, après un dîner succulent, parfaitement servi, qui faisait grand honheur à la cuisine du Cercle, M. le comte de Séguier me souhaita la bienvenue en des termes les plus séduisants du monde. Il raconta un des épisodes de la campagne de Crimée, à laquelle il avait pris part en qualité d'officier d'artillerie. Étant dans une tranchée devant Sébastopol avec plusieurs autres officiers comme lui, il faisait pour tous la lecture d'un article du *Siècle*. Un boulet de canon lancé sur le groupe des officiers vint pour un instant interrompre le lecteur. Par un bonheur miraculeux, personne n'avait été blessé. M. le comte de Séguier, sur la prière des officiers, voulut continuer la lecture. Mais il ne restait plus de l'article que la signature de celui qui l'avait écrit : le boulet

avait enlevé plus de la moitié du journal. Le signataire de l'article, on l'a deviné, c'est l'invité du Cercle français, et tout le monde applaudit à cette anecdote si bien racontée, qui disait, sans que M. de Séguier y ait pensé, le courage, le sang-froid et la bonne humeur de nos officiers en campagne.

Je répondis que j'étais fier d'apprendre que j'avais été un moment le compagnon d'armes de M. le comte de Séguier, et je l'assurai que je ne me ressentais pas du tout d'avoir été coupé en deux par le boulet russe. Puis, passant à un autre ordre d'idées je continuai en ces termes que je retrouve fidèlement reproduits dans le *Daily Telegraph*.

« L'honneur qui m'a été fait en Australie, celui que je reçois de vous ce soir, je le dois surtout à ma qualité de délégué du gouvernement français. Je m'en réjouis, car il est un symptôme des rapports d'estime et d'amitié qui lient les deux peuples aux deux extrémités du globe. Ces rapports excellents ne peuvent que se développer avec le temps. Ils trouvent leur source féconde dans l'esprit libéral du gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud, lequel, dédaignant de se renfermer dans le cadre étroit d'un système économique qui peut avoir du bon momentanément, mais risque de prendre le caractère d'une impasse, cherche l'expansion de son industrie nationale dans la concurrence et l'émulation, au profit du plus grand nombre, par la franchise douanière, par le large système du libre-échange.

« Que faut-il pour que l'industrie et le commerce français profitent plus amplement qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent des marchés francs que vous ouvrez à tous ? Il faut que la France industrielle et commerciale apprenne à mieux vous connaître. Il faut, de

votre côté, que vous sachiez plus précisément ce que nous valons et ce que nous voulons.

« Vous avez glorifié par une Exposition internationale qui devait se faire à Sydney et qui, finalement, s'est tenue à Melbourne, le centenaire de l'Australie civilisée. Dans quelques mois, nous célébrerons à Paris, par une Exposition internationale aussi, un autre centenaire, le centenaire d'une nouvelle civilisation basée sur les droits de l'homme associé dans le travail pour le bonheur commun, c'est-à-dire sur la démocratie dont les principes par excellence sont avec la liberté, l'égalité devant la loi. Oui, c'est en glorifiant le travail des hommes de toutes les nations, que la France veut célébrer l'anniversaire de l'affranchissement politique de l'ouvrier, cet artiste des arts utiles. Circonstance mémorable! c'est par une Exposition industrielle aussi, Exposition nationale et la première qui ait jamais eu lieu en France, que Paris, en 1798, célébra l'anniversaire de sa grande révolution économique. J'avais récemment l'occasion de relire la circulaire de François de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur, appelant tous nos manufacturiers à concourir à cette fête du travail, et j'ai gardé le souvenir du sentiment profond de justice et de patriotisme qui caractérise cette belle page de notre histoire. Après avoir parlé des arts utiles qui contribuent si puissamment à la prospérité des nations, François de Neufchâteau ajoutait : « Ces arts nourrissent l'homme, ils fournissent à tous ses besoins, ils ajoutent à ses facultés naturelles par l'invention et l'emploi des machines, ils sont à la fois le lien de la société, l'âme de l'agriculture et du commerce et la source la plus féconde de nos jouissances et de nos richesses. Ils ont été souvent oubliés et même

souvent avilis; la liberté doit les venger. » Personne n'oublie aujourd'hui ni ne songe à avilir l'œuvre du travailleur, et c'est à le glorifier, au contraire, que tous les gouvernements s'attachent. Venez, messieurs, à notre Exposition centenaire, comme la France s'est rendue à la vôtre; apportez-nous vos produits qui seront appréciés et honorés, et, pour mieux nous aimer, apprenons à nous connaître davantage.

« Oui, messieurs, venez à Paris pendant l'Exposition qui sera grandiose, n'en doutez pas. Si certaines nations ont cru, par des considérations politiques, devoir s'abstenir de s'y faire représenter officiellement, les manufacturiers et les commerçants de ces mêmes nations, étant libres de leurs actions, y enverront leurs produits et le résultat sera le même. Il est des choses qui s'imposent, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas. Paris est un des cerveaux les plus actifs de l'humanité et l'esprit guide le monde. Venez donc à Paris, la cité-lumière où les étrangers — c'est de tradition parmi nous — sont si bien reçus, si aimés, qu'en vérité ils sont chez nous plus chez eux que nous-mêmes.

« Un grand penseur a dit que les mers sont plus faites pour rapprocher les peuples que pour les diviser. C'est vrai, et quand on considère la rapidité étonnante des grands steamers d'aujourd'hui, le confortable avec tous les agréments dont on jouit, par exemple — j'en parle par expérience — sur les bateaux français des Messageries maritimes, on trouve que le voyage de Sydney à Marseille est une véritable partie de plaisir. De Marseille à Paris, ce n'est que quelques tours de roues de chemin de fer à travers un pays charmant tout rempli de souvenirs historiques.

« A ce propos, ne trouveriez-vous pas, messieurs, que

ce serait une heureuse idée de la part des Messageries maritimes, d'organiser pendant la durée de l'Exposition de Paris quelques traversées dites de plaisir? Naturellement, et pour justifier la qualification de « traversée de plaisir », le prix du voyage devrait être abaissé ainsi que font les chemins de fer pour leurs trains de plaisir. Le navire qui a conduit de Londres à Sydney les premiers colons anglais — un peu malgré eux et sans les consulter — a mis neuf mois pour faire le trajet. La moitié de ce temps suffirait pour aller de Sydney à Paris, pour visiter l'Exposition avec toutes les beautés de la capitale de la France et revenir au point de départ, à Sydney, cette charmante cité dont on ne peut se détacher quand on la connaît bien.

« Je suis trop âgé, hélas! — quoique je ne me sois jamais senti plus jeune que ce soir au milieu de vous — pour espérer de revoir l'Australie. Mais j'espère bien revoir des Australiens et en revoir beaucoup. Je vous attends à Paris, messieurs, et je vous y attends les bras et le cœur ouverts. Je vous attends pour vous dire encore que mon séjour à Melbourne et ma trop courte visite à Sydney auront en moi des empreintes ineffaçables. Mon voyage en Australie illuminera le souvenir de mon existence à son déclin comme fait, sur un paysage accidenté ou sur la mer immense, un beau coucher de soleil radié des teintes les plus riches, les plus merveilleusement variées, mais un peu mélancoliques, parce que l'on sait qu'elles vont bientôt, avec la disparition de l'astre, se fondre en un pâle crépuscule. L'astre de Sydney disparaîtra pour moi dans quelques jours; car, ainsi que l'a dit le poète anglais :

All that's bright must fade
The brightest still the fleetest.

« Qu'il me soit permis en terminant de remercier M. le consul général de France de sa présence à ce banquet où il savait que j'avais une place marquée; de remercier de tout mon cœur le Club français qui me traite en monarque voyageur, de remercier Kowalski des soins qu'il a pris pour recevoir à Sydney, avec trop d'honneur, certes, son vieux camarade heureux et fier de ses succès; enfin, messieurs, je bois à la gloire acquise par la Nouvelle-Galles du Sud, par Sydney que l'on devrait appeler Sydney-la-Belle comme nous disons Mantes-la-Jolie, à son grand avenir désormais assuré, et au rapprochement de plus en plus intime de la France et de l'Australie si bien faites pour se comprendre et s'aimer en servant leurs intérêts communs. »

De pareils sentiments devaient avoir l'approbation générale, et ils l'ont eue, en effet. Une fois de plus, je fus convaincu qu'aucune antipathie de race n'existe entre les divers États de l'Australie et la France, et que, pour resserrer les liens d'amitié et d'intérêt qui existent déjà entre notre pays et ces lointaines colonies, il ne faudrait que des rapports plus suivis. Les Messageries maritimes ont beaucoup fait pour atteindre ce résultat; c'est à l'initiative privée de nos industriels et du commerce australien à seconder les efforts des administrations et du gouvernement français pour arriver à un but tant désirable pour tous.

Mes heures étaient comptées à Sydney, car ma cabine était retenue sur l'*Océanien* qui allait partir de Melbourne six jours plus tard.

Après le banquet, nous eûmes un concert qui eût compté parmi les plus attrayants dans toutes les capitales de l'Europe. Kowalski, avec une maestria incomparable, improvisa durant près d'une demi-heure de

manière à rappeler les plus illustres improvisateurs sur le piano, depuis Mozart et Beethoven jusqu'à Hummel, Moscheles et Mendelssohn. Puis vint le tour du célèbre violoniste Poussard, de Saint-Malo, qui a promené son violon triomphalement dans le monde entier. Il s'est fixé à Sydney, ce dont je félicite les dilettanti de cette ville très musicale. Un autre violoniste, un jeune artiste d'avenir, se fit aussi entendre avec succès, et il y eut plusieurs pièces de chant exécutées par plusieurs amateurs-artistes, notamment par le docteur Garran, une fort jolie voix et une bonne méthode.

Le lendemain, j'assistai à une répétition de la Société philharmonique, dirigée par Kowalski et je visitai la ville.

Ce que j'ai pu entendre de la Société philharmonique me donna une fort bonne opinion de cette association orchestrale et chorale qui, peu de temps avant mon arrivée à Sydney, avait exécuté en perfection l'adorable oratorio de Massenet, *Marie-Madeleine*, sous la direction de Kowalski. Je trouvai l'acoustique de la salle très bonne.

— La salle est bonne, en effet, me dit M. le docteur Garran, meilleure que celle de l'Opéra de Paris, bien meilleure que la Chambre des lords au palais de Westminster, où presque aucun orateur ne peut se faire entendre; mais combien elle est inférieure au temple des Mormons de Saint-Lake City dont la forme est celle d'une ruche. Quinze mille adeptes y tiennent à l'aise, et de partout on entend le prédicant, même quand il parle *mezza voce*. D'un bout de la nef à l'autre, on entend une épingle jetée dans un chapeau. Au point de vue de l'acoustique, c'est l'édifice le plus extraordinaire du monde entier.

— J'irai donner un concert dans le temple de Brigham Young, dit Kowalski, et j'écrirai pour la circonstance une fantaisie sur l'opérette d'Adolphe Nibelle, les *Quatre cents Femmes d'Ali-Baba*.

On voit que la bonne humeur était dans nos cœurs.

En peu de mots on peut donner une idée exacte de Sydney : c'est une jolie ville anglaise entourée, comme Melbourne, à plusieurs milles de distance, de maisonnettes d'aspect engageant, confortablement aménagées, où logent les familles de ceux qui, dans la ville, dirigent des établissements commerciaux. L'heure des affaires passées, ils vont rejoindre les leurs dans cette demi-campagne des alentours de Sydney, pour ne revenir en ville que le lendemain matin. Ayant voyagé dans toute la Grande-Bretagne, j'aurais pu me croire en Europe, en pays anglais, dans la ville mère de l'Australie. Si les rues ne sont pas toutes tirées au cordeau comme celles de Melbourne, et si les monuments sont plus rares dans la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud que dans celle de Victoria, les deux grandes cités australiennes sont pleines de vitalité. De riches magasins sont ouverts à toutes les maisons des principales rues, et je ne crois pas qu'il y ait en Amérique, le pays des grands et somptueux hôtels, un plus bel établissement que le principal hôtel de Sydney, qui est un véritable monument. L'étranger est surpris à la vue des tramways gigantesques, mus par la vapeur, qui desservent la ville et les environs. Ils n'ont rien d'élégant, ces tramways monstres — et un peu monstrueux — qui, par leur forme massive et leur singulier aménagement, constituent sans contredit une des curiosités de la ville. Melbourne est plus grandiose que Sydney, mais Sydney a peut-être quelque chose de plus

intime, de plus empreint du caractère créole, c'est-à-dire de plus séduisant. Sydney s'est lavée depuis longtemps de la tache originelle des convicts (condamnés) qui y furent transportés depuis 1787 jusqu'en 1811. Je crois l'avoir dit déjà dans le courant de ce volume, en même temps que l'Angleterre envoyait des condamnés à Sydney, il s'établit dans cette colonie une immigration anglaise honnête, laborieuse, de commerçants, de cadets de famille, d'agriculteurs, qui domina bientôt par ses institutions morales, par ses mœurs, la partie pourrie des convicts, et les noya en quelque sorte. Ils se dispersèrent dans l'intérieur où beaucoup devinrent propriétaires et s'enrichirent. Avec cet esprit de colonisation qui est si développé chez les Anglais, joint à un sentiment de généreuse justice, on ne fit pas trop peser sur les fils des déportés les fautes de leur père, quand d'ailleurs les fils les rachetaient par leur travail et leur moralité; si bien qu'on m'a conté que des petits-fils de convicts avaient, à Sydney, occupé de hautes situations dues à leur caractère et à leurs talents. Je ne sais rien de plus digne d'éloge à la fois et de plus intelligent qu'une semblable manière d'agir de la part des colons australiens.

Avec de pareils sentiments, le pays devait se développer et s'enrichir. Son climat sans hiver et rafraîchi en été par la brise de mer, est remarquablement sain. On respire, dans la Nouvelle-Galles du Sud comme dans Victoria, un air abondant et des plus réconfortants. Cette grande et admirable colonie dont les ressources en tous genres sont pour ainsi dire incalculables, marche rapidement, aujourd'hui, vers la plus grande prospérité possible, sa population augmentant sensiblement d'année en année. Sydney possède avec plusieurs

théâtres, des musées, des bibliothèques, des écoles en grand nombre, des églises — la cathédrale est vraiment très belle — des hôpitaux, etc., un jardin botanique et zoologique admirable. Le « Government house » ou palais du Gouverneur est un monument de style gothique, qui domine la baie et que, de loin, on prendrait pour une citadelle. Ce palais contient de grandes et belles salles de réception. Le parc du palais est très beau et ses jardins sont les plus jolis du monde. Le « Government house » serait la plus enviable des demeures, si, m'a-t-on dit, sa situation ne laissait un peu à désirer sous le rapport de la salubrité. L'endroit est quelque peu humide et par suite un peu fiévreux.

La promenade en ville m'avait beaucoup intéressé, mais j'étais impatient de visiter la rade, qui, on le sait, est une des merveilles de la nature. Cette promenade, — une fête pour le regard, — devint pour moi exquise pour l'esprit, car j'eus la bonne fortune de la faire avec M. le comte et Mme la comtesse de Séguier, qui voulurent bien se faire mes guides. Je ne connais pas la baie de Constantinople, mais j'ai vu celle de Naples et celle de Rio-de-Janeiro, et la comparaison que j'établis entre les rades fameuses de ces deux pays et celle de Sydney, ne fut pas défavorable à cette dernière. Mme la comtesse de Séguier, au cours de notre promenade, me fit remarquer que Sydney est bâti sur une sorte de presqu'île qui présente la forme d'une main dont les doigts seraient écartés les uns des autres. Cette main — la main droite — s'avance dans la baie et chaque doigt est un promontoire. Voilà bien pourquoi les rues de Sydney dans la direction de l'est et de l'ouest aboutissent à des quais qui tous sont égayés et

rendus vivants par des navires dont les mâts s'élèvent parfois au-dessus des maisons.

J'avais vu la baie en bateau ; ce n'était pas assez pour la bien connaître. M. Paling, avec le plus aimable empressement, vint le lendemain de ce jour me prendre dans sa voiture pour me faire contempler cette merveille du haut des terres émaillées de fleurs ou des rochers arides qui la surplombent et l'entourent. Promenade inoubliable, conte fantastique, décors de féerie, rêve charmant d'un éveillé qui transporte l'imagination dans un monde nouveau, l'exalte et la ravit en extase.

Il ne fallut pas moins que l'impossibité dans laquelle j'étais de prolonger mon séjour à Sydney pour m'arracher à toutes les séductions qui m'y retenaient. J'aurais voulu voir cette baie célèbre que Cook appela Botany Bay ; j'aurais voulu donner un salut pieux à la mémoire de notre grand navigateur La Pérouse devant le monument élevé en son honneur et qui est formé d'une colonne sur le chapiteau de laquelle est placée une sphère en bronze. Sur le socle on lit cette inscription :

Ce lieu, visité par M. de La Pérouse en 1788, est le dernier d'où il ait fait parvenir de ses nouvelles.

Le peu de temps que j'ai passé à Sydney ne s'effacera pas de ma mémoire. Il restera comme l'une des plus charmantes pages dans le livre de mes souvenirs, une page sur laquelle je me plairai à revenir souvent et dans laquelle je lirai l'accueil si cordial que m'a fait M. Paling et que j'ai reçu dans sa famille ; l'accueil non moins empressé dont j'ai été l'objet de la part des membres du Club français et particulièrement de Kowalski, de la famille Wood, de M. Conils, de M. le comte et de

Mme la comtesse de Séguier. Je reverrai, par le souvenir, les curiosités rarissimes dont notre consul de France a fait chez lui un musée unique, et j'entendrai la voix pénétrante et si profondément expressive de la comtesse, chanter avec le diable au corps que voulait Voltaire chez les artistes, tout un recueil de chansons espagnoles, tantôt alertes et rebondissantes comme une batterie de castagnettes, tantôt poétiques, sombres et fatales, enfantées par les regrets de Grenade après la chute du dernier des Abencérages. Ah ! si cette nuit espagnole à Sydney, après un dîner des plus français par l'esprit des convives, s'était prolongée, je manquais mon bateau à Melbourne, c'est bien sûr.

XXIV

LES MESSAGERIES MARITIMES

Au commencement de ce siècle, deux vieillards, anciens constructeurs de navires à Bayonne, dont l'un était de la famille de mon grand-père, se promenaient sur le port par une belle soirée d'automne. La lune en son plein, comme une suspension Jablockoff, éclairait de sa lueur d'argent les navires du port qui semblaient dormir sur leurs ancres, sans souci du lendemain dans l'océan tempêtueux. Les deux vieillards, après avoir jeté en passant un regard sur les bricks et les goélettes qui composaient, avec un trois-mâts-barque, la flotte marchande au mouillage en cet endroit, s'arrêtèrent à un demi-kilomètre plus loin devant un trois-mâts appelé le *Grand Monarque*. Ils contemplèrent un moment ce navire dans un silence recueilli plein d'admiration. Tout à coup, rompant le silence, l'un des vieux constructeurs dit à l'autre sur le ton de l'enthousiasme :

— Firmin, ton *Grand Monarque* est un chef-d'œuvre. Il est l'honneur de nos chantiers de Bayonne. C'est colossal.

— Oui, répondit Firmin, c'est mon plus bel ouvrage. Le *Grand Monarque* ne jauge pas moins de 800 tonneaux et par une bonne brise, naviguant grand largue et toutes voiles dehors, il ne file pas moins de 10 nœuds.

— Ah! mon ami, mon cher Firmin, nous voilà vieux et le moment est proche où il faudra nous arrêter pour prendre un repos que nous aurons bien gagné. Qui donc après nous construira des navires sur les pro-

portions majestueuses du *Grand Monarque* et avec cette rapidité de marche ?...

Firmin ne répondit pas; mais son silence disait assez qu'il partageait les appréhensions de son vieil ami... Oui, qui donc après eux construirait des navires?...

Ce dialogue tout plein d'une innocente saveur m'est revenu à l'esprit en contemplant à notre incomparable Exposition de Paris (1889) le panorama de la Compagnie transatlantique où s'offrait au regard le tableau de la rade du Havre remplie des superbes paquebots de la Compagnie dont quelques-uns jaugent plus de 7,000 tonneaux et filent par tous les temps de 16 à 18 nœuds; j'ai pensé au dialogue des vieux constructeurs de Bayonne en visitant à Marseille, avant de m'embarquer pour l'Australie, les non moins superbes paquebots des Messageries maritimes qui ont mis, pour le plus grand profit de notre industrie nationale et de notre commerce, la France en communication directe et [rapide avec l'Inde, la Chine, le Japon, l'Australie, la Nouvelle-Calédonie et sur d'autres points importants du globe qu'il ne sera pas sans intérêt de connaître et que nous désignerons plus loin.

Les Compagnies transatlantiques, celle des Messageries maritimes et celle des Chargeurs réunis — pour ne citer que celles-là — ont doté la France d'une flotte de paquebots qui sont, sans contredit, l'élément le plus vivace de la fortune publique. Ils contribuent dans la plus large mesure au prestige de la France en portant notre drapeau avec les produits de notre industrie dans tous les pays du monde.

Les Messageries maritimes sont une société anonyme au capital de 96 millions, dont 60 millions émis. Ce

point de départ donné, voyons ce qu'ont produit ces millions avec un conseil d'administration composé d'hommes aussi honorables et aussi capables que ceux que préside M. Armand Béhic, grand cordon de la Légion d'honneur, ancien ministre.

La flotte des Messageries maritimes se composait, au 31 mai 1888, de 58 paquebots présentant un tonnage brut de 157,618 tonneaux. Ce tonnage, au maximum de charge, correspond à un déplacement de 235,363 tonnes. Les appareils moteurs représentent dans leur ensemble une force nominale de 24,870 chevaux, dont la puissance en chevaux indiqués de 75 kilogrammes, atteint le chiffre de 111,500.

Au compte de l'exercice 1887, l'importance de ces valeurs, à l'état neuf, figure pour la somme de 118,631,807 fr. 65. Si l'on ajoute à ces valeurs la valeur représentative des constructions en cours, c'est-à-dire le montant des dépenses faites au 31 décembre 1887 sur ces constructions, soit 4,347,264 fr. 67, on forme le chiffre de 122,979,072 fr. 32; autant dire en chiffre rond 123 millions.

On voit que les 60 millions de francs constituant le capital social sont tombés en bonnes et habiles mains.

Pour apprécier d'un coup d'œil les services que rendent les Messageries maritimes aux voyageurs libres, au commerce et au gouvernement (qui a justement subventionné cette Compagnie), il suffit de relever quelques chiffres du dernier rapport lu en assemblée générale de la Société.

Durant l'année 1887, le transport des personnes sur les 58 paquebots des Messageries maritimes a été de 100,905 voyageurs de toutes classes. Sur ce nombre, 17,731 se sont embarqués sur réquisition du gouverne-

ment, parmi lesquels 3,312 à titre gratuit et 14,419 avec un rabais de 30 pour 100, c'est-à-dire 30 pour 100 sur le prix de la place qu'on occupe à bord, car le prix de la nourriture ne subit aucune diminution. C'est à proprement parler un rabais de 20 pour 100 sur la totalité du prix de la traversée.

Le mouvement de marchandises et de matériel a été, pour cette même année 1887, de 6,262,645 colis réalisant un poids collectif de 444,157 tonnes, dont 8,100 tonnes chargées avec un rabais de 30 pour 100 pour le service de l'État.

Les espèces et valeurs transportées par les bateaux des Messageries maritimes dans cette même année se chiffrent par 150,602,746 francs dont 6,077,283 transportés gratuitement pour le service du Trésor public. L'année précédente, les paquebots des Messageries avaient embarqué 106,917 passagers, 445,333 tonnes de marchandises et de matériel, plus 188 millions de valeurs.

La Compagnie, dans le service de la Chine, du Japon et de l'Australie, a réalisé récemment de notables économies par l'emploi des charbons du Japon et de l'Australie. Ces charbons, outre l'avantage qu'ils présentent comme prix de revient, permettent de ravitailler au loin les paquebots français sans recourir aux charbons anglais. L'économie et les avantages de toutes sortes deviendront plus grands encore, quand on se sera décidé enfin à exploiter sérieusement les mines de charbon de terre que nous possédons en Nouvelle-Calédonie. L'étude, en dernière analyse, a démontré la bonne qualité du charbon et la richesse probable des mines néo-calédoniennes. L'extraction du charbon en Nouvelle-Calédonie serait une sérieuse et très utile

besogne pour messieurs les forçats, dont on ne sait trop que faire et qui souvent ne font rien du tout, au témoignage de tous ceux qui ont visité nos pénitenciers. Le pharmacien Fenayrou dans ce paradis des criminels pêche à la ligne une grande partie de la journée. Il faut bien faire quelque chose pour passer le temps quand on a l'avantage d'être condamné aux délassements forcés à perpétuité.

J'ai dit, au commencement de ce volume, que le *Sydney*, sur lequel je suis parti de Marseille le 1er août 1888, inaugurait la nouvelle route d'Australie, en touchant à Mahé, pour aller directement à King George Sound, première terre australienne. Je trouve dans le rapport de la Compagnie des Messageries de 1887, des explications intéressantes à ce sujet et qui complètent celles que j'ai données :

« Le problème difficile à résoudre était, dit le rapporteur, de résoudre l'itinéraire de la ligne annexe de la Réunion et Mozambique, d'abord pour accélérer, à l'exemple des lignes postales anglaises et allemandes, les parcours entre Marseille et l'Australie, ensuite pour améliorer les communications de la Réunion et des établissements français de Madagascar et des Comores avec la France, en desservant en même temps les échanges entre Marseille et la côte d'Afrique, et de réaliser cet ensemble de modifications en imposant à l'État les moindres dépenses possibles. Le but a été atteint par la substitution, pour les deux lignes et pour l'embranchement de la Réunion à Mahé qui doit les relier entre elles, d'un départ mensuel à date fixe au mode de départ à jour de semaine trop difficile à suivre pour le public lorsque les voyages se succèdent de quatre en quatre semaines. On aurait ainsi 12 voyages

par an au lieu de 13. La subvention afférente au voyage supprimé, jointe à celle que le budget des colonies sert à la ligne actuelle de la Réunion à Mozambique, couvrira la moitié des subsides nécessaires. La Réunion recevra deux courriers de France par mois au lieu d'un : le premier en vingt jours, par la ligne d'Australie, mais avec transbordement à Mahé; le deuxième en trente jours, mais sans rompre charge. Incontestablement la colonie aura gagné à cette combinaison.

« Les vitesses obligatoires ont été fixées, en moyenne annuelle, à 14 nœuds (au lieu de 11 nœuds 1/2) sur la ligne rapide du Brésil et de la Plata, à 13 nœuds (au lieu de 10) sur les lignes principales de la Méditerranée et sur celle de l'Indo-Chine et de l'Australie, à 12 nœuds sur les embranchements de Bombay et de Mahé, à 11 nœuds 1/2 sur la ligne de la côte orientale d'Afrique et sur les lignes annexes de Calcutta et de Batavia. Ces vitesses sont supérieures à celles que doivent réaliser, d'après les contrats les plus récents, les lignes concurrentes étrangères. »

La Compagnie des Messageries maritimes, — ses dividendes annuels le prouvent — est en pleine prospérité. Ses paquebots ont apporté la richesse et la vie partout où ils passent, et à ce point de vue leur existence est un bienfait pour ainsi dire incalculable. En cas de guerre une pareille flotte unie à celle de la Compagnie transatlantique rendrait des services dont il est facile d'apprécier à l'avance l'étendue et la valeur.

Il me semble que je devais à la Compagnie, grâce à laquelle j'ai pu me rendre directement de France à Melbourne, en 34 jours, confortablement logé, éclairé à l'électricité, servi à la parole et au signe, nourri à la française comme pourrait le souhaiter le plus fin

gourmet, en gaie société de mes compatriotes et sous pavillon français, l'hommage d'un chapitre spécial dans ce récit de voyage en Australie. Je ne dis pas que l'on soit mal dans les bateaux anglais ou allemands qu'il m'eût fallu nécessairement prendre si la Compagnie des Messageries maritimes n'existait pas ; mais, que voulez-vous, je frémis à la seule pensée qu'il m'aurait fallu pendant plus d'un mois, en mer, remplir mes oreilles de consonnes allemandes et de *the* anglais et mon estomac de la cuisine de ces deux grandes nations dont on peut dire, après Molière, avec une variation :

> Et Shakespeare et Schiller si savants en bons mots
> En cuisine, peut-être, eussent été des sots.

Voyageurs au long cours, jetez les yeux sur ce tableau et... faites vos malles.

FLOTTE DE LA COMPAGNIE

NOMS DES PAQUEBOTS	JAUGE BRUTE française	FORCE EN CHEVAUX de 75 kgm	NOMS DES PAQUEBOTS	JAUGE BRUTE française	FORCE EN CHEVAUX de 75 kgm
LIGNES DE L'INDO-CHINE ET ANNEXES					
Calédonien	4172	3400	Congo	3666	2900
Melbourne	3847	3400	Iraouaddy	3548	2900
Natal	3829	3400	Ava	3129	2400
Saghalien	3823	3400	La Bourdonnais	1918	1600
Oxus	3562	2900	Godavéry	1409	1600
Yang-Tse	3561	2900	Niémen	1732	1400
Djemnah	3552	2900	Volga	1529	1200
LIGNES DE COCHINCHINE (SINGAPORE, TONKIN, MANILLE)					
Meinam	1398	1600	Haïphong	1493	1400
Aréthuse	1184	1400	Péluse	1744	1300
Saïgon	1000	800			
LIGNES D'AUSTRALIE ET DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE					
Océanien	4039	3400	Sydney	4172	3400
Yarra	4038	3400	Tanaïs	1734	1600
Salazie	4037	3400			

NOMS DES PAQUEBOTS	JAUGE BRUTE française	FORCE EN CHEVAUX de 75 kgm	NOMS DES PAQUEBOTS	JAUGE BRUTE française	FORCE EN CHEVAUX de 75 kgm

LIGNES DE LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
et de la côte ouest de Madagascar

Peï-Ho	3149	2400	Mendoza	2576	1800
Amazone	3132	2400	Mpanjaka	579	450
Rio-Grande	2597	1800			

LIGNES DE L'OCÉAN ATLANTIQUE

Brésil	5541	5400	Charente	3574	2200
Plata	5541	5400	Dordogne	3687	2200
Portugal	5323	4800	Ortégal	3570	1900
Equateur	3716	2900	Cordouan	3557	1900
Orénoque	3686	2900	Matapan	3572	1900
Nerthe	3719	2900	Médoc	3571	1900
Adour	3722	2200			

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE ET DE LA MER NOIRE

Sindh	3128	2900	Eridan	1726	1400
Niger	3532	2900	Erymanthe	1950	1400
Gironde	3078	2900	Tamise	2287	1400
Sénégal	3667	2900	Manche	2228	1400
Tigre	3089	1400	Guadalquivir	2612	1400
Cambodge	2463	1400	Guadiana	2565	1400
La Seyne	2238	2000	Douro	2697	1400
Alphée	1852	1400	Ebre	1757	1200
Mœris	1745	1300	Copernic	1601	700
Saïd	1756	1300	Delta	1208	700
Tibre	1711	1600			

NAVIRES EN CONSTRUCTION

Australien	6000	7000
Polynésien	6000	7000
Tasmanien	»	»
Malaisien	»	»

CHALOUPES A VAPEUR

	Tonneaux	Chevaux
Henriette, à Bordeaux	47	30
Flamant, à Constantinople	22	75
Hélène, à Suez	26	45
Abeille, à Aden	50	85
Niçois, à Mahé	25	30
Nantaï, à Hong-Kong	»	»
Whangpoo, à Sanghaï	189	200
Mouette, à Yokohama	40	35

XXV

MES ADIEUX A L'AUSTRALIE

Le 28 décembre 1888, je prenais passage pour revenir en France sur le beau paquebot des Messageries maritimes, *l'Océanien*, commandant M. Didier, lieutenant de vaisseau. Si la traversée pour l'aller a été dure — nos lecteurs le savent — la traversée pour le retour devait être douce. Mer clémente, service du bord irréprochable, réunion de passagers fort aimables qui tous, comme moi, n'ont eu qu'à se féliciter des attentions délicates dont ils ont été l'objet de la part des officiers, notamment du commandant, du commissaire et du docteur, M. Boyer, frère de M. Boyer, lieutenant de vaisseau qui commande avec tant de science navale et de distinction personnelle, le paquebot de la Compagnie transatlantique *la Champagne*.

J'étais heureux, bien heureux, de rentrer en France; pourtant je n'ai pu quitter Melbourne et les nombreux amis français et australiens que j'y laissais, dont beaucoup vinrent à bord me donner l'accolade, sans ressentir le regret de quitter pour toujours ce beau pays d'Australie, dont j'aime la population calme, réfléchie, laborieuse et intelligente, et qui ne me laisse que de bons souvenirs.

Je dois de la reconnaissance à mes confrères de la presse de Melbourne et de Sydney qui ont salué en moi, modeste entre tous, le vieux journaliste républicain, l'envoyé du gouvernement français. Je dois en particulier de la reconnaissance à mon distingué confrère James Smith, de l'*Argus*, qui n'a pas dédaigné

de traduire en anglais pour cet important journal les correspondances que, durant mon séjour à Melbourne, j'ai adressées à M. Hébrard, l'honorable sénateur et directeur du *Temps*. J'envoie mes remerciements au rédacteur de l'*Age* qui n'a eu pour moi que des paroles bienveillantes ; à M. Maurice Brodzki, directeur de l'humoristique *Table Talk*, qui m'a accueilli avec la plus franche cordialité ; à M. Maistre qui m'a fourni sur Victoria nombre de documents dont j'ai fait usage ; à M. Pearson, ministre de l'instruction, qui m'a reçu avec tant de grâce et m'a nommé officiellement le correspondant du ministère de l'instruction publique de Victoria ; à M. Wood, avoué à Melbourne, toujours empressé et avec un absolu désintéressement à prendre en main les intérêts des Français en Australie ; à M. Benjamin, maire de Melbourne, qui m'a invité à toutes les fêtes de la municipalité ; à Son Excellence le Gouverneur et lady Loch qui, dès mon arrivée dans la capitale de Victoria, m'ont ouvert les splendides salons du *Government House* où j'ai entendu de bonne musique faite par les plus renommés artistes de la ville et quelques amateurs distingués, et qui m'ont invité à leur table ; au très noble gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, lord Carrington, qui ne se trouvant pas à Sydney lors de mon court séjour dans cette ville, a bien voulu me faire exprimer le plaisir qu'il aurait eu à me recevoir dans son palais ; à M. Bosisto, président des jurys de l'Exposition et à tous les membres de la Commission d'administration avec lesquels je n'ai eu que d'excellents rapports ; à M. Déjardin, consul général de France, toujours si empressé de m'être agréable et utile ; à M. Buisson qui m'a témoigné la plus franche sympathie ; à M. Phalempin, directeur

du Comptoir d'escompte, qui m'a accueilli en ami dans sa charmante famille ; à M. Mac Swiney qui m'a servi amicalement dans certains de mes travaux à Melbourne ; en un mot à tous ceux qui m'ont témoigné de l'amitié, Français ou Australiens, et que j'ai eu occasion de nommer dans ce volume.

Un jour que, devant un Écossais, depuis longtemps établi à Melbourne, j'exprimais des sentiments de gratitude pour les Australiens dont j'avais reçu une hospitalité aimable et empressée, il prit un air quasi moqueur et me dit :

— Ici, dans ce pays anglais de civilisation toute récente, généralement les hommes de la société ont pour les étrangers de distinction certaines prévenances et se montrent empressés à leur ouvrir les portes de leur salon de réception, de les recevoir à leur table, de les inviter à des parties de plaisir. On ne peut apprécier au juste la valeur morale de ces démonstrations qu'après avoir longtemps étudié le caractère de ceux qui les dispensent, c'est-à-dire le caractère australien. C'est peut-être dans ce pays, plus que partout ailleurs, que être et paraître sont souvent deux choses fort différentes.

— Il convient, répondis-je à mon interlocuteur, de ne pas se montrer envers les hommes, ici comme partout ailleurs, trop exigeant ni trop curieux, quand on veut conserver quelque estime pour la race humaine à laquelle on appartient soi-même. Je ne me crois pas le droit, quand quelqu'un qui n'y est pas forcé me fait une politesse, me reçoit chez lui et me procure un plaisir, de disséquer son cœur le scalpel du scepticisme à la main pour savoir si la politesse faite est partie de ce généreux viscère ou si elle est venue d'ailleurs. On

m'accueille avec amitié, on me presse d'accepter d'aimables invitations, on me caresse avec de douces paroles et un visage sympathique, je me déclare satisfait et je le suis en effet et entièrement.

— C'est de la sagesse, reprit l'Écossais.

— C'est de la justice, répondis-je ; et si, de retour à Paris, j'écris un volume d'impressions australiennes, je ne manquerai pas de faire savoir à ceux qui me liront que je ne rapporte de mon trop court séjour à Melbourne et de mes trop rapides excursions à Sydney, à Ballaarat, à Sandhurst, à Adélaïde et à Albany, que de bons et agréables souvenirs.

Et à cette heure où ce livre est terminé, mon dernier mot est un salut d'admiration pour l'Australie, un témoignage d'estime pour ses habitants, et un sentiment de cordiale affection pour ceux qui m'ont reçu avec bonté là-bas, si loin de ma chère France et de tous les miens.

FIN